FUSTEL DE COULANGES

—

I

LA VIE ET LES ŒUVRES [1]

Si le grand historien Fustel de Coulanges s'est distingué par une si puissante originalité, ne faut-il pas, dans une certaine mesure au moins, en savoir gré à l'éducation plus que médiocre qu'il a reçue pendant ses années d'apprentissage? Né le 18 mars 1830, il était reçu à l'Ecole Normale Supérieure au concours de 1850, justement au moment où était révoqué l'excellent directeur P.-F. Dubois, qui tenait pour sacrés « les droits de la conscience religieuse ou philosophique ». Toute pensée indépendante semblait alors suspecte. On se méfiait même des hautes études : les décrets du 10 avril et les règlements du 15 septembre 1851 ne voulaient voir dans

(1) Disons une fois pour toutes combien nous sommes redevable à l'excellent volume de Paul Guiraud, *Fustel de Coulanges*, Paris, 1896. Voy. aussi la pénétrante étude de Ch. Seignobos (dans l'*Histoire de la littérature française*, de Petit de Julleville, t. VIII, pp. 279 et sq.) — Il peut être intéressant de mentionner les principaux ouvrages de Fustel de Coulanges : *Mémoire sur l'île de Chio*, 1856 (réimprimé dans les *Questions historiques*); — *Polybe ou la Grèce conquise par les Romains* (thèse de doctorat, 1858; réimprimé au même endroit); — *La Cité antique*, Paris, 1864 (7e éd., 1879); — *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, Paris, 1875; — *Recherches sur quelques problèmes d'histoire*, Paris, 1885; — *Les problèmes des origines de la propriété foncière* (Revue des Questions historiques, avril 1889); réimprimé dans les *Questions historiques;* — *L'alleu et le domaine rural pendant l'époque mérovingienne*, Paris, 1889; — *Les origines du régime féodal; le bénéfice et le patronat*, Paris, 1890; — *Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire*, Paris, 1891; — *La Gaule romaine*, Paris, 1891; — *L'invasion germanique et la fin de l'Empire*, Paris, 1891; — *Les transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne*, Paris, 1892; — *Questions historiques*, Paris, 1893.

l'Ecole Normale qu'un « noviciat de modestes professeurs ». Non seulement on devait « s'attacher en philosophie aux doctrines les plus éprouvées » (Taine allait être refusé à l'agrégation malgré son évidente supériorité), mais même toute recherche d'érudition devait être proscrite. Et c'est animée du même esprit que l'administration supprimait les agrégations spéciales d'histoire et de philosophie. Pour éteindre toute flamme spirituelle, on comptait sur les exercices scolaires, sur les fastidieux discours et vers latins.

Faut-il s'étonner qu'un esprit réfléchi et doucement tenace comme le jeune Fustel se soit replié sur soi-même et que, sans résistance ouverte, il ait persévéré dans sa mauvaise habitude de se livrer à ses méditations personnelles? En ces conditions, son penchant à l' « esprit de système » ne fit que s'accentuer (2). D'ailleurs, toutes les leçons de ses maîtres ne furent pas perdues. Chéruel était pour le moins un professeur consciencieux, un chercheur probe. Et Jules Simon expliquait aux Normaliens le *Discours de la méthode*. Fustel de Coulanges devint un disciple de Descartes. Ne devait-il pas dire bien plus tard : « Ce doute cartésien qu'il avait fait entrer dans mon esprit, je l'ai appliqué à l'histoire » ? Nous verrons comment.

A sa sortie de Normale, Fustel de Coulanges fut envoyé à l'Ecole d'Athènes. Ces trois ans de liberté étaient pour lui une bonne fortune. L'archéologie ne l'attira pas, mais il put observer le pays et étudier son histoire. Le premier fruit de ce séjour, ce fut son étude sur l'île de Chio (3), solide, approfondie, dans laquelle il soutenait la thèse, quelque peu forcée, que le caractère des Chiotes s'était maintenu intact à travers les siècles.

(2) Bien significative, la note donnée par son professeur Chéruel en 1851 : « Ses devoirs écrits attestent des connaissances étendues, une lecture attentive des sources, une intelligence historique remarquable. Mais il y a quelquefois dans ses compositions une tendance à l'esprit de système et à la confusion. »

(3) Réimprimée dans *Questions historiques*, 1893.

C'étaient aussi des questions d'histoire grecque que traitaient les thèses qu'il soutint, le 10 avril 1858 : sur le culte de Vesta (4) et sur Polybe. Il ne tarda pas alors à être nommé professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, où il devait enseigner pendant dix ans, de 1860 à 1870. Il reconnaissait tout le profit personnel qu'il avait tiré de ce professorat, qui l'obligeait à parcourir tout le cycle de l'histoire, sans se cantonner d'une façon trop exclusive dans une étroite spécialité. Comme professeur, il eut un très grand succès, non seulement auprès des étudiants, encore peu nombreux dans nos Facultés, mais auprès de ce qu'on appelait le « grand public ». Il n'en tirait aucune vanité et considérait même comme dangereuse l'atmosphère d'enthousiasme qui l'entourait (5). Aussi se réjouit-il de sa nomination de maître de conférences à l'Ecole Normale, en 1870.

Cependant, c'était à Strasbourg qu'il avait élaboré le volume qui devait commencer à le rendre célèbre : *La Cité Antique*, qui parut en 1864 (6). Livre d'une belle ordonnance, et dans lequel Fustel apparaît encore comme bien systématique et déterministe. Il soutient une thèse générale : c'est que les institutions dérivent des croyances et que c'est le culte des morts qui a constitué l'organisation de la famille. Plus tard, quand on a divinisé les forces de la nature, on a eu un culte accessible à toutes les familles, et qui en conséquence a favorisé la création de la cité. En une formule saisissante, il marquait la relation des croyances et des institutions : « Nous avons fait l'histoire d'une croyance. Elle s'établit : la société humaine se constitue. Elle se modifie : la société traverse une série de révolutions. Elle disparaît : la société change de face. » La rigueur de ses déductions, la beauté de la

(4) La thèse latine (*Quid Vestae cultus in institutis veterum privatis publicisque valuerit*) constituait l'idée première de la *Cité antique*.

(5) Comme le montre cette lettre à son camarade Perrot, du 3 mars 1870 : « Je vivais à Strasbourg dans une atmosphère d'engouement, d'enthousiasme naïf qui m'agaçait et qui aurait fini par me rendre stupide. »

(6) Il avait traité le sujet dans son cours de 1862-1863.

forme entraînaient le lecteur. En fait, il avait vu une face des choses, mais rien qu'une face; il laissait de côté les autres facteurs déterminants de la cité antique : les besoins de la défense, les phénomènes économiques, dont alors il semblait encore faire bon marché.

Les années d'enseignement à l'Ecole Normale, de 1870 à 1875, furent fécondes; le professeur forma des élèves qui devaient lui faire honneur; le savant s'engagea sur une voie nouvelle de recherches fructueuses.

D'ailleurs, ce sont les mêmes qualités ou, pour mieux dire, le même feu sacré qui animaient le professeur et l'historien. Avant tout, il faisait appel à la liberté intellectuelle de ses élèves, ne leur imposant aucun dogme, aucune idée toute faite, s'appliquant à éveiller leur esprit, comme il l'a dit lui-même. Ses cours, qui se distinguaient par la sobriété, la précision et la clarté, ne visaient jamais à l'effet; et cependant ils excitaient l'enthousiasme de ses élèves. C'est qu'il avait la foi; comme le dit si bien Paul Guiraud, « il se considérait très sincèrement comme un apôtre de la science et il voyait dans sa chaire un centre de prédication » (7).

Lorsqu'en 1875 Fustel fut nommé professeur à la Sorbonne, qui alors n'avait encore que peu d'étudiants, il trouva naturellement un milieu moins favorable à son apostolat. Cependant, son enseignement garda la même allure et il ne sacrifia rien à l'éloquence des cours publics. Il disait, à l'un de ses cours :

Il ne s'agit, dans cette maison, ni de leçons attrayantes, ni de beau langage. Un succès de paroles serait pour nous un véritable échec. Nous avons un double devoir : le premier est de vous transmettre sur chaque point les derniers résultats de l'érudition moderne; le second est de travailler nous-

(7) Voy. Paul Guiraud, *op. cit.*, pp. 84 et sq. Fustel définissait lui-même sa méthode d'enseignement : « Nulle généralisation, nulle fausse philosophie, pas ou peu de vues d'ensemble, pas ou peu de cadres, mais quelques sujets étudiés dans le plus grand détail et sur les textes. »

mêmes, par des recherches nouvelles, à des progrès nouveaux.

On ne pouvait mieux définir le rôle de l'enseignement supérieur. Et Fustel allait être récompensé de ses efforts, car, dans les dernières années de son enseignement, lorsque les étudiants afflueront à la Sorbonne, il verra se grouper autour de sa chaire de jeunes auditeurs aussi enthousiastes qu'avaient pu l'être ses élèves de l'Ecole Normale.

Cependant, c'est surtout comme savant que le rôle de Fustel va être considérable dans les quinze dernières années de son existence (8). En 1875, paraissait le premier volume de son *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France.* A cette date, il pensait encore pouvoir, en quatre volumes, mener cette histoire jusqu'à la Révolution française. Mais bientôt il dut renoncer à cette ambition et à ce plan. C'est que les doctrines qu'il soutenait avaient rencontré maintes contradictions. Avant de poursuivre sa marche, il lui fallait convaincre ses adversaires ou tout au moins ruiner leurs arguments. Aussi publie-t-il d'abord toute une série de mémoires sur plusieurs des problèmes les plus difficiles du haut moyen-âge (colonat, marche, justice mérovingienne, Loi - Salique, immunité, etc.) (9). Puis, il remaniera son volume, le scindera en plusieurs, multipliera les notes et les références. Enfin, il adopte un nouveau mode d'exposition; il ne se contentera plus de donner les résultats de ses recherches; il les fera, en quelque sorte, sous les yeux du lecteur : chaque chapitre deviendra une véritable dissertation « hérissée de textes et pleine de discussions ». L'aspect en sera peut-être moins esthétique, mais peu importe;

(8) Il est mort le 12 septembre 1889. Pendant trois ans, de 1880 à 1883, il avait été directeur de l'Ecole Normale, mais il se réjouit de revenir à son enseignement et à ses études. Il était de l'Académie des Sciences morales depuis 1875.

(9) De là, ses deux volumes : *Recherches sur quelques problèmes d'histoire*, 1885; *Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire*, 1891.

ce qui tient à cœur à notre historien, c'est de faire éclater la vérité à tous les regards.

Combien a été approfondi ce travail de remaniement, c'est ce que prouve le fait que la plupart des volumes issus de l'ouvrage de 1875 n'ont paru que depuis sa mort, grâce au zèle pieux de M. Camille Jullian (10).

En réalité, les conclusions auxquelles aboutissent toutes ces longues recherches sont pleinement originales et, partant, ont inquiété bien des savants qui avaient leur siège fait. Fustel croit pouvoir établir que les invasions n'ont pas été le cataclysme que souvent l'on se plaît à peindre. Les Germains n'ont pas implanté des mœurs et des institutions nouvelles; il y a vraiment continuité entre l'antiquité et le moyen âge. L'Etat mérovingien est donc, « pour plus des trois quarts », la survivance du Bas-Empire; on n'a pas vu une race conquérante supplanter une race vaincue.

Toutefois, dans cette société, pendant le haut moyen-âge, s'élabore un régime original, qui dérive de l'organisation nouvelle de la propriété et de l'importance de plus en plus grande que prennent les relations d'individu à individu, et qui sont marquées par les institutions du *bénéfice* et du *patronat*. Fustel distingue essentiellement le régime *domanial*, issu du régime de propriété ancien, et ce qui va devenir le régime *féodal*. L'avènement des Carolingiens n'est nullement le triomphe de l'esprit germanique, mais bien le résultat des progrès de la vassalité, dont le principe l'emporte après Charlemagne. Le régime féodal est alors constitué.

Ces conclusions reposent sur une énorme documentation : documents législatifs, judiciaires, textes des écrivains, rien n'échappe à l'attention de Fustel, qui les lit et les relit avec une patience inlassable et qui s'efforce d'en

(10) *L'alleu et le régime rural pendant l'époque mérovingienne*, 1889; *Les origines du régime féodal*, 1890; *La Gaule romaine*, 1891; *L'Invasion germanique*, 1891; *La transformation de la royauté pendant l'époque carolingienne*, 1892.

tirer toutes les parcelles de vérité possible. Son programme, en effet, est vaste : il s'agit d' « observer tous les faits, toutes les institutions, toutes les règles de droit public ou privé, toutes les habitudes de la vie domestique ». Ces questions qu'il examine sont les plus difficiles que l'on puisse imaginer et la rareté relative des sources, dans cette période de notre histoire, alourdit encore singulièrement la tâche du chercheur.

On l'a accusé d'obéir à l'esprit de système, de vouloir à toute force faire triompher la thèse *romaniste*. A ce reproche, il a répondu : « Je suis à la fois romaniste et germaniste, ou bien je ne suis ni l'un ni l'autre. » Paul Guiraud fait remarquer que Fustel avait à son actif de connaître aussi bien l'histoire de l'antiquité que celle du moyen-âge, ce qui lui a rendu possibles certains rapprochements féconds. Nous ne pouvons entrer dans la discussion des thèses soutenues par le grand historien. Sans doute, de nouvelles études ont permis, sur bien des points, de les rectifier ou tout au moins de les atténuer; mais cette solide construction, à l'heure qu'il est, tient encore debout, quelques remaniements que la science puisse apporter à l'édifice. Moins affirmatifs, plus convaincus de tout ce que peut avoir de conjectural la recherche historique, aujourd'hui, nous serions plus disposés à multiplier les points d'interrogation. Cependant, nous estimons qu'on peut encore accepter le jugement qu'il y a plus de trente ans portait sur l'œuvre du maître l'un de ses meilleurs élèves, Paul Guiraud (11) :

Fustel de Coulanges a commis des erreurs, comme tout le monde; il a obéi quelque peu à l'esprit de système, moins toutefois qu'on ne l'a dit; il a cédé par endroits au désir de rabaisser l'influence germanique. Mais, si l'on en excepte certaines théories hasardées ou radicalement fausses, l'ensemble du tableau paraît être d'une entière exactitude.

(11) *Op. cit.*, p. 143.

II

SA CONCEPTION DE L'HISTOIRE ET SA MÉTHODE

D'ailleurs, il ne faut pas se le dissimuler : le travail d'histoire, même accompli par des esprits supérieurs, n'est jamais définitif ; nous ne pouvons jamais édifier que du provisoire. Aussi, ce qui importe, c'est encore moins les résultats positifs que dégage tel ou tel historien que la méthode qui a guidé ses recherches et qui peut être féconde en enseignements pour les travailleurs. Ce qui nous intéresse encore le plus chez Fustel de Coulanges, c'est la méthode qui l'a guidé.

Sur l'objet et sur le but des sciences historiques, on peut dire que, dans tout le cours de sa carrière, il n'a guère changé. C'est toujours à des problèmes de même ordre qu'il s'intéresse. Les événements superficiels, les faits militaires et diplomatiques n'ont jamais occupé son attention. Ses travaux portent toujours sur les institutions politiques et sociales, sur les phénomènes permanents et profonds. Il considère toujours que les causes auxquelles une institution doit sa naissance sont généralement lointaines et ont leurs racines dans les fondements mêmes de la société. De là, l'importance qu'il attribue aux idées, aux faits sociaux.

Depuis le moment où Fustel a commencé à écrire jusqu'à ses derniers jours, ses conceptions historiques, ses tendances d'esprit n'ont pas sensiblement varié. Toutefois, à mesure qu'il poursuivait ses recherches, il se persuadait de plus en plus de l'infinie complexité des choses. Et c'est pourquoi sa méthode de travail s'est, elle aussi, quelque peu compliquée, sans que lui-même, semble-t-il, s'en soit pleinement rendu compte. Témoin, la préface de la troisième édition de son *Histoire des Institutions politiques* :

Mes recherches, dit-il, changeront, non quant au fond, mais

quant à la forme. Ou plutôt, j'en fais l'aveu, elles ne changeront qu'en apparence, et voici pourquoi : lorsque j'ai écrit mes premiers ouvrages, la première rédaction était précisément dans le genre de celle-ci, hérissée de textes et de discussions; mais cette rédaction première, je la gardais pour moi et j'employais six mois à l'abréger pour le lecteur. Aujourd'hui, c'est cette première rédaction que je donnerai.

Mais cette modification de la forme n'a-t-elle pas contribué à une modification du fond? Il a multiplié ses patientes et minutieuses analyses et il s'est de plus en plus appliqué à définir les termes qu'il rencontrait dans les textes. S'il a gardé le goût des vastes synthèses, dans l'*Histoire des institutions politiques,* il rend beaucoup mieux compte que dans la *Cité Antique* de l'extrême complexité des phénomènes historiques. Sa méthode a donc gagné en rigueur.

Ce qui est vrai, c'est qu'il est toujours resté fidèle aux règles générales de la méthode que de bonne heure il a conçue. Il est essentiellement animé par le doute cartésien :

Rien n'est plus contraire à l'esprit scientifique, dit-il, que de croire trop vite aux affirmations, même quand ces affirmations sont en vogue. Il faut, en histoire comme en philosophie, un doute méthodique. Le véritable érudit, comme le philosophe, commence par être un douteur.

Il pense qu'il ne faut avoir aucun respect pour les *autorités,* même illustres; il faut toujours les examiner à nouveau et recourir aux textes (12). C'est là sans doute l'idéal, mais un idéal qui est assez difficile à réaliser, tout au moins quand on traite d'époques où les documents ne sont pas aussi rares que pour l'antiquité ou

(12) Voy. par exemple, *Questions historiques,* p. 403 : « Il y a deux écoles d'érudits : ceux qui pensent que tout a été dit, et ceux qui, penchant vers le doute, ne peuvent se satisfaire des plus beaux travaux de l'érudition, qui doutent de la parole du maître, chez qui la conviction n'entre pas aisément et qui d'instinct croient qu'il y a toujours à chercher. »

même le pré-moyen-âge. En ce qui concerne l'histoire moderne, force nous est d'utiliser les milliers de travaux qui lui ont été consacrés sans prétendre à les recommencer pour notre compte, mais en prenant la précaution de mettre à l'épreuve la méthode de travail de leurs auteurs (13).

Par contre, Fustel a pleinement raison quand il demande qu'on ne prête pas aux gens du passé nos propres façons de sentir et de penser, que, par exemple, on ne peigne pas les Romains à notre image (14) :

> L'esprit critique, appliqué à l'histoire, dit-il, consiste à laisser de côté la logique absolue et les conceptions intellectuelles du présent; il consiste à prendre les textes tels qu'ils ont été écrits, au sens propre et littéral, à les interpréter le plus simplement qu'il est possible, à les admettre naïvement sans y rien mêler du nôtre.

Et surtout, il ne faut pas que, pour défendre une théorie quelconque, on trahisse les documents, on les torture en en déformant le sens, comme l'ont fait les savants qui à toute force ont voulu prouver qu'à l'origine la propriété foncière était collective (15) :

> Le danger est que, par amour pour une théorie, on ne fasse entrer de force dans l'histoire une série d'erreurs. Ce qui m'effraye, ce n'est pas la théorie elle-même, elle ne modifiera pas la marche des faits humains, mais c'est la méthode dont on se sert pour la faire passer. Je redoute cet usage que l'on prétend faire de l'érudition, cette manière de faire dire aux documents le contraire de ce qu'ils disent, cette façon superficielle de parler de tous les peuples du monde sans en avoir étudié un seul.

Si nous n'avons pas de textes contemporains, n'est-il

(13) Voy. à ce sujet Ch.-V. Langlois et Ch. Seignobos, *Introduction aux études historiques*.

(14) *Questions historiques*, pp. 405 et sq.

(15) *Origines de la propriété foncière* (reproduit dans *Questions historiques*, 1893).

pas plus scientifique et même plus loyal d'avouer tout simplement notre ignorance? Sans doute la méthode comparative est légitime et même bienfaisante, mais à la condition qu'on la pratique avec prudence, qu'on ne se contente pas de « chercher de droite et de gauche », en mêlant toutes les époques et tous les pays de la terre.

Fustel a donc une haute idée de la méthode critique qui s'impose aux historiens. Et cependant, on a pu lui reprocher de ne s'être astreint lui-même, — surtout dans la *Cité Antique,* — « à aucune des opérations techniques de l'érudition »; il prend les textes, tout élaborés, sans faire d'étude critique sur leur provenance. C'est surtout vrai pour les documents anciens; mais, même en ce qui concerne les diplômes mérovingiens, dont beaucoup sont apocryphes, il se contente de suivre l'opinion des anciens éditeurs. On a fait observer aussi qu'il a trop docilement répété ce qui a été dit par les auteurs anciens, même de seconde ou de troisième main, défaut qui d'ailleurs apparaît surtout dans la *Cité Antique,* et dont il a fini par se guérir, en grande partie. Enfin, bien qu'il se soit élevé contre les généralisations imprudentes, il ne les a pas toujours évitées, procédant par périodes trop longues et par groupements trop larges : procédé qui lui est commun, d'ailleurs, avec la plupart des historiens de l'antiquité, qui ne disposent que de documents bien clairsemés et fragmentaires (16). Quoi qu'il en soit, Fustel a eu le mérite, bien rare, de perfectionner sans cesse sa méthode, de la rendre de plus en plus rigoureuse, de se montrer de plus en plus difficile pour soi-même, — sans autre préoccupation que la recherche de la vérité.

Fustel de Coulanges demande encore à l'historien de s'affranchir de tout préjugé, de toute préoccupation actuelle. A l'époque où il a commencé à écrire, c'était

(16) Sur ce qui précède, voy. le chapitre de Ch. Seignobos (dans l'*Histoire littéraire de la France*). M. Guiraud lui-même, dans son livre sur la *Propriété en Grèce,* pour étudier la propriété au vᵉ siècle avant Jésus-Christ, utilise des textes de Plutarque, postérieurs de six siècles.

vraiment une attitude originale. L'œuvre de Michelet n'avait-elle pas été « conçue d'un moment, de l'éclair de juillet » ? Pour Guizot et Augustin Thierry, toute l'histoire de France tendait, dès le début, vers ce qu'ils considéraient comme sa fin dernière, le régime constitutionnel de Louis-Philippe, au point que, lorsque la Révolution de 1848 éclata, Thierry déclarait qu' « il ne comprenait plus rien à l'histoire ». Fustel, au contraire, veut que l'historien se dégage de toute arrière-pensée politique, patriotique et même morale. « Le patriotisme, dit-il, est une vertu, mais l'histoire est une science. »

Quant aux règles de la morale, sinon la morale même, elles se transforment à travers les siècles. Pourquoi perdre son temps à s'ériger en juge et à prononcer des sentences? Pour lui, il ne songe, « ni à louer, ni à décrier les institutions de l'ancienne France »; il lui suffit de les décrire et d'en marquer l'enchaînement ». Affranchi de toute croyance positive, il n'en a pas moins admirablement compris l'influence des idées religieuses, au point qu'on a parfois cru voir en lui un « clérical ».

En un mot, sa conception de l'histoire est la plus haute que l'on puisse imaginer; il tiendrait à ce « qu'elle restât une science pure et absolument désintéressée. Nous voudrions la voir planer dans cette région sereine où il n'y a ni passions, ni rancunes, ni désirs de vengeance » (17).

Toutefois, ne se fait-il pas un peu illusion, quand il affirme que l'historien peut se soustraire à toute interprétation subjective et surtout qu'il ne doit jamais faire appel à l'imagination?

Assurément, quand il ne s'agit que d'établir des faits précis, de rechercher des vérités de détail, l'observation seule doit intervenir. Mais comment se représenter toute une époque, toute une civilisation dans son infinie complexité, comment concevoir l'enchaînement des faits his-

(17) *L'histoire en France et en Allemagne* (dans *Questions historiques*, pp. 15-16).

toriques et leur évolution, si l'on n'appelle à son aide l'imagination, — non point sans doute une imagination fantaisiste, mais une imagination, en quelque sorte, abstraite et rationnelle, sans laquelle aucune grande découverte scientifique ne serait possible? Et, chose curieuse, cette sorte d'imagination semble être précisément la faculté maîtresse de Fustel de Coulanges; c'est elle qui lui a permis de trouver l'une des causes de la formation des cités antiques, c'est elle qui, non moins que l'observation des faits, a inspiré ses belles théories sur les origines du régime féodal.

Passionné de vérité, il a trop cru qu'on pouvait l'atteindre d'une façon absolue. L'histoire ne peut formuler de *lois*, au sens plein du mot; elle peut simplement essayer d'expliquer les transformations politiques et sociales, au moyen d'hypothèses, où l'imagination joue un grand rôle (18). Fustel, trop défiant de la philosophie (il avait une excuse, car on ne lui avait enseigné que l'incolore éclectisme), semble ne s'être pas rendu compte bien nettement des conditions de la connaissance. Voilà pourquoi il s'est défendu, bien à tort, d'être un esprit systématique. C'est, au contraire, son grand honneur d'avoir été, en même temps qu'un patient chercheur, une intelligence synthétique d'une rare puissance et, je dirais même, un homme d'imagination.

III

FUSTEL ET LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

D'ailleurs, on avait fait un tel abus de la philosophie de l'histoire, — édifiée sur les nuées, — que Fustel était bien excusable d'être sceptique à son égard. Il ne croit ni à l'influence de la race, ni à l'idée de progrès, ni à l'action du milieu géographique; il repousse ces hypothèses, dans lesquelles il voit des conceptions *a priori*.

(18) Voy. Henri Sée, *Science et philosophie de l'histoire*, Paris, 1928.

Et, d'autre part, persuadé qu'il se produit surtout des transformations lentes, il incline visiblement au déterminisme. Aussi fait-il plutôt bon marché des grands politiques, de leurs projets à longue échéance. La figure même de Charlemagne apparaît assez vague dans son œuvre. Sans doute, il ne méconnaît pas l'action des individus, mais il s'intéresse surtout aux êtres collectifs et aux institutions. Il considère que l'histoire doit s'efforcer principalement de « connaître les institutions, les croyances, les mœurs, la vie entière d'une société, sa manière de penser, les intérêts qui l'agitent, les idées qui la dirigent » (19). Il ne nie pas l'importance de l'accident, mais, comme le remarque Paul Guiraud, il a tendance à l'éliminer (20).

Sans aucun doute, Fustel néglige les problèmes de pure philosophie, qu'il considère, semble-t-il, comme oiseux. Comme toute sa génération, et sans que peut-être il ait jamais lu Auguste Comte, il est imprégné d'esprit positiviste; à cet égard, il est bien le contemporain d'un Taine. Et, il faut le dire, c'était une réaction salutaire contre les discussions stériles de l'école philosophique qui avait dominé en France, pendant toute la première moitié du XIXe siècle, tout comme les érudits ont rendu les plus grands services en opposant les résultats positifs de leurs recherches aux généralisations excessives de bien des historiens de la première moitié du XIXe siècle et aux outrances de l'histoire-résurrection.

Il est frappant que Fustel ait surtout vu dans l'histoire « la science des sociétés humaines », la sociologie même. Sans connaître sans doute Karl Marx, il en arrive à penser que les intérêts matériels jouent un rôle énorme en histoire; depuis vingt-cinq siècles, affirme-t-il, ils « sont devenus la règle de la politique ». Il voit l'autre face des choses, qu'il avait négligé de considérer dans la *Cité Antique*.

(19) *Questions historiques*, p. 406.
(20) Voy. Paul Guiraud, *op. cit.*, pp. 194 et sq.

L'une des preuves de cette tendance à l'interprétation économique de l'histoire, — nous ne disons pas au matérialisme historique (21), — c'est l'intérêt que Fustel de Coulanges, depuis la *Cité Antique*, n'a jamais cessé de porter à l'histoire de la propriété foncière. Celle-ci se trouve toujours au premier plan dans son *Histoire des institutions politiques*, et l'on sait combien d'études il a consacrées à cette question, comme *Le colonat* et son volume sur *l'Alleu*, qui devait susciter et qui suscite encore tant de discussions. Les origines de la propriété ont également attiré son attention : il n'a abouti qu'à un résultat négatif; mais il considérait comme un grand succès d'avoir dissipé tant de nuées. Il en est arrivé à se convaincre aussi que le droit de propriété n'a jamais été la création de la loi, ou, comme nous dirions, qu'il est un phénomène moins juridique qu'économique (22).

Au moyen âge, la propriété foncière joue un rôle de premier plan. Mais Fustel se rend compte que, dans la société du XIXe siècle, l'historien des institutions devra étudier bien autre chose que cette propriété rurale. Et l'on peut citer cette page remarquable qui montre qu'il n'avait pas négligé d'observer la société contemporaine :

> L'historien, dit-il dans la Préface de *l'Alleu*, devra se rendre compte de ce qu'était chez nous une usine et de la population qui y travaillait. Il s'efforcera de comprendre notre Bourse, nos compagnies financières, notre journalisme et tous ses dessous. Il lui faudra suivre l'histoire de l'argent autant que celle de la terre, celle des machines autant que celle des hommes. L'histoire de la science et de toutes les professions qui s'y rattachent aura pour lui une importance considérable. Nos opinions et nos agitations auront pour lui une grande valeur. Pour comprendre nos mouvements politiques, il n'aura pas à s'occuper seulement de la classe qui possède le sol; il faudra

(21) Sur le lien et la distinction de ces deux notions, voy. notre étude, *Matérialisme historique et interprétation économique de l'histoire*, Paris, 1927.

(22) Voy. Paul Guiraud, *op. cit.*, pp. 219 et sq.

qu'il envisage les deux classes qui ne possèdent pas, l'une qui est la catégorie des professions dites libérales, l'autre qui est la classe ouvrière, et il cherchera à mesurer l'influence de l'une et de l'autre sur les affaires publiques.

Beau programme d'histoire économique et sociale contemporaine, tracé par un homme dont les études personnelles n'ont pas cependant dépassé le moyen-âge!

IV

LE STYLE ET L'HOMME

Fustel considère à tel point l'histoire comme une science qu'il s'est toujours défendu d'avoir voulu faire œuvre littéraire. Se préoccupant plus de la vérité que du style, il déteste tout ce qui est déclamation, emphase, éloquence. Si l'on écrit mal, déclare-t-il, c'est qu'on pense mal. Comme il pensait fort bien, il écrit d'une façon remarquable, avec limpidité, clarté et élégance.

La *Cité Antique* est un chef-d'œuvre de composition puissante et élégante, de style harmonieux, vraiment attique. Dans les volumes consacrés au moyen-âge, le style conserve toute sa vigueur et son éclat, mais la composition est un peu alourdie par les discussions. Cependant, comme le dit encore si justement Paul Giraud, « la passion de la vérité donne de l'éclat au style et de l'allure à la marche ».

A personne ne peut s'appliquer plus exactement la fameuse sentence de Buffon : « le style est l'homme même ». Toute sa personne était empreinte d'une parfaite distinction. Sa probité scientifique n'était aussi que le reflet d'une droiture qui allait jusqu'au parfait désintéressement.

Visiblement, pour lui, rien ne comptait que l'intérêt de la science à laquelle il avait consacré sa vie. La recherche scientifique et l'enseignement, il les considérait comme de véritables apostolats. Mais sa personne même n'était

pas en jeu. Dans ses polémiques, il ne s'indignait que contre les critiques qui n'apportaient pas leurs preuves ou qu'il considérait comme moins probes qu'il ne l'était lui-même. Il détestait les faux savants, mais il marquait beaucoup de déférence et même de sympathie à des contradicteurs, comme Julien Havet ou d'Arbois de Jubainville, qui n'avaient en vue que l'intérêt de la science. S'il défendait si énergiquement, — et même parfois si âprement, — ses idées, c'est qu'il pensait être l'interprète de cette science, qu'il révérait par-dessus tout. Il était d'ailleurs le plus simple des hommes, sans morgue et sans aucun air de supériorité. Les plus modestes de ses étudiants, il les accueillait avec une bonne grâce parfaite, s'ingéniant à leur donner les plus utiles conseils sans leur faire jamais sentir le poids de son autorité magistrale.

Fustel se consacrait si exclusivement à la science que jamais il ne laissa percer ses propres opinions politiques. Aussi serait-ce une occupation vaine que de vouloir le rattacher à un parti quelconque, comme quelques personnes ont essayé de le faire, il y a longtemps déjà. Ce qui est visible, en tout cas, c'est l'importance qu'il attache à la Révolution française. Dans sa lettre à Mommsen sur l'Alsace, du 27 octobre 1870 (23), on trouve cette phrase significative : « Savez-vous ce qui a rendu l'Alsace française? Ce n'est pas Louis XIV, c'est notre Révolution de 1789. » Il adhère pleinement au principe des nationalités, tel qu'il a été formulé par les hommes de la Révolution (24).

En un mot, quelle place peut-on assigner à Fustel de Coulanges parmi les historiens, de plus en plus nombreux, qu'a comptés la seconde moitié du siècle dernier? Si l'on

(23) *Questions historiques*, pp. 503 et sq.

(24) « Notre principe, à nous, est qu'une population ne peut être gouvernée que par les institutions qu'elle accepte librement et qu'elle ne doit faire partie d'un Etat que par sa volonté et son consentement libre. Voilà principe moderne. »

considère combien il a rectifié d'idées vagues ou fausses, quelle vive lumière il a projetée sur tant de problèmes essentiels, à quel point ses théories sont nettes et compréhensibles, on doit le placer tout à fait au premier rang des historiens qui ont illustré le XIX[e] siècle. Mais il y a plus encore à dire : par les idées si suggestives qu'il a émises, comme par la méthode dont il a donné l'exemple, il est l'un de ceux qui auront exercé la plus forte influence sur l'avenir de la science historique.

HENRI SÉE.

MASTER LOU PO TO

CAPITAINE MARCHAND

PREMIERE PARTIE

I

LUI

— Connaissez-vous Master Lou Po To? Non, n'est-ce pas. Comment, en effet, l'auriez-vous connu?

Eh bien, malgré le mépris que j'ai pour vous et sans doute celui que vous aurez pour moi, je vais vous dire quelques passages de sa vie, puis, si mon cœur le permet, je vous dirai sa mort.

Hello, my good fellows, où êtes-vous? toi, Maneira le Portugais, qui gagnas tant de dollars à charger des bœufs pour Manille et de l'opium pour Londres?

Toi, Johnson, qui ne montais sur la passerelle qu'après avoir proprement sifflé une bouteille de black and red? Et vous enfin, Master Lou Po To, le plus grand de nous tous?

Hélas! Il ne reste plus auprès de moi qu'old Jim, le vieux Chinois Jim, autrefois le plus riche compradore de Singapoore, maintenant une loque humaine, mais glorieuse, lucide et franche, qui vous fume encore ses cent vingt pipes tout en racontant comment, aux beaux jours de notre association, il sortait de Yokohama cent caisses renfermant chacune une Japonaise pour les Yoshiwaras

de Zanzibar, et comment il vendait aux soldats pirates du Hou-Nan des cartouches contenues dans des boîtes de lait.

Ah! C'était le bon temps, c'est-à-dire le temps de notre jeunesse où vingt étés, dix typhons et pas mal de wisky, de gin, de pernod, d'opium et de femmes de toutes races n'avaient pas encore transformé notre peau en une écorce jaunâtre et ratatinée comme la carapace d'un caïman...

C'était surtout l'heureux temps où Master Lou Po To était notre chef.

Master Lou Po To? Un homme de taille moyenne, aux épaules larges et un peu chaloupantes. Il portait lèvres rasées et longs favoris, à l'ancienne mode.

Son crâne (son crâne si intelligent et si fertile en toutes sortes de belles combinaisons) était toujours surmonté d'un chapeau de feutre gris à double coiffe; tu sais, old Jim, le chapeau de feutre gris qu'il avait acheté jadis à Rangoon.

Et qui donc, sur les mers de Chine, n'a pas rencontré le vieux petit *Taï-Nhan*?

Oh! ce n'était pas un luxueux paquebot, non, rien qu'un caboteur de 600 tonneaux, serti d'une coque verdâtre rapiécée comme un fond de pantalon de coolie, surmonté d'une cheminée bleue ornée de deux énormes hiéroglyphes : « *Taï-Nhan* », et pourvu d'un pont où il traînaillait de tout : du bois de chauffage, des rouleaux de rotin, des paniers de légumes, des barils vides, etc...

Certes, le *Taï-Nhan* était ainsi, mais c'était également un fin marcheur, pouvant donner jusqu'à quatorze nœuds, surtout lorsqu'il s'agissait d'éviter une canonnière quelconque.

L'état-major était formé de quatre Européens et d'un Chinois. Pour le pont, Master Lou Po To et Johnson, le second, froid Ecossais, long et rouge comme une saucisse chinoise, qu'un coup d'alarme de canon-revolver n'effrayait pas plus qu'une bouteille de gin. A la machine :

Maneira, le Portugais, à peau aussi brune qu'une olive de son pays, et moi.

Le Chinois, c'était toi, old Jim, notre dévoué compradore, toi qui, aux jours de « sécheresse », nous prêtais cent dollars sur parole, toi qui, aux nuits de bombance, fumais cent pipes et buvais trente tasses d'alcool chaud.

Fine équipe, aussi imperturbable devant dix flacons de wisky que devant un typhon, et capable de déposer par n'importe quel temps, en un coin de Formose ou d'Atchen, cinq cents caisses de bibles genre mauser...

Mais, vous ai-je dit le vrai nom de Master Lou Po To?

Il s'appelait de son vrai nom « supposé » M. Louis Bodot. Toutefois, ces sacrés Chinamen, avec leur manie de chambarder les noms européens, avaient fait de ce nom, éminemment respectable, Master Lou Po To. Et tout l'Extrême-Orient avait pris peu à peu l'habitude d'appeler ainsi M. Louis Bodot, du port de Nantes.

Et moi-même, ne m'appelle-t-on pas, depuis mon arrivée aux pays jaunes, Ong Ma Kê? Ce sont des mots annamites qui signifient : le Monsieur qui s'en fout.

C'est d'ailleurs bien vrai, puisque je me suis toujours moqué de tout et de tous, sauf, bien entendu, de Master Lou Po To et de l'alcool...

Notre capitaine, d'ailleurs, loin de se fâcher de cet écorchement, en riait, et se plaisait à dire qu'il fallait pardonner aux Chinois leur manie d'estropier les noms occidentaux, parce que nous, les Européens, nous avions transformé celui de Kwong Fou Tseu en Confucius.

Or, il advint qu'au début de l'an de grâce 1905 nous étions mouillés à l'extrémité Sud de la rade de Singapoore, avec un chargement de viande jaune.

La viande jaune? Ce sont des coolies chinois.

On les charge dans les ports de Fou Kien ou de Swatow et on les débarque à Pénang ou à Singapoore, pour les plantations d'hévéas. Le travail est bien payé : un dollar par « queue de porc » et par jour de traversée.

Comme nourriture : du riz et du poisson salé. Comme matériel de couchage : la tôle du pont. Il n'y a que deux dangers : les poux et le choléra. Le reste n'est que jeu d'enfant.

Un soir de ce débarquement, et la journée de travail terminée, nous étions, tout « l'état-major », assemblés sur la dunette du *Taï-Nhan*, occupés à savourer quelques cocktails, lorsque Master Lou Po To dit simplement, mais avec assurance :

— Bientôt, il y aura gros à gagner.

Il tira de sa poche le dernier numéro du *Straits Settlements Times* et, nous en montrant la manchette, ajouta :

— La flotte de Rodjestvensky arrivera sous peu dans la mer de Chine.

Nous ne comprîmes pas tout de suite pourquoi il y aurait beaucoup à gagner dès l'apparition de cette escadre, puisque, d'habitude, l'arrivée d'une escadre quelconque en Extrême-Orient n'apportait pour nous rien de bon, comme d'ailleurs rien de mauvais non plus.

Nul d'entre nous, cependant, ne demanda d'autres explications à notre capitaine. A quoi bon? Il n'y avait qu'à attendre le fameux amiral et, pour l'instant, à siroter des martini-cocktails tout en admirant le magnifique développement de l'immense rade dont les mille îlots se profilent en bleu sur l'ocre rouge de la terre malaise.

Nous demeurâmes ainsi, à l'ancre, un mois environ. Enfin, en mars, l'escadre russe fut signalée au large de Sumatra.

Notre capitaine et old Jim descendirent alors à terre et y prirent livraison de tout ce qu'ils purent trouver en fait de cognac, bénédictine, champagne et wisky.

Le chargement terminé, le *Taï-Nhan* partit pour les îles Ananbas, et là, on tira des bordées.

Le 10 avril, l'immense armada parut à l'horizon, et

Master Lou Po To se lança dans son sillage jusqu'à Cam-Ranh. Les cent navires russes se casèrent facilement dans cette rade aux dimensions fantastiques. On eût dit des poneys à l'attache dans une prairie bleue, avec, comme barrières de paddock, des roches grises et des dunes d'argent.

Nous étions également une vingtaine de caboteurs de toutes nations, accourus des ports environnants pour offrir aux Russes des vivres frais.

Ce fut superbe et cocasse.

Tous les officiers de ces caboteurs, sauf évidemment Master Lou Po To, croyaient que les commissaires russes allaient acheter au prix fort leurs bœufs et leurs légumes verts... Ils furent poliment congédiés.

Mais, lorsque notre capitaine apprit à ces messieurs que le *Taï-Nhan* apportait un chargement de bouteilles, les commissaires, émus, embrassèrent Master Lou Po To sur la bouche, puis s'arrachèrent les caisses d'alcool à coups de roubles. Il fallait voir la tête des marchands de vivres frais !

Toutefois, notre capitaine avait un drôle d'air, depuis Singapoore ; il devait y avoir autre chose en préparation dans cette cervelle si féconde...

En effet, certaine fin de journée, comme, suivant notre habitude, nous buvions des cocktails sur la dunette, Master Lou Po To parla ainsi :

— Supposons, mes amis, dit-il sans préambule, supposons que l'honorable vice-amiral veuille se diriger vers Port-Arthur.

— Ce doit même être certain, ajouta Johnson en lampant son quatrième verre. Il s'y dirigera après son plein de charbon.

— Avec un Anglais ou un Français, ce serait certain, répliqua le capitaine, mais, avec un Russe, ce n'est pas sûr.

» Supposons, malgré tout, que l'honorable vice-amiral

ait l'intention de marcher sur Port-Arthur. Ce n'est tout de même pas avec les vieux clous de torpilleurs que je vois là qu'il espère être proprement éclairé. Non? n'est-ce pas?

— Certes non, approuva Johnson.

— Alors, il devra chercher un autre système, ajouta Master Lou Po To.

» Et ce système, moi, infime capitaine marchand, j'irai le proposer demain à l'honorable vice-amiral.

» Le voici : je pars de Saïgon avec le *Taï-Nhan*, qui, en fait de vitesse, vaut bien quatre fois tous ces rafiots russes-là. Je pars, dis-je, avec un chargement de riz et deux manifestes : l'un pour Nagasaki, et l'autre pour Labouan.

» Dès que j'aperçois les éclaireurs japonais, ce qui vraisemblablement se passera au large des Philippines, j'exhibe mon manifeste pour Nagasaki. La nuit suivante, je...

— Parfait, parfait. Compris, interrompit Maneira. La nuit suivante, nous déchirons « Nagasaki » et nous piquons sur Labouan.

— Nous y trouvons un torpilleur russe, poursuivit Johnson, qui file avertir Rodjestvensky, et les Russes nous versent quelques milliers de dollars.

Et nous tous d'approuver l'excellence de cette combinaison.

Alors, Master Lou Po To eut cette phrase énigmatique :

— C'est cela. Et pourtant, puisque vous croyez que cela se passera ainsi, vous n'êtes que des moussaillons.

Nous, des mousses? Que voulait-il dire?

Cependant, malgré nos instances, Master Lou Po To ne voulut plus, ce soir-là, ouvrir la bouche, et c'est en silence que chacun regagna sa cabine.

Le lendemain, vers dix heures, le capitaine fit armer

le « sampan-major », comme disait ce pince-sans-rire de Maneira, et piqua vers le vaisseau amiral.

Il en revint deux heures après. Dès qu'il eut mis le pied sur le pont, notre chef nous cria ces mots : « Cinquante mille ! Le vieux a marché pour cinquante mille. »

Master Lou Po To nous pria ensuite de le suivre dans sa cabine, nous dit de nous asseoir tous quatre : Johnson, Maneira, Jim et moi, sur le cercueil chinois lui servant de canapé, et nous montra le contrat qu'il venait de signer avec l'amiral.

Ce contrat était écrit en français, « comme tout document diplomatique respectable », fit remarquer notre capitaine, et il disait que M. Louis Bodot, du port de Nantes, capitaine et consignataire du vapeur *Taï-Nhan*, aurait pour mission secrète d'éclairer la flotte russe dans sa marche vers le Nord-Est. Pour ce périlleux travail, il serait déposé à la *Hongkong Shangaï* de Saïgon la somme de cinquante mille dollars, au nom dudit M. Louis Bodot ; suivaient quelques explications techniques.

On leva l'ancre aussitôt, on mit le cap sur Saïgon, où notre capitaine fit enregistrer son contrat, reçut assurance écrite du consul de Russie que les 50.000 dollars lui seraient versés au retour du *Taï-Nhan* du nord de Luçon, et... au jour prescrit par l'amiral, on prit la mer.

Huit jours après, l'homme de barre aperçut la terre des Philippines. On redressa donc la marche vers le Nord-Est, et tous nous pensâmes : « Ce sera pour bientôt. »

La nuit tomba, claire et fraîche. Vers dix heures, la lune se leva, étendant sur le ciel et les flots une langue de feu bleuâtre.

Master Lou Po To était sur la passerelle, et (c'est Johnson qui me le dit par la suite), aux coups de minuit, quatre masses noires apparurent soudain, à l'extrémité nord de ce fleuve bleu qui, devant nous, descendait du ciel à la mer. Les Japs !

Au petit jour, l'un d'eux nous héla, puis accosta. On

jeta une échelle de corde. Un officier monta pour arraisonner.

Notre capitaine fit entrer le Jap dans sa cabine, le fit asseoir sur le fameux canapé et, là... comment vous dire?

Eh bien, voilà : Master Lou Po To exhiba au Japonais le contrat, les deux manifestes et lui dit, en outre, que les Russes devaient quitter les côtes d'Annam le 14 mai...

L'officier redescendit quatre à quatre les escaliers de fer et l'échelle de corde, siffla au rassemblement, et, peu après, les quatre petits requins noirs partirent à toute vapeur pour le Nord-Est.

Master Lou Po To, imperturbable, sublime de calme, poursuivit sa marche, doubla le cap Bojéador et piqua sur Nagasaki.

Là, les Japonais lui versèrent deux mille yens de gratification et le décorèrent de l'ordre du Soleil Levant pour « éminents services rendus ».

Le 27 mai, c'était Tsoushima.

Et alors, quand la mer eut été déblayée de tout ce qui pouvait être slave, le *Taï-Nhan* partit pour Saïgon, où le directeur de la H. K. S. B. C° remit à notre capitaine les cinquante mille dollars du contrat...

Lorsque les fils de la Horde et les Frères de la côte, c'est-à-dire tous les ruffians et caboteurs anglais, français, hollandais, allemands, scandinaves qui traînassent de cap à port, depuis Colombo jusqu'à Vladivostok, apprirent ce nouveau tour de Master Lou Po To, il ne sortit que ces cris de toutes les bouches : « Quel marin! Quel génie! Ah! vraiment, nous le reconnaissons pour notre chef, et seul ce grand homme est digne de commander le Grand Homme (1). »

(1) Taï-Nhan, en chinois : grand homme.

II

L'OPIUM

A peine venions-nous de mouiller en rade d'Hon-Gay, où nous devions charger du poussier pour Canton, qu'un énorme Chinois monta à bord. Il était souriant et suant, poussif et poussah, un vrai Bouddha ventru de pagode.

Bien entendu, Master Lou Po To l'entraîna dans sa cabine aux secrets, et, une heure après, le commandant nous convoqua tous devant lui.

— Messieurs, dit-il, Messieurs et Gentlemen, demain je quitterai le bord pour une quinzaine.

» Ong Mac Kê seul, qui sait parler français et, paraît-il, monter à cheval, m'accompagnera.

» Vous, Johnson, qui avez autrefois servi sur un des plus fins torpilleurs de l'escadre de Sa Gracieuse Majesté, vous aurez à cœur de tenir d'une main calme et sûre la barre de notre cher petit navire.

» Pendant mon absence, tandis que les coolies arrimeront le poussier, Maneira fera fabriquer, par les soins du bord, huit cercueils.

— Huit quoi? demanda le chef mécanicien.

— Huit cercueils en bois, répliqua froidement le capitaine.

» Il me semble, ajouta-t-il, que je parle clairement.

» Dès mon retour de terre, car, Messieurs, je serai quinze jours à terre, nous dit Master Lou Po To, de l'air de quelqu'un qui part pour un pays lointain et périlleux, ces boîtes-là nous serviront, soyez-en assuré, Maneira.

» Le chargement terminé, vous irez mouiller devant l'îlot du Cirque, n'est-ce pas, Master Johnson?

— Compris, commandant, répondit le second. Compris, et bon voyage.

Et alors, Master Lou Po To, le gros Chintok et moi

quittâmes le bord pour le plus fou des voyages que j'aie jamais fait.

Une chaloupe nous débarqua à Haïphong; là, nous prîmes le train, et, durant deux jours, cet infâme truc à bétail nous cahota à travers les rizières et les monts du Tonkin.

D'abord, les rizières. Ce ne sont que des plaines de boue avec, de-ci, de-là, des hameaux entourés de haies vertes. Quand nous les traversâmes, j'y vis, old Jim, des hommes et des buffles, tous plongés dans la vase, à ne pas distinguer si les paysans dirigeaient les buffles, ou si ces animaux traînaient leurs maîtres, et, non plus, à ne pas savoir si ces hommes voulaient labourer ou s'ils se défendaient contre un enlisement dans le marais.

Puis, des montagnes à n'en plus finir, comme une mer figée. Entre ces monts, des vallées chaudes et humides où le truc à bétail siffle, souffle, renâcle, s'arrête, repart, avec, à bâbord, un fleuve qui paraît sans cesse vouloir vous happer, et, à tribord, une haie de bananiers au tronc surmonté d'une hampe de feu.

Enfin, un soir, le gros Chinaman nous fit débarquer dans un patelin perdu qui s'appelait Pho-Moï. On dormit dans une case, et, le lendemain, à cheval.

Ah! old Jim! si tu avais pu nous voir! Si tu avais pu nous admirer, nous, des marins, à cheval, en pleine montagne, à la tête d'une caravane de deux cents chevaux portant chacun sur leur dos deux paniers de sel.

En tête, le tout premier, comme toujours aux heures difficiles, allait Master Lou Po To. Il dirigeait sa monture à travers les obstacles du sentier, avec autant de sûreté que son *Taï-Nhan* parmi les écueils d'une passe hasardeuse.

Il avait jeté sur sa veste kaki la courroie d'un pistolet mauser et, afin de mieux voir le paysage, il avait relevé les deux bords de son chapeau de feutre gris.

Moi, je suivais mon chef, mélancoliquement monté

sur un cheval noir; puis venait le Chinois, toujours suant et toujours souriant. Il montait une mule, et il protégeait sa grasse personne d'un en-cas jaune et vert.

Nous allâmes ainsi, durant des jours et des jours, suivis de nos deux cents porteurs de sel. Les sonnailles des chevaux tintaient, les pierres roulaient sous les sabots des bêtes, et les conducteurs criaient : « Zi ma li pi ni ! »

De l'aube à la nuit, la longue théorie allait de val en cime, de cime en val, pataugeant dans les lits des torrents, sautant des arbres écroulés, glissant au revers des pentes, escaladant ces innombrables voies pavées de larges dalles que sont les routes chinoises.

Nous faillîmes cent fois nous rompre le cou, cent fois les bêtes butèrent, glissèrent, roulèrent, hennirent de douleur. Mais la caravane allait sans cesse, de vallée chaude en cime froide, et toujours, après les passages tourmentés, elle se ralliait au feutre gris de Master Lou Po To, tout comme, après une manœuvre d'escadre, les navires déroutés se rallient au pavillon de leur matelot.

Jamais je ne pus savoir où l'on avait passé la frontière, car tous ces monts étaient identiques, et nous ne vîmes, en fait d'êtres humains, que des sortes de gens vêtus de bleu qui, le soir, nous vendaient l'hospitalité dans des caravansérails aux murs de pisé.

Les croupes de toutes ces montagnes étaient couvertes d'une herbe courte et dure. La terre était rouge, si rouge, que chaque sente semblait être plutôt un ruisseau de sang qu'un passage de caravaniers. L'air était vif, piquant même, si bien que, la nuit, il nous fallait nous couvrir de puantes couvertures chinoises.

Enfin, nous touchâmes le terme de notre voyage sur un plateau où, çà et là, poussaient des bosquets de pins. Partout, alentour, ce n'étaient encore que des cimes de montagnes où des morceaux de nuages jouaient comme des blancs farfadets.

Là, je vis autre chose que de l'herbe et du riz : je vis des champs de pavots; je compris alors le but de notre chevauchée. Nous venions échanger du sel contre de l'opium...

Tu sais bien, old Jim, qu'en Chine le sel marin est interdit et que l'on ne doit y consommer qu'un affreux et noir sel gemme. Aussi, tout le monde réclame-t-il du sel marin, et tu te doutes bien que je fus un peu fier, moi, navigateur, de cette petite victoire de la mer sur la terre.

Nos deux cents chevaux repartirent donc, chargés, cette fois, de ballots pleins de galettes d'opium fleurant bon les herbes yunnanaises.

Cependant, nous suivîmes une autre voie, toujours par monts et vallées, jusqu'au moment où l'on atteignit un torrent clair, rauque, aux berges coupées de cascatelles, au lit encombré d'écueils.

Des sampans nous y attendaient. On abandonna les chevaux, on mit les ballots d'opium dans les barques, et, par une nuit dont, fichtre, j'ai oublié le quantième, nos cinq sampans se lancèrent sur le Nam-Ti.

Quelques-uns de nos hommes étaient armés de winchesters. Carabine en main, ils épiaient les berges de la rivière. A peine, parfois, un aboiement près d'un hameau.

On n'entendait que le rugissement du torrent sur les rocs des rapides et le battement sec des coups d'aviron.

Master Lou Po To, le gros Chinois et moi montions la troisième barque. Le Chinois devait sans doute suer et sourire plus que jamais. Master Lou Po To, lui, se contentait, tout en scrutant les rives sombres, de passer sa main, d'un geste lent, sur la crosse de son mauser.

Soudain, de tribord, c'est-à-dire de la rive chinoise, des coups de feu éclatèrent, et on nous héla, en yunnanais.

Etaient-ce des policiers? ou plutôt, comme nous en

assura le gros Chinois, étaient-ce simplement des soldats en mal de piraterie?

Je ne sais.

Toutefois, la fusillade s'engagea ainsi, d'abord, d'une rive, puis des deux, si bien que, lorsque nous passâmes sous le pont d'Ho-Kéou, les berges étaient comme illuminées, et la surface de la rivière faisait : plok! plok! sous le sec clapement des balles.

Les rameurs nageaient furieusement, et les embruns nous inondaient.

C'est ainsi que le Fleuve Rouge nous prit, de son cours impétueux, et nos barques filèrent encore plus vite sur une eau silencieuse, cette fois, mais rougeâtre et lourde comme un égout d'abattoir.

La lune se leva derrière un pic en aiguilles, et ces dentelures me semblèrent narquoises et méchantes; pis même : elles me parurent être les cornes du diable...

A cette lueur, nous vîmes alors qu'un de nos hommes était étendu au fond de la barque : tué net d'une balle à la tête.

Master Lou Po To et le gros Chinois prirent le mort par les quatre membres et, d'un seul coup, le lancèrent par-dessus bord.

— Pour apaiser les génies du fleuve, murmura notre capitaine.

Et ce fut là toute l'oraison funèbre du contrebandier!

La descente du grand fleuve dura deux jours. Enfin, à l'aube de la troisième journée, la mer apparut.

On hissa les voiles, et, au soir, nous accostâmes le *Taï-Nhan*. Ainsi que l'avait ordonné le commandant, Johnson avait jeté l'ancre au milieu d'un fouillis de cailloux revêches et grisâtres, en face du Cirque.

On nous accueillit avec des hourras, des bourrades dans le dos et des lampées de wisky. Mais Master Lou Po To profita de la marée haute pour faire pénétrer tout de suite les sampans dans le tunnel qui conduit au milieu

de l'îlot. La marée montante en ferma l'orifice, et, lorsque nous fûmes protégés par le rempart muet et invincible de notre amie la mer, la deuxième opération commença.

Aux flancs de la falaise grise, huit caisses brunes semblaient nous attendre. Nos Chinois disposèrent aussitôt, parmi les roches, des marmites en cuivre, y jetèrent les pains d'opium, allumèrent des brasiers et bientôt la fumée de l'opium bouilli s'éleva dans le Cirque en noirs tourbillons. Le parfum devait s'en saisir à plusieurs milles à la ronde.

Après la cuisson, ce fut le filtrage sur des cotonnades, puis on vida la « confiture » dans des boîtes que l'on disposa dans les cercueils; enfin, notre charpentier cloua à grands coups de maillet les couvercles des huit caisses grises ornées des cinq chauves-souris et du caractère longévité.

Alors le *Taï-Nhan* reprit la mer. Il portait dans ses cales cinq cents tonnes d'anthracite et huit cercueils : huit cercueils de riches commerçants chinois qui, en bons Célestes, méprisant et redoutant les terres des sauvages fils d'Annam, voulaient dormir d'un paisible sommeil dans le sol sacré où reposaient leurs aïeux...

Le reste ne fut plus qu'un jeu de petite fille.

Ce furent d'abord les bouches de Boca-Tigris, aux îlots infinis, la rivière de Canton et, aussitôt après le mouillage, une longue et bruyante procession avec chars d'offrandes, pleureuses, musiques, oriflammes, parents vêtus de blanc, bref, tout le tintamarre et tout le tralala de huit enterrements chinois.

On eût dit une ville en deuil, car tout Canton était là, soit comme acteurs, soit comme spectateurs.

Accoudés au bastingage, nous assistâmes, impassibles, à cette comédie.

Cependant, comme la dernière palanquée déposait dans une jonque ornée de pavillons et de parasols le huitième

cercueil, je perçus un tintement argentin qui venait de la cabine de notre commandant.

C'était le Chinois pansu qui comptait à Master Lou Po To les douze mille dollars du contrat...

Sans plus lambiner, on vira le guindeau et on reprit la mer.

Prudent comme toujours, notre commandant gagna, la nuit même, des eaux plus sûres : celles de Hong-Kong.

Et le lendemain soir, à l'heure du repos, au moment où, suivant notre chère habitude, nous dégustions les roses gouttelettes d'un cocktail, tout en admirant la blanche cataracte des villas du Pic, je me permis de rire des deux bons tours que nous venions de jouer aux douanes impériales maritimes chinoises.

Mais aussitôt, notre cher capitaine me reprit ainsi :

— Ne riez pas, jeune homme, ne riez pas inconsidérément de ces choses-là.

» Chacun sur cette terre fait ce qu'il peut; chaque profession a ses héros et ses martyrs.

» Et surtout, retenez bien ceci : c'est que, du jour où quelque nigaud se permettra de supprimer les douanes, c'en sera fini du noble et beau métier de navigateur. »

Ayant dit, Master Lou Po To resta durant quelques instants grave et songeur; puis, levant son sixième cocktail, il conclut :

— Sachons toujours être reconnaissants, chers amis; buvons donc à la précieuse santé de Messieurs les plénipotentiaires de toutes les Conférences de l'Opium...

III

LA GUERRE

Nous demeurâmes assez longtemps à Hong-Kong, y prenant tout doucement quelques tonnes de matériaux de construction pour Singapoore.

La chaleur de l'été se faisait chaque jour un peu plus

torride, car nous étions en fin juillet, époque où, dans tout l'Extrême-Orient, le ciel semble avoir été transformé par Bouddha en une implacable et resplendissante usine à feu.

Chaque soir, afin de tuer les heures, et également afin d'aller prendre un peu d'air de terre, l'état-major du *Taï-Nhan* gagnait les quais et les rues de la ville.

Sur notre passage, les officiers des autres navires se détournaient pour regarder Master Lou Po To; le montrant du doigt, ils disaient, à ceux qui ne le connaissaient pas encore : « C'est lui, c'est Master Lou Po To, le commandant du *Taï-Nhan.* »

Car, pour notre capitaine (et nous tous en étions bien fiers), c'était plus que la renommée.

Certes, l'affaire des Russes l'avait déjà rendu célèbre, mais celle des cercueils ajouta à son front, pourtant insouciant de telles futilités, l'immortelle auréole de la gloire.

En face du *Taï-Nhan,* dans la file des navires longeant les quais, était mouillé, depuis deux jours, un énorme vapeur allemand : le *Bayern der Grosse,* splendide navire de 30.000 tonneaux qui venait à peine d'inaugurer une ligne de courriers extra-rapides entre Hong-Kong, Yokohama, Honolulu et San Francisco.

Aux flancs de ce paquebot, s'étageaient six rangées de hublots et de sabords; au-dessus du pont, s'élevaient trois spardecks ; à la nuit, lorsque ces ouvertures et ces ponts étaient éclairés à l'électricité, on eût dit une cité flottante.

A côté de lui, le pauvre petit *Taï-Nhan* faisait l'effet d'une chaloupe. Il fallait cependant que le nom de notre navire fût universellement connu, car (tu t'en souviens, old Jim?), à l'entrée du *Bayern* en rade, son orchestre avait salué notre minuscule coque verdâtre d'une retentissante *Marseillaise...*

Or, donc, le 6 août 1914, au moment où nous allions

appareiller, Master Lou Po To reçut de notre consul un avis ainsi libellé : « La guerre est déclarée entre la France et l'Allemagne. L'Angleterre est neutre pour le moment. Prenez toutes dispositions utiles. »

Master Lou Po To lut, relut et se contenta de dire, d'une voix calme :

— *Well! very well!* Eh bien, on prendra toutes dispositions utiles.

Il était très maître de lui, n'est-ce pas, old Jim, notre capitaine.

Je crus néanmoins remarquer que ses longs favoris, où scintillaient encore quelques perles de gin, tremblaient un peu. Mais, sans doute, ne fut-ce qu'une illusion?

Nous étions tous sur la passerelle, attendant un ordre quelconque.

— Messieurs, dit enfin le commandant, Messieurs et Gentlemen, à partir de ce jour, je déclare le *Taï-Nhap* navire de guerre.

» Seuls Ong Ma Kê et moi, en tant que citoyens de la grande République Française, une et indivisible, avons le devoir de rester à bord.

» Quant à vous, Johnson et Maneira, mes chers vieux amis, vous êtes libres et pouvez débarquer, puisque vous êtes neutres. »

Mais nos deux camarades ne bronchèrent point!

Johnson avait tourné sa face couleur pierre de Bien-Hoa vers la forêt de mâts de charge qui fait de Hong-Kong le plus grand port de l'Asie, et demeurait immobile, à contempler on ne savait quoi.

Quant à Maneira, voici sa réponse : ce furent d'abord deux larmes qui inondèrent ses yeux noirs, puis une sorte de bafouillage où nous crûmes deviner :

— B-B-B- I am- pff - pff - pff - républican - tss - tss - also...

Partir, eux! Etait-ce chose possible, old Jim? Et pour une méchante guerre? Eux, nos vaillants compagnons qui

avaient déjà mille fois échappé à la mort en cent vingt mois d'embarquement sur le *Taï-Nhan*?

Aussi étions-nous là, tous quatre, les mains à la rambarde, ne sachant plus quoi faire ni quoi dire, en tous points semblables à de grands nigauds...

Johnson put enfin ouvrir la bouche, cette bouche qui avait causé le trépas de tant de bouteilles...

— Master Lou Po To, articula-t-il très péniblement, comme s'il eût voulu cracher ses mots, vous savez que je suis un peu dur d'oreille, my old cap'tain.

» Veuillez donc, je vous prie, me répéter l'heure à laquelle il faudra lever l'ancre : je dois prendre le premier quart.

— Bien, répliqua le commandant, très bien. Nous partirons demain à midi, et vous aurez l'obligeance, Master Johnson, de revêtir votre tenue de service.

» Mais Maneira va descendre à terre sur-le-champ. Il y achètera dix madriers de teck et recrutera une équipe de charpentiers chinois. Nous travaillerons toute la nuit. Allez, Messieurs. »

Travailler toute la nuit, et avec des charpentiers chinois? Mais à quoi faire, grands dieux?

On le vit bientôt, sans, évidemment, savoir au juste pourquoi.

Sous la clarté d'un projecteur, les charpentiers et l'équipage travaillèrent donc toute la nuit à frapper sur l'étrave du *Taï-Nhan* un musoir en madriers de teck. Deux de ces pièces de bois furent élinguées au long de l'avant, deux autres à trois mètres en arrière, ces pièces furent reliées par des jambes de force, et cela fit au *Taï-Nhan* une sorte d'éperon postiche.

Un peu avant midi, Master Lou Po To monta sur la passerelle. Il avait revêtu une tunique bleu-marine à manches ornées de quatre galons d'or. Oh! l'or de ces galons était bien un peu passé, mais c'étaient des galons tout de même.

Notre commandant s'était rasé de frais, et, sur sa tête, il avait conservé son chapeau de feutre gris à double coiffe, tu sais, Old Jim, le chapeau qu'il avait acheté à Rangoon.

Johnson monta lui aussi : tunique bleue à torsades d'or, casquette ornée de l'écusson aux léopards, escarpins vernis et gants blancs.

C'était la petite tenue des officiers de l'escadre de Sa Majesté. Johnson ne l'arborait que pour les grandes cérémonies ou encore quand il voulait se saouler.

Pendant qu'on virait au guindeau, Master Lou Po To ordonna au timonier de hisser le grand pavois, et les autres capitaines marchands, étonnés, virent alors courir du beaupré aux pommes des mâts du *Taï-Nhan* toute la gamme des pavillons de timonerie.

— Quelle est cette mascarade? dirent-ils. Master Lou Po To serait-il déjà ivre?

Comme les quatre coups doubles de midi tintaient aux cloches des bords, Master Po To cria à la machinerie :

— En avant! En route! Soixante-dix tours.

L'hélice battit, l'eau écuma, et le navire partit à quatorze nœuds. Master Lou Po To tenait lui-même la barre.

Le navire évita un peu sur tribord, puis... piqua droit sur le *Bayern*. A bord de l'Allemand, rien ne bougeait.

C'était l'heure du déjeuner et de la sieste. Personne sur les ponts ni sur les passerelles. Un terrible soleil d'août en chassait tout être humain. Le petit *Taï-Nhan* marcha vers l'énorme navire, et, d'un coup de son boutoir, heurta la coque ennemie à la hauteur des machines. A quatorze nœuds! Le choc fut épouvantable!

En bas, dans la chambre de chauffe, des soutiers furent projetés sur les grilles. Toi, old Jim, tu roulas, paraît-il, hors de ta natte. Les mâts de charge s'abattirent sur le pont, des matelots tombèrent de tous côtés. Mais là-haut, sur la passerelle, Master Lou Po To, qui n'avait pas lâché les poignées de cuivre, commanda aussitôt : « En ar-

rière toute », et, imperturbable, assista à l'engloutissement du gros *Bayern*.

Sous le coup de l'éperon, la coque de l'Allemand céda, la mer pénétra par l'ouverture; en quelques minutes, avant que son équipage ait pu fermer les cloisons étanches, l'arrogant courrier boche coulait à pic.

Dans cette blessure, le *Taï-Nhan*, en se déhalant, abandonna le musoir postiche qui certes avait beaucoup protégé son étrave, sans toutefois empêcher qu'elle fût écrasée comme un nez de nègre, puis il cula, vira de bord et fila tout doucement vers la passe.

Mais, avant de quitter le mouillage où, au milieu des appels, des cris de rage et des injures, sombrait l'Allemand, Master Lou Po To, chevaleresque comme toujours, fit saluer l'agonie du vaincu de trois coups de pavillon.

Au fracas de l'abordage, les équipages et les officiers des autres navires étaient aussitôt montés dans les haubans pour voir ce dont il s'agissait. Ils aperçurent d'abord le *Taï-Nhan*, son pavois, son nez écrasé, puis ils distinguèrent le Boche qui sombrait.

Alors ils comprirent, et d'un seul mouvement, comme s'ils eussent obéi au sifflet d'un maître de manœuvre, à mesure que notre glorieux navire défilait devant eux, tous, équipages et officiers, nous acclamèrent de leurs hourras.

Un matelot avait pris la barre du *Taï-Nhan*, et Master Lou Po To, debout dans l'angle tribord de la passerelle, rendant salut pour salut, portait, à chaque vivat, la main droite à la hauteur de son feutre gris.

Au moment où le navire franchissait les musoirs de la passe, un cri lancé par un porte-voix vint jusqu'à notre bord.

— Que nous veut-on, Master Johnson? demanda notre commandant, je n'ai pas saisi.

— Point de pilote, cap'tain, expliqua le second. Le maître de port vous inflige une livre d'amende.

— C'est juste, Tiou Nia Ma! dit Master Lou Po To. On payera.

Ensuite ,il ajouta, avec un sourire moqueur :

— Même aux heures les plus difficiles, votre splendide nation ne perd jamais le Nord.

Et, toujours calme et digne, il siffla l'ordre d'amener le grand pavois.

JEAN MARQUET.

(*A suivre.*)

NOCTURNES

NOCTURNE I

Après ces jours tendus de métallique azur
Où le soleil heurtait les parois d'un ciel dur,
Au creux de la nuit d'août cette fragile pluie
Apaisante à la terre est douce à ma folie
Comme seraient les pleurs que je ne puis verser
Sur l'aride tourment de mon cœur oppressé.

Cette anxieuse et vague attente, si lointaine
Qu'elle semble l'écho d'une vie ancienne
Dont l'âme aurait gardé le songe et le désir,
J'en éprouve l'horreur aux gouffres du plaisir
Et nul oubli n'en peut abolir le vestige :
Même dans le sommeil j'en subis le vertige.

Le ruisselant frisson lentement éveillé
Au nocturne secret du feuillage mouillé
Fait vivre le jardin sous l'averse dansante.
Captive du massif, ténébreuse bacchante,
Quelle fleur épancha le mystère embaumant
De sa corolle prise au trouble enchantement?

Au seuil de l'abandon où la trêve m'incline
J'entends l'heure sonner à l'horloge voisine.
Déjà l'aube s'annonce au bord du ciel obscur,
Et je sais quelle angoisse où filtre un doute impur
Corrompant jusqu'aux sources même de la vie
Me guette à cet instant glacé de l'insomnie.

—

NOCTURNE II

La frileuse rumeur des feuilles sous la pluie
S'essore tout à coup du silence où la vie

Paraissait suspendue au secret anxieux
De la sourde menace éparse dans les cieux.

Ecoute en un soupir qui monte de la terre
Se dénouer l'attente et surgir le mystère :
Et c'est peut-être une âme où se délie enfin
Le vol miraculeux et pur d'un séraphin.

—

NOCTURNE III

Fleur du silence épanouie
D'un or léger au plafond blanc,
Sœur de la rose évanouie
Dans l'ombre aveugle, éclat tremblant
De la suprême étoile au firmament du rêve,
Le fragile reflet de la lampe où s'achève
En l'étroite auréole un secret univers,
D'un vain triomphe exalte l'âme qu'il requiert.

Par quelle fantasmagorie
Où l'esprit se trouve et se perd
As-tu fixé ma songerie
Au cercle magique d'enfer
Où la pensée autour d'elle-même gravite,
S'épuise à désirer le Dieu qui la suscite
Et se heurte sans cesse au dérisoire espoir
Que propose à sa fuite un chemin de miroirs.

J. POURTAL DE LADEVÈZE.

UN OUVRAGE D'ENSEMBLE SUR GLOZEL

—

Le *Glozel* que M. le docteur Morlet vient de publier (1) n'est pas un livre de polémique, mais un album composé d'un texte concis, purement descriptif et explicatif, accompagnant 437 reproductions, presque toutes photographiques, dont la clarté ne laisse rien à désirer. C'est un premier *Corpus* glozélien, car bien que le nombre des trouvailles dépasse 2.000, on peut dire que tout ce qu'il y a d'important, dans les deux collections de Glozel et de Vichy, a été classé et reproduit ici. A lire ce livre, attendu depuis longtemps, on croirait que la controverse est définitivement close, que les adversaires de Glozel ont désarmé et que la science, victorieuse des mauvaises volontés, a pris enfin possession d'un véritable Musée de découvertes qui n'auraient jamais dû être contestées par des savants.

On s'explique, à la rigueur, qu'elles l'aient été tout d'abord, parce qu'elles blessaient quelques idées reçues, devenues matière d'enseignement et acceptées sans contrôle comme des vérités. On peut résumer ainsi ces propositions désormais caduques :

1° Le renne, qui craint l'humidité, qui ne supporte même pas le climat de Pétrograd, ne pouvait subsister en

(1) Chez Desgrandchamp, 23, rue Boissonade, Paris.

France, même sporadiquement, au début des temps néolithiques, où il avait été remplacé par le cerf. Or, le gisement de Glozel, lieu sacré et nécropole, date certainement des débuts du néolithique, et il a donné non seulement des os de renne, mais d'indiscutables figures de cet animal gravées sur pierre. D'où paradoxe, apparente impossibilité.


Renne blessé. Poignard taillé dans un os.

2° Il n'y a pas, disait-on, sauf peut-être en Belgique, de poterie à l'âge du renne. Or, le développement de la céramique faite à la main que l'on constate à Glozel oblige de placer le début de cette industrie à l'époque quaternaire. Second paradoxe.

3° L'époque néolithique, succédant à une période de transition, a duré pendant des dizaines de siècles. Or, à Glozel, les objets du commencement du néolithique, où

les haches polies avec soin ne figurent pas, présentent de telles analogies avec ceux des âges du cuivre et du bronze, par exemple les *vases à visage* d'Hissarlik, et, d'autre part, avec ceux du quaternaire récent, par exemple les gravures d'animaux, qu'on est obligé d'abréger la durée de l'époque néolithique et d'abaisser de beaucoup la fin des temps quaternaires (4-5000 ans avant notre ère au lieu de 10-15000). Troisième paradoxe.

4° L'écriture linéaire, à distinguer des marques de chasse et de propriété, ou de gribouillages purement décoratifs, n'a été connue en France qu'après l'an 1000, quand elle y fut apportée par les Phéniciens, qui l'avaient inventée vers 1300. Et l'on veut la situer au néolithique!

Ceux qui, à l'annonce de ces prétendues difficultés, se sont tirés d'affaire en criant à la supercherie ont vérifié, une fois de plus, ce qu'on peut appeler la *loi de Lubbock*. Ce banquier anglais, plus tard Lord Avebury, qui codifia le premier la préhistoire (1865), a remarqué que l'esprit de routine réagit contre les nouveautés par trois réponses simultanées ou successives : *c'est faux; c'est contraire à la religion; c'était connu depuis longtemps.* Au lieu de « la religion », écrivons « la science », entendant par là l'état de la science enseignée au moment où une nouveauté vient la battre en brèche; et pourtant, l'attitude prise dans cette affaire par les *Etudes,* organe de la Compagnie de Jésus, prouve que la religion a eu aussi son mot à dire, l'existence d'une civilisation développée dans l'Occident de l'Europe, en possession de l'écriture, vers 4000 et plus tôt, n'étant pas de nature à contenter les *intégristes* ou les *fondamentalistes,* préoccupés de maintenir sans réserves le caractère historique des premiers chapitres de la *Genèse.*

La troisième réponse : « Cela était connu depuis longtemps, » bien qu'inspirée souvent par la jalousie à l'égard de l'inventeur, est presque toujours justifiée en partie, parce qu'il y a, comme on dit, commencement à tout.

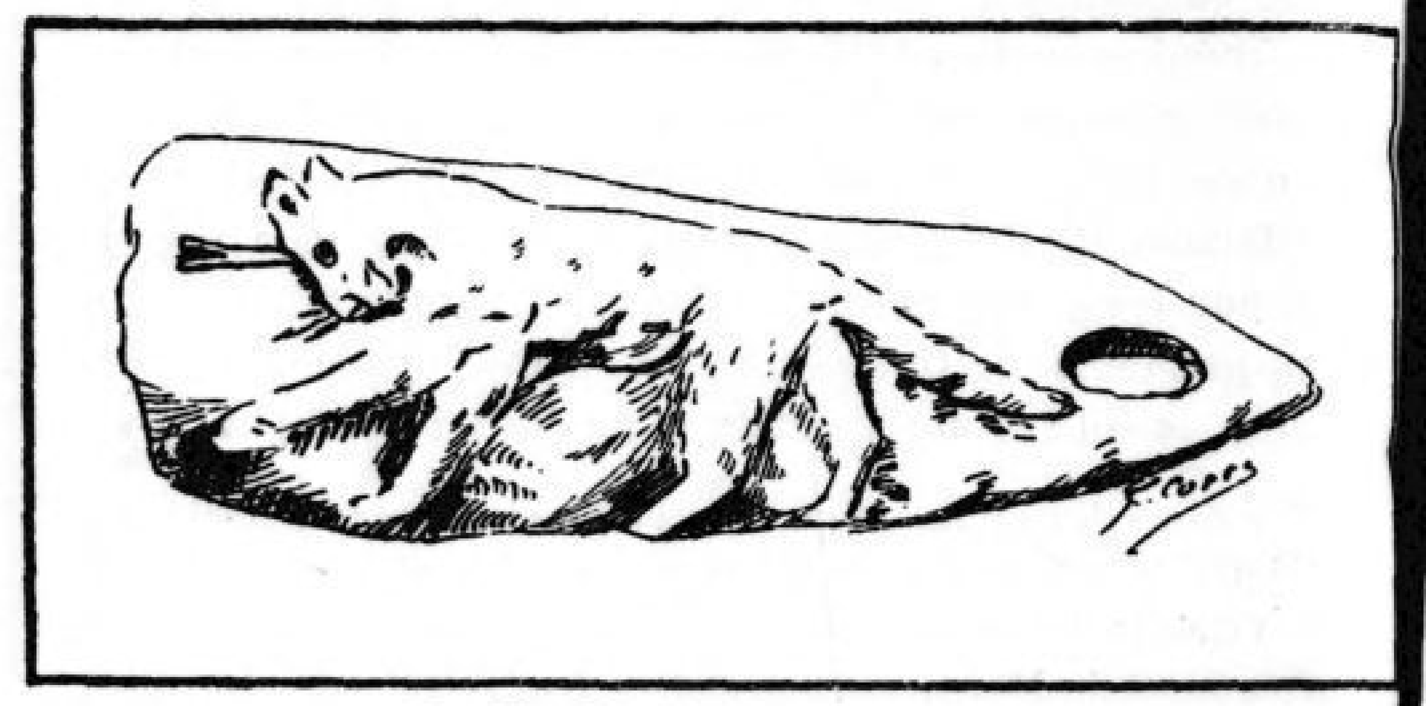
Cette fois, si la découverte a été l'effet du hasard (1924), il est facile de faire remonter très haut, même jusqu'au XVIIIe siècle, la thèse d'une écriture occidentale fort ancienne, source de l'écriture ibérique (1752), où la doctrine enseignée à cette heure veut voir plutôt un apport des Phéniciens. Dès 1863, Lartet et Christy trouvaient des signes linéaires sur un os quaternaire de la Madeleine. D'autres signes du même genre appelèrent l'attention d'Edouard Piette, qui eut aussi le bonheur d'en découvrir sur les galets peints du Mas d'Azil (1889). Dans un gros paquet de lettres de ce savant que je viens de parcourir, je lis ces mots, écrits le 22 juillet 1896 :

Il y a eu des civilisations très anciennes dans la péninsule ibérique. Il y a eu des invasions de peuples allant d'Occident vers l'Orient. L'écriture de l'Europe occidentale a donc pu être portée en Asie Mineure, et peut-être faudrait-il admettre qu'à une époque très lointaine les peuples de l'Asie Mineure et des rivages méditerranéens de l'Europe avaient une écriture rudimentaire commune.

Dans l'intervalle entre 1889 et 1896, Sayce, Flinders Petrie, Estacio de Veiga avaient eu le même pressentiment, confirmé, en 1894, par la découverte, reçue avec scepticisme en 1903, des inscriptions d'Alvao en Portugal. Il est inutile de m'étendre sur un historique que j'ai fait ailleurs; mais le peu que je dis suffit à établir que les trouvailles épigraphiques de Glozel sont venues à leur heure et n'ont pu scandaliser comme des paradoxes que les moins bien informés de leurs critiques.

Ce qui est vrai de l'écriture l'est aussi de la céramique, dont l'existence dans les milieux quaternaires, vingt fois constatée par des explorateurs dignes de confiance, a été niée *a priori* sans raison valable; et si la survivance du renne et de la panthère à l'aurore du néolithique a pu sembler tout à fait inadmissible, c'est que l'on avait oublié la grotte de Tourasse (Haute-Garonne) où deux dents de renne se sont rencontrées parmi plusieurs cen-

taines de dents de cerf. L'idée de la disparition brusque d'une faune par un changement de climat qui serait comme un coup de théâtre aurait dû être abandonnée depuis longtemps.



Panthère blessée. Sculpture sur os.

A cette manière de voir, qui substitue la continuité à la soudaineté de catastrophes complètes, se rattache non seulement le développement de la céramique et de l'écriture, mais l'évolution descendante de l'art animalier du magdalénien. J'ai pu, en 1889, écrire cette sottise, répétée par beaucoup d'autres, que l'art des cavernes était né de rien et n'avait pas laissé d'héritiers; mais c'était une conclusion provisoire qui trouvait son excuse dans l'état de la science d'alors, où l'aurignacien n'avait pas encore été reconnu, avec ses essais de sculpture en ronde bosse, où le solutréen semblait une époque presque stérile pour l'art, — les fouilles du docteur Henri Martin nous ont appris le contraire, — où il n'était encore question ni de l'azilien, ni du maglemosien, ni des divers prolongements, mal connus même aujourd'hui, du paléolithique. Un de ces prolongements, le plus intéressant sans doute, est le glozélien, qui se rattache au magdalénien d'une manière évidente ; mais qui donc, sauf l'abbé Breuil, parmi les négateurs de Glozel, était au courant des divers

facies de ce qu'on appelle aujourd'hui l' « épipaléolithique » ? Et puisque j'ai prononcé le nom de ce savant, je dis pour la première fois qu'à son retour de Glozel, il vint me voir et affirma sans réserves l'authenticité parfaite du gisement (octobre 1926). Il ne parla pas, comme il l'a fait depuis, sous l'influence de quelque mauvais génie, de savants qui lui auraient presque dicté son opinion, mais de celle que l'examen direct des objets lui avait suggérée. Il est vrai que, dans le néolithique de Glozel, à cause d'une tête gravée sur galet qu'il croyait d'un buffle, il voulait voir l'apport d'une colonie d'Orientaux venus de très loin avec leur bétail; mais cette hypothèse, à laquelle le bon sens l'obligea de renoncer, ne faisait que confirmer et préciser sa conviction de l'authenticité de l'ensemble. Personne ne songe à greffer une théorie plus qu'aventureuse sur des objets qui inspirent des doutes; il y faut un fondement d'autant plus solide que la superstructure l'est moins. L'abbé Breuil n'a pas douté après avoir vu, mais lorsqu'il avait depuis longtemps cessé de voir, et tout ce qu'il a écrit depuis, notamment dans l'exposé de ses titres à une chaire au Collège de France, diffère absolument de ce qui me semble la vérité.

A l'encontre de M. Morlet, dont le livre est d'une sérénité qui n'en est pas la qualité la moins estimable, je me suis laissé aller un instant à la polémique; j'en demande pardon au lecteur et passe tout de suite à un autre point, concernant la réforme profonde de la chronologie préhistorique à laquelle nous obligent les découvertes de Glozel. Là encore, les signes d'une réaction contre une chronologie beaucoup trop longue n'avaient point manqué. Je ne parle pas de ceux chez qui l'on pouvait soupçonner le désir de ménager, tout au moins, ce qu'on appelle la chronologie biblique, qui d'ailleurs n'est pas sérieusement en cause, puisqu'on ne trouve, dans la *Genèse*, aucune allusion aux âges de la pierre; mais je

veux citer encore un extrait inédit d'une lettre que m'écrivait Ed. Piette (5 avril 1898).

Dans votre article sur la statuette de Menton, vous avez donné à penser que la fin des temps quaternaires n'est pas si éloignée qu'on l'a cru des premiers siècles de la civilisation égéenne. Soyez persuadé que cela est parfaitement vrai. M. de Mortillet a toujours eu une tendance à augmenter la durée des âges préhistoriques. Il faut réagir contre les données qu'il a admises, surtout pour les époques voisines des temps historiques. J'ai des constatations qui me permettent de dire que la durée de l'époque néolithique a été exagérée. Dans la grotte du Mas d'Azil, l'assise à haches en pierre polie contient, dans sa partie supérieure, des parcelles de bronze. L'assise de transition et l'assise du bronze ont parfois été prises pour des assises néolithiques et ces confusions ont permis d'attribuer à cette dernière une durée beaucoup plus grande que sa durée effective. Il ne faut donc pas désespérer de renouer la tradition des temps préhistoriques à celle de la primitive Egypte et à celle des temps égéens. On a déjà quelques jalons. Ils ne sont pas assez nombreux pour qu'on puisse affirmer la continuité; ils la rendent probable.

C'est bien cette continuité, aujourd'hui prouvée, entre le magdalénien et l'âge du cuivre, pour ne point parler prématurément de l'âge du bronze, qui rend absolument indispensable le resserrement de la chronologie dont Piette, avec sa grande expérience des fouilles, avait déjà plus qu'entrevu la nécessité. J'ai dit ailleurs, au scandale de quelques préhistoriens, que la chronologie biblique, empruntée à Babylone, place vers 4500 avant notre ère le début des sociétés humaines et que cette date ne me paraît pas trop basse pour les premiers temps néolithiques. Des découvertes récentes, qui permettent de situer vers 3300 le grand raz de marée qui donna naissance à la légende du Déluge noachique, ne contredisent pas non plus d'une manière appréciable la chronologie tirée de l'Ecriture, malgré le désaccord du texte hébraï-

que actuel et des anciennes traductions. A défaut d'historiens, Babylone avait de bons annalistes.

Ainsi, sur tous les points où les découvertes de Glozel apportent la lumière, en contradiction avec un enseignement qui tendait parfois à se pétrifier, on peut dire et prouver que les résultats nouveaux ont été tantôt pressentis, tantôt entrevus, et qu'une connaissance plus exacte des opinions divergentes, mises en avant par d'excellents spécialistes, aurait singulièrement atténué la surprise qui s'exprima par la négation de l'évidence. Elle avait encore une excuse relative : la difficulté, surtout à l'étranger, de réunir les éléments nécessaires d'information. Aujourd'hui que, grâce au *Glozel* du docteur Morlet, cette difficulté n'existe plus et que tous les matériaux sont pour ainsi dire à pied d'œuvre, le scepticisme, s'il subsiste, ne pourra plus s'inspirer que de motifs inavouables et surtout du moins avouable de tous, l'*invidia doctorum*.

SALOMON REINACH.

L'ASPECT EUROPEEN DE L'EXPÉRIENCE BALTIQUE

—

Il suffit de comparer la carte des rivages baltiques en 1914 et en 1930 pour faire aussitôt le départ entre ce qui a changé et ce qui est demeuré identique.

C'est le long de la rive méridionale de la mer Baltique et des côtes du golfe de Finlande que l'issue de la grande guerre a apporté des modifications fort importantes. D'une part, la juste renaissance de la Pologne a séparé la Prusse Orientale du reste du Reich; de l'autre, l'effondrement de l'empire russe a permis la libération des divers peuples riverains de la Baltique orientale que la Moscovie avait jadis subjugués. Par leur origine ethnique, par leur religion (catholicisme ou luthérianisme), par leur culture, par leurs aspirations sociales, ces peuples avaient toujours été des peuples de mentalité occidentale. Les uns après les autres, — la Finlande, le 24 février 1917, la Lithuanie, le 16 février 1918, l'Esthonie, le 24 février 1918, la Lettonie, le 18 novembre 1918 — en proclamant leur indépendance et en se séparant de la Russie, ils ont marqué, voici déjà plus de onze ans, leur volonté très nette de se rattacher à la communauté européenne, d'où, jadis, ils avaient été arrachés par la violence.

Ce sont les conséquences politiques et économiques de cette transformation de la carte de la Baltique qui constituent ce que nous appelons l'expérience baltique. Cette expérience dure depuis onze ans. On peut donc aujour-

d'hui essayer d'en apprécier la valeur et d'en dégager des indications.

En effet, depuis la constitution des Etats baltiques indépendants, le problème baltique n'a cessé de s'imposer de plus en plus sérieusement à l'attention, car, de l'issue de l'expérience qui se poursuit sur les bords de la Baltique orientale dépend, pour une part qu'il serait fâcheux de sous-estimer, le développement de la pacification européenne.

En 1918-1919, la constitution d'une Esthonie, d'une Lettonie, d'une Lithuanie indépendantes parurent à beaucoup de personnes en Occident une sorte de miracle dont la durée serait brève. On ne doutait pas que la Russie s'efforçât de remettre la main sur ses anciens ports de la Baltique; on se demandait encore si ces Etats seraient même capables de réaliser une vie politique et économique indépendantes. Aujourd'hui, il en va tout autrement, et, en rappelant les souvenirs personnels d'une enquête faite sur place le long de la rive méridionale de la Baltique, en octobre et en novembre 1928, je voudrais indiquer pourquoi.

J'examinerai d'abord très rapidement l'état de consolidation intérieure auquel chacun des Etats baltes est actuellement parvenu. Nous nous transporterons ensuite en Prusse Orientale et dans la Pomérellie polonaise. Enfin, je voudrais essayer de synthétiser rapidement les directives essentielles qui se sont dégagées dans la politique baltique d'après-guerre.

I

FINLANDE

La Finlande libre se présente à nous comme un pays de 387.000 kilomètres carrés de superficie (soit les deux tiers de la France), peuplé par 3.500.000 habitants. Historiquement, ce n'est qu'en 1809, par le traité de Friedrikshamn, qu'elle est entrée dans l'empire russe,

ayant été jusqu'alors unie à la Suède. Elle fut constituée en grand-duché et on lui promit une autonomie complète, que les tendances russificatrices de la politique de Pétersbourg essayèrent bientôt de supprimer et que les Finlandais défendirent courageusement. La deuxième révolution russe leur permit de proclamer leur indépendance. Il s'ensuivit une série d'incidents, quelques semaines de guerre civile... Enfin, après les élections de mars 1920, les négociations entreprises avec les Soviets aboutirent à la paix de Tartu (Dorpat) du 24 octobre 1920, par laquelle la Russie soviétique reconnut l'indépendance complète de la Finlande, en traçant sa frontière de façon à correspondre assez exactement aux limites ethnographiques (sauf en ce qui concerne la Carélie orientale, peuplée par 200.000 Finnois) que les Soviets ne voulurent pas abandonner. C'est à travers cette province, en effet, que passe la voie ferrée reliant Pétersbourg à la mer Blanche et à Mourmansk.

Dès juillet 1919, la Finlande a élaboré sa constitution, républicaine, démocratique et parlementaire.

Reconnue comme Etat indépendant *de jure* par les autres Etats européens, elle a été admise à la Société des Nations le 16 décembre 1920. Dès lors, elle a achevé de mettre au point son organisme politique et économique et, à ce dernier point de vue, elle est arrivée à des résultats qui présentent une valeur certaine pour l'économie européenne.

La Finlande est d'abord « le pays du bois » (les forêts y couvrent environ 83 % de sa superficie), et l'exportation du bois finlandais a atteint, pour 1928, un peu plus de dix millions de mètres cubes. D'autre part, elle exporte encore : la pâte à papier, le papier, le carton, la cellulose, les denrées alimentaires, car, malgré les rigueurs de son climat et les difficultés de son sol, la Finlande a su développer fort bien son agriculture et l'élevage du bétail, de façon, non seulement à assurer les besoins de sa con-

sommation intérieure, mais encore à être en mesure d'exporter.

L'examen rapide de la balance commerciale permettra d'apprécier exactement la situation économique : en 1927, l'importation a atteint une valeur de 6.385.881.000 marks finlandais et l'exportation une valeur de 6 milliards 324.372.000 marks finlandais; en 1928, ces chiffres ont été respectivement de 8.013.000.000 et de 6.245.300.000, et, pour les onze premiers mois de 1929, de 6.462.000.000 et de 5.974.900.000.

Au point de vue particulier des relations commerciales entre la France et la Finlande, on notera qu'elles pourraient être, sans doute, plus développées : en 1927, nous avons acheté en Finlande pour 295.300.000 marks finlandais de marchandises; en 1928, pour 427.200.000 et, en 1929, pendant les onze premiers mois, pour 377 millions 600.000. Nos importations ont atteint respectivement, au cours des mêmes périodes, une valeur de 199.600.000, 202.700.000 et 170.700.000 marks finlandais.

Ainsi, aujourd'hui, grâce à des efforts soutenus auxquels il faut rendre justement hommage, la Finlande se présente comme un Etat très sain : budget équilibré, monnaie stable, vie intellectuelle et sociale très riche. Ses habitants ont depuis onze ans fait la preuve que, dans tous les domaines, ils ont la conception et le respect de l'intérêt public, qu'ils sont travailleurs, persévérants, pleins d'initiative. Tout cela n'a pas été sans accroître nettement le crédit moral de la Finlande à l'extérieur. On en a eu une preuve éclatante par son élection au Conseil de la Société des Nations en 1927.

II

ESTHONIE

Enjambons maintenant les cent cinquante kilomètres de côte qui, au fond du golfe de Finlande, constituent aujourd'hui le débouché de l'U. R. S. S. sur la mer Bal-

tique et, après la Finlande, transportons-nous en Esthonie.

Au point de vue géographique, ce pays occupe une situation particulièrement avantageuse, car il dispose d'un millier de kilomètres de côtes, bordées de nombreuses îles. Sa superficie totale est de 47.000 kilomètres carrés, où vivent environ 1.250.000 habitants.

De race finnoise et parlant une langue finno-ougrienne, le peuple esthonien, submergé au XIIe siècle par les chevaliers teutoniques, passa, depuis lors, sous des dominations diverses. Mais il sut conserver intactes sa langue et ses coutumes traditionnelles, et son histoire n'est, au fond, qu'un effort constant pour défendre sa conscience nationale et arriver enfin à la liberté.

Profitant des circonstances créées par la révolution russe, en février 1918, les Esthoniens proclament leur indépendance. Mais quelques jours après, l'Esthonie est occupée par les Allemands et, dès leur retraite, après la victoire des Alliés, les armées rouges essayent de la reconquérir. Le courageux peuple esthonien dut soutenir cette lutte sans armée régulière, presque sans armes ni munitions; en quelques mois cependant, grâce à un habile chef militaire, le général Laidoner, il libéra son territoire, et la paix de Tartu, le 2 février 1920, consacra la reconnaissance de son indépendance par les Soviets.

Dès lors, et après s'être constituée en une République démocratique, l'Esthonie a eu un rude effort à mener, car la débâcle russe, puis les invasions bolchévistes et allemandes avaient dévasté les campagnes, ruiné l'industrie et le commerce. On réalisa d'abord la réforme agraire, question que les événements rendaient brûlante. Dès le 10 octobre 1919, furent expropriés (avec indemnité) les domaines dépassant 330 hectares, et l'on morcela ainsi 2.346.494 hectares. La superficie moyenne des lots attribués aux familles appelées de la sorte à la propriété fut de 20 à 25 hectares, et ces lots furent distri-

bués en commençant par les hommes qui avaient pris part à la guerre d'indépendance.

Il est certain que cette réforme agraire a eu une très heureuse influence politique et a ruiné à l'avance les effets de la propagande bolchévique. Les conditions dans lesquelles a été liquidée la tentative de coup d'Etat bolchéviste du 1er décembre 1924 en sont une bonne preuve.

En même temps, l'Esthonie se créait une organisation bancaire, une nouvelle monnaie : la couronne esthonienne (1), une administration, une armée; elle organisait complètement l'Etat. Aucun voyageur passant aujourd'hui par Tallinn, la capitale de l'Esthonie, ne manquera d'apprécier l'excellente situation morale et matérielle qui est maintenant celle du peuple esthonien.

Tallinn, fondée au XIIIe siècle sur l'emplacement de la vieille cité esthonienne Lindanissa, conserve aujourd'hui encore un aspect pittoresque. Son donjon, les remparts épais qui entourent la partie ancienne de la ville, ses tours massives, ses antiques et curieuses églises, ses maisons moyenâgeuses que leurs propriétaires sont obligés de réparer en en respectant le style hanséatique, et son admirable situation sur la mer, tout cet ensemble compose un paysage d'un caractère très particulier et d'une curieuse couleur, aussi beau, en son genre, que le vieux port de Dantzig. Là-bas, on voit revivre et l'on comprend ce que fut jadis cette puissance, qui n'avait point d'armée, et qui, cependant, fut prépondérante sur la mer Baltique pendant de longs siècles : la Hanse.

Le port de Tallinn, qui comprend un ensemble de bassins ayant une superficie totale de 806.000 mètres carrés, dispose d'un outillage suffisant et moderne et son trafic atteint aujourd'hui le niveau d'avant-guerre. C'est le grand centre commercial de l'Esthonie, aussi bien pour

1. La monnaie esthonienne, pratiquement stable depuis 1921, puisque, en 1921, un dollar égalait 361 marks et 372 en 1927, a été stabilisée effectivement le 10 janvier 1927. C'est une devise-or : l'unité est la couronne qui vaut 100 anciens marks esthoniens soit au dollar : 3,72 couronnes

l'importation que pour l'exportation, et un marché aujourd'hui très important.

Les autres ports esthoniens, pouvant servir au trafic international, sont ceux de Pärun, Narva et Port-Baltique; ce dernier a le privilège de ne pas geler en hiver. Son aménagement n'est pas terminé, mais on paraît disposé à l'effectuer complètement, afin d'en faire un port franc.

La balance commerciale de l'Esthonie a été passive de 1920 à 1924. Devenue active en 1925, 1926, 1927, elle s'est retrouvée déficitaire en 1928 (valeur des importations en 1928 : 131.373.000 couronnes esthoniennes; valeur des exportations : 127.109.000 couronnes esthoniennes), mais si légèrement que cette oscillation est sans importance pour l'économie générale du pays.

Les principaux produits qu'exporte l'Esthonie sont : les pommes de terre, le beurre, les œufs, les viandes, le papier, le lin, le ciment, les allumettes. Nous constaterons, avec un peu de regret, qu'en 1927 la France n'a acheté en Esthonie que 11.248 tonnes de marchandises, et encore moins en 1928 : 9.536 tonnes. Ce sont l'Angleterre, la Finlande, l'Allemagne et les Pays-Bas qui sont, jusqu'à présent, les grands acheteurs en Esthonie.

On m'a fait remarquer aussi, à Tallinn, que la France tenait une place bien restreinte sur le marché esthonien au point de vue de l'importation. L'Esthonie achète surtout au dehors : les blés, les fourrages, les poissons, les alcools, les métaux bruts et travaillés, les poteries, les verreries, les engrais, les produits chimiques, les machines, les moteurs, l'outillage agricole, et c'est d'Angleterre, d'Allemagne et des Etats-Unis que lui viennent les offres. La France ne lui a vendu en 1927 que 3.494 tonnes de marchandises (engrais, produits chimiques, machines, moteurs) et 2.616 en 1928. On doit cependant remarquer que l'agriculture, qui constitue la principale ressource de l'Esthonie, a besoin d'un outillage

considérable, pour lequel nous pourrions facilement être vendeurs, de même pour les engrais agricoles, dont l'Esthonie importe environ 30.000 tonnes. Il faut reconnaître que nous n'avons pas sur le marché esthonien la place à laquelle nous pourrions prétendre si nous le voulions. Et, malheureusement, la situation est analogue dans les autres pays baltes...

Il ressort de ce bref aperçu consacré à l'Esthonie que la viabilité de ce pays ne peut plus faire de doute, même pour les esprits les plus prévenus. Le peuple esthonien, avec sa conscience du sentiment national, une monnaie stable, un budget équilibré, une armée très solide, animée d'un réel esprit patriotique, avec le souci constant du progrès social, intellectuel et économique, est vraiment maître de ses destinées.

III

LETTONIE

Le troisième des Etats baltes arrivé à l'indépendance à la suite des événements de la guerre, c'est la Lettonie ou Latvie, située sur le rivage oriental de la mer Baltique, limitée au Nord par l'Esthonie, à l'Est par la Russie, et au Sud par la Pologne et la Lithuanie. Sa superficie est de 66.000 kilomètres carrés, ce qui la place avant des pays comme le Danemark, la Suisse, la Hollande ou la Grèce. Sa population est d'environ 2 millions d'habitants, dont 67 % s'adonnent à l'agriculture.

On sait que le peuple letton est d'origine très ancienne. Trop peu nombreux pour résister à des voisins puissants, il fut d'abord dominé par les Allemands et les Suédois. Pour se soustraire à la domination germanique, il reconnut même, pendant un certain temps, la suzeraineté de la Pologne. Enfin, en 1772, après le premier partage de la Pologne, il fut subjugué par la Russie, sauf le grand-duché de Courlande, qui ne fut soumis à la Russie qu'en 1795, après le troisième partage de la Pologne.

Dès lors, la situation du peuple letton fut pénible, car le régime russe avait commencé par annuler toutes les réformes antérieures améliorant le sort des paysans. Ceux-ci furent théoriquement libérés du servage en 1809; en 1877 la Russie leur accorda une certaine autonomie municipale. Dès lors, les Lettons purent prendre une part active à la vie communale, sociale et publique et commencèrent à s'élever à un niveau intellectuel supérieur. La résistance contre les tendances russificatrices s'organisa par la création d'écoles, de coopératives, de caisses d'épargne, de banques de prêts, par le développement de la presse et d'une littérature purement lettones. Bref, à la fin du XIXe siècle il existait incontestablement une société et une culture lettones; aussi, en 1905, le mouvement national qui se déclancha avec beaucoup de force put-il envisager l'idée d'une Lettonie indépendante. Ce mouvement, on le sait, fut durement brisé par les autorités russes. Mais les événements de la grande guerre permirent au peuple letton de songer de nouveau à l'indépendance. Celle-ci, avec la République, fut proclamée le 18 novembre 1918.

La Lettonie eut alors à lutter contre l'invasion bolchéviste, puis à résister au *putsch* de Bermont en 1919; enfin, en janvier 1920, la collaboration des armées lettone et polonaise acheva de la libérer.

Comme pour l'Esthonie, la situation en Lettonie fut difficile. Elle avait servi de champ de bataille pendant plus de quatre ans et subi des pertes énormes. L'outillage économique avait été évacué en Russie, l'industrie, le commerce et les banques paraissaient ruinés, l'agriculture dévastée, le rouble letton ne cessait de baisser. Il fallut de très gros efforts pour tout remettre en état.

La Lettonie se présente comme un pays essentiellement agricole : on y compte 1.800.000 hectares de bois, 1.700.000 hectares de terres labourables , 800.000 de prairies, 900.000 de pâturages, 21.000 de jardins. Le lin

et le bois sont les principales richesses du sol letton et la vente du lin est l'objet d'un monopole d'Etat.

Dès l'Assemblée constituante, il a été procédé à la réforme agraire et, comme en Esthonie, les grandes propriétés ont été morcelées. Il a pu être ainsi créé 123.374 exploitations nouvelles et le nombre des fermiers-propriétaires dépasse actuellement 220.000.

La balance commerciale de la Lettonie peut se résumer par les chiffres suivants (en millions de lats) :

	Importations	Exportations	Passif
	—	—	—
1924	255,9	169,6	86
1925	280,6	179,6	101
1926	260,3	188,5	71
1927	249,6	220,2	21
1928	308,8	261,4	47,4
1929 (les dix premiers mois)..	301,4	219,6	81,9

On voit que cette balance est déficitaire. Ce déficit qui, en 1927, avait sensiblement diminué s'est aggravé en 1928 et 1929 par suite de la mauvaise récolte.

Au point de vue des importations, ce sont l'Allemagne, l'Angleterre, la Pologne, le Danemark, la Russie, la Tchécoslovaquie qui sont essentiellement les pays importateurs. En 1927, la France arrivait dans les derniers rangs : le quatorzième. En 1928, cette situation s'est légèrement améliorée, nous plaçant au huitième rang.

Nous importons surtout en Lettonie du coton brut, de la laine cardée, des fers spéciaux, du plomb, de la craie, du varech, des peaux brutes, du chlorure de potassium, du sel de potasse, etc...

Les exportations de la Lettonie vont d'abord vers l'Angleterre, puis vers l'Allemagne, la Belgique, la Russie; la France, à ce point de vue, au huitième rang en 1927, était au sixième en 1928.

Le premier port de la Lettonie actuelle est Riga, capitale de l'Etat, grande ville très animée, où le séjour est agréable, d'aspect très moderne, et conservant encore

d'ailleurs un vieux quartier pittoresque du temps de la Hanse. C'est le plus grand centre économique de la Lettonie. Cependant Riga n'a pas encore repris toute son activité d'avant-guerre : la grande industrie, qui s'était jadis développée à Riga et en Lettonie, n'a pu encore, par suite de la débâcle russe, retrouver son ancienne prospérité.

La Lettonie dispose de deux autres ports : Windau (Ventspils) et Libau, celui-ci jadis prospère, aujourd'hui en pleine décadence, dont l'histoire vaut la peine d'être contée.

Libau est une charmante ville entourée de bois, dont le port, bien situé sur la côte de Courlande, abrité (il n'y gèle pas), s'était peu à peu élevé au rang d'un des plus importants ports de l'empire russe sur la Baltique. Enrichi par une industrie considérable travaillant pour l'intérieur de la Russie, Libau était aussi devenu, à partir de 1875, le débouché commercial de nombreux territoires incorporés alors à l'empire.

En 1871, en effet, avait été construit le fameux chemin de fer de Libau à Romny, long de 1.153 kilomètres, traversant les provinces (alors appartenant toutes à la Russie) de Courlande, de Wilno, de Minsk, de Mohilew, de Tchernigow et de Poltawa, dont la superficie représente environ 308.000 kilomètres carrés, et habitées par une population de plus de 15 millions d'âmes.

Avant la guerre, le trafic annuel de la ligne Libau-Romny était d'environ 2.700.000 voyageurs et 6.666.000 tonnes de marchandises, ce qui lui assurait une recette moyenne de 20 à 21 millions de roubles-or.

Aujourd'hui, le chemin de fer Libau-Romny existe toujours, traversant désormais les territoires de quatre Etats : la Lettonie, où se trouve son débouché à Libau, la Lithuanie, la Pologne et la Russie. Logiquement, rien ne devrait l'empêcher de constituer comme autrefois une des grandes artères économiques de l'Europe.

Seulement, à la suite de sa querelle avec la Pologne, la Lithuanie s'est déclarée « en état de guerre » avec celle-ci, et a suspendu toutes relations avec sa voisine. Depuis neuf ans, elle interdit toutes les communications avec la Pologne, même postales et ferroviaires, et la voie ferrée Libau-Romny a été coupée par les Lithuaniens un peu avant le point où elle sort de Lithuanie pour, à travers la Pologne, gagner la Russie et l'Ukraine. Pour achever de rendre impossible tout trafic, les Lithuaniens, à cet endroit, ont enlevé le rail.

En conséquence, le port de Libau ne se trouve plus relié avec les territoires, dont il était jusqu'alors le débouché naturel, la fenêtre sur la mer et, déchu de son ancienne splendeur, il est à l'agonie. Il suffit de passer quelques heures sur ses quais, de voir ses bassins et ses magasins vides, de parler avec les magistrats de la ville et les membres du Comité de la Bourse, pour se rendre compte que sa ruine sera bientôt définitive. Par suite, le trésor letton se voit privé des recettes, provenant des droits de douane, des impôts, etc., auxquelles donnait lieu jadis l'important trafic qui se faisait à Libau, et l'Etat letton a la charge de secourir de nombreux travailleurs réduits à la misère.

La Société des Nations a été saisie de cette question. Il faut souhaiter vivement qu'elle trouve un *modus vivendi* qu'elle puisse faire accepter par la Lithuanie afin de rétablir le transit normal, car il s'agit ici, au premier chef, d'une question d'intérêt général.

On le voit, comme la Finlande et l'Esthonie, la Lettonie est parvenue à consolider l'Etat en même temps qu'elle stabilisait sa situation économique. Elle a fait définitivement ses preuves.

IV

LITHUANIE

La Lithuanie est une république indépendante depuis le 16 février 1918. Sa superficie est d'environ 55.000 kilomètres carrés avec une population de 2.150.000 habitants, dont 85 % s'adonnent à l'agriculture.

L'histoire de la Lithuanie la montre unie à la Pologne depuis la fin du XIVe siècle jusqu'aux partages. Pendant le XIXe siècle, les patriotes lithuaniens s'associèrent sans restrictions aux espoirs et aux tentatives de libération de la Pologne. Mais, un peu après l'échec de la tentative d'indépendance de 1863, on constate en Lithuanie la naissance d'un sentiment, assez curieux, de désaffection à l'égard de la Pologne, tandis que se dessine un courant nationaliste lithuanien et polonophobe. Créée assez artificiellement, favorisée en sous-mains par certaines autorités russes, cette tendance ne prit toutefois un peu d'extension qu'à la fin du XIXe siècle. Quand, à la suite des événements de la guerre, les Allemands s'emparèrent de la Lithuanie, eux aussi soutinrent volontiers cet état d'esprit. Bref, sans entrer dans des détails qui ressortent à l'histoire du conflit polono-lithuanien, il faut se borner a constater que, lorsqu'à la fin de la guerre, la Lithuanie se constitua en un Etat indépendant, elle parut tout de suite mal disposée à l'égard de la Pologne. Et, depuis 1920, après l'occupation par les Polonais de Wilno, ville polonaise (2), mais dont les Lithuaniens auraient voulu faire leur capitale, et dont la possession a été d'ailleurs confirmée définitivement à la Pologne par la Conférence des Ambassadeurs, et à la suite des incidents provoqués par cette affaire, elle a rompu toutes relations avec la Pologne. Elle a fermé sa frontière du côté de la Pologne et, actuellement, pour se rendre de Pologne en

(2) On ne trouvait à Wilno, en 1917, que 2.909 Lituhaniens sur 138.000 habitants.

Lithuanie, il faut passer soit par la Prusse Orientale, soit par la Lettonie.

La capitale de la Lithuanie est Kowno, qui a eu longtemps la réputation d'une ville assez misérable. En séjournant à Kowno, il y a un peu plus d'un an, j'ai constaté que cette affirmation, si elle a été vraie jadis, n'était plus justifiée. Avant la guerre, Kowno était une forteresse russe avancée, et il était interdit, pour cette raison, d'y élever des maisons ayant plus de deux étages, aussi la ville était-elle très étendue; mais, depuis la guerre, cette interdiction a été rapportée, et j'y ai trouvé de beaux immeubles de cinq à six étages déjà bâtis et d'autres en construction, parmi lesquels ceux de la Banque de Lithuanie, dont les plans ont été établis par un architecte français, et de l'Imprimerie Nationale. On sait que la Lithuanie a souvent assuré que Kowno n'était pour elle qu'une capitale provisoire. J'ai constaté cependant qu'on y construit tous les édifices publics définitifs nécessaires à une capitale et ne pouvant guère servir que dans une capitale.

Mais, par rapport à l'Esthonie et à la Lettonie, il est certain que la population lithuanienne est à un stade moins élevé de civilisation et que ses besoins restent simples.

C'est que la situation politique de la Lithuanie, dont le conflit avec la Pologne occupe la première place, fait que ce pays vit dans un isolement peu propice au développement des besoins qui ne sont pas de toute première nécessité, et la marche des affaires s'en ressent évidemment.

Essentiellement pays agricole, la Lithuanie a entrepris, elle aussi, comme les autres pays baltes, la réforme agraire. Une loi de février 1922 a décidé le partage : 1° des anciens fiefs et majorats russes; 2° des domaines de l'ancienne Banque des Paysans et de la Banque de la Noblesse; 3° des terres enlevées aux pro-

priétaires possédant plus de 80 hectares. Cette réforme, au moins pour la troisième catégorie de biens, n'a été jusqu'ici appliquée rigoureusement qu'aux adversaires du gouvernement et aux propriétés polonaises.

Il n'y a encore aucune grande industrie et, sans doute, n'y en aura-t-il pas de longtemps. Toutefois, au premier janvier 1928, on trouvait en Lithuanie 7.257 petites entreprises d'intérêt local, ayant le plus souvent un caractère familial.

La balance commerciale de ce pays est déficitaire : c'est le fait des répercussions de sa politique polonophobe, qui l'oblige à se procurer en Allemagne, à des conditions sensiblement plus chères, les produits et les articles manufacturés qu'elle ne veut pas recevoir de Pologne.

On sait aussi qu'après divers incidents, la Lithuanie s'est fait attribuer, en 1923, le territoire de Memel, détaché de l'Allemagne lors du traité de paix et soumis à l'autorité de la Société des Nations. C'est un territoire de 2.800 kilomètres carrés avec une population de 140.000 habitants, pays agricole, disposant d'un port jadis important, Memel, toujours libre de glaces, bien situé et bien aménagé, mais aujourd'hui pratiquement sans grande importance commerciale. La raison en est que Memel était le grand débouché du commerce de bois du bassin du Niémen et recevait par flottage surtout des bois d'origine polonaise. La Lithuanie ayant arrêté depuis neuf ans le flottage des bois polonais sur le Niémen, Memel voit toute sa belle activité d'autrefois suspendue et se ruine tout doucement.

V

PRUSSE ORIENTALE ET POMERELLIE POLONAISE

La question de la Prusse Orientale et de la Pomérellie polonaise ressort surtout du problème général des rapports germano-polonais. Il en faut cependant dire quel-

ques mots, car, en rendant, et combien légitimement, à la Pologne son débouché sur la mer Baltique, le traité de Versailles lui a donné les meilleures raisons de ne pas se désintéresser de l'évolution des problèmes baltiques.

Le traité de Versailles a séparé la province allemande de la Prusse Orientale du reste du Reich par la restitution à la Pologne d'une étroite bande de territoire sur la côte de la mer Baltique. Ce territoire, la Pomérellie polonaise, est d'ailleurs peuplée exclusivement de Polonais.

Depuis la signature du traité de Versailles, une abondante littérature n'a cessé d'affirmer que cette restitution entraînerait pour la Prusse Orientale des effets catastrophiques. C'est là une affirmation audacieuse, car il suffit de se renseigner pour savoir à quoi s'en tenir.

La thèse allemande sur la Prusse Orientale et la Pomérellie polonaise ne conteste plus guère aujourd'hui que le littoral polonais, dont la restitution à la Pologne a séparé la Prusse Orientale du Reich, soit un territoire de population polonaise.

On s'attache surtout désormais à soutenir que cette séparation rend impossible le développement économique de la Prusse Orientale et que pour des raisons économiques, *essentiellement économiques,* la restitution à l'Allemagne de ces fragments des anciennes provinces polonaises des bords de la Baltique est nécessaire. On renonce aux arguments politiques ou ethnographiques et l'on s'en tient à des affirmations de l'ordre économique.

Personne ne niera que la situation économique de la Prusse Orientale ne soit aujourd'hui fort difficile, mais il ne faut pas en chercher la raison dans la séparation de la Prusse Orientale d'avec le Reich par suite de la restitution de la Pomérellie polonaise à la Pologne. Entre ces deux faits n'existe aucun rapport. Il faut remar-

quer, en effet, qu'en raison de la guerre douanière menée par l'Allemagne contre la Pologne, ce sont uniquement les centres économiques allemands qui servent de marchés de vente ou d'achat à la Prusse Orientale. Or, étant donnée sa situation excentrique, par rapport au reste du Reich, la Prusse Orientale est séparée des centres en question par des distances considérables : 520 kilomètres de Berlin, 620 de Hambourg, 960 d'Essen, 1.020 de Munich, etc.

Il en résulte qu'en faisant venir son fer d'Essen, comme elle le fait actuellement, la Prusse Orientale le paye deux fois plus cher que si elle l'achetait en Silésie polonaise. De même, elle va chercher sa houille en Allemagne au lieu de se la procurer en Pologne; par suite, une tonne de charbon que l'on achète 15 marks à Dantzig coûte 34 marks à Königsberg. Et tout à l'avenant.

Il faut considérer encore qu'avant la guerre la Prusse Orientale avait, dans une certaine mesure, une vie économique personnelle, en servant en quelque sorte d'intermédiaire entre la Russie d'une part, l'Allemagne, la Hollande, la Scandinavie, de l'autre. Aujourd'hui, la Russie a disparu et comme marché immédiat de vente et d'achat la Prusse Orientale n'a plus que la Lithuanie, pays pauvre.

Dans ces conditions, il n'est donc pas étonnant que la situation économique soit nettement défavorable en Prusse Orientale où les causes particulières qui viennent d'être indiquées sont encore venues aggraver les embarras de toute sorte qui, depuis la guerre, ont affecté l'agriculture allemande en général. C'est ainsi notamment que l'endettement de la propriété foncière y bat tous les records, puisque 42 % des propriétés foncières y sont actuellement endettés au delà de 100 % de leur valeur!

Mais cette situation serait-elle différente si « le couloir » n'existait pas? Evidemment non, car ce n'est pas

l'existence du « couloir » qui a créé la position excentrique de la Prusse Orientale avec toutes ses conséquences, ce n'est pas l'existence du « couloir » qui a créé la guerre douanière menée par l'Allemagne contre la Pologne. Et n'oublions pas enfin que l'existence du « couloir » n'entrave en rien la liberté des communications entre la Prusse Orientale et le reste de l'Allemagne : la Prusse Orientale, en effet, continue à utiliser les communications maritimes dont elle a disposé de tout temps, et le libre usage de ses communications terrestres a été soigneusement organisé par deux articles du traite de Versailles : d'une part, l'article 89 ainsi conçu : « La Pologne s'engage à accorder la liberté de transit aux personnes, marchandises, wagons en transit entre la Prusse Orientale et l'Allemagne à travers le territoire polonais, » et, d'autre part, l'article 98 a prévu une convention à établir entre l'Allemagne et la Pologne au sujet des communications par voies ferrées, télégraphes et téléphones. Cette convention, signée à Paris le 21 avril 1921, est entrée en vigueur le 1[er] juin 1922. Elle fonctionne donc depuis sept ans et demi et, jusqu'à présent, il faut constater qu'elle a donné satisfaction à l'Allemagne, puisque celle-ci n'a jamais élevé contre elle de réclamations et que parfois même, certaines autorités allemandes se sont félicitées de ses résultats (3).

(3) Voici, en effet, un extrait caractéristique d'une brochure intitulée *Ostpreussens Wirtschaft und Verkehr von und nach dem Kriege*, herausgegeben von der Reichsbahndirection Koenigsberg. Verlag Graefe und Unzer, Koenigsberg (La Prusse Orientale au point de vue économique et ses moyens de cômmunications avant et après la guerre, publiée par la Direction des chemins de fer du Reich à Koenigsberg. Edition de la maison Graefe et Unzer, Koenigsberg).

« La Prusse Orientale, au point de vue du transit, n'est plus une enclave. Le chemin de fer du Reich a lancé un pont à travers le territoire polonais (Für den Durchsgangsverkehr ist Ostpreussen keine Enklave mehr. Die Reichsbahn hat die Brücke über das polnische Durchgangsgebiet geschlagen).

« Ce n'a pas été chose facile... Depuis le 1[er] juin 1922, la Convention internationale conclue à Paris est en vigueur. Elle constitue pour l'avenir une base certaine juridique et donne à l'Administration des chemins de fer du Reich à l'égard de l'Administration des chemins de fer polonais les moyens propres à résoudre les difficultés éventuelles relatives au transit.

VI

POLITIQUE BALTIQUE

Après ce court voyage le long de la côte baltique, on s'accordera sans doute pour reconnaître que les peuples baltes, une fois arrivés à l'indépendance, ont su se constituer en organismes politiques sains et normaux, — réserve faite pour la Lithuanie, dont la consolidation est encore à parfaire, — et que leur vie économique, qu'avant guerre on pouvait croire définitivement entrée dans le cadre russe, a pu fort bien s'adapter aux conditions nouvelles. Les Etats baltiques ont pris aujourd'hui leur place dans le cadre économique mondial, puisque, soit comme fournisseurs, soit comme consommateurs, ils sont parvenus à intéresser non seulement les autres Etats européens, mais même les Etats-Unis. Désormais, personne ne peut mettre en doute leur viabilité et leur vitalité.

Maintenant, il reste à considérer les tendances qui, pendant ces dix ans, se sont manifestées dans la politique baltique et à rechercher si elles renforcent cette première constatation.

En raison des conditions même dans lesquelles ils avaient recouvré leur liberté, les Etats baltes se sont tout de suite préoccupés de se soustraire, à l'avenir, à toute nouvelle tendance au *dominium baltici* d'un des riverains de la mer Beltique. Ainsi est née l'idée de l'*Entente baltique*.

Depuis plus d'un an, ce transit se fait sans aucune entrave, il s'effectue comme si l'Administration des chemins de fer allemands détenait encore entre ses mains le trafic des voyageurs sur le parcours du territoire polonais...

« Si nous devons, d'une part, constater avec plaisir que le transit a été réglé de façon à donner satisfaction aux intéressés — tout en prenant en considération les difficultés extraordinaires qui surgirent lorsqu'il s'agissait de diriger le transit à travers un pays étranger, — nous devons reconnaître, de l'autre, que ce résultat ne fut acquis que grâce aux efforts formidables et à la politique de l'Administration des chemins de fer du Reich. Par suite la question de l'utilité de diriger le trafic entre la Prusse Orientale et le reste de l'Allemagne en totalité ou en partie par voie de mer a perdu sa raison d'être. »

Cette conception d'une Entente baltique intéressant, outre la Finlande, l'Esthonie, la Lettonie et la Lithuanie, la Pologne, Etat dont les intérêts sur la mer Baltique sont identiques à ceux de ces pays, a pris jour de très bonne heure dans les Etats baltes. Dès le mois de janvier 1920, une première conférence baltique eut lieu à Helsingfors, à laquelle participèrent la Finlande, l'Esthonie, la Lettonie, la Lithuanie, la Pologne et même l'Ukraine. En août de la même année, une seconde conférence commença à Riga et se termina à Bulduri, à côté de Riga. Elle discuta, de la façon la plus intéressante et la plus suggestive, les conditions du statut pacifique de la mer Baltique et de l'Europe du Nord. Mais ses travaux n'aboutirent point à des résultats définitifs, en raison surtout de la guerre polono-soviétique.

Les ministres des Affaires étrangères de Finlande, d'Esthonie, de Lettonie et de Pologne se réunirent ensuite à Helsingfors en juillet 1921, puis l'année suivante à Varsovie. Un accord politique fut alors conclu, qui devait entrer en vigueur lorsque tous les Etats représentés à la conférence de Varsovie l'auraient ratifié. Mais la Diète finlandaise refusa sa ratificat.on et l' « accord politique » de Varsovie demeura lettre morte. D'autre part, la Lithuanie, engagée dans sa querelle avec la Pologne, était devenue résolument opposée à la conclusion de l'Entente baltique. Bref, après une série d'incidents, la réalisation effective de l'Entente baltique demeura en suspens. Cependant les ministres des Affaires étrangères de Finlande, d'Esthonie, de Lettonie et de Pologne se rencontrèrent encore périodiquement pendant plusieurs années. Et, en 1928, une importante manifestation de solidarité baltique eut lieu, le 18 novembre, à Riga, à l'occasion du dixième anniversaire de l'indépendance de la Lettonie. De même, la récente visite du roi de Suède en Finlande, en Esthonie et en Lettonie a été une occasion de souligner la communauté d'intérêts économiques et intellec-

tuels existant entre les Etats baltiques et les pays scandinaves, et le séjour du Président de la République esthonienne à Varsovie en février 1930 a marqué les liens amicaux qui unissent la Pologne et l'Esthonie.

D'autre part, on sait que l'Esthonie et la Lettonie ont envisagé depuis longtemps, en ce qui les concerne, une entente étroite au point de vue économique. C'est ainsi qu'en 1923, concluant une alliance défensive, elles signèrent en même temps un traité préliminaire d'union économique et douanière qui aboutit au traité de Riga, du 5 février 1927, aux termes duquel les deux pays contractants convinrent de procéder à la constitution d'une commission paritaire mixte ayant pour but de préparer la réalisation effective de l'union douanière et de régler toutes les questions posées par elle en un an.

Cependant, il y a maintenant trois ans que ce traité a été signé, et l'union douanière entre la Lettonie et l'Esthonie n'est pas encore réalisée. Dans chacun des deux pays, en effet, certains intérêts privés se sont alarmés et ont fait obstacle à sa conclusion. Il semble qu'on soit arrivé aujourd'hui à les apaiser et les pourparlers, suspendus depuis quelque temps, viennent de reprendre. Comme la Lettonie et l'Esthonie ont, en somme, plus à gagner qu'à perdre à l'Union douanière projetée, il est assez possible que celle-ci se réalise enfin.

Ainsi sur le chemin de l'Entente baltique, la Lettonie et l'Esthonie sont incontestablement les plus avancées, mais la première tendance que l'on doive dégager dans la politique baltique d'après-guerre, celle de l'union étroite des Etats baltes, n'est pas arrivée encore à une réalisation formelle et tangible. Il est hors de doute, cependant, que les Etats baltes restent animés du meilleur esprit de solidarité et de collaboration, et que, les mêmes causes produisant les mêmes effets, toute menace directe contre l'un d'entre eux rétablirait aussitôt ce front commun baltique qui, s'il n'est pas inscrit dans un

traité, n'en est pas moins conforme à la nature des choses et des intérêts.

§

Essentiellement, les Etats baltes sont des Etats pacifiques, et aucune arrière-pensée d'hostilité ne les anime à l'égard de quiconque. On sait cependant que les Soviets prétendent volontiers que ces tentatives d'entente et de collaboration politique des Etats baltes sont dirigées contre l'U. R. S. S. Ce prétexte fallacieux a inspiré toute la série des négociations menées par l'U. R. S. S. ces dernières années, pour amener les Etats baltes à signer avec elle des pactes de non-agression, rédigés de façon à les mettre en contradiction avec leurs obligations à l'égard de la Société des Nations et à rompre leur solidarité. Mais, si elle a remporté parfois des succès de détail, la politique russe ne paraît pas près de parvenir à entraîner vers elle les pays baltiques et à leur faire oublier le souci de leurs intérêts nationaux. Il est hors de doute qu'aucun marchandage politique ne les amènera à risquer de compromettre leur vie indépendante.

La politique de l'Esthonie et de la Lettonie à l'égard de la Russie n'a jamais d'ailleurs prêté à l'ambiguïté. Ces pays n'ont jamais oublié que, par la mise en valeur de leurs ports et de leurs chemins de fer, ils étaient appelés à tenir un rôle important dans les relations de la Russie avec le reste du monde. Déjà, en 1924, me faisant l'honneur de me recevoir, M. Seya, alors ministre des Affaires étrangères de Lettonie, me déclarait : « Vis-à-vis de la Russie, les pays baltes s'acquittent avec un succès complet de la tâche qui leur incombe en qualité de pays de transit. Loin d'être un obstacle au commerce entre l'Europe orientale et occidentale, nous faisons notre possible pour faciliter ce commerce. Nous avons aussi le mérite de maintenir en bon état des ports importants sur la mer Baltique, et la Russie n'a jamais eu à se plaindre

des conditions de transit que nous lui avons accordées. »
Quatre ans plus tard, j'ai retrouvé à Riga comme à Tallinn un point de vue sensiblement analogue.

Ces remarques nous ont tout naturellement introduits dans la seconde tendance que l'on discerne dans la politique baltique contemporaine : la tendance moscovite. On entend dire parfois : un jour viendra où la Russie nouvelle, héritière de la Russie de jadis, reprendra la marche vers la Baltique et les ports qu'elle y a perdus en 1918. Certains politiciens baltes m'ont fait remarquer, à ce propos, que l'U. R. S. S. étant certaine de trouver dans les ports baltiques toutes les facilités nécessaires à son activité économique n'avait point, au fond, intérêt à tenter de les récupérer par une agression directe. Cet argument est-il péremptoire? Même en faisant confiance aujourd'hui aux affirmations pacifiques des Soviets, à leurs intentions « pures » à l'égard des pays baltes, qui peut affirmer que la situation de l'U. R. S. S. soit stabilisée? Qui peut deviner ce que sera la Russie de demain? Et, si nous nous plaçons hors de ce plan des intentions pour consulter les leçons de l'histoire et de l'expérience des faits les plus récents, nous ne serons pas si assurés que le rêve moscovite du *dominium baltici* des temps passés n'existe pas encore : les objectifs restant les mêmes, les moyens pour les atteindre cherchant seulement à s'adapter aux conditions nouvelles.

Mais si la tendance moscovite au *dominium baltici* est loin, comme nous le croyons, d'avoir dit son dernier mot, il est sûr que les Soviets n'ont pas pour l'instant et n'auront pas d'ici longtemps les possibilités de la réaliser. La tendance qui existe aussi en Allemagne vers le même *dominium* ne paraît pas sensiblement en meilleure posture et la réalisation de l'ancien rêve baltique allemand est, elle aussi, ajournée. Mais pour en préparer la voie, l'Allemagne cherche aujourd'hui à accroître ses rela-

tions économiques avec les pays baltes, son influence en Lithuanie et à faire obstacle au développement de la collaboration politique de la Pologne avec les Etats baltiques.

Heureusement, le temps travaille pour les peuples baltes indépendants, car chaque année qui passe permet de mieux constater combien leur existence a de valeur pour la communauté européenne. Ils sont devenus, en quelque sorte, le pont qui unit l'Europe orientale à l'Europe occidentale, et leur présence supprime entre les puissances de l'une et de l'autre partie de notre continent toute cause d'animosité en résolvant le problème de l'équilibre baltique. Grâce à eux, aucune puissance continentale ne peut s'approcher des rives de la Baltique suffisamment pour établir sa suprématie sur cette mer et ils assurent à tous les tiers des droits égaux en leur garantissant le libre accès à la mer et le libre contact avec l'énorme hinterland de la rive baltique. Comme l'a montré lumineusement M. Handelsman, le grand historien polonais qui fait autorité dans cette question, les pays baltes indépendants, couvrant le débouché de la Dwina, jouent sur la mer Baltique un rôle sensiblement équivalent à celui qui incombe sur la mer du Nord à la Belgique et à la Hollande couvrant le débouché du Rhin; et c'est vraiment par là que l'expérience baltique a pris toute sa valeur la plus générale, toute sa valeur européenne.

Désormais, tout ébranlement de la sécurité des Etats baltiques, même toute suggestion de modifier l'état de choses qui s'est établi et consolidé sur les rives de la Baltique, apparaissent néfastés aux intérêts de tous, car le maintien de l'existence des Etats baltiques, c'est la garantie donnée à tous que sur la Baltique chaque nation peut faire valoir ses intérêts économiques légitimes.

Cette constatation a toujours été dégagée et comprise par la Pologne, qui, aujourd'hui comme hier, estime que

les rives de la Baltique doivent appartenir aux facteurs politiques locaux capables d'avoir une existence indépendante, et ne réclame pour elle sur la mer Baltique que la place à laquelle elle a droit. D'ailleurs, cette place, elle ne l'a obtenue que de la façon la plus strictement mesurée avec la partie de la Pomérellie qui lui a été rendue en 1919 et que certains ne seraient pas fâchés de lui reprendre...

C'est ainsi que se présentent aujourd'hui les premiers résultats de l'expérience baltique. Nous sommes assurés de la ferme volonté des pays baltes que cette expérience continue à se développer dans l'excellente direction qu'au cours de ces dix ans nous avons vu se dégager peu à peu, et qui est celle de l'intérêt européen le plus heureusement compris. Et nous avons d'autant plus de confiance dans l'avenir des peuples baltes indépendants que, même si les tendances au *dominium* auxquelles j'ai fait allusion en Allemagne et en Russie persistaient à se développer, ces tendances se heurteraient et se briseraient contre le grand principe qu'a dégagé la guerre de 1914-1918 : le libre droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Et nous savons bien que si, en lui appliquant une formule célèbre, ce principe comporte une grande part de création continue, il dépend essentiellement de notre foi et de notre effort de le rendre véritablement vivant et fécond pour la paix.

HENRI DE MONTFORT.

LE RÉDEMPTEUR KONDRATYI SÉLIVANOF ET LA SECTE DES « CHATRÉS »[1]

I

Un jour du mois de juin 1759, les habitants du gros village de Pétoukhovo, gouvernement d'Orel, virent apparaître parmi eux un étrange visiteur. L'homme, jeune encore, grand et osseux, nanti d'une longue barbe noire qui encadrait un visage émacié, était vêtu à la façon habituelle de ces mendiants-chanteurs ambulants, dénommés *kalikis pérékhojié,* qu'on rencontrait encore souvent, en ces temps-là, sur les routes et aux abords des monastères et des églises. Donc, l'inconnu portait une longue lévite blanche par-dessus un pantalon et une blouse de cotonnade de la même couleur, et il était chaussé d'espadrilles faites d'écorce de bouleau et attachées aux pieds par des ficelles. Mais, à l'encontre des *kalikis,* il n'y avait rien d'effacé ni de timide dans le regard de ses yeux gris, profondément enchassés dans leurs orbites et il marchait d'un pas vif et assuré le long de l'unique rue du village. L'apparition de l'inconnu suscita bien vite la curiosité des villageois qui, presque tous, appartenaient à la secte dite des *khlisty* (2). Ils entourè-

(2) Jusque vers la fin du XVIIe siècle, l'Eglise gréco-russe n'avait connu que des hérétiques (par exemple les « judaïsants », des illuminés et des « innocents » (*iourodivyé*). Mais dès la réforme du patriarche Nikone, qui avait consisté dans la révision des livres canoniques et liturgiques et leur épuration de toutes les scories qui les dénaturaient, elle eut ses dissidents et

rent bientôt l'étranger et le criblèrent de demandes de toutes sortes. Mais, à toutes leurs questions, il ne répondit que par gestes, faisant ainsi comprendre qu'il était privé du don de la parole. Alors les *khlisty* le conduisirent triomphalement dans l'isba du chef de leur confrérie religieuse, la bonne mère, la « matouchka » Akoulina Ivanovna, afin qu'elle puisse juger s'il fallait expulser l'intrus ou lui donner asile. Akoulina Ivanovna était une vieille paysanne d'au moins soixante ans. Cependant elle conservait encore tout son ascendant moral sur ses coreligionnaires et par ce fait continuait à gouverner la communauté (*korabl* = vaisseau) et à présider et ordonner ses réunions et ses exercices religieux (*radénia*). Mis en présence d'Akoulina Ivanovna, cette « vierge immaculée », selon les dires et la croyance des *khlisty*, l'inconnu se jeta à ses pieds et, par des gestes et une mimique appropriée, essaya de faire comprendre à son entourage tout le respect qu'il ressentait pour la vénérable sexagénaire. Il faut croire que cette attitude de l'inconnu produisit l'effet qu'il escomptait, car « la matouchka », non seulement lui permit de rester au village, mais lui assigna même pour demeure un coin de sa propre isba.

Qu'advint-il par la suite? On ne sait guère que ceci : c'est que deux ou trois jours après son arrivée dans le village de Pétoukhovo, l'inconnu retrouva brusquement l'usage de la parole et se dit être Kondratyi Sélivanof,

ses schismatiques (*raskolnikis* ou *starovéry*, c'est-à-dire «vieux croyants») Les *raskolnikis*, qui prétendaient s'en tenir à la foi et surtout aux rites exacts que leur avaient transmis leurs pères, étaient, en général, des hommes têtus et farouches. Persécutés pendant de longues années, ils surent être les martyrs de leurs convictions religieuses. A la face des autorités civiles et ecclésiastiques, ils jetaient l'anathème à l'Eglise officielle qu'ils aimaient à comparer à la femme publique de l'Apocalypse. Mais l'esprit de chicane et la passion pour les controverses dogmatiques firent que bien vite les « vieux croyants » ne purent plus s'entendre entre eux et qu'il se froma en marge de leur communauté principale un grand nombre de sectes (*tolki*) dont l'évolution intérieure et les rites n'ont bien souvent rien de commun avec l'esprit du christianisme, mais penche plutôt vers le chamanisme ou une sorte d'orgiasme sadique, où se réfugie la passion presque morbide du peuple russe pour toutes sortes de masques, tragiques et bouffons.

venu en ce monde pour régénérer le genre humain. De son côté, Akoulina Ivanovna ne tarda pas à faire connaître à ceux des khlisty qui avaient un certain rang dans la hiérarchie de la secte et qui, pour cette raison, étaient appelés « anges », « archanges » et « prophètes », que l'inconnu d'hier n'était autre que son « fils divin », conçu par elle, « vierge immaculée », grâce à l'intervention du Saint-Esprit. Mais comme si cette révélation troublante n'était pas suffisante, Akoulina Ivanovna l'étaya bientôt par une sorte de manifeste, qui proclamait le nommé Sélivanof « dieu au-dessus des dieux, tsar au-dessus des tsars, prophète au-dessus des prophètes ». Dès lors, Kondratyi Sélivanof n'eut rien d'autre à faire que de jouer le rôle qu'on venait de lui assigner, et de le bien jouer.

Justement on était à la veille du solstice d'été qui généralement était fêté par les khlisty dans une solennelle réunion nocturne, accompagnée de chants et de danses sacrées. On se réunissait en une isba appropriée pour la circonstance et dont les murs étaient ornés de tableaux allégoriques et, de-ci de-là, d'icones représentant généralement le Christ revêtu d'une chlamyde blanche et se tenant devant le juge Caïpha. Les volets des fenêtres de l'isba devaient être soigneusement fermés, afin que nul œil profane ne pût voir ce qui se passait à l'intérieur; la porte verrouillée et gardée, pour plus de sûreté, par quelques solides gaillards, armés de gourdins. Après que toutes ces précautions étaient prises, on ouvrait la séance.

Donc, quand Sélivanof, précédé par « la matouchka », pénétra dans l'isba, transformée en chapelle, tout y était prêt pour y célébrer les exercices religieux de la nuit du solstice. Les volets étaient fermés, la garde veillait à la porte et toute la nombreuse assistance avait déjà revêtu le vêtement imposé aux fidèles du culte: les hommes avaient mis par-dessus leurs habits ordinaires de longues lévites blanches, de même les femmes qui, en plus de cela,

avaient la tête recouverte d'un mouchoir blanc strié de raies ou parsemé de taches rouges. Tous étaient pieds nus et tenaient dans la main gauche un long cierge allumé et, dans la main droite, un morceau d'étoffe blanche dénommé « l'aile de l'ange ». A l'apparition d'Akoulina Ivanovna et de son « fils divin », il y eut un murmure approbatif dans l'assistance; mais « la matouchka » fit faire silence et ordonna qu'on lût, pour commencer la séance, un extrait de la Bible approprié à la solennité de cette nuit-là. Puis on chanta en chœur quelques psaumes, après quoi on fit une pause et chacun récita mentalement une prière. Mais déjà, de part et d'autre, s'élevait dans la large pièce au plafond bas un air entraînant de danse que rythmait le bruit sourd des talons nus. Alors des couples se tenant par les épaules ou par la taille commencèrent à tourner dans la pièce. Cependant cet exercice ne dura qu'un moment. A un battement de mains de « la matouchka », les couples se séparèrent; chacun alors prit sa place dans une longue chaîne humaine et, à la queue leu-leu, commença à déambuler à travers l'isba en sautillant et agitant les bras. Mais ceci aussi eut une fin.

La danse suivante consista en une sorte de figure de quadrille, toujours accompagnée de chants en sourdine et de cris vite étouffés.

Cependant, il faisait de plus en plus chaud dans l'isba. Dans l'atmosphère devenue opaque et lourde, les cierges brillaient d'une lumière diffuse; les corps peu soignés émettaient une odeur âcre qui saisissait à la gorge; les voix devenaient rauques; les cerveaux chaviraient et les yeux s'injectaient de sang.

Ce fut le moment qu'Akoulina Ivanovna choisit pour ordonner « la danse du grand rond ». Et alors cela devint de la folie pure. Formant un large cercle au milieu de la pièce, les khlisty inaugurèrent une sorte de danse de Saint-Guy : aux contorsions succédaient des attitudes

extatiques; à des mouvements rotatifs de tout le corps, des poses lascives. Un frisson sacré parcourait les uns, des désirs subits de la bête humaine secouaient les autres. Et tous criaient : « Oh, dieu! oh, esprit, tsar dieu! tsar esprit! »

Ainsi, s'excitant toujours davantage, par des paroles, des cris et des gestes, les khlisty perdirent bientôt tout contrôle sur leurs actes et tout sentiment de la réalité. Déjà plusieurs d'entre eux gisaient sur le sol dans une prostration complète, d'autres, pareils à des animaux poussés par le rut, se cherchaient parmi les corps prosternés et s'accouplaient dans la lumière glauque des derniers cierges allumés.

. . . .

A quelque temps de là, Sélivanof eut une longue conversation avec Akoulina Ivanovna.

— Matouchka, lui dit-il sans ambages, j'ai à t'annoncer que je quitte ton « vaisseau » (3).

— Et pour quelle raison, batuchka (4)? s'étonna la vieille.

— Pour quelle raison? Tu me demandes cela! Mais ne vois-tu donc pas que ton « vaisseau » nage dans une mer d'erreurs, de luxure et d'insanités? Crois-tu donc que c'est en s'adonnant à des pratiques telles que les vôtres qu'on peut devenir l'habitacle du Très Haut? En vérité, je te le dis, vous êtes les jouets du Malin. Et pourquoi cela? Parce que vous n'avez pas écrasé la tête du serpent tentateur; vous le réchauffez sur votre corps; il vous enlace, il pénètre dans votre chair et votre chair se lamente, votre chair crie, votre chair hurle! Vous croyez, vous autres khlisty, que le Seigneur peut s'incarner dans n'importe quel homme. Mais encore faut-il que cet homme ne soit point subjugué par sa chair, ne soit point son

(3) Communauté.
(4) Petit-père.

esclave. Et que faites-vous pour vous affranchir de cette emprise de la chair? Rien, rien!

— Mais que pouvons-nous faire, batuchka? gémit la vieille.

— Ce que vous pouvez faire? s'écria Sélivanof, en redressant sa haute taille, ce que vous pouvez faire? Ah, Seigneur!

Il saisit sur une table qui se trouvait à portée de sa main une vieille Bible et, l'ayant feuilletée, rugit presque:

— Ecoute cela, femme, et fais-en ton profit. Et il lut à haute voix le passage suivant : « Car il y a des eunuques qui sont nés tels dès le sein de leur mère; il y en a qui ont été faits eunuques par les hommes; et il y en a qui se sont faits eunuques eux-mêmes pour le royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre ceci le comprenne (5). »

La lecture achevée, Sélivanof se rassit et, fixant d'un regard presque fou son interlocutrice, il prononça à voix basse :

— Tu m'as proclamé ton « fils divin » et il est bien possible que je sois ton fils en esprit. Mais sûrement, comme je te vois, je suis le « Rédempteur », oui, matouchka, le « Rédempteur », venu en ce monde pour sauver le genre humain de la luxure (6) qui le ronge, l'avilit et l'entraîne aux abîmes; le sauver par le baptême du feu (7). Rappelle-toi ce qui a été dit : « Je suis venu vous donner le baptême de l'eau, un autre viendra qui vous baptisera avec du feu! » Eh bien! cet autre, c'est moi et l'heure du baptême du feu est proche!

Il fit une pause et continua d'une voix plus basse encore :

(5) Saint Mathieu, XIX, 12.

(6) *Liépost.*

(7) Jadis la castration se faisait en Russie de la façon la plus rudimentaire. Les génitoires et une partie du scrotum étaient séparés du corps par une application d'un fer chauffé à blanc. C'est ce qui donna naissance à l'appellation mystique de « baptême par le feu ». Plus tard, ce mode primitif fut remplacé par une opération chirurgicale exécutée avec

— Il y a ici dans le village, matouchka, un homme extraordinaire. Du reste, tu le connais. C'est Chilof, Alexandre Ivanovitch. Eh bien, Chilof, qui est marié et a des enfants, a abandonné femme et enfants parce qu'il estimait que la vie conjugale est pleine de péchés et ne peut être agréable à Dieu. Maintenant il erre à travers notre Sainte Russie à la recherche de la vraie foi du Christ et afin que s'accomplissent les paroles divines : « Chacun sera pareil à l'œil pur de la colombe s'il abandonne son lopin de terre, oublie sa femme, laisse son avoir et s'en va errer par notre petite-mère Russie. »

— Il y a longtemps que Chilof déambule par monts et par vaux; il y a longtemps qu'il est initié à toutes les croyances et qu'il est passé maître en toutes. Et cependant, aucune d'elles ne l'a contenté, ne l'a satisfait. « Notre foi, disait-il, ne vaut pas qu'on la défende au prix de sa vie. Mais si je trouvais la vraie foi du Christ, la foi tout ce qu'il y a de plus vrai, alors je n'épargnerais pas ma chair, je livrerais avec joie ma tête, je laisserais couper ma chair en petits morceaux pour son triomphe. » Voilà ce qu'il disait hier encore. Mais aujourd'hui l'Esprit Saint l'a éclairé : nous avons causé, il m'a reconnu, je l'ai adopté et je lui ai donné, comme symbole de notre union et de sa mission en ce monde : une croix, un cierge et un glaive, car c'est lui que je charge d'épurer, de « blanchir » ceux qui, à ma voix, viendront offrir leur flamme à Notre Seigneur Jésus-Christ. Mais ici, dans ton village, les gens sont trop enlisés dans le péché pour que leurs âmes puissent être sauvées. Aussi je les aban-

un instrument tranchant. On recouvrait la plaie d'un chiffon trempé dans de l'eau froide ou d'un onguent quelconque ou encore d'une couche de graisse. Pour arrêter l'hémorragie, on saupoudrait la plaie d'une poudre de sel de sulfate de cuivre. La castration n'ôtait cependant pas au châtré la faculté de jouir et de s'accoupler. Aussi certains fanatiques allaient-ils plus loin : ils pratiquaient la suppression pure et simple du membre générateur en entier. Cette seconde opération était dénommée par les châtrés de « second sceau » ou « sceau royal » (*tsarskaïa petchiat*). Dans l'ouverture du canal urinaire on introduisait après l'opération des ardillons en métal pour faciliter l'écoulement de l'urine.

donne à Satan, qu'il en fasse ce qu'il veut. Moi, je vais vers ceux qui attendent l'Epoux, vers ceux dont les lampes ne sont point éteintes...

II

L'origine de la secte des châtrés remontait en Russie à un fort lointain passé. On en trouve déjà des traces dans l'histoire du XIe siècle. Cependant, la secte végéta jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, privée qu'elle fut pendant très longtemps d'un animateur habile et tenace. Ainsi l'âge d'or du *skoptchestvo* (castration) ne commença guère qu'à l'apparition de Kondratyi Sélivanof, qui lui trouva une base dogmatique et sut se faire passer pour un porte-parole de la volonté divine. Ayant quitté, en compagnie de son fidèle Chilof, le village de Petoukhovo, Sélivanof se fixa bientôt au bourg de Sosnovka, gouvernement de Tambof, et y fonda le premier « korabl » (communauté) des châtrés. Bien vite, puissamment secondé en cela par l'énergique et l'infatigable Chilof, il y fit un nombre considérable d'adeptes, principalement parmi les petits commerçants des villes proches du bourg et les paysans aisés. Alors il laissa s'accréditer et se propager une légende étrange quant à sa provenance.

Selon cette légende, Sélivanof était non seulement le Rédempteur attendu, nouvelle incarnation du Christ, mais encore le soi-disant défunt tsar Pierre III, époux de la grande Catherine. Quant à la « vierge immaculée », Akoulina Ivanovna, qui l'avait conçu, c'était bien simple : en elle survivait l'impératrice Elisabeth (8), fille

(8) Cette légende fut expliquée plus tard, par les châtrés, de la façon suivante : Pierre III était le fils de l'impératrice Elisabeth qui n'avait jamais régné, mais avait vécu dans un village du gouvernement d'Orel sous le nom d'Akouline Ivanovna. A sa place avait régné une femme quelconque. Pierre III, tout enfant, fut envoyé dans le duché de Holstein et y fut châtré. Revenu en Russie à l'âge d'homme, il apprit, après quelques mois de règne, que sa femme Catherine voulait le détrôner. Alors, il s'enfuit, erra des années durant à l'étranger, prêchant la bonne parole, puis revint en Russie pour y instituer le « baptême par le feu » en dehors duquel il n'y avait pas de salut.

de Pierre le Grand. Cependant, quoique promu tsar de Russie, Sélivanof ne prétendait aucunement au trône. Il était un tsar *in partibus* qui laissait un autre régner à sa place. Au surplus, il était, lui, le « tsar blanc », sous-entendu *blanchi,* c'est-à-dire épuré ou châtré, et il ne pouvait monter sur le trône que le jour où le pays serait blanchi à son tour. Donc, son règne n'était pas encore venu.

Mais que pensaient donc de tout cela les autorités de l'Empire? Eh bien, au début de l'année 1772, justement alarmés par les ravages que l'enseignement des châtrés causaient parmi la population, ils se décidèrent à sévir énergiquement. Chilof, le plus remuant et le plus fanatique des chefs de la secte, fut arrêté et déporté à Riga, ce qui ne l'empêcha pas, du reste, d'y faire des prosélytes parmi les soldats de la garnison. Mais alors on l'enferma dans la forteresse de Dinamünde. Quant à Sélivanof, il sut, au début, échapper à toute recherche et ne fut arrêté que deux ans plus tard. Jugé en 1775, condamné à la bastonnade et à la déportation dans les mines de plomb de Nertchinsk, il n'alla que jusqu'à Irkoutsk et y resta grâce à des influences occultes et à l'argent des riches membres de sa secte. Cinq ans plus tard, quelques châtrés décidèrent de le faire revenir de Sibérie. Ils réunirent les fonds nécessaires pour l'évasion et le voyage et trouvèrent des hommes prêts à seconder Sélivanof dans sa fuite. Mais, pour des raisons qui sont restées inconnues, le plan échoua et Sélivanof ne quitta Irkoutsk que vers 1795. C'est alors qu'il vint à Moscou et y fit revivre la légende de son origine mystérieuse et de sa provenance auguste.

La fable de Pierre III se cachant en Sibérie sous la houppelande d'un moujik était déjà connue de l'empereur Paul. Ce fut Chilof qui, dans sa retraite de Dinamünde, l'avait récitée, le premier, à quelques fonctionnaires tsaristes. Ceux-ci ne trouvèrent rien de mieux que de la faire parvenir en haut lieu. Aussi, Paul Ier, toujours in-

quiet, toujours méfiant, donna ordre de lui amener Chilof et un autre *skopetz* influent, un certain Sophon ou Sofron Popof. Nous ne savons pas quelle fut la teneur du long entretien que l'autocrate, oint du Seigneur, eut avec les deux châtrés. Tout ce qui nous est connu, c'est qu'à l'issue de cette étrange audience Chilof et Popof furent conduits, sous bonne garde, dans la forteresse de Schlusselbourg, où Chilof mourut trois ans plus tard, c'est-à-dire au début de janvier 1800, selon la version officielle (9). Cependant, cet emprisonnement de Chilof et de son camarade ne coupa pas les ailes à la légende de Pierre III, vivant, puisque ce soi-disant Pierre III séjournait à Moscou sous les traits de Sélivanof. Aussi Paul s'inquiéta derechef et, cette fois, fit venir à Saint-Pétersbourg Sélivanof en personne. L'entretien qui eut lieu entre le faux et le vrai empereur ne manqua pas de saveur.

— Il paraît que tu te fais passer pour mon père, le défunt empereur Pierre III? remarqua, non sans ironie, le tsar.

— Je ne suis pas le père du péché. Mais si tu acceptes ma foi (c'est-à-dire si tu te fais châtrer), alors je te reconnaîtrai pour mon fils, répondit tranquillement Sélivanof.

Paul fit la grimace, prit dans sa tabatière une pincée de tabac, huma et, se retournant vers sa suite, dit : « Cet homme est fou; il n'y a qu'à l'enfermer. »

Et il tourna le dos au Rédempteur.

(9) Chilof fut enterré en dehors de l'enceinte de la forteresse, sur un mamelon dominant la Néva. On éleva sur sa tombe une vaste chapelle qui devint bien vite un lieu de pèlerinage pour les *skoptzy* et aussi le lieu où on procédait de préférence à la castration des néophytes, vu que le défunt Chilof était déjà considéré par les *skoptzy* comme une sorte de saint et en tout cas comme le « précurseur ». Mais, quelques années plus tard, certains « vieux châtrés », effrayés des conséquences que pouvait faire naître le culte rendu publiquement au défunt Chilof, firent démolir la chapelle et érigèrent à sa place une stèle funéraire. Par la suite, cette stèle devint comme qui dirait le ciboire où les *skoptzy* enfermaient le pain pour la communion. Pour cela on avait fait dans la pierre deux petits trous dans lesquels on plaçait de petits morceaux de pain.

III

L'avènement d'Alexandre Ier changea bien des choses en Russie. On peut dire, sans tomber dans l'exagération, que ce règne fut l'âge d'or des sectes et des confréries religieuses qui, toutes, furent placées sur le pied d'égalité avec l'Eglise officielle et jouirent des mêmes libertés. Et ce n'est que durant les toutes dernières années de sa vie qu'Alexandre trouva nécessaire de mettre un frein à l'étalage public de certaines « croyances » qui frisaient le charlatanisme et l'imposture. Mais même alors il voulut tenir la balance égale et c'est pourquoi, tout en faisant dissoudre quelques sociétés secrètes, il fit fermer aussi les loges maçonniques.

La fin tragique de son père, l'empereur Paul, pesa lourdement sur la conscience d'Alexandre, surtout après 1812, et c'est là qu'il faut chercher l'origine de sa religiosité étrange; une religiosité à la russe, c'est-à-dire n'ayant aucune doctrine positive. Du reste, le milieu dans lequel il évoluait facilitait alors grandement l'éclosion et le maintien de pareils sentiments. Un vent de folie mystique secouait, au début du XIXe siècle, la société russe du haut en bas. Conséquence des rigueurs du règne précédent, d'une réaction contre l'engouement de jadis pour la libre pensée et aussi des revers sur les champs de batailles napoléoniens, le mysticisme russe se perdait dans les méandres de basses superstitions et de pratiques grossières. Des personnes parmi les plus haut placées, telles que le prince A. Galitzine, ministre des Cultes et de l'Instruction publique, et le comte Kotchoubey, des gens que leurs connaissances philosophiques semblaient devoir préserver de tout engouement pour des croyances de bas étage, avaient continuellement des visions, entendaient des voix et écoutaient religieusement les balbutiements incompréhensibles de quelques « glossolales » (*klikoucht*) qui « parlaient langue ».

Tels étaient donc le milieu et l'époque qui virent s'épanouir et s'affirmer la personne équivoque de Kondratyi Sélivanof.

Depuis 1797, ce « saint homme » se morfondait dans la maison des aliénés rattachés à l'hôpital Oboukhof. Mais, au début de l'année 1802, après que l'empereur Alexandre eut visité cette institution, Sélivanof fut transféré dans l'asile de la ville, au monastère Smolnyi. Trois mois plus tard, Sélivanof, grâce aux démarches de quelques riches commerçants appartenant à la secte des châtrés, fut mis en liberté et on lui trouva un répondant en la personne d'un certain Elianskyi, conseiller privé, ancien chambellan du dernier roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, et fervent *skopets*.

Tandis que Sélivanof s'installait dans la maison du riche commerçant Sidor Nénastief, Eliankyi faisait remettre à l'empereur, par l'intermédiaire de Novossiltsof, un projet d'une nouvelle constitution de l'Etat s'inspirant de la doctrine des châtrés. D'après ce projet, la Russie toute entière devenait quelque chose comme un immense « vaisseau » (*korabl* = communauté) des adeptes de la castration. L'empereur, tel un nouveau Josué, gouvernait conformément aux prescriptions de la « voix céleste » et, pour cela, à ses côtés devait toujours se tenir le « Rédempteur » Kondratyi Sélivanof, qui seul pouvait interpréter cette voix, car lui seul était « l'habitacle de l'Esprit Saint, procédant du Père et du Fils ». En plus de cela, toute décision secrète du gouvernement devait être approuvée par Sélivanof. En ce qui le concernait personnellement, Elianskyi se contentait d'une place plus effacée : il ne devenait que le chef des armées de terre et de mer.

Il va sans dire que le projet fantastique d'Elianskyi n'eut aucun succès. On voulait bien être mystique, mais on ne désirait aucunement limiter le pouvoir impérial, surtout de cette façon-là. Aussi Elianskyi fut-il prié d'al-

ler se reposer dans une cellule du monastère de Spass-Evfimiévsk de la bonne ville de Susdal. Quant à Sélivanof, il fut obligé de donner la promesse par écrit qu'il ne s'occuperait plus de prosélytisme, mais il la rompit à la première occasion.

Logé somptueusement dans la maison de l'excellent Nénastief, choyé, adulé, Sélivanof devenait un personnage d'importance. D'étranges, de troublantes histoires couraient sur son compte. On le disait capable de prédire l'avenir, de conjurer le mauvais sort. C'était assez pour que sa maison ne désemplît pas de visiteurs des deux sexes, castrats dévoués ou simples curieux. Sélivanof recevait tout ce monde couché sur un haut lit moelleux, sa belle longue barbe, qui était maintenant parsemée de fils d'argent, soigneusement peignée et parfumée.

Mais c'est surtout pendant les *radenias*, c'est-à-dire les réunions religieuses de la secte, qu'il y avait foule et que Sélivanof se taillait le plus grand succès. En somme, les réunions des châtrés ne différaient que peu, par leurs rites, de celles des *khlisty*. C'était quasiment les mêmes chants et les mêmes danses sacrées, rappelant, à s'y méprendre, les pratiques des derviches tourneurs. Et, seule, l'orgie qui clôturait les réunions des *khlisty* n'avait point de place chez les châtrés.

Les assemblées des castrats, auxquelles vinrent bientôt prendre part, pour la plupart en simples curieux, il est vrai, des représentants du grand monde pétersbourgeois et des officiers de la garde, étaient généralement présidées par Sélivanof en personne. Il apparaissait dans la salle, un mouchoir de batiste blanc à la main, l'agitait devant le nez des assistants et disait : « Que mon saint voile vous couvre! » Après la séance ou même pendant la journée, il donnait des audiences à de belles dames du monde ou à d'honorables commerçantes (*kouptchikhi*) qui venaient le consulter sur différents sujets, lui demandaient la bénédiction ou sollicitaient son intervention. A

en croire Kobiélef, le valet de chambre du tsar, Alexandre le chargeait périodiquement de porter au « staretz » ses compliments. Quoi qu'il en soit, le fait certain est qu'Alexandre rendit lui-même visite à Sélivanof en 1805, quelques jours avant de quitter Pétersbourg pour l'armée. On était alors à la veille d'Austerlitz et, à ce qu'il paraît, l'empereur, doutant du succès favorable de la campagne contre Napoléon, avait décidé de demander sa bénédiction au « Rédempteur ».

Mais cette bénédiction, il ne l'obtint pas, car, selon certains récits, le « Rédempteur » conseilla à Alexandre de ne pas encore partir en guerre contre « le Français maudit ». Dieu ne voulait le lui livrer que plus tard. C'était du reste Sélivanof, lui-même, qui devait le lui livrer.

Cette entrevue du tsar et du « staretz » servit même plus tard de thème pour une chanson composée en l'honneur de Sélivanof :

> Tu n'as pas ma bénédiction,
> Tsar terrestre et « vu de tous (10) »,
> Ne fais point la guerre maintenant.
> Je viendrai à bout sans toi
> De l'ennemi du genre humain.
> Mais les péchés de Bonaparte
> N'ont pas encore fait déborder la coupe.
> Le temps viendra, et il est proche,
> Quand il sera abattu par moi,
> Quand je détruirai son royaume,
> Quand pour toujours je briserai sa force.

Qu'il y ait une forte dose d'exagération dans cette chanson, cela saute aux yeux; néanmoins, le fond est conforme à la vérité. Et en voici la preuve. Quelques jours après l'entrevue d'Alexandre et de Sélivanof, le sénateur Loubianskyi, mu par une curiosité assez compréhensible, se rendit à son tour chez les staretz. En le voyant entrer dans sa chambre, Sélivanof s'écria :

(10) *Iavnyi.*

— Sé! voici encore une brebis égarée qui revient au bercail.

Puis, prenant Loubianskyi par le bras, il lui demanda:

— Il est parti, Alexsacha, n'est-ce pas?

Et comme Loubianskyi était loin de deviner de qui il voulait parler, Sélivanof ajouta :

— Je te demande si le tsar est parti, oui ou non?

Loubianskyi inclina la tête dans un geste affirmatif. Alors Sélivanof s'emporta :

— Il est parti! Et cependant il y a encore trois jours de cela que je l'ai supplié, à cette même place, de n'en rien faire. Je lui ai démontré qu'une guerre avec Napoléon ne pouvait être qu'un désastre pour nous. Il fallait attendre quelques années: le destin de l'usurpateur n'est pas encore révolu...

« Rien n'est de moi dans ces paroles », remarque Loubianskyi dans ses *Mémoires* (11).

L'échec de la campagne de 1805-1806, qui avait été soi-disant prévu et prédit par Sélivanof, ne fit qu'affermir étrangement sa position de « voyant » et augmenter son crédit auprès des gens simples, crédules ou superstitieux.

En 1811, le « Rédempteur » transporta ses pénates dans la maison du riche « skopetz » Kastrof et, cinq ans plus tard, dans celle de l'opulent marchand Solodovnikof, construite tout exprès pour recevoir « la seconde incarnation du Christ ».

Dans cette dernière demeure, Sélivanof n'accueillait plus ses fidèles que juché sur un haut trône doré. La vogue dont il jouissait alors était si grande, son prestige auprès de la noblesse et de la bourgeoisie était si solidement établi, qu'il pouvait vraiment se croire une des gloires de l'Empire. Le fait est qu'à chaque réunion des *skoptzy* dans la maison de Sélivanof, de longues files d'équipages attelés à la mode de l'époque de quatre ou

(11) *Les cahiers de Loubianskyi*, « Rousskyi Arkhiv », 1872, p. 474-476.

en croire Kobiélef, le valet de chambre du tsar, Alexandre le chargeait périodiquement de porter au « staretz » ses compliments. Quoi qu'il en soit, le fait certain est qu'Alexandre rendit lui-même visite à Sélivanof en 1805, quelques jours avant de quitter Pétersbourg pour l'armée. On était alors à la veille d'Austerlitz et, à ce qu'il paraît, l'empereur, doutant du succès favorable de la campagne contre Napoléon, avait décidé de demander sa bénédiction au « Rédempteur ».

Mais cette bénédiction, il ne l'obtint pas, car, selon certains récits, le « Rédempteur » conseilla à Alexandre de ne pas encore partir en guerre contre « le Français maudit ». Dieu ne voulait le lui livrer que plus tard. C'était du reste Sélivanof, lui-même, qui devait le lui livrer.

Cette entrevue du tsar et du « staretz » servit même plus tard de thème pour une chanson composée en l'honneur de Sélivanof :

Tu n'as pas ma bénédiction,
Tsar terrestre et « vu de tous (10) »,
Ne fais point la guerre maintenant.
Je viendrai à bout sans toi
De l'ennemi du genre humain.
Mais les péchés de Bonaparte
N'ont pas encore fait déborder la coupe.
Le temps viendra, et il est proche,
Quand il sera abattu par moi,
Quand je détruirai son royaume,
Quand pour toujours je briserai sa force.

Qu'il y ait une forte dose d'exagération dans cette chanson, cela saute aux yeux ; néanmoins, le fond est conforme à la vérité. Et en voici la preuve. Quelques jours après l'entrevue d'Alexandre et de Sélivanof, le sénateur Loubianskyi, mu par une curiosité assez compréhensible, se rendit à son tour chez les staretz. En le voyant entrer dans sa chambre, Sélivanof s'écria :

(10) *Iavnyi.*

— Sé! voici encore une brebis égarée qui revient au bercail.

Puis, prenant Loubianskyi par le bras, il lui demanda:

— Il est parti, Alexsacha, n'est-ce pas?

Et comme Loubianskyi était loin de deviner de qui il voulait parler, Sélivanof ajouta :

— Je te demande si le tsar est parti, oui ou non?

Loubianskyi inclina la tête dans un geste affirmatif. Alors Sélivanof s'emporta :

— Il est parti! Et cependant il y a encore trois jours de cela que je l'ai supplié, à cette même place, de n'en rien faire. Je lui ai démontré qu'une guerre avec Napoléon ne pouvait être qu'un désastre pour nous. Il fallait attendre quelques années: le destin de l'usurpateur n'est pas encore révolu...

« Rien n'est de moi dans ces paroles », remarque Loubianskyi dans ses *Mémoires* (11).

L'échec de la campagne de 1805-1806, qui avait été soi-disant prévu et prédit par Sélivanof, ne fit qu'affermir étrangement sa position de « voyant » et augmenter son crédit auprès des gens simples, crédules ou superstitieux.

En 1811, le « Rédempteur » transporta ses pénates dans la maison du riche « skopetz » Kastrof et, cinq ans plus tard, dans celle de l'opulent marchand Solodovnikof, construite tout exprès pour recevoir « la seconde incarnation du Christ ».

Dans cette dernière demeure, Sélivanof n'accueillait plus ses fidèles que juché sur un haut trône doré. La vogue dont il jouissait alors était si grande, son prestige auprès de la noblesse et de la bourgeoisie était si solidement établi, qu'il pouvait vraiment se croire une des gloires de l'Empire. Le fait est qu'à chaque réunion des *skoptzy* dans la maison de Sélivanof, de longues files d'équipages attelés à la mode de l'époque de quatre ou

(11) *Les cahiers de Loubianskyi*, « Rousskyi Arkhiv », 1872, p. 474-476.

de six chevaux s'alignaient dans la rue qui y donnait accès.

Et cela dura ainsi jusqu'en 1820. Mais cette année-là la fortune extraordinaire de Sélivanof prit brusquement fin. Un an auparavant, le général comte Miloradovitch, héros de « la guerre patriotique » (1812) et gouverneur général de la capitale, avait appris avec stupeur qu'un de ses neveux (ou même deux, selon certaines versions), jeune officier de la garde impériale, avait été châtré dans la maison du « Rédempteur ». Il alla se plaindre à qui de droit. Cependant, même alors, le gouvernement du tsar ne voulut point sévir contre Sélivanof et se contenta de lui faire des remontrances. Mais le vieux général était tenace; il eut une entrevue avec l'empereur, ce qui amena l'arrestation de Sélivanof. On procéda à une enquête discrète, après quoi Sélivanof fut aussi discrètement relégué au même monastère de Spass-Evfimiévsk à Sousdal où, dix-sept ans auparavant, avait été enfermé son grand admirateur, l'infortuné conseiller privé et ex-chambellan, Elianskyi. Cependant, le monastère ne fut point une dure prison pour Sélivanof. Il y jouissait d'une grande liberté et recevait fréquemment certains de ses fidèles, à qui il distribuait, en guise de souvenirs, ses propres cheveux et des morceaux de pain de sa table. Il y mourut en 1832.

N. BRIAN-CHANINOV.

« *FIGURES* »

FRANCIS CARCO

Est-ce parce qu'il est né à Nouméa, cette capitale du bagne, comme chacun sait, que M. Francis Carco est devenu le romancier de la pègre? J'incline à le croire, et que le contact des forçats, en émouvant son cœur et en exaltant son imagination d'enfant, l'a rendu curieux de connaître le passé de ces déchus, et d'approfondir le secret de leur vie...

Mais les sujets qui peuplent notre colonie pénitentiaire ne sont pas tous d'anciens souteneurs, et dans le fait que cette catégorie seule de criminels a excité l'intérêt de M. Carco, sans doute faut-il voir la preuve d'une prédestination.

Comme d'autres — M. René Bazin, par exemple, pour célébrer les vertus des bons paysans — M. Carco est venu au monde pour peindre les vices des mauvais citadins. Ces ruffians, exploiteurs et enchanteurs de femmes, lui plaisent, s'ils ne lui inspirent de l'admiration. Il y a du Villon dans M. Carco qui a mené une existence vagabonde, autour de laquelle la légende a brodé, d'ailleurs. Il y a autre chose aussi, en lui, que ses poèmes m'aident à discerner, et qui trahit une importante part de subjectivité dans ses romans les plus réalistes. Il y a un goût pervers, ou certaine prédilection pour les amours faciles, non tellement avec les filles qu'avec les bourgeoises sensuelles et un peu mûres, trop indulgentes pour les jeunes hommes vers lesquels leur faiblesse les porte...

J'avais dix-huit ans, tu en avais trente,
Et je savais déjà comment on te faisait pleurer...

Mais nous n'avons pas toujours le courage de vivre,

avec ses dangers, la vie qui nous tente le plus, — et les écrivains, en particulier, préfèrent la rêver, ce qui est probablement la meilleure façon d'en épuiser le charme... Villon, parce qu'il partageait les misères des Coquillards, soupirait après une « couche molle », sans autrement apprécier le pittoresque de sa destinée, quelque chère que lui fût la liberté dont il jouissait, grâce à elle. M. Carco a vu, en Nouvelle-Calédonie, ce qu'il en coûte, neuf fois sur dix, de s'offrir le luxe d'enfreindre les lois, et s'il a fréquenté, en amateur, les guinguettes et les bouges « de Montmartre au Quartier Latin », il a eu bien soin de ne pas pratiquer les mœurs de Flippe, de Mille-Pattes, de Bébert ou de Jésus-la-Caille... Il les a observées, — moins qu'on ne le pourrait croire, peut-être, — mais surtout grâce aux détails qu'il en a recueillis ou surpris, il est parvenu à nous présenter un aspect très acceptable de la réalité, stylisé, certes, à la manière de Toulouse-Lautrec, halluciné, cependant, mais juste avec la sobriété qu'il faut pour lui conférer un caractère classique.

Car à mesure que se développe l'œuvre de M. Carco, on est frappé comme elle se dépouille. Semblable à maints créoles par son goût de la pureté de la forme, celui-ci est venu du pays où l'on relègue les mauvais garçons pour apporter un souci d'ordre et de clarté à l'étude de leurs âmes impatientes de toute règle.

Aussi bien, fait-il plus œuvre de psychologue que d'évocateur pittoresque quand il raconte l'histoire d'un misérable qui n'a pas le courage de commettre un crime, dans *l'Equipe*; ou qu'il décrit les transes d'un assassin poursuivi, dans *L'homme traqué*; celles de douloureux masochistes dans *Rien qu'une femme* et *Perversité*... En s'appuyant sur trois ou quatre vérités dont la principale est l'antagonisme des sexes, la haine qui intensifie l'ardeur voluptueuse, en particulier le mépris qu'inspire au mâle la lâcheté de la femelle qui chérit son esclavage, M. Carco a entrepris de nous initier aux passions et de

nous faire partager les inquiétudes de consciences primitives, plus proches des nôtres qu'il ne nous semble... Il se garde bien de reprendre l'appareil romantique abandonné par ses prédécesseurs, dans la voie où il s'est résolument engagé. S'il décrit, c'est à traits larges, mais soigneusement choisis, et toujours doués du plus grand pouvoir de suggestion possible. La simplicité, voilà son objet. Aussi, rien de superflu, pas le moindre effet, pas même la plus petite recherche musicale dans sa phrase — et notez qu'il a écrit des vers qui sont probablement parmi les plus chantants qu'il nous ait été donné d'entendre depuis ceux de Verlaine, — parmi les plus sensibles aussi, avec une grâce légère hésitant entre Henri Heine, Banville et Laforgue, comme une main entre des fleurs également tentantes :

Ce lent et cher frémissement,
C'est la pluie sous les feuilles;
Elle m'afflige et tu l'accueilles
Dans un muet enchantement.
Le vent s'embrouille avec la pluie.
Tu t'exaltes. Moi, je voudrais
Mourir dans ce murmure frais
D'eau molle que le vent essuie.

Quand il a composé autour de ses personnages l'atmosphère qui nous aide à comprendre les réactions de leur sensibilité ou les mouvements de leurs instincts, il a achevé sa tâche. Et c'est en peintre qu'il la remplit; en peintre épris des effets de nuit, de brouillard et d'eau; trop complaisant, certes, au spectacle de la débauche; trop appliqué à mettre en relief les détails les plus obscènes et les plus répugnants...

M. Carco est un artiste à qui nuisent, je crois, les thèmes qu'il a choisis, et l'argot dont il use (rien ne vieillissant plus vite que le langage faisandé de la pègre) et qui ne sera, peut-être, pour cette raison, qu'une curiosité littéraire dans l'avenir... JOHN CHARPENTIER.

IMPURETÉ [1]

X

— Me diras-tu enfin, Jean, ce qui t'avait causé de la peine? demanda Délia quelques jours plus tard à son amant.

Question bien superflue. Par une bizarrerie inexplicable, ce garçon qui prêchait la sincérité à sa maîtresse et qui avait assez d'expérience pour savoir que la franchise entre les amants — les amants dignes de ce nom — est une condition essentielle du bonheur, se serait laissé couper en morceaux plutôt que de dévoiler ce que l'on est convenu d'appeler le fond de son cœur. Son entêtement avait quelque chose d'exaspérant, et il fallait l'inaltérable patience de la jeune femme pour le supporter.

Pourquoi se murait-il ainsi dans une réserve dont rien ne pouvait le faire sortir? Il n'aurait probablement pas su le dire lui-même... Il souffrait d'une espèce de respect humain, d'une sorte de honte qui l'empêchait de parler...

Quelquefois il se disait qu'il devrait ouvrir son cœur à sa maîtresse, il était décidé à le faire... et ses lèvres restaient muettes. Ce n'était pas la volonté qui lui manquait, c'était la force. Il était nécessaire qu'il fît un effort pour que les mots sortissent de sa gorge, mais cet effort, il était incapable de le donner... Il était comme ces voyageurs terrassés par le mal de mer, qui

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 759, 760 et 761.

en cas de danger voudraient bien se lever et fuir, mais sont dépourvus des moyens physiques leur permettant de réaliser leur désir.

Quelque têtu que soit un homme, une femme l'est encore davantage, surtout si elle est amoureuse.

Délia tenait absolument à connaître ce qui s'était passé dans le cerveau de Jean. Elle avait beau concentrer sa pensée, se rappeler ce qu'elle avait dit ou fait, elle ne pouvait rien découvrir qui la mît sur la trace...

Ce fut le hasard, le merveilleux hasard, qui lui apporta enfin l'explication de l'énigme impatiemment cherchée. La jeune Anglaise qu'elle avait rencontrée en allant au concert Colonne lui raconta un jour incidemment l'entretien qu'elle avait eu avec Jean et les questions que celui-ci lui avait posées au sujet de ce Smythe.

— Ah! comment n'y avais-je pas songé? s'écria-t-elle.

Elle imagina alors combien ces soupçons avaient dû être douloureux pour son amant, mais ne fut pas fâchée que l'inanité de ses craintes lui fût aussi nettement apparue.

Elle hésita d'abord à lui rappeler cet incident. A quoi bon renouveler son chagrin? L'attitude du jeune homme la déroutait un peu. Il lui semblait qu'il était devenu plus absorbé en soi-même, moins tendrement expansif, et qu'en revanche sa passion physique s'était accrue... Parfois, la nuit, il la prenait avec violence, comme s'il eût été poussé par un stimulant inconnu.

Un soir, ils étaient couchés. Délia aperçut tout d'un coup sur le front de son amant ce pli qui coïncidait toujours, chez Jean, avec la naissance dans son cerveau de ce qu'elle appelait une mauvaise pensée.

— Allons, allons, mon Jean, ne vous recroquevillez pas dans votre coquille. Vous vous tourmentez pour des chimères...

Elle le fixa avec un regard empreint d'une tendre pitié.

— L'affaire Smythe ne vous a donc pas guéri? Non, non, ne protestez point, mon chéri. Je commence à vous connaître, vous savez... Mais quand donc pourrai-je faire entrer définitivement dans votre tête cette idée que votre amour a effacé en moi tous, vous m'entendez, tous mes anciens souvenirs? Comprenez-vous combien votre inquiétude à propos de ce malheureux Anglais était ridicule?

— Pour celui-là, peut-être... Mais puis-je empêcher que l'Autre ait existé?

Elle planta droit ses prunelles dans celles du jeune homme pour qu'il saisît bien la sincérité de sa réponse.

— Il est pour moi comme s'il n'avait jamais vécu.

Jean demeura quelques instants immobile. Un combat se livrait en lui. Il voulait parler et en même temps une sorte de honte l'en empêchait... Il éprouvait un besoin aigu, lancinant, un besoin maladif d'interroger Délia sur cet homme qui avait occupé un moment sa vie, qui l'avait possédée, qui lui avait peut-être donné le goût de la volupté.

Avec effort, la tête enfouie dans l'épaule de sa maîtresse, il demandait :

— Chérie, cet... cet... autre t'aimait-il autant que moi? Quel genre de caresses te faisait-il? Est-ce lui qui t'a appris à...

Délia sursauta comme si on l'eût brusquement piquée. Pourquoi ces odieuses questions? Outre qu'elles la peinaient, elles la gênaient atrocement. Il lui était infiniment pénible d'évoquer en présence de l'homme qui occupait tout son cœur ces souvenirs d'intimité érotique qu'elle avait volontairement enfouis au plus profond de sa mémoire.

— Jean, laisse-moi, je t'en supplie. Tu ne te rends

pas compte que tu me tortures l'esprit et que tu te fais souffrir en même temps...

Mais il continuait. Délia, qui attribuait cette insistance à une jalousie rétrospective, voire à une sorte d'envie perverse de se tourmenter, pareille à celle qui pousse un nerveux à agacer une dent malade, ne s'imaginait pas une minute que le malheureux garçon éprouvait inconsciemment une malsaine volupté à la résurrection de ces images...

Jean, il ne faut pas l'oublier, était très jeune et n'avait de la vie qu'une expérience des plus restreintes. De plus, issu d'une famille bourgeoise, il avait, malgré son intelligence et son émancipation, conservé quelques-uns des préjugés qu'on avait inculqués dès l'enfance dans son cerveau.

L'amour moderne, avec ses caprices, ses fantaisies et ses hardiesses, c'était un domaine mystérieux, inconnu et légèrement terrifiant, sur lequel il s'était aventuré depuis si peu de temps que les moindres découvertes prenaient encore à ses yeux une importance disproportionnée avec la réalité.

Comme tous ceux dont l'éducation a été stricte et sévère, il était choqué et en même temps troublé par une peinture trop peu voilée des plaisirs des sens.

La passion très vraie, très sincère et très profonde qu'il éprouvait pour Délia lui avait fait accepter, sans protestations, ses aveux. Cependant, il avait beau, depuis plusieurs années, ne fréquenter que des artistes, sinon immoraux, du moins pour la plupart amoraux, il avait beau lui-même avoir à peu près rompu avec le milieu provincial de sa famille dont l'esprit mesquin et prude lui répugnait, il n'avait pu maîtriser entièrement une petite révolte de sa conscience en écoutant la confession des écarts amoureux de sa maîtresse. Les éclats de voix indignés de ses parents sonnaient encore à ses oreilles quand ils parlaient de la chair!

La joie de la chair, n'est-ce pas, c'est quelque chose de diabolique, dont les gens corrects ne s'occupent pas... Malheur aux imprudents et aux innocents qui se laissent corrompre! Ce sont des êtres maudits qui se roulent dans la fange et portent les stigmates de leur vice... Jean n'avait pas réussi à extirper complètement de son cerveau ces idées d'un autre âge. L'amour continuait à représenter obscurément pour lui le péché. Or, l'âme humaine est ainsi faite que, si elle a horreur du péché, elle est en même temps attirée par lui.

Il avait plus qu'un autre souffert du passé de Délia, parce qu'aux tourments de la jalousie s'ajoutaient ceux provoqués en lui par le spectacle de la déchéance de sa maîtresse. Sans doute un garçon plus âgé et élevé depuis l'enfance dans un monde aux idées moins rétrogrades n'aurait-il point ressenti cet involontaire mouvement d'indignation et de dégoût qu'il éprouvait toujours quand il songeait aux aventures de Délia...

L'impureté dans laquelle elle avait vécu obsédait l'esprit du jeune homme. Il ne pouvait arriver à détacher sa pensée des souvenirs scabreux qu'elle lui avait racontés. Mais il ne se rendait pas compte que ces images — dont il avait horreur — avaient fini par auréoler sa maîtresse d'une atmosphère de vice et de péché qui flattait inconsciemment ses plus bas instincts.

Quelle misère! Ce passé de débauche, qu'il croyait de bonne foi détester, contribuait, à son insu, à décupler son goût physique pour la jeune femme.

Parfois Jean regardait longuement, gravement, son amie et, d'une voix pleine de ferveur, murmurait :

— Je t'aime, mon enfant chéri, je t'aime!

Il sentait bien que chez aucune autre créature au monde il ne rencontrerait une telle sensibilité, une telle délicatesse de sentiments, une tellé noblesse morale, et qu'avec elle seule une pareille communion d'âmes pouvait s'établir.

D'âme et de sens! C'était la première fois de sa vie qu'un désir aussi impétueux roulait dans ses veines! L'image du corps de Délia ne quittait pas une seconde sa pensée. Loin d'elle, il avait dans les narines l'odeur poivrée de sa peau, il conservait dans ses paumes la tiédeur élastique de sa chair, la douceur de sa peau ambrée. C'était une joie quotidiennement renouvelée de la regarder, de s'emplir les yeux du spectacle de sa beauté. A travers ses cils baissés, il guettait l'éclair d'un coin de chair nue sur la cuisse, quand, assise, elle croisait ses jambes en fumant. Une boule de feu embrasait ses nerfs et son sang, et ses membres tremblaient comme des rameaux sous le vent...

Le besoin d'étreindre cette forme voluptueuse devenait chaque jour plus aigu et plus violent.

Délia ravie, mais légèrement déroutée, ne comprenait pas ce redoublement de passion. Comment aurait-elle pu savoir qu'elle apparaissait inconsciemment à Jean comme la personnification en quelque sorte, délicieuse, terrible, attirante et mystérieuse, du péché de la chair, de la luxure qu'on ne nomme pas?

Cette silhouette aux lignes si pures était imprégnée des effluves de tous les désirs qu'elle avait suscités. Pour s'être prêtée aux caresses de tant d'amants, sa chair en gardait, lui semblait-il, un étrange rayonnement. Des baisers avaient poli cette peau, des étreintes assoupli ces membres, et ce corps façonné par l'amour paraissait avoir recueilli, comme un accumulateur érotique, la sensualité exaspérée de tous les êtres qui avaient étanché sur lui leur soif de jouissance.

C'était cette collectivité de désirs dont Délia lui paraissait encore entourée qui attisait son imagination et faisait flamber son sang.

Lorsqu'il la pressait contre sa poitrine, le souvenir de ceux qui l'avaient précédé s'imposait à son esprit, leurs râles de plaisir dominaient les soupirs qu'elle laissait

échapper et sa propre jouissance était intensifiée par la pensée de celle que Délia en des bras étrangers avait auparavant ressentie et donnée.

— A quoi songes-tu? demaidait la jeune femme au milieu d'une étreinte...

Le regard de Jean devenait fixe, des rides creusaient son front. Il faisait effort pour se rappeler un mot, un geste échappés à sa maîtresse, d'après lesquels il pourrait reconstituer toute une scène voluptueuse. Il demeurait généralement sans parler, mais parfois il l'interrogeait, obsédé par les souvenirs qui fermentaient dans son cerveau :

— Quand vous étiez avec votre amie Maud, qu'aimiez-vous le mieux, la caresser ou être caressée par elle?

Il était devenu la proie d'une idée fixe : l'impureté du passé de Délia, dont il avait, au début de son amour, si atrocement souffert, prenait sa revanche et obsédait maintenant son cerveau comme une manie érotique. Son esprit malade exagérait obscènement les aventures de la jeune femme. Elle lui avait avoué sincèrement toutes ses faiblesses, espérant ainsi, par cette marque d'humilité et de franchise, lui donner confiance et se racheter pour ainsi dire elle-même au regard de sa propre conscience.

Mais le cerveau de Jean était à ce point enflammé que les turpitudes dont la jeune femme s'était confessée ne lui semblaient plus suffisantes. Il s'imaginait de bonne foi qu'elle lui en avait caché une partie. Certes, il était désormais assuré de l'amour et de la fidélité de Délia, mais son passé lui paraissait celui d'une Messaline, d'une de ces créatures de boue et de péché, toutes dévouées à la luxure. Prononçait-elle innocemment le nom d'un homme qu'elle avait connu autrefois, il en concluait aussitôt qu'elle en avait été la maîtresse... Et son désir présent s'exaspérait de tout ce déchaînement de rut qu'il lui attribuait...

Il y avait quelque chose de tragique dans l'abîme qui de jour en jour séparait ces deux êtres. Tandis que Délia, honteuse de son passé, aspirait, pour être digne de Jean, à se débarrasser de ses souillures, à s'élever et à se purifier dans la chaleur de l'amour, lui, au contraire, fouaillé par les aiguillons de la chair, tendait irrésistiblement à se corrompre et peut-être à entraîner dans sa chute la malheureuse qui avait tenté de se libérer.

Leurs âmes et leurs cœurs étaient pareils à ces routes issues d'un même carrefour, qui se perdent dans les champs et s'écartent au point d'aboutir chacune aux extrémités opposées de l'horizon.

Pauvre Délia ! Elle s'était flattée un moment qu'ils n'auraient jamais rien de caché l'un pour l'autre, que leurs aspirations, leurs soucis, leurs chagrins et leurs pensées seraient les mêmes... Illusion !

Il lui était atrocement douloureux de deviner — derrière le masque fermé de son amant — des pensées et des préoccupations auxquelles elle était étrangère. Elle les attribuait à la jalousie; ce manque de confiance envers elle la peinait; mais qu'eût été sa souffrance si elle avait pu surprendre le travail de corruption qui s'opérait dans le cerveau de son Jean, qu'elle croyait si supérieur aux autres hommes?

Rien en apparence n'était changé dans leur amour, mais quel spectacle désolé serait apparu à celui qui aurait eu le don de sonder leurs cœurs !

XI

Un soir, ils avaient dîné au cabaret en compagnie d'amis. Délia, depuis qu'elle connaissait Jean, ne sortait pour ainsi dire plus : les boîtes de nuit, dont son mari et ses amis lui avaient un moment donné le goût, parce qu'elle y croyait trouver un remède à l'ennui, lui causaient maintenant une impression de malaise et la danse même, — un des rares plaisirs auxquels elle s'était entièrement livrée, — ne lui plaisait plus.

Ah! Si Jean avait su danser, c'eût été différent! Mais être entraînée dans un tango lascif par un indifférent : non vraiment, quelle médiocre distraction!... Ce soir-là, cependant, elle accepta l'invitation d'un des amis avec qui elle se trouvait. C'était un honnête et inoffensif garçon : elle savait bien que Jean n'en prendrait point ombrage, car il lui était déjà une ou deux fois arrivé de danser avec son autorisation, sans qu'il songeât à s'en formaliser.

Dans l'étroit espace entre les tables des dîneurs, les couples évoluaient au milieu de la fumée des cigarettes. L'orchestre assourdissait les oreilles; l'air raréfié et chaud sentait le tabac, les parfums et la femme.

L'ami qui accompagnait Jean se pencha vers lui :

— Jean, regarde-moi donc ce petit gros qui se trémousse avec cette grande haquenée. Tu ne te souviens pas? Nous avons dû voir ces types-là, autrefois, tu sais, dans ce petit bar du quartier...

Jean n'entendait même pas son camarade. Ses yeux étaient fixés sur Délia. Hors d'elle, il ne voyait rien. Elle dansait fort correctement, sans que la plus sévère douairière pût s'en choquer. Mais le cerveau du malheureux, excité par cette atmosphère surchauffée et trépidante, transfigurait la réalité — bien anodine — en une vision de débauche. Délia lui apparaissait collée obscènement contre son danseur, le visage pâmé, les yeux noyés de langueur. Il se commanda, lui ordinairement si sobre, un grand verre de fine qu'il avala d'un seul trait. La douleur, la rage et le désir luttaient dans son cœur.

Le jazz bruyant lui écorchait les nerfs. Ses poings se crispaient sur la table. Il souffrait haineusement de la joie de tous ces êtres qui riaient et s'amusaient autour de lui; une immense tristesse l'accablait en sentant que Délia goûtait un plaisir auquel il n'était point mêlé... Et quel plaisir! Il n'y avait qu'à la regarder, pour com-

prendre à quel point cette musique excitante, ces pas voluptueux, troublaient ses sens. Il contractait les mâchoires. Il détestait Délia pour la première fois. Alors il ferma les yeux, éprouvant une sombre délectation à savourer sa solitude et à remâcher sa douleur et sa rancœur contre sa maîtresse.

Il l'insultait au-dedans de lui-même : il oubliait l'amie aux exquis mouvements de tendresse et il se représentait à sa place une goule assoiffée de luxure, une hystérique à la chasse au mâle...

— La garce! grondait-il entre ses dents... Elle se frotte contre cet imbécile comme une chatte en chaleur... Comment ai-je pu me tromper à ce point sur son compte?

Un spasme le tordit à demi sur sa chaise. Sa jalousie se doublait d'une inavouable excitation des sens.

Il imaginait la jeune femme vibrante d'un désir à peine satisfait, il imaginait cette chair en désordre et mouillée par l'amour... Un ouragan, lui semblait-il, se déchaînait dans son cerveau et l'instinct, l'obscur instinct ancestral, le poussait à profiter d'un émoi voluptueux suscité par un autre.

Délia regagnait innocemment sa place. Elle avait dansé pour le seul plaisir de se mouvoir sur un rythme agréable, et son cavalier n'avait été pour elle que l'instrument sans âme, indispensable pour ce jeu... Des pensées sans malice voltigeaient dans sa tête.

— M'avez-vous admirée, mon Jean? lui demanda-t-elle en plaisantant.

Elle s'arrêta net devant le visage grimaçant de son amant.

Il s'efforçait de paraître naturel et de montrer une physionomie sereine, mais les passions qui avaient bouleversé son être avaient marqué leurs sillons sur son masque.

— Je te désire! lui souffla-t-il entre les dents, d'un ton rauque.

Elle le regarda étonnée :

— Qu'avez-vous, mon enfant aimé, vous ai-je déplu en dansant?

— Tu m'as au contraire trop plu, fit-il en ricanant.

Il lui saisit le bras qu'il meurtrit comme s'il voulait passer sur elle son irritation.

Stupéfaite, elle cherchait à comprendre les raisons de ces brusques sautes d'humeur auxquelles jusqu'alors elle n'avait point été habituée.

— Rentrons, jeta-t-il brusquement, j'ai envie de toi...

Indulgente à ce caprice qui la déroutait, elle le suivit sans mot dire.

Elle avait pour lui un amour qui s'exaltait chaque jour d'avantage, car chaque jour elle se rendait mieux compte qu'il l'avait sauvée. Aussi sa gratitude s'élevait-elle avec plus de ferveur vers celui qu'elle jugeait si différent des malotrus qu'elle avait connus jusqu'alors.

Elle était une pauvre petite chose désemparée lorsqu'elle avait rencontré Jean sur son chemin, et c'était lui qui, par sa tendresse sans équivoque, l'avait aidée à se retrouver elle-même.

Quand elle repensait à l'existence qu'elle avait menée ces dernières années, il lui semblait qu'il s'agissait d'une étrangère. Elle avait naturellement cessé de voir les amis dont elle avait par lassitude et par faiblesse suivi le dangereux exemple. Comme ils lui paraissaient bas et vulgaires par comparaison avec Jean!

A quelques jours de là, elle se levait de table le soir quand la sonnerie du téléphone retentit. C'était Germain Blanchard qui lui demandait la permission de venir lui dire bonsoir avec quelques camarades.

Prise au dépourvu, elle accepta. Jean avait été obligé de sortir et ne devait rentrer que tard. L'annonce de cette visite ne la réjouissait guère. Bien qu'il l'eût toujour laissée libre et ne lui eût jamais interdit quoi que

ce fût, elle savait que Jean tenait médiocrement à ces fréquentations.

Elle fit néanmoins contre mauvaise fortune bon cœur et bon visage, lorsqu'à la suite de Germain Blanchard, plus bruyant que jamais, pénétrèrent dans son salon Paul Lallemand, l'air toujours aussi dégoûté, le peintre Rocher, Durand, le marchand d'accessoires d'automobiles, au visage congestionné, Maryse, petite blonde maigriote, femme du monde récemment émancipée, qui, dans son ardeur à rattraper le temps perdu, mettait les bouchées doubles, Meg, Américaine zézayante, bonne fille à qui l'habitude de l'alcool donnait toujours un air de tomber du nid, et la belle Corisande, grande brune aux yeux foudroyants, très fière d'un éphémère passage au théâtre et qui jouait au naturel dans la vie le rôle des femmes fatales...

Toutes ces dames, avec des cris aigus de perruches, des exclamations, de grandes démonstrations d'amitié, se précipitèrent sur Délia, qui étouffait sous les baisers, sous les étreintes. Maryse, sournoise, essayait de lui prendre les lèvres, tandis que Meg zézayait en lui caressant la nuque :

— Ma cérie, quelle joie, quelle joie, oh! indeed, de vous revoir, de vous embrasser...

— Ce n'est vraiment pas chic de nous avoir lâchées comme cela! déclamait Corisande.

— Hou! hou! la vilaine! renchérissaient les hommes.

— Fi! c'est une lâcheuse!

— Elle s'est acheté une conduite... lançait le gros Durand.

— Intérieure? interrogeait le peintre Rocher qui tenait à sa réputation de plaisantin.

Les reproches et les gouailleries s'entre-croisaient :

— Vous voulez sans doute être rosière?

— Mais non! Elle veut concourir pour les prix de vertu.

— Tu préfères peut-être prendre le voile?

Délia, étourdie par cette brusque invasion, essayait de sourire. Elle n'en avait pourtant pas envie. Mon Dieu! que cette gaieté lui paraissait factice! Elle voyait ses anciens amis, pour la première fois comme ils étaient, et elle était stupéfaite d'avoir pu les fréquenter si longtemps sans avoir été choquée par leurs manières sottes et vulgaires.

— Ecoute, fit Rocher, qui revendiquait son privilège d'ami d'enfance pour s'occuper de Délia, écoute, on ne te voit plus, tu nous désertes, ça ne peut plus durer : on vient t'inviter à un thé chez Meg... mercredi prochain.

— Oh! vous viendrez, dites, Délia cérie...

— Je ne sors plus beaucoup, risqua-t-elle.

Maryse se jeta dans ses bras.

— Oh! si, venez... ne nous lâchez pas comme cela...

— Ne nous faites pas cette peine! déclara tragiquement Corisande.

Mon Dieu! cela ne l'amusait guère... Mais bah! Il n'y avait pas de mal à aller boire une tasse de thé, surtout l'après-midi... Jean n'était presque jamais à la maison, à ce moment-là; par conséquent, elle ne serait pas privée de sa présence.

Elle allait donc accepter, quand Germain Blanchard intervint pour forcer la décision de la jeune femme. Il s'approcha d'elle en grand mystère et lui souffla dans l'oreille :

— J'ai déniché une petite blonde... une merveille... Une peau comme du satin... des yeux d'ingénue... et une ardeur... A douze ans elle savait par cœur les *Chansons de Bilitis*... Je lui ai déjà parlé de toi... elle a une hâte de te connaître... Hein? Si tu ne viens pas après cela... Nous sommes une douzaine... cinq hommes et sept femmes... Deux femmes en trop, ce n'est pas un malheur... Alors, c'est promis, hein?

Parbleu! Comment n'avait-elle pas compris ce que si-

gnifiait cette invitation à un innocent five-o'clock?... Avec des êtres pareils, pouvait-il en être autrement?

Ce pauvre Germain Blanchard! Il s'était trompé lourdement, s'il avait cru ainsi troubler la jeune femme... Elle avait l'impression d'être tombée dans une autre planète... Les préoccupations de ces gens, qu'elle avait pendant près de deux ans traités comme des amis, lui étaient aujourd'hui devenues aussi étrangères que celles des habitants de Mars ou de Sirius...

Ah! non! La petite blonde aux yeux d'ingénue et à la peau de satin ne l'intéressait pas du tout...

Elle ne voulait tout de même pas paraître bégueule et affecter des airs indignés. Elle se contenta de répondre à Germain Blanchard :

— Mon cher ami, ou plutôt mes chers amis, c'est charmant d'avoir pensé à moi; mais vraiment cela ne me sera pas possible d'accepter votre tentante invitation... Je suis obligée de me soigner... Le médecin me prescrit le repos... Non, je suis désolée, sincèrement désolée...

Un concert d'imprécations s'éleva aussitôt :

— Ah! ce n'est pas chic!

— Cérie, je n'aurais pas cru ça de vous!

— Tu nous fais de la peine, tu sais, Délia...

— Mais quelle mouche t'a piquée?

— Ton amant est donc si jaloux?

— Eh bien! amenez-le, insinua Maryse, je me charge de l'occuper...

— Taisez-vous, vous autres, déclara avec autorité Germain Blanchard. Délia est une enfant, il faut qu'elle comprenne ce que son attitude a de ridicule... Ecoute, mon petit...

— Oui, oui, c'est cela ! Blanchard, parlez... Expliquez-lui...

— Parlez! parlez! répétèrent-ils tous.

Alors, le musicien, plus maëstro romantique que ja-

mais, s'avança vers Délia que la plaisanterie commençait à ennuyer sérieusement :

— Mon petit, ça ne peut pas durer comme cela... Tu nous plaques, tu nous laisses tomber, tu refuses une invitation épatante... C'est ridicule... Je ne veux pas entrer dans ta vie privée, ça te regarde... Considère que tu es jeune, que tu es jolie... Tu étais l'ornement de nos petites fêtes... Tu plaisais à tout le monde...

— Très bien! très bien! s'écria Maryse, que ces souvenirs émoustillaient.

— Eh bien! je te le dis comme je le pense, tu n'as pas le droit de priver des honnêtes gens comme nous d'une beauté que le Seigneur t'a accordée pour le bonheur de tous... Ça, c'est un point... Quant à toi, c'est simplement grotesque... Tu mènes une vie de cénobite, oui, parfaitement, de cénobite... Un cénobite n'est pas ce que vous croyez, ma chère Meg; tu gâches tes plus belles années de jeunesse... Je ne t'en dirai pas plus long. Mais rappelle-toi, Délia, que l'amour, pfuit... ça passe, tandis que le plaisir, ça dure...

— Bravo! bravo! il a fort bien parlé ...

— Buvons à sa santé! lança Rocher.

— Oui! oui! c'est cela! s'empressa de dire Délia pour faire diversion.

Elle était crispée. Comme elle les détestait, ces gens qui lui jetaient à chaque instant son passé à la figure! Etait-ce donc une tunique de Nessus, dont elle ne pourrait arriver à se dépouiller?

Elle s'empressa de préparer des cocktails, et elle souriait et plaisantait, le cœur lourd, lourd à crever...

— Laissez-moi, je vous en prie, je ne suis pas très bien! souffla-t-elle à Maryse, qui devenait un peu trop entreprenante.

— A... alors, tu ne veux pas venir, méçante fille? s'enquit Meg, en sifflant son troisième cocktail.

— Non, prononça-t-elle nettement.

Elle avait les nerfs exaspérés et ne prenait même plus soin d'enrober son refus d'un sourire.

— Tu nous regretteras! fit le peintre Rocher...

— Mes enfants! laissons-la, conclut le musicien. Nous avons fait ce que nous commandait notre devoir. Notre conscience est tranquille, déclara-t-il avec une plaisante emphase.

— Allons, au revoir, au revoir, Délia, tu nous reviendras, va...

A peine la bande bruyante était-elle sur le palier que la jeune femme se précipitait, à bout de forces, dans sa chambre et saisissait le portrait de Jean, qu'elle baisait passionnément...

— Mon Jean, mon Jean! Toi seul es bon, toi seul es propre. Protège-moi, mon amour, garde-moi bien à toi!

XII

Délia avait d'abord pensé à cacher à Jean la visite inopinée de Germain Blanchard et de sa bande. Elle savait que son amant ne tenait pas à fréquenter ces témoins d'une époque dont le souvenir lui était désagréable. Pourquoi donc l'ennuyer? Cela n'en valait pas la peine.

Mais lorsque Jean rentra, elle changea vite d'avis. Il vint vers elle, la pressa contre sa poitrine et lui baisa les lèvres. Comme d'habitude, il s'enquit de ce qu'elle avait fait pendant l'après-midi, non sur le ton d'un sombre Othello, mais sur celui d'un ami prévenant. Comment aurait-elle pu lui cacher un incident, même sans importance? Elle avait besoin d'une entière franchise vis-à-vis de lui. Elle s'était donnée si complètement qu'elle ne pouvait supporter l'idée de dissimuler un secret. Il fallait que son cœur fût pour lui transparent comme un bloc de cristal.

Elle sentait déjà dans la gorge une boule qui l'angoissait; aussi commença-t-elle :

— Vous savez, je n'ai pas été seule tantôt. On est venu me voir.

— Ah! qui cela?

— Germain Blanchard et sa bande...

— Que voulaient-ils?

Elle raconta son entrevue avec eux. Au fur et à mesure qu'elle parlait, il lui semblait que le poids qui l'oppressait s'allégeait et qu'elle respirait avec plus de liberté.

— Figure-toi qu'ils ont eu le toupet de me faire des reproches parce que je ne sortais plus avec eux...

— Qui, ils?

— Oh! Germain Blanchard, Rocher, Maryse, Lallemand, Meg et puis, tu sais, cette grande bringue qui te déplaît, la belle Corisande...

— Oui, oui, elle est un peu maniérée. Mais elle a quelque chose d'assez excitant... Et alors, c'est tout ce qu'ils avaient à te dire?

— Voyons, tu connais Blanchard... S'il s'est dérangé, c'est qu'il avait quelque chose à me proposer... Oui, une bonne petite partie... Chez Meg... mercredi prochain...

Elle avait dit cela, très vite, légèrement honteuse et en même temps ravie de montrer, par le détachement de sa voix, combien ce genre de distractions lui était devenu étranger, et combien le passé, l'odieux passé qu'elle avait tant de mal à faire oublier à son amant, était mort, bien mort pour elle...

Jean l'avait écoutée, haletant, les pommettes enfiévrées, le regard ardent...

— Qui y aura-t-il? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Bah! Tous les fidèles que je t'ai nommés, et puis, ajouta-t-elle avec gêne, une petite blonde pour laquelle Germain Blanchard m'a fait l'article... Une enfant à la peau de satin et aux yeux bleus qui, m'a-t-il dit, brûle

du désir de me connaître... Tu vois d'ici son boniment... L'appât pour me tenter...

Jean rit nerveusement :

— Et... et moi?... interrogea-t-il.

— Oh! tu es invité... Maryse m'a même avertie qu'elle s'occuperait de toi...

— Alors? Qu'as-tu répondu? risqua-t-il en s'efforçant de plaisanter...

Elle se jeta dans ses bras et le serra passionnément.

— Oh! chéri! chéri! Tu le demandes? Tu ne sens donc pas combien ces histoires me font horreur? Ils ont insisté, ils m'ont promis monts et merveilles... Tu penses s'ils ont usé leur salive en vain... Je crois qu'ils sont partis un peu vexés de mon refus. Ah! Jean, mon amour, ne crains rien, va, je suis tellement tienne... Si tu savais comme toutes ces saletés me dégoûtent... Tu me crois, dis, mon petiot, tu as confiance?

Elle était suspendue au cou du jeune homme, dont elle attendait une explosion de tendresse, un mouvement de reconnaissance. Elle épiait sa physionomie, croyant y apercevoir une expression de contentement, mais elle se trouva devant un visage fermé, quasi maussade, et la seule phrase qui s'échappa de ses lèvres fut celle-ci :

— Alors, tu as refusé?

Une telle stupéfaction figea les traits de Délia, que Jean ajouta aussitôt, mais sans conviction :

— Et tu as bien fait...

« Tu as bien fait. » Voilà les seuls mots d'approbation qu'elle obtenait. Pour quelqu'un qui compte sur des transports de joie, c'est peu!

Elle ne put s'empêcher de répliquer :

— Aurais-tu donc voulu que j'acceptasse?

Mi-figue, mi-raisin, il fit :

— Voyons! tu plaisantes...

Il était tard et les amants ne poussèrent pas plus loin la conversation.

Délia était si déroutée qu'elle ne comprenait pas très bien ce qui avait pu se passer dans l'esprit de son amant.

Eh! quoi? Cette proposition de Germain Blanchard ne l'avait pas indigné? C'était extraordinaire. Elle ne parvenait point encore à se douter de la vérité ou plutôt elle ne voulait pas l'envisager en face... Ç'aurait été un tel bouleversement dans la conception qu'elle se faisait de Jean qu'elle préférait pour le moment incriminer la négligence du jeune homme.

Il avait dû penser à autre chose, ou bien il s'était mal exprimé, à moins qu'il n'eût voulu plaisanter... Car enfin, un pareil revirement avait quelque chose d'inadmissible ...

D'inadmissible et d'invraisemblable, et pourtant de vrai...

La perspective d'une orgie avait profondément troublé Jean Marchand. L'offre de Germain Blanchard avait remué la sensualité trouble et confuse, reposant au fond de lui-même comme des mariniers agitent avec une perche la vase recouvrant le fond d'une pièce d'eau.

L'atmosphère d'impureté, inconsciement créée par Délia, dans laquelle depuis quelque temps il évoluait, se condensait autour de la personne de la jeune femme et la perspective d'une partie de débauche était l'acide qui précipitait tous les effluves érotiques en suspens dans son cœur. Délia, cette adorable Délia, dont l'âme, diamant pur, se dégageait de la gangue qui la souillait, prenait dans les rêveries du jeune homme une figure de pécheresse autour de laquelle toutes les images de volupté se cristallisaient.

Lui qui, il y avait encore peu de temps, grinçait des dents à la pensée des aventures de Délia, évoquait aujourd'hui avec un sombre délice les jouissances futures d'une soirée libertine où elle jouerait le premier rôle.

Un sentiment de pudeur l'avait retenu d'avouer son désir à sa maîtresse. Et maintenant, étendu, les pau-

pières closes, la luxure fermentait dans ses veines. Ce n'étaient point seulement des scènes lascives qui s'imposaient à son imagination, c'étaient des scènes dont Délia était l'animatrice. Il s'endormit, le sang en feu.

Quand il s'éveilla, à peine sorti des brumes du sommeil, l'idée fixe obsédait son cerveau. Il s'approcha de Délia qui dormait encore. Des gouttelettes de sueur emperlaient ses seins nus, et dans le sommeil, son corps était parcouru de frissons secrets.

— Délia! appela-t-il haletant, car il se représentait cette chair d'amoureuse, palpitante sous des étreintes et des caresses étrangères.

La jeune femme ouvrit les yeux. Jean penchait sur elle un visage que le démon impur bouleversait. Une flamme inquiète brillait dans ses prunelles. Son expression avait quelque chose de malsain et de gêné qui trompa Délia sur ses intentions.

— Qu'as-tu, mon chéri? Tu n'es pas souffrant?

— Oh! nullement! Je voulais t'embrasser, Délia, mon amour... A quoi donc rêvais-tu? Tu poussais de petits soupirs, de petits gémissements, tu... Ma parole! J'ai presque des remords de t'avoir éveillée...

Il mentait, mais il inventait cette histoire pour aiguiller l'entretien sur le sujet qui l'obsédait.

— Tu te trompes, mon Jean, je ne rêvais pas...

— Allons, allons! Ton corps était agité de tressaillements sur la nature desquels il n'est pas possible de se tromper. Parbleu, fit-il, comme si l'idée lui en venait inopinément, c'est notre conversation d'hier soir qui t'a troublée. Tu as rêvé à la petite blonde qui veut faire joujou avec toi...

Délia croyait bien avoir passé l'âge où la pudeur aisément s'effarouche; pourtant elle rougit instantanément comme une pensionnaire.

Eh! quoi! Le pressentiment qui l'avait effleurée hier

soir et qu'elle avait aussitôt chassé de sa pensée, était-il donc vrai?

Ce ton de voix, ces manières... Mon Dieu! Elle connaissait trop cela pour pouvoir douter. Il lui semblait qu'elle revivait la minute où son mari, la première fois, l'avait si habilement entreprise, qu'elle avait fini par consentir à se rendre un soir avec une bande d'amis au Bois de Boulogne! Le cœur battait dans sa poitrine... Elle fermait les yeux, comme lorsqu'on s'attend à un grand danger...

Elle sentait que Jean allait parler, que rien n'empêcherait ses phrases de s'échapper de sa gorge, et que ses paroles allaient immanquablement briser son bonheur, et, qui plus est, sa vie elle-même.

— Ecoute, chérie, fit-il, ce n'est pas si terrible que cela, après tout... Que dirais-tu, si nous allions chez Meg?... Voyons, affecta-t-il de plaisanter, nous finirons par nous encroûter comme de vieux provinciaux, une petite orgie n'a jamais fait de mal à personne... Hein! Qu'en dis-tu?

Ce qu'elle en disait? Mon Dieu! Songe-t-on à protester lorsque la foudre tombe sur votre logis et le réduit en poussière? Tout était anéanti autour d'elle : son amour, son espoir en l'avenir, son besoin de tendresse, son estime pour ce Jean qu'elle avait pris l'habitude d'admirer comme un être supérieur à l'humanité, son désir de rachat, ses aspirations vers la pureté, rien ne subsistait plus.

Elle ne répondait même pas. Ses yeux grands ouverts étaient fixés droit devant elle. Elle ne voyait rien, rien que le néant où son espoir en la vie s'abîmait... Quand elle avait connu Jean, tombée de déchéance en déchéance, elle avait cru sa destinée finie... Le jeune homme avait paru, elle avait repris courage; son cœur flétri s'était épanoui, son magnifique amour l'avait sauvée du désespoir et elle avait regardé Jean comme une sorte de Dieu,

étranger à toutes les souillures, à toutes les mesquineries de la vie...

Et voici qu'il était pareil aux autres, pire que les autres... Que faire? A quoi bon lutter, à quoi bon discuter? Elle était brisée, effondrée... Elle ressemblait au naufragé à qui échappe soudain la dernière épave qui le maintenait encore sur l'eau...

Ah! non, elle n'avait pas la force de résister... Elle aussi, elle allait sombrer, elle allait retomber dans la vase.

Bah! que lui importait désormais! La pureté? Dérision! Elle n'avait plus ni honte, ni dégoût... Que son corps participât à toutes les débauches, à toutes les orgies où on la conduirait, elle ne s'en souciait plus. Son corps? Cette guenille dont l'âme serait absente...

Jean entoura sa taille de son bras.

— Voyons, ma chérie, tu ne dis rien? Es-tu ennuyée? Veux-tu ou ne veux-tu pas?

D'une voix blanche, elle répondit :

— C'est entendu, nous irons jeudi chez Meg...

Il la pressa sur sa poitrine et lui baisa les lèvres. Elles étaient froides comme celles d'une morte.

JEAN DORSENNE.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Adrien Huguet : *Jeanne d'Arc au Crotoy. Le confesseur de la Pucelle.* Documents inédits, Amiens, Imprimerie Yvert. — René Herval : *La glorieuse Maison du Bellay*, J. Peyronnet. — D. Murarasu : *La Poésie néolatine et la Renaissance des lettres antiques en France* (1500-1549), Libr. J. Gamber.

Parmi les écrivains attachés à l'histoire de leur province natale, M. Adrien Huguet compte comme l'un des meilleurs; nous sommes heureux qu'il nous fournisse une occasion de rendre hommage à ses qualités d'ordre et de clarté en même temps qu'à sa grande science. Nous suivons depuis longtemps son effort de reconstruction d'un passé mal connu. Aucune de ses études, soit qu'elles concernent les villes de cette Picardie dont les archives lui sont familières, soit qu'elles envisagent des personnages, des familles, des groupes littéraires ou sociaux, ne reste indifférente. Cet érudit, patiemment, pourchasse la vérité à travers tant d'erreurs accumulées et son œuvre se signale par un apport exceptionnel de documents inédits.

Tout dernièrement, au cours de ses promenades dans les jardins de l'histoire picarde, son attention était attirée par le mystère planant sur le séjour rapide de **Jeanne d'Arc** au **Crotoy**. On sait que la Pucelle, en novembre-décembre 1430, fut enfermée, venant d'Arras, dans la forteresse voisine de Saint-Valery. Sur la foi des chroniqueurs locaux, les biographes de la Lorraine fournissent, sur cette période de son pathétique calvaire, des renseignements incertains. A peu près tous disent, en particulier, que la prisonnière reçut les secours de la religion du chancelier de l'église cathédrale d'Amiens, lui-même captif des Anglais dans la même geôle, et le nomment Nicolas de Guenville. Aucun d'eux ne s'est

préoccupé de savoir quelle était la personnalité réelle de cet ecclésiastique et plusieurs, par contre, se sont livrés, à son endroit, à des hypothèses hasardeuses.

Or, M. Adrien Huguet, grâce à ses recherches dans les archives locales et à la découverte de plusieurs pièces originales, nous fournit une très curieuse et très complète image de l'homme qui, sans crainte des représailles, apporta son aide spirituelle à Jeanne détenue.

Il se nommait Nicole ou Nicolas de Quiefdeville, sortait de noble origine et, par sa fonction de chancelier de l'église cathédrale d'Amiens, tenait haut rang dans le clergé de cette ville. Sous la domination anglaise, il ne cachait point son attachement à la couronne de France.

M. Adrien Huguet nous explique comment ce personnage devint la victime de son loyalisme et par suite de quelles conjonctures il se trouva claustré dans le château où Jeanne d'Arc allait survenir aux mains de ses geôliers. Il y avait alors, dans la bonne ville d'Amiens, un assez triste sire, issu de basse classe, Robert de Josne, qui, servant avec zèle la cause anglaise, avait été élevé par l'usurpateur aux fonctions de bailli. Ce rustre ambitieux et cruel persécutait quiconque témoignait de quelque tiédeur pour le souverain qui l'avait paré de titres et de richesses. Il obligea ainsi l'évêque Jean d'Harcourt à abandonner son siège épiscopal sur lequel il plaça son propre neveu. Il haïssait tout particulièrement Nicole de Quiefdeville, en qui il voyait l'un de ses adversaires les plus résolus, et il tenta de le compromettre dans une affaire de détournements.

Il ne parvint point à ses fins. Ses violences excitaient cependant à ce point le patriotisme des bourgeois amiennois que Nicole de Quiefdeville, sans peine, décida ceux-ci à livrer la ville aux soldats du roi de France. La conspiration, par malheur, fut découverte. Bientôt arrêté, le chancelier de l'église cathédrale, après un internement au beffroy d'Amiens, était conduit sous bonne escorte au château du Crotoy.

Ce fut donc à la suite de cette tentative inconnue de rébellion au joug anglais que Nicole de Quiefdeville fut amené à porter assistance à la noble guerrière que le sort avait trahie et qui réclamait ardemment la messe et la communion.

M. Adrien Huguet a pu établir que lady Boteler, femme du capitaine commandant le château, intervint en personne pour permettre à « l'hérétique » de recevoir le sacrement des mains du chancelier. « Nicole de Quiefdeville, écrit-il, traverse la destinée de Jeanne comme une apparition providentielle. » Il le juge digne de figurer, avec une place spéciale, dans la vie de la sainte où il versa une dernière joie.

Dans la suite de son travail, M. Adrien Huguet, prodiguant les informations inédites, achève la biographie de son héros qui, après cinq années d'emprisonnement et maintes tribulations, reçut, la paix d'Arras signée, par lettres-patentes de Charles VII, réparation des dommages subis. Voici donc définitivement élucidé un point d'histoire locale qui touche de près à l'histoire nationale. Nicole de Quiefdeville, au surplus, pour la noblesse de son caractère et les risques courus dans son intervention sacerdotale, méritait de ne rester point pour toujours ignoré des admirateurs de la Pucelle.

Nous sommes plus riches que nous ne le croyons en hommes de grandes qualités morales. Nous en acquerrions vite la certitude si les historiens de notre époque ne trouvaient plus d'agrément à nous peindre des visages de fripons. Tous heureusement ne se laissent pas tenter par cette besogne trop facile. M. René Herval, par exemple, de même que M. Adrien Huguet, en interrogeant les archives provinciales, découvre des héros qui lui semblent un peu trop oubliés et s'efforce de leur rendre quelque éclat, hélas! bien tardivement.

Son étude actuelle porte sur **La glorieuse maison du Bellay**. Tout de suite on va penser qu'il y célèbre, après tant d'autres, le poète de la Pléiade et ses ascendants. M. René Herval, nous l'avons déjà dit dans une chronique de cette revue, ne perd point son temps à suivre les traces d'autrui dans des chemins banaux. Il sait que Messire Joachim du Bellay n'a plus besoin de sa plume pour gagner l'estime posthume. Ce sont les Du Bellay de la branche de Langey, ceux-là cousins du précédent et demeurés dans une ombre à peu près complète, dont il souhaite nous révéler les utiles actions.

En fait, ses pages, écrites dans une belle langue et nourries d'une riche substance historique, témoignent que, dans d'autres domaines, ces Du Bellay égalèrent le poète s'ils ne bénéfi-

cièrent pas comme lui des louanges de la postérité. Ils étaient, au début du XVIe siècle, quatre garçons issus de Louis du Bellay et de Jeanne Loge, dame du Bois-Thibault. L'aîné, Guillaume, avait embrassé la carrière des armes, tout en montrant des dispositions pour la diplomatie. Après avoir vaillamment combattu à Pavie, il mène existence double, chargé à la fois, par la couronne de France, d'un rôle de négociateur qui, les paroles dites, reprend l'épée et se joint à l'action. On le voit, après Pavie, pénétrer, au péril de sa vie, en Espagne et s'y assurer que François Ier prisonnier n'est point à l'extrémité, comme le vainqueur en fait courir le bruit. Il est ensuite mêlé, au premier plan, à la lutte épique d'influences et aux campagnes que François Ier entame contre Charles-Quint. Il parcourt le monde, cherchant des alliances contre l'autocrate allemand tel jour haranguant les Médicis, et tel autre le pape Clément VII, traversant ensuite la Manche et usant, auprès d'Henri VIII, de ses facultés de persuasion, allant délibérément capter, en Allemagne, les princes à court d'argent. Entre temps, il se souvient qu'il porte les armes et ne veut point laisser passer l'occasion de se distinguer comme soldat. Il est en Provence au devant des armées de Charles-Quint; il est en Piémont, il est partout où la guerre succède à la diplomatie. A sa mort, le gouvernement du Piémont l'a récompensé de ses services exceptionnels.

De ses frères, dont M. René Herval reconstitue les brillantes carrières, l'un, Jean, fait sous la robe d'évêque, puis de cardinal, besogne parallèle d'ambassadeur, habile à soutenir, dans les cours étrangères, la cause française; Martin, vaillant capitaine, participe à toutes les batailles du règne, devient, par mariage, le dernier roi d'Yvetot, obtient la lieutenance générale de plusieurs provinces et, l'heure du repos survenue, il écrit des *Mémoires* « pleins de renseignements précieux » sur les troubles, les guerres et la politique de son temps; le plus jeune, René, devenu évêque du Mans, prend figure, dans la famille, d'humaniste voué aux bonnes lettres; c'est lui, de concert avec son frère le cardinal, qui protège Rabelais, lequel, dans ses écrits, exprime en termes affectueux sa gratitude; c'est lui qui ouvre à Jacques Peletier et à Ronsard son cercle de savants où s'échangent des conversations délectables:

c'est lui qui, de ses mains, confère au poète vendômois cette tonsure qui lui permettra de glaner les fructueux bénéfices.

« On peut soutenir, écrit M. René Herval, que c'est du Mans et de l'entourage immédiat de l'évêque, que partit le grand mouvement de la Pléiade. » Cette allégation ne semble cependant qu'en partie exacte. René du Bellay paraît, en effet, malgré ses relations, fort courtes d'ailleurs, avec Ronsard, appartenir aux groupes antérieurs à la Pléiade. Celle-ci, M. D. Murarasu, dans son récent et très instructif volume : **La Poésie néolatine et la Renaissance des lettres latines en France,** le démontre à grand renfort de documents et d'arguments, sortit, tout armée de grec et de latin, de l'humanisme qui lui avait ouvert les voies de la pédanterie.

M. D. Murarasu croit assurément que l'effort de l'humanisme vers la connaissance des lettres antiques ne fut point sans nécessité. Nous n'en sommes pas convaincu. En réalité, cet auteur le constate lui-même, la pratique des écrivains de l'antiquité avait toujours été en honneur parmi les doctes des temps précédents. Il n'était point de clerc qui ne se servît avec aisance du grec et du latin, tout en ne dédaignant pas d'utiliser, pour ses poèmes ou ses proses, le français auquel sa culture communiquait une saveur particulière.

Les humanistes, élevés à l'école italienne, arrivèrent à établir, sur la langue française, considérée comme langue vulgaire et méprisée comme telle, la prééminence de la langue latine, envisagée comme langue savante et douée d'une manière de noblesse. Ils subissaient une sorte de maladie de l'érudition et une telle manie du plagiat que l'on voyait un Etienne Dolet, par exemple, s'évertuer à composer ses œuvres oratoires d'une mosaïque de morceaux cicéroniens.

M. D. Murarasu raconte avec beaucoup de détails leur formation, leurs luttes, et comment, non sans peine, ils firent du Collège royal le centre de la floraison littéraire néo-latine. Sous leur impulsion, et avec leur concours, furent publiées des éditions, d'ailleurs excellentes et intelligemment colligées, de la plupart des poètes et des prosateurs de l'antiquité. Ils rendirent, à ce point de vue, de grands services.

Ils prétendaient aussi, en introduisant l'érudition dans la société intellectuelle, lutter contre la barbarie des temps pas-

sés, subsistant encore au XVIe siècle, inviter les esprits au raffinement et, par suite, les porter au culte du beau et du bien. La plupart d'entre eux, spécialement en France, n'étaient point, comme leurs initiateurs et confrères italiens, des sceptiques, des épicuriens, des « citoyens du monde », mais au contraire des gens austères, pieux et de loyaux sujets du roi. Leur prose, mais surtout leur poésie, dont M. D. Murarasu examine les principales productions, exprime ces tendances à l'austérité, à la piété et au patriotisme.

M. D. Murarasu étudie tout spécialement et avec beaucoup de soin l'œuvre des principaux de ces écrivains néo-latins, connus, ce semble, péjorativement, sous leur nom générique de Rhétoriqueurs. Un Nicolas Bourbon, un Jean Visagier, un Etienne Dolet, un Salomon Macrin, un Scaliger, et bien d'autres imitateurs de leur qualité, lui semblent avoir déployé du talent et ne pas mériter le mépris dans lequel ils sont tombés.

Pourtant, leur influence, qui fut grande et qui agit sur les poètes de la Pléiade jusqu'au moment où ceux-ci se dégagèrent d'elle en renonçant au pédantisme et en proclamant la suprématie de la langue française sur la latine, leur influence nous paraît avoir été néfaste. Dans leur vanité, ces savants en étaient venus à considérer tout écrit non paré de l'appareil et de l'inspiration antiques comme indigne de leur attention. Ils ignoraient volontairement l'effort intellectuel du moyen âge et toutes les grâces dont les poètes et les conteurs de ce temps avaient imprégné leurs œuvres. Ils interrompirent le développement naturel du génie national, substituant à sa belle spontanéité cette habitude de l'imitation stérile qui faisait écrire, avec orgueil, à Tahureau que la France pullulait d'Homères, de Virgiles et d'Horaces.

M. D. Murarasu remarque justement que les néo-latins manifestèrent surtout une « intelligence de mémoire et une sensibilité d'emprunt » et que leur « culture antique... de simple matériel d'érudition qu'elle avait été... devait un jour devenir partie de leur inspiration ». De leur impuissance à créer et aussi de leur pratique exclusive des langues mortes découlèrent pour eux la méconnaissance de la postérité, que les gens de la Pléiade évitèrent en rendant au français son prestige. Le néo-latinisme devait trouver au XVIIe siècle encore

quelques sectateurs parmi les grammairiens et les pédants dont Ménage présenta le type le plus parfait. A cette époque, la langue de Cicéron, quoique formant le fond de l'éducation scolaire, ne servait guère plus, dans la vie courante, que comme langue internationale entre souverains ou encore entre diplomates et savants.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Auguste-Pierre Garnier : *le Chemin vers la Mer*, Garnier. — Maurice Chevrier : *les Trois Premiers Livres des Chants*, Garnier. — Albert de Teneuille : *Parmi les dieux*, Alphonse Lemerre. — Edmond Spalikowski : *A l'Ombre du Larmier*, s. n. d'éd. — Gustave Rivet : *Feuilles au Vent*, Cosnard. — Claude Régil : *Au temps du roi Poilu Ier*, Messein. — Agostino J. Sinadino : *Poësies*, « A la Jeune Parque ».

Par ses recueils précédents, *les Saisons Normandes, le Jardin d'Amour, le Soir Marin, la Branche de Gui,* M. Auguste-Pierre Garnier s'est classé au rang des poètes les plus fervents d'intimités familiales ou agrestes. Il n'en est pas de plus tendrement épris des attitudes et des gestes de ses enfants, de leur mère, des douceurs et des affections du foyer. Il n'en est pas de plus attentif aux charmes des lieux familiers à son enfance, et que, dans son âge mûr, il se plaît à éprouver encore, à hanter et à chanter. Sa lyre est sans prétention, mais elle sonne et résonne juste. Il s'est à jamais détourné de l'emphase et, ce qui vaut mieux encore, il ne se soumet à aucune affectation ni de pensée ni d'expression; il ne connaît rien des formes à la mode, ni recherches hasardées ni retour guindé à ce qui, aujourd'hui suranné, était autrefois tout naturel et simple. Il est ce qu'il est, sans effort, sans contraction ni parade, et voilà évidemment pour quelles raisons sa poésie toute unie, douce, tendre, naturelle et simple, nous touche bien plus que certaines poésies savantes, compliquées, tendues, artificielles et vaines, en quoi l'on recommande parfois de reconnaître des modèles.

Le Chemin vers la Mer, c'est la calme rivière normande entre ses clos herbeux, sa paix, sa magie, les soirs sur la vallée, et les images d'enfance, de jeu, de grâce et d'amour que sa splendeur réveille en l'âme du poète qui la hante. Les rires glissants de la changeante lumière, l'apparition toute

rustique de nymphes naïves au miroir des sources, dans l'ombre des feuillages, les saisons et les rêves, tels sont les thèmes qui se proposent à l'inspiration, et M. Garnier les traite avec la plus exquise, langoureuse ou, selon les cas, vivace délicatesse en des alexandrins toujours emplis de sens et de mesure. Poète, si l'on veut, mineur, mais qui ne le préférerait en sa perfection sensible et avisée à maints chevaucheurs éperdus d'une chimère qui les désarçonne?

Voici, par contraste, pour dire ses « souspirs ardans, parcelles de mon âme », au gré de Melin de Saint-Gelays, **les Trois Premiers Livres des Chants** de Maurice Chevrier, chef-d'œuvre, je ne dis pas trop, chef-d'œuvre de la poésie la plus savante, la plus voulue, la plus réfléchie, la plus patiente et la mieux réussie; je le répète : chef-d'œuvre. Certes, l'esprit du poète est emporté aisément par les souffles, comme il dirait, du saint délire, et je crois bien que là est le secret du prestige que ses poèmes exercent sur l'esprit du lecteur. L'inspiration, on la sent, à l'origine, tumultueuse presque et surabondante, et elle se renforce de tout ce que lui impose de concentration la science de stricte discipline à quoi la science du poète la soumet. Les strophes, les vers regorgent de sens, de passion contenue, et cependant rien n'en déborde, rien ne surcharge; un art extraordinaire d'équilibre établit la balance entre l'excès désormais quasi effacé du tempérament personnel et l'ordonnance très choisie de l'élan et des attitudes verbales.

L'invention rythmique, à proprement parler, M. Chevrier ne s'y adonne guère; il doit penser, j'imagine, que les formes ne sauraient varier et que la résistance de toutes a été suffisamment éprouvée. Il se contente donc d'élire, parmi celles qui lui apparaissent les plus résistantes et les plus légitimement expressives, les combinaisons les mieux adaptées à ses dessins propres. A-t-il tort, a-t-il raison? Il a raison, sans conteste, quant à lui, puisqu'il aboutit à l'œuvre dont il nous présente aujourd'hui les trois premiers livres. Est-ce des conceptions diverses de l'art du poète la plus agréable et conforme à mon sentiment personnel? C'est là une question toute différente, et qui n'a rien à voir à l'appréciation toute objective que j'ai pour mission, ici, de porter sur son œuvre.

Il serait trop facile d'établir ce qu'un pareil talent doit à la fréquentation des poètes anciens, même d'avant Malherbe, à ceux du XVIIe siècle, puis, surtout peut-être, à Jean Moréas, à Maurice Du Plessys. Qu'importe? Les circonstances diffèrent non moins que l'âme du poète. Nous avons entre les mains un livre aussi parfait que les leurs.

Parmi les Dieux M. Albert de Teneuille se veut asseoir, comme disait Leconte de Lisle, dans le soleil! Nulle ambition n'est plus haute et au cœur du poète plus légitime. Peut-être pour avoir moins de chemin à parcourir, et par une sorte touchante de crainte modeste, le poète s'efforce avant tout de gravir aux pentes du Parnasse. Du faîte on aperçoit vers le Nord la masse neigeuse de l'Olympe.

M. de Teneuille ne manque pas de talent; ses vers sont construits avec mesure, parfois avec puissance, pas toujours avec une rigueur suffisante, puisque tantôt on le voit faire de deux syllabes, tantôt d'une seule la finale *ion* (Cf. *L'Hymne à la Lumière*)... ce qui me serait, d'ailleurs, indifférent chez tout autre qu'un Parnassien, et engendre, tout de même, sinon à proprement parler de l'obscurité, une certaine et inutile confusi-on. Au surplus, je n'aurais pas insisté sur ce qui est à mon sens une broutille, si M. de Teneuille ne tenait, en toutes choses et avant tout, à la clarté.

La Cathédrale, deux sonnets, le premier descriptif, le second comparatif et explicatif, selon la formule connue, est un poème bien venu; je préfère cependant, pour ma part, bâtir les tercets du sonnet sur trois rimes plutôt que sur deux. D'autres poèmes encore, dont le développement n'est point trop étendu, sont excellents, *A mon fils, Vision, Doute...* plusieurs dont fatiguerait l'énumération.

M. Edmond Spalikowski, dans sa charmante plaquette **A l'Ombre du Larmier**, nous fait confidence de ses joies et de ses ferveurs familiales. Cela est discret et touchant, d'autant que ces courts et doux poèmes ne sont pas offerts à une grande diffusion, le tirage en est limité à 100 exemplaires. Je ne sais trop s'il sied d'indiquer dans des poèmes d'intimité tels que ceux-ci des négligences qui les déparent, comme, en un seul quatrain, cette cascade irréfrénée de *des,* de *du* et de *de :*

La splendeur *des* midis fera tourner la vielle
De l'essaim bourdonnant *des* joyeux souvenirs,
M'hallucinant *du* bruit et *de* l'or *de* leurs ailes...

Sans avoir jamais approché M. Gustave Rivet, ses poèmes en sont garants, on le peut déclarer, c'est, dans toute la force du terme, un brave homme, un cœur loyal, un esprit généreux. Ce qu'il aime, il le déclare avec la même netteté franche qu'il met à abominer ce qui lui semble abominable. **Feuilles au Vent**, nées un peu au hasard des circonstances, au long d'une existence bien remplie, toujours soulevées d'enthousiasme sincère, de conviction. A coup sûr, M. Rivet n'a jamais prétendu à une maîtrise de rythmicien savant ou nouveau, mais ce qu'il sent, ce qu'il pense, il l'exprime avec beaucoup d'élan, de flamme, de certitude; ses alexandrins et ses octosyllabes sont ardents, sa philosophie pleine de bonhomie est sans détour ou vaine explication. Ce qu'il écrit est sain et bienfaisant.

Au temps du roi Poilu Ier, durant la Guerre, ce sont croquis de tranchée, ce sont impressions du front. Elles ont ceci de particulier, qu'elles sont succinctes et discrètes et se groupent en strophes bien frappées, en vers écrits avec soin. L'auteur est sûr d'une science prosodique qu'il respecte. Quelques morceaux montent assez haut, *Les Camions, Gerbeviller, Tristesse* (malgré des rimes futiles de singulier à pluriel), paysages de nature ou d'âme de ton assez personnel. Je goûte fort aussi la dédicace, par laquelle le titre du petit recueil s'élucide : « A mon camarade de guerre Lucien Aynié, dont j'ignore aujourd'hui la destinée, mais qui ne m'en voudra pas. »

Déjà une longue liste d'ouvrages écrits en langue italienne arrête l'attention sur le nom de M. Agostino J. Sinadino. De 1902 à 1925, il a composé un certain nombre, un nombre respectable de vers en langue française, ce sont ses **Poësies** qu'il classe en deux cahiers : *Cette fièvre appelée : vivre* et ce *Cahier d'Etudes spirituelles*. Le grand mérite en provient d'une sincérité à peu près héroïque, une connaissance remarquable de la langue et des exigences du vers français, qu'il soit régulier ou polymorphe, une ardeur de pensée, une fraîcheur de sensations et de sentiment, pure et délicate, fervente

toujours. A en croire sa dédicace manuscrite, ce livre contiendrait « sa première *hésitation* sur le mode français ». L'auteur peut se raffermir et chanter sans crainte, il chante français, il ne tient qu'à lui de chanter en français.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

René-Louis Doyon : *L'enfant prodiguée*, La Renaissance. — Suzanne Martinon : *Laide*, Librairie Plon. — Marguerite Grépon : *Poursuites*, J. Ferenczi et fils. — Georges Delamare : *Théoclée*, Albin Michel. — Léopold Stern : *La femme à la page*, Bernard Grasset. — Lucie Delarue-Mardrus : *Anatole*, J. Ferenczi et fils. — Henri Davenay : *Nos femmes*, E. Flammarion. — François Bonjean : *Cheik Abdou, l'Égyptien*, Editions Rieder.

Sous forme d'un cahier à peu près régulièrement tenu au jour la journée, un homme note le développement d'un amour qui est entré dans sa vie comme un voleur, presque avec effraction... Cet homme est un matérialiste tendre ou un épicurien de l'espèce sensible, mais plus cérébral que sensuel, à bien voir, et qui se laisse prendre au jeu de faire d'une petite fille malingre (d'une « Poulbote » primaire et anarchisante, mais qui lui paraît douée d'intelligence et de caractère), une femme supérieure. Il espère réaliser ainsi le bonheur en accomplissant une bonne action. Devoir et plaisir, telle est sa devise, l'un n'allant pas pour lui sans l'autre. Peut-être cède-t-il, à son insu, à une sorte d'attrait pervers en accueillant cette gamine malsaine, malpropre même, qui s'offre à lui mélodramatiquement, après lui avoir avoué les tentations louches qui l'assaillent, et lui avoir dit qu'elle s'est livrée à une brute pour être déflorée, comme on se fait arracher une dent...? Il la préfère, en tout cas, à une belle et brave fille, assez simplette, sans doute, mais qui est une maîtresse loyale, et il entreprend avec une dilection où entrent des sentiments paternels (dirai-je incestueux?) la tâche de cultiver cette fleur sauvage et vénéneuse ou d'apprivoiser cette bête sournoise et cruelle... Il est dupe de son art d'imitation; de cette faculté, commune à tant de ses pareilles, de lui resservir les idées qu'il a émises, et de son égoïsme qui emprunte de l'éclat à une force de concentration passionnelle ardente. Plus obstinée que volontaire, et plus têtue même qu'obstinée, Simone, **L'enfant prodiguée**, n'est, il est vrai,

qu'une sorte de monstre à la fois mythomane et nymphomane, sans un brin de cœur, ou de ce que l'on est convenu d'appeler ainsi, et que l'orgueil mène par des chemins tortueux et semés d'embûches... Après avoir réussi quelque temps — ce qui n'est pas banal — à bercer d'illusion son amant en le bernant, elle le plante là, de la façon la plus brutale, pour reprendre sa vie de risques et surtout de malpropretés... Rien de plus navrant que cette histoire, ou plutôt que ce portrait, et M. René-Louis Doyon s'y révèle un maître en psychologie. J'ai beau me rebeller contre la façon, non tant de sentir que de comprendre et de juger de son héros, je me laisse séduire par je ne sais quoi, en lui, de triste et de raffiné dans le cynisme. Paradoxal, certes, cet homme qui trouve naturel d'envoyer ses maîtresses chez la faiseuse d'anges pour se dégager de toute responsabilité paternelle, mais qui adopte, en quelque sorte, une inconnue... Lors même, cependant, qu'on le blâme ou qu'on lui donne tort, il ne cesse d'être sympathique. Il est bien intéressant à regarder vivre, et à pousser jusqu'à l'absurde sa misérable expérience — et l'on se prend à regretter qu'elle n'ait pas réussi, en se demandant si, après tout, il n'y avait pas en elle des éléments de succès, c'est-à-dire si l'enfant prodiguée a toujours été aussi fausse qu'elle se révèle, à la fin... Un Brulard (*alias* Stendhal) qui serait poète, ou qui unirait le rêve à la réalité : ce mélange donne une idée assez exacte du charme très particulier du talent de M. Doyon.

Que l'on se regarde dans un miroir, dit à peu près Pascal, on verra les défauts de son visage, mais on ne verra pas ceux de son esprit. La femme, surtout, pour qui il n'est pire disgrâce que physique. Avez-vous fait cette remarque, au surplus? C'est toujours de beauté, jamais d'intelligence, que nos romancières privent leurs héroïnes quand elles veulent nous apitoyer sur elles... Et voilà qui devrait donner à réfléchir aux féministes. Mais quelle occasion de dauber sur l'égoïsme du mâle et sur son aveugle sensualité! La brute qui demande son plaisir aux agréments extérieurs et qui passe à côté des voluptés du cœur et de l'âme! J'ai l'air de plaisanter, mais je suis aussi sensible, pour le moins, que l'était le bon Sully Prudhomme des *Solitudes* à la misère de la femme dont le

corps est tortu ou les traits grossiers. Aussi n'ai-je pas lu sans émotion le nouveau roman de Mme Suzanne Martinon : **Laide**, qui analyse les impressions d'une pauvre fille envers qui la nature s'est montrée injuste. Louise est née avec de petits yeux et un grand appendice au milieu du visage. Malgré ses charmes physiques très réels, la laideur sans caractère de ses traits écarte d'elle non seulement le désir, mais la sympathie, et décourage la bienveillance. Cela d'autant plus qu'elle est plus avide d'affection. Gamine, elle rebute déjà tout le monde par sa tendre importunité. Et pourtant, elle est intelligente; mieux qu'intelligente, peut-être : intuitive (il s'agit d'une femme, ne l'oublions pas) et agréablement douée pour la peinture... De déceptions en déceptions, elle atteindra l'âge où les cheveux grisonnent et où l'on fait — la célébrité aidant — une vieille dame très respectable. Quoiqu'elle ait été malheureuse, elle a recueilli de la vie sa part d'impressions heureuses, sinon de joies... « Les richesses de son cœur et de son esprit se sont accrues chaque année. » Cela est non seulement consolant, mais d'une vérité profonde. « O Wordsworth, nous ne recevons que ce que nous donnons » disait Coleridge. En sorte que nous sommes affectivement et spirituellement nos propres créateurs. Telle est, je crois, la morale ou la leçon qu'il faut tirer du livre de Mme Martinon. Il est vibrant et nuancé, ce livre, et son auteur m'a paru très en progrès, si elle cède encore à certaines superstitions romanesques...

Comme l'héroïne de Mme Martinon, celle de Mlle Marguerite Grépon, dans **Poursuite**, n'a pas à se louer de la nature ou n'est pas contente de ses dons. Elle n'est pas laide, pourtant; mais insuffisamment développée, étriquée dans ses gestes ou gauche dans ses attitudes. Nue, elle a son charme et même son piquant; mais elle porte mal la toilette. Elle est intelligente, cela va de soi, et elle a grand cœur. Est-ce assez? Non. L'héroïne de Mme Martinon peignait; elle, sculpte. Et nous voilà au fait de ce que j'appelais, plus haut, les superstitions romanesques. N'en est-ce pas une autre que de lui donner pour amant un professeur de culture physique qui, en lui enseignant la respiration profonde des Yoghis et la rythmique suédoise, la rend bientôt digne de soutenir la compa-

raison avec une athlète complète? Devenue désirable, dit Mlle Grépon (il me semble qu'elle l'était déjà), elle triomphe alors de l'indifférence de l'homme admirable qu'elle appelait de tous ses vœux... On sourit. Oui; mais la naïveté même qu'il y a dans la complication d'esprit de Mlle Grépon est bien séduisante, je vous assure. C'est très « gamine précoce », et très femme en même temps. Elégant, subtil avec artifice, non sans perversité mentale. Je ne laisse pas de croire à l'avenir de Mlle Grépon.

Théoclée, c'est le nom, qu'on peut trouver bizarre, d'une illuminée ou d'une guérisseuse, comme on dit, d'origine flamande, et qui opère rue Saint-Médard. Elle a choisi pour répandre ses bienfaits cette rue sordide d'un de nos quartiers les plus populeux parce qu'elle descend d'une des bienheureuses qui, au XVIIIe siècle, entraient en convulsions, puis en extase, sur le tombeau du diacre Pâris... Si elle n'accomplit pas de miracles, du moins soulage-t-elle les pauvres gens qui viennent la consulter, grâce à son fluide ou à l'étrange pouvoir psychique qui émane d'elle. M. Georges Delamare ne nous cache pas que c'est une hystérique qui a refoulé ses désirs ou bridé son instinct sexuel; et il fait tomber amoureux d'elle un jeune docteur, séduit par la sensualité brûlante qu'elle recèle sous son apparente suavité, sinon sa mysticité. C'est fort bien conté, d'un attrait un peu équivoque, mais assez superficiel, en somme, et ne nous apprend rien quant à la psychologie des véritables saintes. Aussi bien, ne pourrait-on faire aucun reproche à M. Delamare, si l'on ne trouvait dans son récit une allusion hasardeuse à l'étonnante Thérèse d'Avila. Certes, il n'y a, en nous tous, quelle que soit la qualité de notre âme, qu'un même principe vital, ou qu'une même puissance d'irradiation — qu'un même clavier sensible aussi. Mais c'est trop simple d'affirmer que les mystiques « sont des sensuels qui se passent la camisole de force », pour reprendre à M. H.-R. Lenormand la citation que M. Delamare lui emprunte. Je ne crois pas que la mysticité soit de la sensualité sublimée ou sublimisée. Ce sont deux choses différentes qui ne vont pas nécessairement de pair, s'il leur arrive de se confondre.

Dans la tradition de *L'Amour* de Stendhal, de M. Paul Bour-

get, première manière, et de M. Marcel Prévost, M. Léopold Stern s'est fait une aimable spécialité de l'étude de la femme et de ce que l'on est convenu d'appeler son cœur. Vous entendez bien que ce qui l'intéresse, c'est moins l'Eve éternelle que ses variations, et les aspects qu'elle prend ou les vices dont elle se pare sous l'influence de la mode, et mettons des mœurs... Il fait ainsi œuvre de portraitiste, au même titre qu'un Mignard, un La Tour, un Stevens ou un Van Dongen. Aussi bien, **La Femme à la page**, son dernier ouvrage, n'est-il pas un roman, mais un recueil de documents significatifs, sous forme de lettres qu'une galerie de contemporaines écrivent confidentiellement à des parentes ou à des amies. Il y a bien de l'esprit, parfois un peu facile, dans le livre de M. Stern; on peut même le trouver moral jusque dans son libertinage. Et s'il est plus léger, sans doute, que profond, c'est que la profondeur n'avait que faire en la matière.

Anne, à qui de méchantes tantes ont donné, par dérision, le sobriquet d'**Anatole**, est l'enfant du péché. Sa famille l'a confiée à une brave campagnarde qui l'a élevée dans l'ignorance de son malheur; mais les susdites méchantes tantes, qui sont venues vivre quelque temps avec elle, par économie, ont bientôt fait de le lui révéler. Elles sont d'autant plus fautives, en agissant ainsi, qu'Anne les admire et ne demande qu'à les aimer... On devine quelles variations émouvantes Mme Lucie Delarue-Mardrus a brodées sur ce thème. Jamais sa sensibilité n'est plus vibrante que lorsqu'elle se penche sur l'enfance et sur la première jeunesse et qu'elle recueille leurs confidences, entre deux sanglots. Cette fois encore, c'est un livre plein de fraîcheur et de délicatesse qu'elle a écrit.

M. René Davenay nous raconte dans **Nos Femmes** une assez banale histoire d'amour entre jeunes gens, mais qui prend de l'intérêt de peindre les mœurs galantes d'aujourd'hui. Paulette se donne à Max avant d'être mariée, et ce n'est pas avec Max qu'elle se marie. Nos jeunes filles n'ont pas la superstition de la virginité de leurs aïeules, et je me suis laissé dire que l'incision de la membrane hymen est devenue en Angleterre, notamment, parmi les intellectuelles, une opération aussi courante que l'ablation de l'appendice... Mais, pour en revenir à M. Davenay, c'est un peu trop complaisamment, à

mon gré, qu'il s'attarde à décrire les jeux de ses amants. Il est cynique et brutal avec juvénilité, sans l'étonnante maîtrise de feu Raymond Radiguet, dont son récit rappelle un peu *Le diable au corps*. Radiguet était né classique. Quand M. Davenay aura écrit quatre ou cinq romans, il le deviendra peut-être. Il se rendra compte que ce n'est pas de frapper fort qu'il importe, mais de frapper juste. Il surveillera davantage son style, et il n'écrira pas, par exemple : « *Leur* corps, invinciblement, *s'attire* comme *deux* aimants affrontés. »

Avec son nouveau roman, **Cheikh Abdou, l'Egyptien**, M. François Bonjean termine cette *histoire d'un enfant du pays d'Egypte* qu'il avait commencée avec *Mansour* et continuée avec *El Azhar*. Son héros achève, ici, de se convaincre de la nécessité pour l'Islam d'accomplir la mission que Dieu lui a confiée, en profitant de l'exemple de l'Occident. Comme toujours, M. Bonjean, qui connaît l'Egypte à merveille, a mis beaucoup d'observation dans son récit — qu'on pourrait qualifier de reportage romancé — et qui m'a semblé, en outre, plus animé et plus coloré que les précédents.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Philoctète, tragédie de Sophocle, traduction de M. Silvain, à l'Odéon. — *Le carrosse du Saint-Sacrement*, de Prosper Mérimée; *La voix humaine*, de M. Jean Cocteau, à la Comédie-Française.

Philoctète n'a pas subi l'épreuve des siècles aussi impunément qu' *Œdipe-roi* ou *Œdipe à Colone*. L'action est bien monotone. Philoctète, malgré ses trop justes griefs, consentira-t-il à venir, avec son arc et ses flèches, assurer la victoire des Grecs sur les Troyens? Et finalement, après les plus longs débats, il n'y consentira que sur l'intervention d'Hercule parlant du haut des cieux. Voilà toute l'affaire. Pour les contemporains de Sophocle, le sujet avait encore un puissant intérêt patriotique, national. Mais aujourd'hui, que les Grecs soient ou non vainqueurs des Troyens, il ne nous importe guère. D'ailleurs, depuis l'*Enéide*, *Andromaque* (sans compter *Les Troyens* de Berlioz), les malheureux vaincus n'auraient-ils pas plutôt nos sympathies?

En somme, pour nous, au XXe siècle, l'intérêt consiste sur-

tout dans le spectacle des souffrances d'un infortuné mortel délaissé sur une île déserte, et bien plus à plaindre que Robinson Crusoé, car il est torturé et à moitié paralysé par l'affreuse blessure que lui a laissée au pied la morsure d'une vipère.

Ainsi le rôle est surtout gravement douloureux, très difficile, ingrat, à moins d'avoir vraiment le génie des planches. Ce n'est pas ce qui manque à Silvain. Mais, d'être généreux au point où il le mène à 80 ans, cela force singulièrement l'admiration. D'une façon générale, il faut remarquer que le métier d'acteur conserve les siens particulièrement alertes. Le Bargy, Marguerite Deval, Féraudy, Brasseur, Sorel, Galipaux, Mistinguett, Cassive, Leriche, etc., qui ont depuis fort longtemps dépassé l'âge canonique, ne se montrent-ils pas chaque jour, sous nos yeux, pleins de vivacité et de pétulance? Silvain, lui, à un âge patriarcal, et après qu'il a quitté la Comédie-Française, semble être, à lui seul, la Comédie-Française incarnée. Qui donc, à cette heure, peut le remplacer dans les rôles de pères nobles, de raisonneurs (Cid, Cinna, Polyeucte), ni dans combien d'autres : Tartuffe, Chrysalde de l'*Ecole des Femmes*, etc.

Dans *Philoctète,* les sempiternels gémissements, les gestes et cris de douleur du personnage nous seraient vite déplaisants s'ils étaient trop empreints de réalisme. Et, d'un autre côté, s'ils étaient trop atténués ou idéalisés, ils nous laisseraient bien froids. Silvain évite ce double écueil. Il sait unir dans son jeu la vérité et le style. C'est une grande leçon que donne ce vétéran.

D'ailleurs, on voit ici même l'un de ses fruits en la personne de M. Vidalin, son élève, qui montre une voix exceptionnellement généreuse et une belle ardeur dans le rôle de Néoptolème. M. Oettly a composé adroitement le rôle d'Ulysse, bien qu'en oubliant peut-être que le personnage n'est pas seulement un rusé compère, mais aussi, à l'occasion, un vaillant parmi les vaillants.

§

Après le *Vieux-Colombier* et les *Champs-Elysées,* la *Comédie-Française* s'est décidée à reprendre **Le Carrosse du Saint**

Sacrement, qui avait été jadis créé chez elle en mars-avril 1850. La pièce eut alors neuf représentations. Voici ce qu'en dit Got dans son *Journal :*

> Vers le milieu du mois de mars, nous avons donné *Le Carrosse du Saint Sacrement,* pris tout cru dans les œuvres de Mérimée. Et rien ne prouve mieux que le théâtre est un art spécial, inaccessible souvent aux plus grands esprits. M. Mérimée, d'ailleurs, en avait eu conscience, car tout en s'étant laissé faire, il n'a jamais paru aux répétitions, et je ne l'ai vu qu'une fois, chez lui — assez sec et guindé — pour mon petit rôle de secrétaire intime, avec M. Arsène Houssaye (1).

« Rien ne prouve mieux », peut-on ajouter, les évolutions du goût et la faillibilité des plus grands comédiens. La Comédie, qui depuis quelques années a commis tant de choix malencontreux, aurait bien dû s'aviser plus tôt de reprendre son bien. Au bout d'un siècle (imprimée en 1829), cette saynète (selon le titre modeste que lui donnait Mérimée) est toujours verte, étonnante de brio, de mordant. La Comédie l'a fort bien présentée, dans un décor superbe, et avec une bonne distribution. Desjardins tient intelligemment le rôle assez difficile du vice-roi, où le personnage, malgré ses côtés bouffons, doit garder suffisamment de vraisemblance et de dignité. Mlle Marquet, belle personne et comédienne experte, a été fêtée dans le rôle de la Périchole, qu'elle joue en grande coquette. A mon avis personnel, l'idole du public de Lima devait être plus salée, plus piquante, plus salace.

§

En entrant à la Comédie-Française, M. J. Cocteau a renoncé à ses recettes habituelles. Il a tout bonnement écrit pour Mme Berthe Bovy un long monologue au téléphone (numéro commode en tournée), où l'excellente et souple comédienne a l'occasion de montrer au total les ressources variées de sa voix et de sa mimique.

Le décor représente une chambre élégante, avec un grand lit sur lequel s'étalent deux oreillers. On pourrait se croire à l'Athénée pour une pièce de M. Gandéra. Mais ce lit reste

(1) Alors directeur de la Comédie-Française.

inutilisé. Et, en somme, c'est justement là tout le sujet. Au lever du rideau, Mme Bovy est prostrée, avant déshabillage, sur la descente de ce meuble. Elle se relève soudain pour aller au téléphone, auquel elle restera pendue jusqu'à la fin, sans le moindre instant d'interruption. Par parenthèse, cet écouteur perpétuellement plaqué de l'oreille à la bouche de l'actrice, cela n'est guère séduisant. On souffre de sa fatigue aussi.

La malheureuse femme veut avoir, par téléphone, une conversation suprême avec son amant qui l'a quittée pour se marier. Elle ne se flatte pas de le reprendre. Elle est déjà une femme au déclin. Lui est beaucoup plus jeune. D'ailleurs le mariage a lieu le lendemain. Elle tient surtout à adresser à son « chéri » (mot qu'elle répète à satiété, et qui ne laisse pas de nous rappeler que Colette a touché de son génie le même sujet) ses tendres plaintes et ses adieux résignés. La face douloureuse contraste avec le ton de la voix, et c'est la principale réalisation remarquable de Mme Bovy. Malgré cela, avec le procédé sommaire et unilatéral employé ici, l'émotion est faible. Cela touche à la grande pauvreté lorsque, sous le prétexte de vérité, le monologue est coupé, de manière fastidieuse, par les invocations rituelles : « Mademoiselle, ne coupez pas! Mademoiselle, rendez-moi la communication! »

En résumé, succès pour l'interprète; mais non pour l'auteur. Depuis longtemps le téléphone avait fait son entrée dans l'art dramatique, et souvent jusqu'à nous agacer par son abus. Mais enfin, à condition de ne l'employer qu'à propos, il fournissait des facilités, voire même un effet saisissant, comme dans un petit drame célèbre de l'ancien Grand-Guignol. La grande originalité de M. J. Cocteau, c'est d'avoir promu le téléphone jusqu'au rôle d'acteur permanent. L'issue montre que cette conception n'a pas donné tout ce que l'auteur en attendait. En fait, c'est un sketch plus ennuyeux que curieux. Température de la salle : succès assez bruyant (mais n'émanant guère que d'un tiers du public) pour Mme Bovy, qui paraît jouir de nombreuses sympathies. Les cris de : Cocteau! ont été rares et sans écho. Et, pendant la dernière partie de ce long soliloque au porte-voix (35 minutes, l'administrateur, malgré les pleurnicheries, avait dû en couper une

quinzaine depuis la répétition de travail, et certes les ciseaux pourraient encore opérer largement et utilement), la fatigue et l'ennui du public commençaient à se manifester par les toussailleries, les « mouvements divers ».

Pour le fond, on voit surtout que l'auteur a beaucoup « potassé » Stendhal et les lettres de Marianna Alcoforado. Il a pris là ses modestes ressauts, qui n'ont réussi d'ailleurs à exécuter que du moins estimable Henri Bataille.

M. J. Cocteau ne paraît guère connaître le cœur des femmes que par on-dit, comme il ne pratique la poésie qu'en truchement de la poésie d'Apollinaire. Il se donne à tout et à tous avec une générosité de « petite femme », et avec des manières empruntées. Il « fait l'enfant ». Sa grâce est artificieuse. A force de vouloir plaire, de vouloir forcer l'intérêt des gens, il ne s'est pas aperçu du revers. Lorsque, par exemple, à tout propos et envers tout le monde, il signe « Jean » avec un cœur dessiné au-dessous, et cela depuis tant d'années, ne se rend-il pas compte du certain haut-le-corps de l'immense majorité des destinataires, des lecteurs, à cette familiarité gratuite, dont on ne saurait dire, en vérité, si elle émane d'un parent, d'un amant indiscret, d'un ami déliquescent, ou d'un serviteur impudent. Avec lui, c'est un étalage constant d'intentions courtisanes sous des dehors juvéniles, primesautiers, mais manifestement fanés et fardés.

M. J. Cocteau est comme une collection de reflets plus ou moins mal interprétés. On peut indiquer le tracé de son talent et de sa carrière avec quelques noms :

Robert de Montesquiou, dont il imita longtemps l'allure, les attitudes, l'écriture, la voix.

Jean Moréas, qui inspira ses premières *Stances*.

Apollinaire, dont il s'est nourri avec une voracité de hyène, gambadant comme un singe sur toutes les voies qu'il a ouvertes.

Picasso, dont il imita les dessins, les sculptures en fil de fer.

Oscar Wilde et Gide, dont il crut que l'exemple pouvait servir la carrière publique d'un amateur de bonne volonté.

Baudelaire, alors que, blessé par la mort de l'un de ses jeunes amis, et lorsqu'il lui eût fallu une lueur de puissance morale, ce fut le « paradis artificiel » qu'il choisit.

Max Jacob, dont il imita la singulière et clownesque « conversion », mais avec une lourdeur pénible.

On peut sans indiscrétion faire état de ces divers stages, puisqu'il en a traité dans une manière de confession générale, où d'ailleurs sa suffisance seule est clairement révélée, sinon exprimée, car rien n'est proprement exprimé dans cet écrit de rien du tout. L'incapacité même y apparaît à l'absence de toute franchise. Confession! cette piètre apologie, dirigée dès la première ligne vers le ton du prospectus personnel et de la mendicité envers les lecteurs! Tout y est plat, sans énergie intime, sans accent.

Bref, c'est une espèce de muscadin plein d'affectation, traînant à la caricature toute matière délicate. Impersonnel et toujours paré de quelque équipage étranger, on peut dire de lui qu'il représente exactement la misère en toilette de bal.

Il s'est toujours insinué dans les milieux où il devinait qu'il y avait quelque chose à glaner. Il est invraisemblable que sa quête ait jamais été égarée en cela par son flair adéquat. Il est bien son propre portrait involontaire, ce caméléon de l'une de ses meilleures plaisanteries à la Willy, ce caméléon qui, enveloppé dans une étoffe écossaise, meurt de fatigue pour en avoir essayé dans sa peau toutes les teintes!

Comme disait Gourmont, d'un autre personnage : « Il a l'air ivre, mais il n'est que laborieusement maladroit. » Avec M. P. Valéry, et dans un autre genre, il tient boutique de ce que j'appellerai volontiers : la poésie sèche.

ANDRÉ ROUVEYRE.

HISTOIRE

Œuvres du Cardinal de Richelieu. Avec une Introduction et des Notes par Roger Gaucheron. Notice de Jacques Bainville. Editions Jules Tallandier. — Maximin Deloche : *Les vrais Mémoires du Cardinal de Richelieu.* Extrait de la « Revue des Questions Historiques ». Bordeaux, J. Bière. — R. H. Towner : *La Philosophie de la Civilisation.* Traduit de l'anglais par Abel Doysié. 2 vol., Champion. — Mémento.

M. Roger Gaucheron a eu une excellente pensée en réunissant ces extraits si frappants des **Œuvres du Cardinal de Richelieu.** Ils proviennent, d'une part, des Lettres et Mémoires du Cardinal, et surtout, d'autre part, de son *Testament politique* qui, rappelle M. Gaucheron, n'avait jamais été réédité

en France depuis le XVIII[e] siècle. Ce recueil se trouve être celui-là même dont, en 1764, Foncemagne, l'éditeur du *Testament*, recommandait la publication.

En le préfaçant, M. Jacques Bainville, l'homme de France qui entend le mieux notre Histoire, a trouvé l'occasion d'écrire quelques-unes de ces pages où il nous fait si bien comprendre, d'un point de vue moderne, les grands événements politiques du passé. On sait combien cet historien excelle à montrer certains de ces faits passés comme présents, en quelque sorte, c'est-à-dire comme des faits caractéristiques, d'une espèce constante, durable, qui s'accompagnent de leçons fixes et appellent, aujourd'hui comme hier, les mêmes mesures.

L'Introduction et les Notes de M. Gaucheron disent tout ce qu'il faut savoir de l'authenticité reconnue, mais que Voltaire, avec assez peu de bonheur, s'entêta à ne point reconnaître, du *Testament politique*, et tout ce qu'il faut savoir aussi des autres textes utilisés ici. Les Notes, en fin de volume, sont des plus intéressantes.

Citons les lignes particulièrement substantielles où M. René Gaucheron synthétise la portée du *Testament* telle qu'elle se dégage des chapitres essentiels détachés ici pour le lecteur d'après-guerre :

> Richelieu... en regardant hardiment l'avenir, trace en pleine guerre un vaste programme de « réformation » (on dirait aujourd'hui de « reconstruction ») du royaume, car le ministre de Louis XIII *n'entendait pas que la paix le prît au dépourvu* (1). Malheureusement, personne ne songea à exhumer le Testament après la conclusion des traités de Westphalie...

Citons, d'autre part, pour sa quasi-actualité, ce curieux aperçu de Richelieu sur le Paris de son temps (dans le chapitre des Pensées politiques) :

> Notre grande ville se perdra par sa trop grande grandeur, son accroissement en bâtiments, l'abord pour y habiter de toutes sortes de nations. Ces étrangers se font courtisanes, vêtues à la française, qui ont quitté l'Italie et l'Espagne, qui ont une suite de gens inconnus : ce sont Allemands, Suisses et Anglais qui ne sont recon-

(1) Souligné par nous.

nus étrangers que par la langue; et si ces nouveaux bâtiments continuent [de nos jours les buildings à l'américaine], Paris sera le refuge de toutes sortes de nations, à l'exclusion des naturels parisiens, un abrégé de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Suisse et du Palatinat.

Les extraits du *Testament* sont compris sous les rubriques suivantes (précédées de la fameuse « Lettre au Roi ») : Le Roi, sa Maison et son Conseil. Les Règles du Gouvernement de l'Etat. La Réforme des Ordres du Royaume. Finances, Diplomatie. Défense du Royaume sur terre et sur mer.

Dans une Note de la page 234, M. René Gaucheron dit que le texte des *Mémoires du Cardinal* (dont l'authenticité, on le sait, s'est trouvée très controversée) « n'a été revu par Richelieu que jusqu'à l'année 1618 ».

Dans son étude sur **Les Vrais Mémoires du Cardinal de Richelieu**, M. Maximin Deloche pousse jusqu'à l'année 1623 inclusivement (1600-1623) la période d'authenticité que M. Gaucheron arrête, nous venons de le voir, à 1618. M. Deloche, indiquant l'état actuel de la question des *Mémoires*, rappelle, d'après M. Lecestre, que M. L. Batiffol a nié, de bout en bout, l'authenticité; que M. Pierre Bertrand accorde cette authenticité pour la partie qui s'étend de 1624 à 1630, tandis que M. Robert Lavollée veut que les *Mémoires* en entier aient été composés du vivant du Cardinal. On sait que c'est M. Robert Lavollée, authenticiste très libéral, comme on voit, qui a publié les « Mémoires du Cardinal de Richelieu », pour la Société de l'Histoire de France.

Afin de fonder la vérité de ses vues (que les *Mémoires* sont authentiques de 1600 à 1623), M. Deloche a usé d'arguments historico-psychologiques. Nous ne pouvons les exposer ici. Disons que leur valeur paraîtra sérieuse à quiconque suivra l'auteur dans son étude comparée des *Mémoires* et de la vie de Richelieu, de sa part dans l'histoire du temps, entre ces dates. Le principal motif que le Cardinal eut, ici, d'écrire des Mémoires, et de donner tous ses soins personnels à cette entreprise pour les vingt-trois premières années, fut la nécessité de se défendre. Pas de motif plus réel, par conséquent; et M. Deloche, redisons-le, a minutieusement analysé, sous ce rapport, la première période de la carrière de Richelieu.

Quant aux autres parties des *Mémoires*, de 1624 à 1638, elles ne sont, d'après M. Deloche, qu'une utilisation des matériaux et passages écrits de l'*Histoire* (du règne de Louis XIII) que le Cardinal avait projetée. M. Deloche s'efforce de démontrer (un peu brièvement, semble-t-il) que « celles-là ne méritent pas le nom de *Mémoires*, à moins qu'on ne prenne ce terme dans le sens qu'on lui donnait au XVII[e] siècle ».

« Les vrais Mémoires du Cardinal de Richelieu » sont donc ceux qui s'étendent de 1600 à 1623.

La préface du livre un peu simpliste de M. R.-H. Towner sur **La Philosophie de la Civilisation** est datée de New-York. L'œuvre, traduite par M. Abel Doysié, apparaît bien américaine (mais avec des nuances que nous noterons plus loin) : elle est pratique et puritaine. Pratique par son point de vue initial, elle ne saurait l'être davantage : l'auteur, prenant les choses « ab ovo », c'est le cas de le dire, voit dans la maternité, dans certaines conditions de celle-ci, l'origine de la civilisation. C'est l'œuf de Colomb, mais il fallait trouver cela. Tout l'ouvrage est donc, par son côté essentiel, une étude sur le matriciat dans les sociétés. M. Towner, chez qui l'on trouve une vaste lecture, a peut-être médité sur le culte de Cybèle, sur le matriarcat phrygien. Quoi qu'il en soit, la « sélection des Mères », c'est-à-dire la maternité des « femmes froides », apparaît à M. Towner comme la condition du progrès et de la puissance des civilisations. Il y a là une question psycho-physiologique, que l'auteur s'est efforcé de résoudre aux points de vue sexuel et historique. La femme froide, mariée par obéissance, mère non par désir, mais par devoir, crée des enfants à « système nerveux développé » et d'intelligence vigoureuse. D'elle part un courant de froideur qui est un élément aristocratique dans les Sociétés. L'aristocratie romaine, par exemple (et toute aristocratie), n'eut pas d'autre origine; et tant qu'une bonne sélection des mères se continua ou se renouvela, la puissance romaine, pendant onze siècles, ne s'éteignit jamais complètement.

Le sceptre, dit M. Towner (tome I, p. 97), passa de l'ancienne classe patricienne de Rome aux plébéiens, des plébéiens de Rome aux provinciaux, et des païens de province aux chrétiens. La succession fut complètement déterminée par la sélection de chaque

groupe pour la maternité, le groupe en décadence ayant toujours abandonné les coutumes qui imposaient la maternité aux femmes froides, et le groupe en voie de progrès les ayant toujours adoptées.

L'auteur retrouve dans toutes les civilisations la même loi physiologique, laquelle serait aussi une loi statistique des grands nombres. (Pour cette statistique, voir tome I, le chapitre intitulé « Le Provisoire et l'Eternel »).

...Les coutumes monogamiques des hommes libres (tome II, p. 257) arrivèrent... à effectuer une sélection favorable des mères et le développement de la cérébralité de leur postérité. Le mariage pratiqué par les chefs homériques, l'aristocratie athénienne, les patriciens romains, les chrétiens des premiers siècles, les bourgeois religieux des pays protestants et les bourgeois irréligieux des pays catholiques pendant les trois derniers siècles, devint, à un point donné de l'histoire de chaque groupe, une institution identique, qu'on reconnaît facilement dans les textes d'Homère, d'Hérodote, de Plutarque et de Tacite, et dans les innombrables mémoires du dix-huitième siècle en France et en Angleterre. Parmi tous ces peuples, si éloignés les uns des autres, de nationalité et de langue différentes, aussi dispersés dans l'espace que dans le temps, cette identité du mariage monogamique en tant que sacrement indissoluble, consacrant une vierge chaste [froide] à la maternité, créera invariablement partout et toujours des cérébralités qui précéderont une haute civilisation et disparaîtront de chaque groupement lorsque sa civilisation sera sur le point de s'effondrer.

On vient de voir, dans cet extrait, « les bourgeois irréligieux des pays catholiques des trois derniers siècles » cités sur le même pied que « les chrétiens des premiers siècles », en ce qui concerne le maintien de la vertu conjugale. Pourquoi donc? C'est que, dans l'intervalle, le monachisme, suivant M. Towner, le grand monachisme médiéval, en libérant du mariage les femmes froides, avait appauvri la civilisation. Le monachisme, donc le christianisme, avait fait cela. D'où quantité de pages anti-chrétiennes dans ce livre. Et heureusement que les bourgeois anti-catholiques, joints aux bourgeois protestants... Ecrire ainsi l'histoire du moyen âge est, sans aucun doute, très systématique.

Le tome second, moins attaché à la soi-disant littéralité historique des groupes civilisés conçus ainsi que l'on vient de voir, est plus souple d'allures. La place, malheureusement,

nous manquerait si nous voulions (du moins aujourd'hui) parler avec le détail qu'elle mériterait de cette partie complémentaire de l'ouvrage. L'américanisme de l'auteur s'y mitige de finesse; et l'on n'est même pas bien sûr, ici, que M. Towner ne soit pas excommunié par le puritanisme officiel de ses compatriotes, et ne soit renvoyé dans le groupe méconnu et maltraité où se distinguent aujourd'hui, après Poe, Hawthorne, Thoreau, Melville, Emerson et Whitman, des hommes comme le satiriste Sinclair Lewis, le romancier Théodore Dreiser, l'ironiste James Branch Cabell, et d'autres, plus récents (2).

C'est ainsi qu'il est très heureux, mais très peu américain, de voir, à propos d'un développement sociologique sur l'intelligence humaine, un éloge de la boisson. La boisson « exalte la tempérance »; elle est « toujours liée aux civilisations ascendantes »; on ne la trouve pas « dans les prolétariats des civilisations décadentes ». Tout ceci, curieux, est loin d'être encourageant pour le régime sec américain; et d'ailleurs M. Towner se montre assez pessimiste envers le monde anglo-saxon actuel.

Plus loin, abordant, après de très beaux passages sur l'esprit de « prohibition », d' « espionnage » et d' « inquisition » (il ne s'agit pas seulement de celle du moyen âge), un sujet comme la « Diversité », M. Towner montre cette Diversité comme « la seule possibilité de renaissance dans une civilisation décadente ». Et il ajoute (t. II, p. 293) : « La civilisation ne peut s'élever dans un groupe homogène, et, lorsque le point est atteint, elle exige une nouvelle différenciation. » Je me souviens, au sujet de ces « nouvelles différenciations », d'avoir exprimé jadis quelques espoirs, qui n'ont guère été réalisés! « La diversité, dit encore M. Towner, a prolongé la civilisation romaine »; et ici notre auteur rejoint M. Camille Jullian, qui nous a montré la civilisation romaine périssant d'une extrême standardisation, tout comme certaines autres civilisations grandies depuis, que nous voyons au moment de se congestionner à mort dans l'uniformité, dans la chose faite en série, hommes et outils.

(2) Voyez les noms dans l'article de M. Régis Michaud, sur la *Psychologie des Américains*. (*Revue Hebdomadaire*, 14 septembre 1929.)

Citons aussi les pages si fières sur le « visible » et l' « invisible », qui appelleraient cette épigraphe prise dans Carlyle : « Le visible non basé sur l'invisible est le bestial. » Dans celles sur la « Civilisation occasionnelle » et sur la « Civilisation consciente », à la fin de l'ouvrage, l'auteur reprend et développe les vues de monadologie sociale du début de l'ouvrage, où il tire du Nombre la mathématique qui mène les Civilisations. Mais, en ce cas, il n'est, semble-t-il, de science sociale que de la Démocratie?

Certes, avec M. R.-H. Towner, je n'irais pas toujours jusqu'au bout, je sais que j'aboutirais, çà et là, dans des régions où je ne me plairais pas; mais je trouve, d'après ma première impression, intéressant ce qu'il écrit.

Mémento. — *Revue Historique* (juillet-août 1929). Jérôme Carcopino : *Le mariage d'Octave et de Livie et la naissance de Drusus.* (Ecrit d'après une nouvelle étude des documents et quelques données épigraphiques récentes. M. Carcopino a calculé que, du 23 septembre 39, date de la première rencontre de Livie et d'Octave, à la naissance de Drusus, il ne s'est écoulé que trois mois et vingt-trois jours. Par conséquent, Drusus, contrairement au bruit public complaisamment recueilli par Suétone, n'était pas le fils adultérin d'Octave et ne pouvait être que le fils du premier mari de Livie, Ti. Claudius Nero). — Gaston Dodu : *Les amours et la mort de François Ier*. (M. Gaston Dodu montre que la carrière amoureuse de François Ier, d'ailleurs brillante assurément, a été fort exagérée. Entre autres exploits imaginaires, — regrettons-le pour M. Paul Fort, dont « le Camp du Drap d'or » n'en reste pas moins une... bien curieuse partie de quilles, de quilles dont on alimente la cheminée, où elles brûlent par les deux bouts, serait-ce un symbole? — la séduction, par le jeune François, de Marie d'Angleterre, fiancée de son beau-père Louis XII, n'est qu'une invention de Brantôme. Ainsi de suite, sans oublier la fin par l'avarie, l'avarie existant sans doute, mais aussi la tuberculose, l'affection des voies urinaires, etc. Curieuse lecture). — G. Dupont-Ferrier : *De quelques synonymes du terme Province (suite et fin.)* (Voir le précédent compte rendu. L'auteur étudie finalement, sous leur forme latine, puis française, les synonymes, qui sont les suivants : *Regio, Partes, Patria, Pagus, Terra, Territorium, Ager, Districtum, Finagium, Marcha,* c'est-à-dire : *Parties, Pays, Marche, Terre, Terroir, Détroits, Finage, Nation, Langue*). — Albert Mathiez : *La Révolution française et la théorie de la dictature* (1er article).

(Etude de l'autorité dictatoriale comme fait et comme théorie, Sieyès, — l'auteur écrit Sieys, — lutte de Louis XVI et de la Constituante, organisation de la dictature de l'Assemblée). — Bulletin historique : *Histoire de France. Le moyen âge jusqu'aux Valois*, par Louis Halphen (*suite et fin*). *Histoire économique et sociale*, par Henri Sée. — *Id.* (septembre-octobre 1929). Paul Raveau : *La crise des prix au XVI*e *siècle en Poitou* (1er article). (De telles études, dont celle-ci n'est pas la première dans cette Revue, continuent, depuis la guerre, d'être, hélas! d'actualité. La crise des prix, au XVIe siècle, par suite de la découverte de l'Amérique et des guerres de religion, fut comparable à celle que nous subissons aujourd'hui. Etude détaillée, très intéressante). — François-Charles Roux : *La mission du comte Walewski en Egypte*, 1840. (Ecrit sur des documents appartenant aux archives des Affaires étrangères. Il s'agit des négociations avec Méhémet-Ali, lors de la coalition qui lui enleva le fruit de sa victoire sur le Sultan, — la France demeurant en dehors du concert européen par le traité du 15 juillet 1840. Walewski devait obtenir de Méhémet-Ali qu'il s'en remît à la France du soin de traiter pour lui avec le Sultan. On sait que Thiers se faisait de Méhémet-Ali une idée un peu « pompier ». Walewski, sur place, se fit une idée plus juste, moins grandiose. C'était un homme très fin que ce Polonais, bâtard de Napoléon Ier! L' « Egypte héréditaire », la Turquie satisfaite, l'influence de la France sur le vice-roi sauvegardée : tels furent les résultats auxquels Walewski contribua, sans pouvoir les garantir pour l'avenir. La faiblesse du gouvernement de Louis-Philippe en matière de politique étrangère ressort de cette étude consciencieuse et pleine d'intérêt). — Jérôme Carcopino : *L'Afrique au dernier siècle de la République romaine* (Article sur le grand ouvrage de M. Stéphane Gsell : *L'Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, tomes VII et VIII). — Salomon Reinach : *Une séance du Sénat romain sous Tibère* (Hypothèse liant cette séance aux affaires de Palestine, à l'administration de Pilate... Explication de la légende, dont l'origine est dans Tertullien, d'une lettre de Pilate à Tibère au sujet de Jésus. Cette lettre fantastique inspira un roman, il y a peu d'années). — *Bulletin historique. Histoire ecclésiastique. Moyen Age*, par E. Jordan. *Histoire ukrainienne de 1917 à 1928*, par P. Gautier. Dans les deux numéros : *Comptes rendus critiques. Bibliographie.*

La Révolution française (juillet-août-septembre 1929) : *Un chapitre peu connu de la vie d'Henri de Saint-Simon.* Son rôle dans les négociations de Lille, par H.-A. Larrabée. (Détails sur le séjour de Saint-Simon, en 1797, à Lille, « où il jouait un rôle occulte dans les négociations entre Pitt et le Directoire. Ce rôle n'était

connu jusqu'ici que par un exposé sommaire de M. Raymond Guyot. M. Larrabée apporte un complément considérable : la correspondance échangée entre les hommes politiques anglais à cette occasion). — *Les subsistances dans le département de la Dordogne* (1789-an IV), par L. de Cardenal (1er article). (Cette monographie économique et financière montre qu'au début de la Révolution la Dordogne « n'était pas mieux favorisée que les autres contrées de France »). — *La Révolution française et l'idée de renonciation à la guerre*, par B. Mirkine-Guetzévitch. (Ecrit autour du décret du 22 mai 1790, proclamant, comme le pacte Briand-Kellogg, le principe de la renonciation à la guerre. Et depuis... A part ça, ces manifestations platoniques de moralité politique ne font de mal à personne). — *Danton et Guillaume*, par P. Caron. (Ce personnage fut mêlé aux affaires politiques, — les massacres de Septembre — et financières du tribun. M. P. Caron montre comment l'on s'est, d'ailleurs, — M. Mathiez entre autres, — exagéré l'importance de Guillaume.) — Chronique et Bibliographie.

Nous nous excusons envers la « Revue des Etudes Historiques », la « Revue des Etudes napoléoniennes » et la « Revue d'Histoire de la Guerre Mondiale ». Le manque de place nous oblige à remettre à la prochaine fois l'analyse de leurs récents sommaires.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

René Fortrat : *Introduction à l'étude de la physique théorique* (IV, Electricité et magnétisme; V. Les ondes électromagnétiques), Hermann. — E. Aisberg : *J'ai compris la T. S. F.*, 2e édition, Etienne Chiron. — L' « éthéromanie » des militaires (Paul Brenot, Henri Cartier...), et autres profanes.

A deux reprises déjà (1), nous avons signalé la série des excellentes brochures de René Fortrat, professeur à l'Université de Grenoble : son **Introduction à l'étude de la physique théorique**, comprenant sept fascicules, est aujourd'hui complètement publiée; les deux derniers parus ont trait à l'électricité :

La création de deux mots (2) signifie que tous ces phénomènes ont pu être rattachés à deux causes que l'on n'a su réduire ni l'une à l'autre, ni à d'autres choses connues. On ne saurait toutefois trop

(1) *Mercure de France*, 15 juillet 1928, p. 393-394, et 15 février 1929, p. 179-180.

(2) Les mots « électricité » et « magnétisme » (M. B.).

insister sur le caractère provisoire de cette double affirmation.. (fascicule IV, p. 1).

Le fascicule *Electricité et magnétisme* s'est moins courageusement affranchi de la routine pédagogique que la *Thermodynamique* (3[e] fascicule) : il semble bien que l'exposé eût gagné à être plus unifié; que l'électron dût intervenir moins timidement. Cette réserve faite et indépendamment des inévitables erreurs de détail (3), la brochure en question sera utile au lecteur qui, bien familiarisé avec les éléments du calcul infinitésimal, désire s'initier aux fondements de l'électricité classique.

Le cinquième fascicule devrait plutôt s'appeler « le rayonnement électromagnétique », car il convient, dans l'enseignement, de préparer l'avenir; or, autant qu'on en puisse juger dès aujourd'hui, le mot *onde* est destiné à disparaître, tout au moins dans le sens de « transport d'énergie sans l'intermédiaire des corps matériels ». Que le lecteur ne s'imagine pas qu'il y ait, dans ce fascicule de Fortrat, une manière d'initiation à la T. S. F.; à peine, quatre pages (sur 120) s'occupent du principe des radiocommunications; ce fascicule a une portée plus générale : définition du rayonnement, théorie électromagnétique de la lumière (y compris le passage de la lumière dans les cristaux, la réflexion, la réfraction et l'absorption), la thermodynamique des radiations (lois de Kirchhoff, de Stefan, de Wien, de Planck), où il y a lieu de signaler une fort utile distinction (p. 95-96), entre « rayonnement intégral » et « rayonnement normal ».

En somme, l'ouvrage complet de René Fortrat permet, en sept opuscules de 100 pages, de 10 francs chacun, d'acquérir une première idée de la physique actuelle, à celui qui possède des rudiments de mathématiques.

(3) Ainsi, il serait préférable, en électrostatique, d'employer le mot *influence* au lieu d'« induction » (p. 19), ce dernier étant réservé à l'électromagnétisme; de même, le mot *charge* devrait toujours remplacer celui de « masse » électrique (p. 143). Signalons une confusion (p. 156) entre noyau et proton; un passage fort obscur (p. 65) sur la force électromotrice et la différence de potentiel (alors que tout deviendrait concret et quasi-évident grâce aux électrons); des erreurs numériques (p. 159) sur les potentiels d'ionisation; le maintien (p. 149-150) d'une théorie désuète sur les réactifs colorés, etc.

§

Nous avons indiqué en son temps (4) la parution d'un ouvrage de vulgarisation. **J'ai compris la T. S. F.**, où un ingénieur russe, E. Aisberg, se montrait décidé à entrer résolument dans la voie que nous préconisons, c'est-à-dire à parler d'électrons, même quand, comme lui, on s'adresse aux profanes. Il y avait là un effort pour rester accessible, pour éliminer « tout ce qui est démodé ou ancien ». Sous forme de seize causeries, l'auteur parle du courant, des lampes à trois électrodes, des condensateurs et des selfs, des antennes et des cadres, de la modulation et des battements. Mon compte rendu dénonçait un certain nombre d'imperfections assez graves, qui risquaient de fausser les idées d'un débutant. Pour sa rareté, le fait vaut d'être noté : faisant trêve aux récriminations amères (5), l'auteur s'est courageusement remis au travail, et il trouva, chez son éditeur, une parfaite compréhension des choses : ainsi on n'a pas hésité à refaire une dizaine de figures et à remplacer vingt-cinq ou trente passages défectueux. Cette deuxième édition est donc au point : son ton enjoué et familier lui attirera certainement de nombreux lecteurs. Ainsi que je l'exprimais jadis (6) : « A côté de l'excellent volume de Gutton (7), il y a place pour un livre un peu plus élémentaire, à la fois minutieux dans les explications et limité à un plus petit nombre de dispositifs. »

Ce vœu n'a été exaucé qu'au bout de six ans...

§

Il serait tout de même temps d'en finir avec **l'éther**, qui ne figure plus que dans les écrits des vulgarisateurs incompétents. Ainsi que le fait remarquer Emile Meyerson (8), tou-

(4) *Mercure de France*, 15 mai 1929, p. 181-182.

(5) A propos de la critique scientifique en général, André George écrit, fort justement, dans *La Vie intellectuelle* du 10 décembre 1929 : « De quoi se plaint-on et que risque-t-on si l'on demeure irréprochable? Ceux qui gémissent me font un peu, je l'avoue, l'effet des adversaires du *carnet de coupons*, dont nous menaçait je ne sais quel ministre. Ma naïveté m'empêcha toujours de comprendre en quoi le fameux carnet pourrait bien gêner les auteurs des déclarations exactes. En science, comme en matière fiscale, les gens sans reproche peuvent être sans peur. »

(6) *Mercure de France*, 15 avril 1924, p. 472.

(7) *Télégraphie et téléphonie sans fil*, Armand Colin.

(8) *De l'explication dans les sciences*, I, p. 178, Payot, 1921.

jours fort bien renseigné, « l'éther n'est qu'un prête-nom du vide, puisque, comme l'a constaté Maxwell, les propriétés de l'éther sont celles du vide et que, selon W. Nernst, l'hypothèse de l'éther n'est que la théorie du vide ». Nous rappelions récemment (9), en parlant de Maurice Schlick, que le mot *éther* doit être remplacé tout simplement par le mot *vide*, car l'existence de l'éther « n'est nulle part constatable », et il n'existe aucunement « comme substance dans le sens traditionnel du terme ». Le physicien français Ch. Fabry indique fort justement que, « si on essaie d'imaginer l'éther, on arrive à des résultats absurdes », et le savant russe J. Frenkel est encore plus net : « l'éther est relégué au rang des antiquités périmées, et ce n'est pas une grande perte ».

Cette épidémie d'« éthéromanie » — si l'on ose dire, — qui s'empare des publicistes ignorants, nous la décelons aujourd'hui chez deux militaires, le commandant Paul Brenot et le général Henri Cartier.

Le premier vient de publier (Plon), avec une préface du général Ferrié (!), une brochure intitulée *A la conquête des ondes : la T. S. F.*, où il n'est question que d'éther, de molécules d'éther, où il recommande (p. 89) d'« agiter ce fluide », etc. La brochure est, par ailleurs, bourrée d'erreurs grossières: ainsi (p. 23, 40, 72), « les charges parcourent l'antenne » avec des vitesses « de centaines de milliers de kilomètres par seconde »; or, elles restent *quasiment sur place*. Brenot parle aussi « d'une lente désagrégation de la matière » (p. 91) dans les lampes de T. S. F., ce qui ne signifie rien. Il n'a pas eu vent (p. 29) de la « soudure » (1923) de l'infrarouge et des ondes hertziennes, mais il affirme :

> Après les ondes de l'infrarouge, apparaissent les ondes calorifiques (p. 17);
>
> Nous rappelons que les radiations infrarouges sont intermédiaires entre les radiations lumineuses et les radiations calorifiques; un corps chauffé progressivement émet des rayons infrarouges, au moment où il va devenir rouge sombre (p. 129);

alors que « ondes calorifiques », c'est tout simplement le terme (désuet) par lequel on désignait l'infrarouge. On comprend mal que le Directeur de l'Ecole Supérieure d'Electri-

(9) *Mercure de France*, 15 février 1930, p. 166.

cité ait fait appel à un conférencier dont la culture générale est bien inférieure à celle d'un licencié de physique. Mais on trouve tout naturel que ledit Brenot écrive :

Les matériaux, que la science donne à la raison, restent misérables (p. 11),

car il est bien humain de mépriser ce qu'on ne connaît pas.

Quant au général Henri Cartier, qui est le « grand savant » des périodiques de « radio pour tous » (tel *Radiomagazine*), il écrit, dans *Radioélectricité et Q. S. T. français* (février 1930), un article de dix colonnes sur les « théories modernes ». Libre à lui de trouver obscure la notion expérimentale de rayonnement et de comprendre ce qu'est « l'énergie électronique diffusée dans l'éther et propagée par ce fluide » (!). Mais il exagère quand il s'imagine que la vitesse du son dans l'air ne dépend pas du mouvement de la source sonore ou encore quand il croit que Davisson et Germer (1927) ont diffracté de la lumière : ne comprend-il donc pas ce qu'il lit (10) ? La conclusion mérite d'être reproduite :

La rigidité des nombres ne peut s'appliquer à la complexité des phénomènes et de la vie. Je crois que la conception de Pythagore est fausse. Serait-elle vraie..., elle est tellement déprimante et dangereuse qu'il faudrait la combattre énergiquement...

Beau sujet de pendule : un général poursuivant la Vérité effarouchée et la menaçant de coups de plat de sabre...

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

André Fourgeaud : *La Rationalisation. Etats-Unis, Allemagne* (Taylorisme. Socialisme rationnel. Fordisme. Normalisation. Agriculture. Concentration. Moules économiques et juridiques), Payot. — *Réformateurs sociaux. Condorcet*, par Ferdinand Buisson. *Jaurès*, par E. Vandervelde, Alcan. — Mémento.

Qu'est-ce que c'est que cette **Rationalisation** dont on parle tant aujourd'hui, et comme d'une découverte merveilleuse et

(10) L'auteur de ces lignes avait cependant bien écrit (*Matière, Electricité, Radiations*, p. 107) : ces physiciens découvrirent « une analogie profonde entre la matière et le rayonnement, en réalisant pour la matière (*sic*), une expérience que J. Fraunhofer avait effectuée sur le rayonnement un siècle plus tôt. »

insoupçonnée? C'est semble-t-il, d'après les premières indications de M. André Fourgeaud, quelque chose de bien simple et même de bien vieux; c'est le fait de rechercher et appliquer dans l'industrie les rendements à haute intensité en introduisant les meilleures méthodes de production, et aussi le fait de s'efforcer de raccourcir les routes de la circulation depuis le producteur jusqu'au consommateur. Et tout le monde, en vérité, fait ça! C'est pourquoi notre auteur cherche une explication plus neuve et veut que la rationalisation ne soit pas seulement une nouvelle doctrine économique, mais soit aussi une nouvelle doctrine sociale, qui permettrait à tous les hommes de boire, comme il le dit, à la coupe du bonheur matériel, et ce séduisant programme serait réalisé par des ententes dans le plan syndical entre producteurs, intermédiaires et consommateurs en ce qui concerne les normes de fabrication, livraison, facturation, etc.

M. Fourgeaud, ici, assure que cette normalisation est à égale distance du socialisme et du libéralisme. Mais en ceci, il fait certainement erreur, car il faut choisir. Si les accords dont il parle sont librement consentis, expression dont il se sert, nous restons dans le plan libéral et antisocialiste, mais s'il s'agissait d'organisations imposées par les syndicats professionnels, on tomberait dans le plan socialiste et antilibéral. Les économistes ont toujours préconisé la recherche du moindre effort (Yves Guyot a même écrit un livre sur l'*Economie de l'effort*) et ne sont nullement hostiles, — au contraire! — à la coordination, à la coopération, à la normalisation, à l'arithmétisation préventive des crises et à tous les autres moyens, affublés de vocables plus ou moins pédants, de rendre librement le travail plus productif, plus facile et plus rémunérateur; mais ils se méfient énormément des moyens de réaliser la même chose artificiellement, c'est-à-dire par la contrainte, celle-ci fût-elle enguirlandée des considérations les plus éloquentes et des statistiques les plus séduisantes, car ils ne savent que trop que l'éloquence n'a aucune valeur scientifique et que la statistique est souvent l'archimensonge, *damned liar*.

Assurément tout ce que dit M. André Fourgeaud des réalisations essayées de cette rationalisation, tant aux Etats-Unis

qu'en Allemagne, est du plus haut intérêt, et les spécialistes de la matière devront connaître ses études du taylorisme et du fordisme, des « concerns » et des cartels; l'abondante bibliographie qu'il joint à son ouvrage montre avec quelle conscience il a étudié sa matière, le schéma qu'il donne de l'organisation de la rationalisation et de la normalisation en Allemagne (*reichskuratorium für wirtschflichkeit,* ils nous dépassent encore pour la beauté des vocables!) fera la joie de ceux qui aiment les échafaudages de comités et sous-comités, mais nous en revenons toujours au duel inévitable de la liberté et de la contrainte dans la lutte pour l'amélioration du bien-être humain, duel qui est la pierre de discrimination, et d'achoppement.

M. Fourgeaud, en dépit de ses déclarations de neutralité, a pris parti; il est pour la contrainte, pour ce qu'il appelle l'économie dirigée. Il part de cette idée, commune à tous les socialistes, que tout va de mal en pis dans le monde économique libre et que tout irait de bien en mieux si on appliquait les cautères marxistes et si on avalait les orviétans cégétistes; et dans ses développements, il emploie volontiers toute la phraséologie chère aux socialistes, qui nous ferait vomir, nous qui n'aimons pas les orviétans. Nous lui accorderons sans doute que l'économie politique et sociale est, comme toutes les choses humaines, du domaine du relatif et de l'approximatif, et encore et surtout que la société ne doit pas se laisser aller à l'individualisme absolu, à l'absence de toute autorité; l'anarchie, entendue dans le sens de suppression de l'huissier, du gendarme et du sergent de ville, est pure niaiserie; c'est en ce sens qu'on peut parler de société dirigée et parfois d'économie dirigée; mais si, sous prétexte de direction, on organise la coaction, tout change. M. Fourgeaud, ayant à choisir entre le régime de la rationalisation à l'américaine basée sur le travail personnel et la libre initiative, et celui à l'allemande basé sur la discipline, la bureaucratie et la diminution de la production en cas de crise, préfère celui-ci, bien qu'avouant que le communisme intégral est à deux pas de cette conception allemande. Ceci suffit à le faire juger et condamner; et l'assurance par lui avancée que son organisation s'accomplirait non pas sous l'égide de l'Etat politique dont la vie est

faite de la lutte des classes (grave erreur, l'Etat marxiste vit en effet de la lutte des classes, l'Etat libéral vit de leur concorde), mais d'un Etat technique, à créer lui-même, n'est pas pour nous rassurer. Le syndicalisme des producteurs ne serait probablement pas un syndicalisme de directeurs d'industries, mais d'ouvriers, lesquels sont beaucoup moins intéressés à la production qu'à la rétribution salariée, voient de mauvais œil la compétence même technique du contremaître et de l'ingénieur et nient celle du grand organisateur, lequel crée l'industrie, et du grand inventeur, lequel crée la science; en sorte que ceux qui, comme notre auteur, font confiance absolue au syndicalisme, se trompent (il en serait autrement d'une confiance relative, et d'un syndicalisme libre et librement harmonisé avec les libres initiatives des individus ou des associations) et ne s'aperçoivent pas qu'ils font le jeu du socialisme, même le pire, de ce communisme devant lequel ils disent pourtant reculer, espérons d'horreur. Il n'y a de vérité que dans le travail libre, initiatif, responsable, seul digne de l'homme, seul capable d'activer la production, d'accroître le bien-être et de maintenir la civilisation morale et matérielle. En dehors de ce travail-là, tout ce qui est travail esclavagé est odieux, toute contrainte même mutuelle est tyrannique, et tout syndicalisme qui aurait pour but d'exercer cette contrainte est plus que suspect.

Je n'en veux, pour finir, que cet exemple. M. André Fourgeaud vaticinant (tous les socialistes vaticinent : Demain on sera heureux!) s'exprime ainsi : « La poursuite du progrès (et mieux sans doute le progrès lui-même) sera le fruit de cette double pression exercée sur les organisateurs du travail, celle des syndicats ouvriers poussant à une diminution de l'effort et à une augmentation du salaire; celle des syndicats ou coopératives d'usagers poussant à une amélioration de la qualité et à une baisse des produits. » Il est difficile d'entasser plus d'erreurs en moins de mots. Tout ce que l'auteur vient de dire sera le fruit d'abord et avant tout du génie d'invention scientifique, et ensuite du génie d'organisation et de direction, et après de l'esprit d'épargne qui a permis de créer des capitaux et de l'esprit d'intelligence et de hardiesse des détenteurs de ces capitaux; et bien après viennent la compétence technique

des exécuteurs, chefs et ouvriers, et l'action accélératrice ou modératrice des clients. Tout ceci est l'évidence même et un publiciste aussi distingué que l'auteur devrait bien s'en rendre compte. Mais la folie socialiste et socialisante a vraiment détraqué tous les cerveaux!

Une *Collection de Textes de* **Réformateurs sociaux** qui a déjà publié trois volumes sur Fénelon, Lamennais et Proudhon vient d'en faire paraître deux autres, l'un sur Condorcet avec préface de Ferdinand Buisson, l'autre sur Jaurès, avec préface d'Emile Vandervelde, et c'est une heureuse occasion de se rafraîchir les idées sur ces deux célébrités.

Condorcet fut mieux qu'une célébrité, ce fut un grand homme, mathématicien de premier ordre et membre de l'Académie des sciences à 26 ans, et aussi un politique qui aurait pu être un grand homme d'Etat. Assurément, il avait les défauts de son temps, notamment la sensibilité jean-jacquiste et l'étroitesse d'esprit voltairienne, mais il en avait aussi les qualités, et si la Révolution n'avait pas déraillé presque dès le début, il en serait devenu le grand dirigeant. Il voyait plus clair, plus loin et plus juste que ses contemporains. Lors du voyage à Varennes de Louis XVI, il fut à peu près le seul à demander la proclamation de la République. Le livre dont je parle donne justement le texte de son *Avis aux Français sur la Royauté*, paru dans le premier numéro (juillet 1791) du journal *Le Républicain*, qu'il fonda à ce moment-là. S'il avait fait partie alors de la Constituante, peut-être aurait-il fait accepter par l'Assemblée la déchéance du roi fuyard et la proclamation de la République, et c'eût été le salut de la France et du million de pauvres diables dont le terrorisme jacobin porte la responsabilité sanglante, et c'eût été aussi le salut de Louis XVI lui-même, qui serait allé vieillir paisiblement à Vienne avec tous les siens. Condorcet aurait probablement été le premier président de cette République, et comme il n'y aurait eu ni massacres de septembre ni fournées de la guillotine, il n'aurait même pas eu à envoyer à de justes galères le sinistre trio de Marat, Robespierre et Danton. Au bout de ses quatre ans de présidence, en juillet 1795, il aurait cédé la place à un autre, et la France aurait poursuivi un destin heureux et pacifique. Hélas, on sait qu'il en fut autrement, et

Condorcet fut lui-même une des victimes du remous. Bien qu'il ne fût pas du parti girondin, il avait été proscrit avec les personnages marquants du groupe, et on finit par le trouver mort dans le bois de Clamart; avait-il été frappé d'une attaque d'apoplexie, ou s'était-il empoisonné? On ne sait au juste, mais sa fin n'en fut pas moins regrettable, car il aurait pu encore écrire de belles œuvres littéraires. Son *Esquisse du tableau des progrès historiques de l'esprit humain,* qu'il écrivit hâtivement pendant qu'il se cachait comme proscrit, n'est pas une œuvre de premier ordre, et l'*Essai sur les Mœurs,* de Voltaire, peut dispenser de lire cette resucée; mais dans d'autres conditions de travail et de liberté d'esprit, peut-être eût-il pu donner une œuvre forte. Du moins les *Avis d'un proscrit à sa fille,* qu'il écrivit à ce moment (vers 1794) pour sa fille, qui heureusement lui survécut, sont une œuvre d'une hauteur morale indéniable. Cette dizaine de pages que M. Ferdinand Buisson a eu le bon esprit de reproduire fait honneur à la magnanimité et à la sensibilité de Condorcet; c'était non seulement un grand esprit, mais encore une belle âme.

Jaurès, lui, n'était qu'un orateur, mais abondant, éloquent, stupéfiant; peu d'hommes ont été aussi bien pourvus que lui de certaines qualités d'esprit, le don d'assimilation, le don de mémoire et le don d'improvisation. Tout cela, il est vrai, n'est pas grand'chose, et Jaurès est loin de pouvoir être dit grand esprit; d'autant que tout ce qu'il déclame a l'air de lui être soufflé par quelqu'un; ses idées sur l'*Armée nouvelle* sont celles, on le sait, du commandant Gérard, et ses idées sur l'*Histoire de la Révolution* doivent probablement être de quelqu'autre. Il connaissait assez bien la philosophie allemande et naturellement avait étudié le socialisme allemand, qu'au fond il désapprouvait (il était beaucoup plus proudhonien que marxiste) mais qu'il n'a jamais osé condamner ouvertement (il ne faut pas demander du courage s'esprit aux politiciens, surtout socialistes), mais pour tout le reste il était d'une ignorance et d'une médiocrité d'esprit lamentables.

Etait-ce une grande âme? Il aurait fallu le voir pendant la guerre, et, à ce point de vue, on peut déplorer le crime stupide d'un fanatique qui l'abattit le jour de la déclaration de guerre. Certes, Jaurès avait été terriblement imprudent en travaillant

pendant de longues années à désarmer la patrie dans l'espoir insensé que ses camarades allemands n'en profiteraient pas, mais sa folie coupable avait été partagée par tous nos socialistes à nous (car je ne crois pas qu'un seul, comme aurait fait Proudhon, nous ait crié *casse-cou!* entre 1888 et 1914, pendant le quart de siècle que le Kaiser employa à préparer plus ou moins âprement son grand coup). Et alors il aurait été intéressant de voir quelle attitude le grand tribun, continuant à vivre, aurait adoptée. Aurait-il été pour l'Union nationale et la lutte contre l'ennemi, comme Jules Guesde et autres socialistes? Ou aurait-il trébuché comme Caillaux et autres socialisants dans le maquis des tractations défaitistes? Ceci, personne ne le saura jamais; mais, malgré tout, on peut espérer que Jaurès se serait conduit en bon, brave et digne Français, et qui sait même si, plus sage et plus sain d'esprit que ses camarades politiciens, il ne serait pas devenu, comme Gustave Hervé, un patriote effervescent et le successeur enflammé de Paul Déroulède?

Mémento. — Lucien Deslinières : *Le Socialisme reconstructeur. L'Organisation socialiste.* France-Editions, 7, cité Adrienne. Enfin! M. Lucien Deslinières a fini son grand ouvrage dont le volume ci-dessus est le sixième et dernier. L'auteur a eu raison, certes, de rompre avec le marxisme, le premier de ses volumes s'intitulant *Délivrons-nous du marxisme,* mais en vérité, je ne puis pas voir la différence doctrinale qu'il y a entre son système et celui de Karl Marx; des deux côtés, c'est la même intransigeance arrogante et assurance; la dernière ligne de ce dernier volume est celle-ci : Le socialisme résout toutes les questions. Tout simplement! Que répondre à de pareils illuminés? En dépit de sa bonne volonté antimarxiste, M. Lucien Deslinières, du fait qu'il supprime liberté, propriété, contrat, épargne, capital, etc., retomberait exactement « dans l'ornière marxiste » pour reproduire le titre d'un autre de ses six volumes; et ornière est ici litote pour fondrière. Son desliniérisme aboutirait aux mêmes catastrophes que le marxisme et comme il ne voudrait pas en convenir et accuserait la perfidie bourgeoise, ne devrait-il pas en arriver, lui aussi, aux fusillades et mitraillades? — Jean Dumer : *Ma France, où vas-tu? Le cri d'un homme qui a vécu et vu.* Pernot, 4, rue du Cardinal-Mercier. Une plaquette du même genre. La naïveté de certains est désarmante. « Tout Européen, assure M. Dumer, a droit à la même base de revenus que l'Américain. » Mais, même si l'on établit les Etats-Unis d'Europe

sans douanes à l'intérieur, Européens et Américains n'auront jamais que la base de revenus que leur permettront respectivement leur travail et leur épargne. L'auteur a d'ailleurs raison de prôner le libre-échange en Europe; mais pourquoi pas dans le monde? — *La Revue des Etudes coopératives*, dans son dernier numéro trimestriel, publie le voyage d'études et de documentation organisé par la Fédération nationale des Coopératives de consommation auprès du Centrosoyus russe et exécuté, bien entendu, sous le contrôle et la direction des Soviets. Le rapport est naturellement élogieux, mais il serait intéressant de savoir si un seul des 17 délégués parlait ou seulement comprenait le russe. Et puis comment peut-il y avoir de vraies coopératives de consommation dans un pays où il n'y a pas de libre production ni de libre circulation? Les avantages réalisés par ces coopératives ne sont autre chose que des faveurs accordées par l'unique producteur et en fait comme on ne peut faire partie de ces coopératives que si on montre patte blanche, ou mieux rouge, on peut dire que c'est un moyen très habile que les Soviets ont trouvé de privilégier leurs servants politiques par rapport aux autres qui crèvent de faim. Il est bien fâcheux que le délégué Poisson et ses 16 camarades ne s'en soient pas aperçus; mais s'ils s'en sont aperçus et ne l'ont pas dit, que penser d'eux?

HENRI MAZEL.

GÉOGRAPHIE

André Allix : *L'Oisans, étude géographique*, 1 vol. in-8° de 915 p., 55 planches photographiques, Paris, A. Colin, s. d. [1929]. — Marcel Poëte : *L'évolution des villes, la leçon de l'antiquité*, 1 vol. in-8° de 360 p., 32 pl., Paris, Boivin et Cie, 1929. — [E.-F. Gautier], *L'aménagement du Sahara*, mémoire couronné par l'Académie des Sciences coloniales, 1 vol. in-4°, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1928. — Mémento.

Depuis un quart de siècle, la géographie de la France s'est enrichie d'un assez grand nombre de monographies régionales, faites selon des principes de méthode scientifique qui ont pu paraître au début un peu incertains, mais qui ont peu à peu gagné en précision et même en rigueur. De sorte que, si les nouvelles monographies ont moins de chances que les anciennes de trébucher dans la fantaisie ou dans les hors-d'œuvre, en revanche, elles risquent un autre inconvénient : celui de ressembler à des travaux d'école, à des recueils de fiches assemblés toujours de la même manière, où les auteurs sont dispensés de faire preuve de toute originalité per-

sonnelle. Nous avons déjà vu de ces travaux, utiles sans doute, mais d'une utilité limitée. Je me hâte de dire que la volumineuse étude d'**Un pays de haute montagne, l'Oisans**, par André Allix, ne rentre pas dans cette catégorie. Bien que bourré d'érudition et respectueux des pontifes, l'auteur ne renonce jamais à avoir une vue personnelle des choses, et à la dire. Il y est autorisé par de longues années d'observations sur le terrain. Il a fait son travail en plein air. Je l'en félicite. La géographie, souple discipline de culture générale, d'universelle curiosité et de compréhension, ne se construira jamais selon des règles rigides. Elle a sa méthode, qui suit, selon les cas, celle des sciences naturelles et celle des sciences sociales, la première surtout. Mais les sciences naturelles elles-mêmes admettent toujours un coefficient personnel d'observation et d'interprétation, et ce sont les esprits les mieux doués sous ce rapport qui les ont le mieux servies.

Toutefois, on est un peu effrayé de la masse énorme de papier imprimé consacrée à un aussi petit pays que l'Oisans... Plus de neuf cents grandes pages in-8° pour mille kilomètres carrés de montagne, pour treize mille habitants... L'*humour* britannique dirait volontiers que chaque kilomètre carré peut avoir sa page, et que tout groupe de treize ou quatorze habitants, jusqu'aux vieillards et aux petits enfants, peut avoir aussi la sienne...

On peut remarquer, à ce propos, que les monographies régionales tendent à restreindre de plus en plus leur sujet. Naguère, c'était une vraie *région*, coïncidant avec une grande portion d'ancienne province, ou avec une province entière, ou même avec plus d'une. Personnellement, je n'avais pas hésité, il y a vingt ans, à m'attaquer à la Basse-Bretagne, c'est-à-dire à une étendue correspondant à peu près à deux départements. Aujourd'hui, le cadre vraiment régional est à peu près abandonné. André Allix, avec son Oisans, ne nous décrit qu'un *pays*, et un petit pays. Et il lui faut neuf cents pages pour cela. Que l'on veuille bien se reporter à l'article où, ici même, j'ai essayé de définir la région naturelle au point de vue de la géographie (*Les Aspirations régionalistes et la Géographie, Mercure de France* du 1er août 1928).

Pourquoi ce rétrécissement des champs d'observation? C'est

que les analyses de la structure du sol, des paysages et des modalités de la vie humaine se font de plus en plus minutieuses, serrées, compliquées et exhaustives. C'est que la géographie, devenue zone de confluence de la géologie, de la climatologie, de la botanique, de la zoologie et de l'histoire, les admet toutes portes ouvertes chez elle, avant de parler en son propre nom; et cependant, elle a le droit et le devoir de parler aussi pour son compte, et sur ses propres observations. Ces procédés compliqués ne sont possibles qu'avec un champ d'observations restreint, et cette étroitesse du champ ne suffit pas toujours à empêcher une certaine impression de fouillis. « Les arbres empêchent de voir la forêt. »

Il serait bon, selon moi, pour arriver aux vues d'ensemble, hautement philosophiques et incontestablement fécondes, que la géographie peut et doit nous révéler sur la destinée de la terre et sur la destinée humaine, de procéder à une ventilation plus énergique des faits de surface, ou tout au moins à un classement de perspective qui ferait mieux ressortir les choses essentielles.

Cela dit, je reconnais le puissant intérêt du livre d'André Allix. Sur ce massif montagneux du Dauphiné qui culmine à la Barre des Ecrins et que l'on a justement appelé le *Massif central* des Alpes françaises, il dit tout, et il sait tout, parce qu'il a tout vu par lui-même, parce qu'il a cheminé par les routes, les sentiers, les pentes, les neiges et les glaciers, et parce qu'il a lu tout ce qui a été dit avant lui sur ce canton de l'Oisans dont les annales sont déjà assez anciennes pour qu'il soit possible, non seulement de suivre l'évolution de la vie humaine en haute montagne, mais même de saisir sur le fait certaines transformations de géographie physique, — chose extrêmement rare.

Ainsi, nous savons tous que le lac de montagne, formation glaciaire, résultante d'un verrou de barrage, est destiné à se vider dans la suite des âges et à devenir une plaine alluviale. Nous rencontrons partout des preuves de l'existence de lacs anciens disparus. Nous savons que les lacs actuels se videront. Mais les sociétés historiques n'ont guère vu qu'une fois ce phénomène, lorsque l'ancien lac de l'Oisans, à la suite de son gonflement passager et de la grande rupture de 1219, se

vida du XIIIe au XVIe siècle pour faire place à la plaine dont Bourg-d'Oisans est le centre.

Au point de vue humain, l'Oisans nous offre l'attachant spectacle d'une lutte difficile, qui dure toujours, — car le pays, malgré le développement électrique de la Romanche, demeure profondément rural, — entre une nature presque arctique par l'altitude et l'homme acharné à lui faire produire, selon le rythme de la plaine, ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture et pour celle de son bétail. Assurément, le nombre de ces vigoureux lutteurs de la terre diminue. Mais André Allix ne croit pas à une désertion totale. Il est de fait que la décroissance du peuple des montagnes semble en voie de se ralentir et de s'arrêter. Je l'ai constaté moi-même, cette année, dans le Dévoluy, où j'ai dû réformer mes conclusions un peu pessimistes d'il y a dix ans.

D'admirables planches photographiques, quelques-unes en tours d'horizon et en panoramas, illustrent le livre d'André Allix. Ce sont des documents de premier ordre.

§

Marcel Poëte représente chez nous, avec une grande autorité justifiée par de remarquables travaux, l'*urbanisme* scientifique, c'est-à-dire la discipline qui veut organiser rationnellement l'habitat humain dans les grandes villes, non pas en suivant terre à terre les conceptions théoriques des architectes et des entrepreneurs, mais en soumettant ces conceptions aux leçons données par la géographie, par l'histoire, par les sciences économiques et sociales. Rien de plus justifié, surtout à l'heure présente, où le développement pléthorique des grandes villes se fait souvent d'une manière un peu désordonnée, au milieu d'un foisonnement d'intérêts particuliers qui ne se soucient ni de l'intérêt général, ni de l'avenir. Nous le savons bien ici, où la pratique des lotissements a fait à Paris une déshonorante ceinture de gourbis inhabitables et malsains, générateurs de misère, d'épidémies, de ressentiments sociaux et de tendances anarchiques...

Dans un beau livre nourri de faits et d'idées, **Introduction à l'urbanisme, l'évolution des villes, la leçon de l'antiquité**, Marcel Poëte expose d'abord les principes généraux de l'évo-

lution urbaine, déterminée essentiellement par le *cadre géographique* et par *le site*. Le cadre géographique, c'est principalement un nœud de routes terrestres, fluviales ou maritimes; mais cela peut être aussi autre chose : le voisinage de mines de houille, de fer, ou de métaux précieux par exemple; il y a même des villes déterminées géographiquement par des causes immatérielles, telles que les capitales religieuses, ou même les capitales politiques dont l'emplacement est choisi par rapport à une fédération d'Etats dont elles sont le centre (Australie, Etats-Unis, Canada.) Le *site*, c'est l'emplacement de la ville avec les ressources immédiates que lui et ses environs offrent à la population, soit pour la construction et la disposition des maisons, soit pour la nourriture des habitants. Le *site* joue un rôle aussi grand que le *cadre* dans la fondation et dans le développement primitifs de la ville; mais ensuite, son influence s'affaiblit souvent; il peut même être difficile d'en dégager la signification et l'importance premières.

Marcel Poëte, après une revue rapide des grandes villes du monde moderne, analyse en détail la structure des villes du monde antique en Egypte, en Chaldée, en Assyrie, et surtout dans le monde grec et dans le monde hellénistique où se font déjà entrevoir quelques linéaments de la ville moderne. Il est difficile de concentrer en moins de pages une somme aussi riche d'érudition puisée aux meilleures sources. Ce volume appelle certainement et fait désirer une continuation. Rien ne serait plus intéressant qu'une étude détaillée de la chute et de la renaissance des villes au moyen âge.

§

L'Académie des Sciences coloniales avait mis au concours pour 1926, avec un prix de 12.000 francs, un sujet dont le seul énoncé comble de stupeur le Français moyen : **l'Aménagement du Sahara**. Oui, c'est bien de cela qu'il s'agit, l'Académie des sciences coloniales l'expliquait par une glose compendieuse, mais claire. Le prix a été décerné en 1928 à un mémoire que l'auteur, E.-F. Gautier, professeur à l'Université d'Alger, a commencé, d'une manière un peu singulière, par une déclaration de guerre aux *intellectuels*, dont il est lui-

même un remarquable échantillon, et qui du reste n'en peuvent mais.

Ce mémoire me fait penser, par contraste, à l'excellente géographie du Sahara produite par le même auteur, et me fait penser aussi à la jument de Roland. Il est brillant, attachant, nourri de choses, plein d'observations personnelles, débordant d'érudition. Il lui manque une seule qualité, une bien simple et modeste qualité. Laquelle? Le bon sens.

Comment parler d'*aménager*, c'est-à-dire, colonialement parlant, de mettre en valeur par l'exploitation agricole, pastorale ou forestière, une immense surface à jamais aride, *le plus beau désert* de la planète, dit Gautier lui-même, *le cœur mort* de la planète, diraient d'autres, où, selon les meilleurs géographes, Gautier compris, le domaine de la mort ne cesse de grandir par le desséchement croissant?

Gautier lui-même le sent si bien qu'il est obligé, pour alimenter sa démonstration, de nous parler des Hauts-Plateaux d'Algérie, de la région sahélienne du Niger et des pays bas du Tchad. Mais ces pays-là ne sont point le Sahara. La définition du Sahara ne se prête à aucune ambiguïté.

Il y aurait un seul cas où, non pas tout le désert, mais un point ou quelques points du désert pourraient être appelés à la vie : celui où l'on découvrirait quelque part dans le Sahara d'importantes ressources minérales. Or, jusqu'ici, malgré d'actives recherches, on n'a rien trouvé. Gautier l'avoue lui-même. Et la découverte d'une mine d'or, par exemple, n'amènerait la vie que sur un seul point, comme à Kalgoorlie dans le désert australien.

Au fond, tout ce bruit autour d'un aménagement impossible n'est fait que pour préparer l'opinion française à accepter le coûteux et malfaisant projet d'un chemin de fer transsaharien : la dernière partie du mémoire de Gautier le prouve bien.

Mémento. — Je ne puis que recommander très chaudement l'excellent *Atlas-guide géographique Alpina*, publié par Ernest Granger (Editions Alpina, 30, rue des Francs-Bourgeois). Ce volume, d'un format commode (format de poche), est fait sur le modèle du *Calendario Atlante de Agostini* italien et lui est nettement supérieur. Vingt-quatre cartes d'une clarté parfaite. Renseignements sta-

tistiques de géographie physique, politique et économique sur l'univers entier, plus développés, comme il est juste, sur la France et sur son empire colonial. Il est difficile de mettre à la portée du public, d'une manière plus commode, une telle masse de notions utiles.

CAMILLE VALLAUX.

FOLKLORE

Marguerite Gauthier-Villars : *Chansons du Dauphiné (Villard de Lans)*, in-8°; musique notée, cartes; Paris, Rouanez. — L. Pinck : *Verklingende Weisen, Lothringer Volkslieder*, 2 vol., in-8° musique notée, bois gravés; Lothringer Volkszeitung. — Mathias Tresch : *La Chanson populaire luxembourgeoise*, in-4°; Luxembourg, Victor Buck. — Edgar Piguet : *L'Evolution de la Pastourelle du XIIe siècle à nos jours*, in-8°; Bâle, Société suisse des Traditions populaires. — P. Coirault : *Recherches sur notre ancienne chanson populaire traditionnelle;* 3 fasc. in-8°; Paris, Institut Général Psychologique.

Mlle Marguerite Gauthier-Villars, la sœur de Willy, a fait une vraiment bonne et nouvelle collection de **Chansons du Dauphiné,** ou plutôt de chansons de la région du Villard de Lans qui, jusqu'alors, n'avait pas été étudiée du point de vue folklorique; Vincent d'Indy a recueilli seulement des chansons du Vercors, Tiersot celles des massifs montagneux alpestres proprement dits. Comme le remarque l'auteur, jusque vers 1886 les communications en montagne étaient difficiles et, même de nos jours, les habitants du Villard de Lans conservent encore leurs mœurs et coutumes, dont les chansons ne sont qu'une faible partie.

Les textes (avec musique) sont répartis ainsi : chants pieux; chants historiques ou légendaires; chants des fêtes de l'année; chants relatifs au mariage; chansons d'amour; chansons patoises; rigaudons. Cette dernière section est d'autant plus intéressante que les rythmes dits *rigaudons* sont spéciaux aux Alpes et encrochent par delà les Monts. Quand il y a lieu, la chanson est accompagnée d'un commentaire. Marguerite Gauthier-Villars a pris grand soin, au cours de cette recherche qui exigea beaucoup de temps, de ne pas intervenir en « savante ». Elle a noté fidèlement paroles et variantes musicales. Mais ce n'est pas le seul mérite du livre.

Toutes les fois que ce fut possible (et l'auteur rappelle, comme je l'ai fait ici et ailleurs à tant de reprises, que pour la plupart des « pays » de France on n'est pas documenté), elle a

reporté sur une carte (simple, schématique, mais c'est tout ce qu'il faut) les variantes déjà connues de la version recueillie par elle dans la région étudiée. Ces cartes ne sont qu'approximatives. Parfois, d'ailleurs, la documentation bibliographique de l'auteur est insuffisante; pour la Savoie, elle n'a pas utilisé les recueils de Ritz et surtout de Servettaz, qui est un modèle; pour les chants de la Passion, elle ignore les textes inédits que j'ai publiés dans la *Revue* de l'Institut de Sociologie Solvay; pour la Franche-Comté, elle ne connaît pas le recueil de Grospierre; elle laisse de côté la Suisse romande, si riche en parallèles; et pour la région de Guyenne, Saintonge, Aunis et Vendée, les deux volumes excellents de Trébucq. Je pourrais citer d'autres lacunes. Les spécialistes s'en apercevront. Ceci explique partiellement que les cartes de M[lle] Gauthier-Villars soient incomplètes.

Il n'empêche que, telles qu'elles sont, ces cartes manifestent à la fois un souci de méthode et une originalité de conceptions générales qui méritent l'éloge. C'est une nouvelle application de la méthode géographique. Insuffisante en ce qu'elle n'est encore fondée que sur des « sondages », c'est tout de même mieux que rien; et c'est un exemple à suivre. Ce livre est encourageant : la région enquêtée se trouve au sud-ouest de Grenoble; on aurait pu croire, et divers correspondants m'ont affirmé, qu'il n'y avait plus rien. Marguerite Gauthier-Villars démontre le contraire.

Les deux beaux volumes de l'abbé Louis Pinck ont, paraît-il, suscité des polémiques « nationalistes », qui sembleront bien ridicules dans quelques dizaines d'années. C'est un recueil de **Chansons populaires lorraines** en allemand, telles qu'on les chante encore dans un quadrilatère qui s'étend de Thionville et Sierck jusqu'à Sarreguemines et Bénestroff, c'est-à-dire dans une de ces marches linguistiques dont on connaît d'autres exemples en Europe, dans le val d'Aoste, par exemple, et la région de Teschen (Cieszyn). Allemandes par la langue, elles ne le sont pas absolument par la musique, qui souvent, comme ailleurs des deux côtés du Rhin, dérive, à des degrés divers, d'airs d'église médiévaux avec, naturellement, des adaptations diverses de timbre et de rythme. Plusieurs versions directement notées par L. Pinck sont identiques à celles que Brentano

a publiées il y a plus de cent ans; mais les informateurs, dont l'auteur donne, dans ses Appendices, la biographie, sont de vrais paysans, qui n'ont pas été soumis à des influences littéraires.

C'est même sur ce point que j'insiste ici de préférence : la difficulté, dans l'étude des chansons populaires, est souvent de savoir exactement dans quelles conditions la récolte a été faite, je veux dire si vraiment la chanson entendue dans un village ou un autre est connue de tous ou simplement apportée par un étranger, un nomade, et par suite connue seulement de deux ou trois individus. Dans ce cas, l'adjectif « populaire » ne peut plus être employé dans son sens complet. Cette observation réagit sur un autre problème, celui des origines.

Les deux cents chansons (et l'auteur en possède encore) du recueil ont-elles été inventées sur place? Ont-elles été importées? Elles ne sont pas assez anciennes, en tout cas, pour être caractéristiques d'une « race » plutôt que d'une autre.

Dans l'appendice au tome II on trouvera, non seulement des renseignements sur les villages où les chansons ont été trouvées, mais aussi sur un certain nombre de recueils manuscrits tels que le *Chansonnier* de François Juving (1816-1884) établi vers 1837, et d'autres du même genre conservés aux archives de Metz. La comparaison des versions écrites et orales autorise cette conclusion : les variations verbales ont été insignifiantes dans le cours d'un siècle. A signaler aussi la discussion tome II, page 360, sur la langue de ces chansons; les chanteurs s'efforcent de ne pas parler en dialecte, mais en allemand littéraire. Enfin L. Pinck a eu soin d'expliquer diverses coutumes auxquelles les chansons font allusion.

Ces deux volumes constituent, pour l'intérêt des chansons et pour le soin de la publication, de vrais modèles; et il faut en dire autant de l'illustration. Ce sont des bois de Henri Bacher, d'une facture naïve et directe, présentant tous les caractères des bois d'imageries populaires; rien du truquage moderne. Bacher a utilisé des thèmes locaux et les a traités à la fois par grandes masses et avec des détails minutieux, contraste qui est si remarquable dans les images d'Orléans et les premiers Georgin.

Autre marche linguistique : le Luxembourg. Grâce à

M. Tresch, qui vient de soumettre à des analyses comparatives approfondies la **Chanson populaire luxembourgeoise**, on peut saisir directement les processus d'adaptation d'un type de chanson (texte, timbre, rythme) passant d'un domaine linguistique à l'autre; un chapitre spécial traite de la chanson popularisée, si l'on peut dire, c'est-à-dire inventée par un auteur connu (Dicks, Paul Clemen, Lexi Brasseur, Goergen, etc.) comme nous avons eu en Savoie l'aveugle Collombat dont le peuple chante encore les chansons, mais a oublié le nom.

Voici les conclusions générales de M. Tresch : l'élément français et l'élément germanique se sont fondus de telle sorte dans le Luxembourg (même au sens géographique étendu du terme) que ce mélange a déterminé un « type ethnique » spécial, qui s'exprime dans les chansons comme dans d'autres éléments de la civilisation. Ces chansons populaires sont toutes connues à la fois en Allemagne et en France ou en Wallonie; la seule différence entre elles et les chansons « popularisées » est que leur auteur est inconnu, anonyme, et que d'autre part les secondes n'ont pas encore la « patine du temps », c'est-à-dire n'ont pas subi ces éliminations et ces altérations (souvent allitérations) qui estompent le caractère artificiel primitif.

Le livre est vraiment bien. Mais je ferai à l'auteur le reproche d'avoir choisi un titre insuffisant. Non seulement sont étudiés les divers types de chansons (historiques, satiriques, amoureuses, etc.), mais de plus sont décrites, en détail, à leur propos tant de coutumes diverses, rites de passage ou cérémonies périodiques, que le livre est en fait un traité de folklore luxembourgeois. Un sous-titre aurait averti le lecteur de cette richesse. Dans l'appendice, on trouvera une discussion sur la série *minne mo* signalée à plusieurs reprises dans les *Echos* du *Mercure*.

§

Les origines de la chanson populaire continuent à intriguer les savants. Voici d'abord une étude comparative approfondie d'Edgar Piguet sur **l'Evolution de la Pastourelle du XIIe siècle à nos jours.** On appelle *pastourelle* une chanson dialoguée dans laquelle un galant d'une classe plus élevée

tente, avec ou sans succès, de séduire une bergère. C'est un véritable « genre littéraire » qui apparaît d'abord chez les poètes provençaux du XIIe siècle. Faut-il le regarder, avec Groeber, Faral, etc., comme d'inspiration savante; ou avec Jeanroy, Gaston Paris, Pillet, etc., comme né dans le peuple et ensuite adopté par des milieux « aristocratiques »? Tel est le problème qu'à son tour M. Piguet essaie de résoudre. Il analyse tous les textes connus, les classe et donne une imposante bibliographie p. 182-206.

Ses conclusions sont importantes pour la théorie générale du folklore. Un premier point acquis est l'origine *française* du genre; un autre, que la pastourelle populaire est une survivance de la pastourelle classique, littéraire; enfin il n'existe aucune preuve de l'existence du thème indépendamment de la pastourelle littéraire; mais le peuple ne cherche pas si loin et regarde la pastourelle comme son bien propre; l'ayant adoptée, elle est devenue populaire. Et comme pour d'autres thèmes on arrive aux mêmes conclusions, il s'ensuit que *littéraire* et *populaire* ne peuvent pas s'opposer.

J'adopte volontiers, quant à moi, cette solution qui coupe le nœud gordien. Mais on n'est pas plus avancé pour cela; et M. Piguet ne l'est pas non plus. Car il dit : « une chanson, un thème n'est pas *populaire* en soi, par son origine, mais uniquement par son *degré d'adaptation* aux idées, aux goûts, aux moyens d'expression du peuple », et il rejoint ainsi Mathias Tresch. Mais... qu'est-ce que cette adaptation, et qui a des degrés? Comment se manifeste-t-elle? Ici les formules psychologico-sociologiques ne font pas l'affaire. On désire savoir comment, par quoi le thème littéraire se distingue de sa forme *adaptée :* vocabulaire? métrique? timbre musical? rythme? Dire qu'elle est plus grossière ne signifie rien. Et puisque (ici aussi, je suis d'accord avec M. Piguet), la même observation vaut pour les thèmes de contes et de farces, pour les costumes et, je l'ai dit dans mon petit *Folklore,* pour les arts dits populaires, il faut admettre qu'on se trouve en présence d'un phénomène spécial, ayant ses lois propres... autrement dit que le folklore subsiste en son entier, et tout autant le problème de la pastourelle.

Ce n'est, on le voit, qu'un aspect particulier de celui plus

vaste de la chanson populaire en général, qu'a traité avec un soin parfait l'homme qui, à mon sens, est le plus compétent en cette matière dans toute la France, quoique inconnu encore à la fois du grand public et des folkloristes. Je parle de M. Paul Coirault, que seconde sa femme et qui, depuis une trentaine d'années, a constitué le répertoire complet, je crois, de tous les thèmes, rythmes et timbres de nos chansons populaires françaises et d'un nombre considérable de chansons populaires étrangères. Il subsiste encore chez nous des savants qui patiemment accumulent les matériaux et, dédaignant une publicité trop rapide, ne consentent à faire connaître que des résultats vraiment acquis.

L'ignorance des folkloristes est de plus excusable parce que M. Coirault a donné ses conférences, publiées en brochures, à l'Institut général psychologique, où ils n'ont guère l'idée d'aller. L'auteur a fait faire des tirages à part; j'ignore si on les trouve en librairie.

Résumer ces trois brochures est vraiment difficile. Premier point : une chanson n'est pas un fait simple, mais une combinaison; elle n'est pas comme de l'air; elle est comme de l'eau. Or, le plus souvent on a étudié soit le thème (petit poème), soit la mélodie. Il faut conduire l'étude des deux éléments conjointement. Mais chacun d'eux peut varier; il faut donc faire le catalogue des combinaisons stables et des instables. Point suivant : nécessité d'une critique approfondie des recueils manuscrits et publiés. L'auteur fait une analyse des procédés de modification et de rajeunissement, de localisation et de renforcement des chanteurs du peuple; « le texte d'une chanson est essentiellement variable ». Enfin, nécessité des comparaisons étendues et précises. En appendice de la première brochure, étude des changements du thème, ou de la mélodie, ou des deux, et tableau-type des versions du *Canard blanc tué par le Fils du Roi.* Conclusion des données acquises : « la chanson populaire de tradition orale est plus un sens, une idée directrice qu'un assemblage fixe de mots choisis ».

La brochure 2 étudie le problème : peut-on retrouver la version originale d'une chanson? Le premier point est de savoir dans quelles conditions des chansons inventées ont pu être écrites; au moyen âge le parchemin était très cher; plus

tard trop peu de chanteurs populaires savent écrire. Mais du moment qu'à son début une chanson s'est transmise oralement de l'auteur aux auditeurs et ainsi de suite, les variations se sont produites aussitôt et toute restitution du texte primitif apparaît comme impossible. M. Coirault examine les diverses variations et prend pour exemple un « chansonnier » inédit qu'il possède, rédigé en 1771 à Valenciennes, par un certain Hayez et qui lui donne des bases fermes pour analyser la psychologie d'un auteur « inculte ». Bonnes observations sur « l'impersonnalité » littéraire de la chanson populaire, p. 114; enfin, étude analytique et comparée de la chanson d'Hayez, *Le Pénitent et l'Ivrogne*, qui s'est maintenue dans la tradition orale.

Mais, puisque la version originale d'une chanson est dans l'immense majorité des cas introuvable, peut-on, se demande M. Coirault, la « reconstituer conjecturalement »? Ce fut, comme on sait, l'idée de Gilliéron, le linguiste et, à sa suite, de Georges Doncieux (*Le Romancero populaire de la France*). Me basant sur l'étude de chansons savoyardes, comparativement, j'étais arrivé à un résultat négatif. M. Coirault, se fondant à son tour sur sa vaste documentation (y compris, je le répète, la mise en fiches des nombreux recueils manuscrits conservés dans maintes bibliothèques et archives) règle la question. Il a pris soin d'analyser plusieurs des résultats obtenus par Doncieux et sa critique de la reconstitution de la *Claire Fontaine* (ou *En revenant de noces*) est décisive. Non, on ne peut pas, avec les variantes d'une chanson, en reconstituer le texte primitif. Bonne observation en passant, à propos du vers ancien :

Je ne lui ay fait chose qui ait pu le fâcher

et qui ne se retrouve plus dans les versions modernes. « La tradition a tendance à ne s'embarrasser point de ce qui est beau et même joli et qui, n'étant pas indispensable à l'action, est un obstacle à la simplicité absolue, à la brièveté de l'exposition » (p. 194). L'étude du timbre, ou de la mélodie, de la chanson conduit aux mêmes résultats. De tout temps on a composé des chansons sur un air en vogue; mais de tout temps aussi on a inventé un air, soit sur des paroles déjà

connues, soit sur un petit poème lui aussi nouveau. Il est impossible de décider dans chaque cas particulier quel est le mécanisme qui a joué. De plus, en passant de bouche en bouche, les airs eux aussi se sont modifiés, avec tendance à la simplification.

Mais l'auteur se refuse à n'être que critique. Il montre comment, avec sa méthode de comparaison des versions, on arrive à des résultats positifs, par exemple avec la chanson de *saint Nicolas et ses trois clercs* et avec celle de *Marlborough*. De la première, M. Coirault n'a pu trouver que quatre versions (de Nerval, Nozot, Sadoul et une autre dans un recueil de Noëls publié en 1582, ce qui élimine l'idée d'un pastiche fabriqué par Gérard de Nerval, bien qu'il l'ait arrangée). Le tableau des pages 216-219 montre les concordances et les divergences des quatre versions. C'est un exemple-type, sur lequel les folkloristes de l'avenir auront tout intérêt à se modeler dans leurs exposés. Tout aussi instructive est l'étude comparée des mélodies de cette chanson et cette observation que l'air « primitif » a bien pu être, n'en déplaise à Tiersot, celui du *Tantum ergo* ou plutôt du *Pange lingua*. Quant à la chanson de Malbrough, elle est un arrangement du *Convoi du Duc de Guise*, puis de *l'Annonce de la Mort du duc d'Orange;* intéressante ici est la collection de versions nouvelles recueillies directement par M. et Mme Coirault en Poitou et qui montrent quelques-unes au moins des variations que « l'âme populaire » a tissées dans des thèmes qui semblaient fixés, fût-ce par l'école.

La fin de cette troisième brochure est-elle conclusive? Il semble que non. Et c'est à l'honneur de M. Coirault de ne pas imposer à son tour des dogmes, d'avouer que le problème général est complexe et qu'il faut chercher... chercher encore. Du moins nous donne-t-il une méthode. C'est en cela qu'il est un bon et vrai savant. Un artiste aussi.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Revue franco-nippone : un poème français d'un Japonais. — *Le Feu :* Henry de Groux, souvenirs et explications de M. Louis Giniès. — *L'Archer:* Antoine Bourdelle vu et compris par M. Paul-Louis Couchoud. — *La Nouvelle Revue française :* documents sur la mort de Léon Tolstoï. — Mémento.

M. Akimassa Nakanishi, directeur de la **Revue franco-nippone,** n'hésite pas à donner, dans le n° 29 de sa revue, moins de neuf échantillons de sa prose et de ses poèmes. C'est preuve qu'il les estime à valeur. Il explique pourquoi il aime la France, en un texte bref, autographié comme le sont une lettre de notre cher Claude Farrère et un quatrain de M. Pierre de Nolhac. Il se place de la sorte au plan de ses plus éminents collaborateurs. On le voit aussi, d'après une photographie. En outre, maintes des œuvres qu'il publie lui sont dédiées. Tout cela témoigne d'une certaine candeur dans l'habileté et ne laisse pas de nous être sympathique et divertissant.

Ce poème malicieux de M. Akimassa Nakanishi ne manque de grâce ni d'intelligence :

MON JOLI CANARI

Sur mon balcon du cinquième étage, je
soigne mes petits canaris, tous les matins,
leur donne leur nourriture et change
leur eau.

Ce matin, par ce beau soleil, mes canaris
chantaient, annonçant le printemps; aux
arbres les bourgeons, comme des perles et
des émeraudes! l'atmosphère est rajeunie.

Mon joli canari boit et je vois dans le petit
bassin contenant son eau le reflet du *ciel*
bleu traversé d'un léger nuage blanc qui
s'étire lentement.

Les Anglo-Saxons possèdent la moitié du
monde, mais mon canari, lui, buvait l'azur
des cieux et par intervalles chantait la
chanson du printemps.

§

M. Louis Giniès écrit sur Henry de Groux, qu'il a beaucoup aimé et bien connu au cours des dernières années du peintre. C'est, dans **Le Feu** (février), un article inspiré par l'admiration et l'amitié. Nous étions nombreux à nous demander quel pouvait être le sort de l'artiste, lorsque la nouvelle s'est répandue de son décès. Il avait traversé nos années de jeunesse d'une manière inoubliable. Il fut des premiers dont nous laissions dire ou disions qu'il était possédé du génie et que cette fortune pouvait le dispenser d'avoir appris suffisamment le dessin et la peinture. Cinq croquis illustrant le texte de M. Louis Giniès prouvent que de Groux avait réalisé des progrès sérieux. Ce sont là de bons croquis, fort expressifs. Il ne les eût certes pas dessinés avec autant de justesse, au temps que, scandant sa parole d'une petite toux sèche, il invitait ses amis, par une explication admirative, à tenir son *Christ aux outrages* ou sa *Procession des Archers en Flandre* pour des œuvres irréprochables. Il le croyait. Nous aussi. Cet accord, en tout cas, était fort beau. A cette époque, de Groux allait volontiers de Jean Lorrain à Remy de Gourmont. Il aimait la gloire. Il jouissait d'une continuelle illusion. Léon Bloy le convertit à cet orgueil dans l'humilité que traduisirent, pour lui comme pour le grand prosateur, des habitudes bizarres dans les relations sociales. La rencontre du Désespéré a peut-être desservi Henry de Groux ici-bas? Le pain leur fut trop amer à tous deux!

De Groux aurait toujours eu besoin de vendre une toile cinquante mille francs — écrit M. Louis Giniès — et quand quelqu'un, souvent pour l'obliger et sans en avoir autrement envie, lui en offrait cinq cents ou mille, il se résignait, pressé par le besoin, mais en maudissant l'acquéreur qui l'aidait à résoudre le problème journalier sans avancer en rien la réalisation de ses rêves. Ses rêves seuls importaient, et tout ce qui n'était pas terre à terre. Témoin cette répartie trop brusquement jaillie de sa bouche pour n'avoir pas été l'expression véritable de son état constant, que j'entendis un jour. J'étais allé le prendre en auto, au Vernègues et sa famille le chargeait de diverses commissions. Il écoutait avec bienveillance des demandes de couleurs, d'étoffes, de parfums... « Surtout, lui dit sa femme, n'oublie pas de rapporter du pain.

nous n'en avons plus. » La réplique jaillit, instantanée : « Ah! Marie, pas de choses inutiles! »

M. Giniès explique bien de Groux dans ces lignes :

...Il ne pouvait s'affranchir d'un rêve qui était plus palpable, pour lui, que la réalité et ce rêve était fait de tout ce qui est immense et qui tourmente et la chair et l'esprit.

De ce fait, on peut comprendre qu'il soit resté presque insensible au paysage, quand il s'y est essayé, tandis que, dans le domaine intellectuel et surtout passionnel, il a peut-être surpassé tous les peintres de toutes les époques. Déplaisant et incomplet comme Cézanne, il ne peut mieux se comparer qu'à lui pour l'acuité de sa recherche analytique comme l'impuissance de trouver un moyen d'expression égal à sa conception. Son œil de visionnaire a fouillé le monde intérieur et subjectif avec la même avidité que le vieux maître aixois tourna vers la structure de la nature anatomique ou inanimée.

La dernière œuvre d'Henry de Groux, nous apprend M. Giniès, est « une grande composition de Laure et Pétrarque ». Ainsi, il serait revenu, sur la fin, à l'un des sujets dont il fut toujours hanté. Il existe bien des Laure, traitées sur la toile ou par le pastel, par ce « littéraire » en état constant de songe.

De Groux est mort cependant dans la sérénité. La lésion cérébrale qui l'emporta en quelques heures lui laissa sa lucidité; des amis sûrs accoururent : le docteur Porcheron, Gabriel Marie, Castel; il demanda un prêtre et reçut les derniers sacrements, puis il s'éteignit dans le calme, en murmurant le nom de sa fille Elisabeth.

Ses obsèques au Vernègues, m'a dit Louis Le Cardonnel, furent émouvantes et empreintes d'un romantisme étonnant. Il était tard. Tandis que le couchant restait embrasé derrière la masse du château gothique, la lune se levait au-dessus du temple romain. La tempête qui avait soufflé sur toute sa vie s'était calmée à la dernière heure. La nature provençale inonde désormais sa dernière demeure de sa lumière et de sa magnificence, et c'est sans mensonge qu'on pourra graver sur sa tombe : *Pax in æternum.*

§

Un autre mort — de quelle taille, celui-ci! — Antoine Bourdelle, inspire à M. Paul-Louis Couchoud de belles pages parues

dans **L'Archer** (nouvelle série, qui promet d'être moins locale), n° de janvier :

Il était statuaire de préférence, c'est-à-dire poète de formes. Mais, poète de mots, de chants, de couleurs, peintre, architecte, écrivain, il l'était aussi bien et plus qu'en puissance. Les compartiments que l'homme vulgaire croit sacrés sont culbutés par l'homme de génie. Etre poète, c'est créer. Le mode est secondaire, affaire de circonstance.

Bourdelle ne vivait que pour la Muse. Jusqu'à son âge mur, il eut une institutrice rude et forte : la pauvreté. Sa jeunesse fut privée de tout, sauf de beauté. Il ne mangea pas toujours à sa faim. Pour tremper la soupe, il lui arrivait de ramasser les miettes qui avaient effacé le fusain. Mais au premier appel de la Muse il a toujours dit : Présent!

Il garda l'habitude, jusqu'à la mort, de dormir peu, sur un lit étroit, sans presque se dévêtir. Dès l'aube fine il était debout, tout à la joie d'ajouter des formes à l'univers.

Ces heures fraîches et vivaces, il les donnait à l'orgie silencieuse des libres compositions. Il suscitait sur le papier un peuple de créatures légères parmi lesquelles il choisirait un jour celles qui deviendraient statues ou monuments.

. . . .

Il avait la grâce du rire, la plaisanterie choisie et galante, la saine gaîté paysanne. Aux bonnes histoires il roucoulait de plaisir. Il en racontait lui aussi en y mêlant de grands gestes, de plaisantes exagérations et le gaillard accent de Montauban.

Le fond était grave. Dur à lui-même, impatient de créer, il s'était assigné une tâche surhumaine qu'il a remplie sans divertissements. D'un cœur ferme, il a sacrifié les joies secondaires de la vie à la joie principale.

Sa bonté fut à la proportion de son génie. Dès l'âge de quatorze ans il prit à sa charge son père et sa mère. Il partageait à ce point toute souffrance humaine que, la soulageant, il se soulageait. Pauvre, il mettait en commun son atelier, sa table, sa chambre, avec des camarades plus pauvres. Il ne savait pas compter.

Sur les derniers jours du sculpteur, M. P. L. Couchoud écrit :

Il se préparait probablement à la mort. Il se comparait à l'églantine d'automne qui se dépouille de ses pétales brillants pour revenir à sa forme essentielle. De ce temps est un portrait de lui, ina-

chevé : un visage creusé, tragique, déjà lointain, sous l'arche de l'éternité.

Le dernier mois il écrivit pour lui, selon sa coutume, deux petits cahiers, cousus de sa main. L'un a pour titre : *Le Combat d'Apollon*, l'autre : *Dieu*.

L'un est une rétrospection. La tête d'Apollon au combat est la première œuvre où il se dépouilla de Rodin, passa à l'acte et engagea son propre combat. Le reste a suivi. Deux ou trois semaines de fièvre, à la trentième année, voilà ce qui, à l'heure de la mort, lui parut être l'essence de sa vie.

L'autre est une bienvenue à la mort, un poème aussi beau que l'hymne à Zeus de Cléanthe. Sa tâche finie, le créateur de formes invoque la Nature, le mystérieux Potier dont il a imité l'œuvre et qui va le reprendre pour le remodeler sur son tour éternel.

Frappé du dernier coup, il lutta cinq jours, préoccupé de tous, plaisantant encore, espérant revoir son pays natal.

Le matin du cinquème jour, le cœur cessa la lutte. L'avant-dernier geste du mourant fut de toucher la tête de l'infirmière, pour demander pardon d'une brusquerie de la vieille. Puis, comme purifié, il offrit à sa femme son dernier regard et il accueillit la mort avec une expression d'étonnement et de consentement.

Lire dans le même numéro un article du Dr Paul Voivenel sur « Le Temple d'Héraklès », de Bourdelle, désormais une des beautés de Toulouse, et sur les difficultés qu'il y eut à doter la ville de cet incomparable monument.

§

La Nouvelle Revue française (1er février) donne, sur « la mort de Tolstoï à Astanovo », un extrait, dû au choix de Mme Hélène Iswolsky, de documents réunis par la « Bibliothèque Nationale de Moscou » et que vient de publier cette administration soviétique. Le dossier du télégraphe d'Astanovo comporte 1.081 dépêches de toutes provenances. Le rôle tracassier de la gendarmerie, des bureaux de l'administration impériale, apparaît là, dans son appareil inquiétant et agressif. La crainte de troubles affole les fonctionnaires de tout rang. L'Eglise schismatique cherche à ramener à elle le moribond qu'elle excommunia et que le peuple paysan aime à l'égal d'un saint. La grandeur de Tolstoï domine cette effervescence de pygmées en place, militaires, civils, religieux. Il n'est même

pas que le drame de famille qui ne disparaisse, dans le majestueux couchant où s'est pour toujours fixée l'agonie du héros fugitif!

Rien n'est plus émouvant que ce témoignage :

Correspondant du « Rousskoïe Slovo » à son journal.

7, XI, 7 h. 25.

Quelques minutes avant six heures, Ilia Lvovitch est sorti de la maison. Lorsqu'il est revenu au bout d'une dizaine de minutes, il s'approcha de la porte; elle était fermée à clé, il frappa à la fenêtre une fois, on ne répondit pas. A ce moment, près du perron, se trouvaient les correspondants du « Rousskoïe Slovo », Orlof, Brio, Yablonof, deux correspondants de province, deux gardines. Au bout de trois minutes, Ilia frappa de nouveau; alors s'ouvrit vasistas, et Goldenweiser dit : est mort. Tous se découvrirent, quelqu'un poussa un faible cri, Orlof chancela, on le soutint. La porte de la maison s'ouvrit et se ferma sur Ilia, et pendant quelques minutes tout redevint calme, silencieux autour de la maison. On n'entendait que le sifflement aigu d'une locomotive de marchandises qui s'éloignait sur la voie. Derrière la maison, on voyait la tache sombre d'Astapovo qui dormait dans la boue. Dans la pièce d'entrée de la maison, chef gare en train de sangloter, personne d'autre n'a osé pénétrer. Capitaine gendarmerie très agité s'approche en courant, demande si nouvelle exacte. Une vive émotion règne à la gare. Lorsque votre correspondant a déposé premier télégramme décès, mains télégraphiste se sont mises à trembler, s'est renversé sur dossier siège : je ne puis... a-t-il dit voix étouffée.

MÉMENTO. — *La Revue des Vivants* (février) : « De Jean Giraudoux », par M. Henry Malherbe. — « L'Orient rouge », articles sur la Palestine et l'Inde troublées, et le récit d'une visite à Ghandi. — « Les assurances sociales et la vie chère », sujet traité par MM. H. de Jouvenel, Léon Jouhaux, J. Faure, etc. — « Les forces de la Reichswehr » par le général ***.

La Courte paille (janvier-février) a la coquetterie de publier « les quatre premiers chapitres de l'étrange épopée théologique », *Tentative d'évasion,* qu'a écrite, « à l'âge de 18 ans », M. Marc Escholier, membre du comité de rédaction de la revue. — « L'enfant qui écoutait les herbes » est un conte tout à fait remarquable de M. Henry Poulaille.

Cahiers bleus (8 février) : « Introduction au marxisme », par M. Sammy Béracha, résumé objectif.

Etudes (5 février) : « Les Fouilles de Byblos », par M. Louis Ja-

labert. — « Sainte Thérèse de Lisieux », jugée par un Russe orthodoxe : M. L. Lioubimoff.

La Muse française (10 février) : « Sonnets » de M. Léon Vérane. Poèmes de MM. P. Jalabert, F. Demeure, Ch. Dornier, L. Vaunois. — Souvenirs de M. E. Seillère sur le poète parnassien : de Guerne.

Les Primaires (février) : « Le mystère de la mort de Péguy », par Albert Thierry — qui est un hommage sincère, émouvant, même dans une forme qui imite trop la manière de Péguy.

Latinité (février) : M. André Rousseaux : « Le Rhin latin ». — « L'inquiétude de François Mauriac », par Mme Alice Chauvet.

La Revue de Paris (15 février) : « La société en France au début du xxe siècle », par M. Abel Hermant. — « Les dieux des Blancs », par M. Luc Durtain. — « Présentation de Pan », par M. Jean Giono. — « Mon pèlerinage à La Mecque », récit du peintre E. Dinet qui vient de mourir.

Le Correspondant (10 février) : « Le père Bourjade, aviateur », par M. A. Peyriller. — « La Poésie », critique très judicieuse de M. Robert Honnert.

La Revue européenne (1er février) : Vers et proses tchécoslovaques.

Tambour (n° 6) en attendant de publier un manifeste en préparation : « Essentiel : 1930 », célèbre Onan, par la plume de M. Michel J. Arnaud, « admirable poète », dit la revue. L'auteur « demande que l'on considère *Onan* comme l'œuvre d'un écrivain mort ». Ne vaut-il pas mieux — quelquefois — laisser vivre l'homme et périr l'œuvre?

La Revue hebdomadaire (15 février) : « Le Centenaire d'*Hernani* », conférence de Mme Dussane, la comédienne.

Revue des Deux Mondes (15 février) : « La princesse Antoine Radziwill », par M. Jules Cambon. — « L'invasion cinématographique américaine », par M. René Jeanne. — « Poésies » de M. Pierre de Nolhac. — « Un mot sur Eugène Delacroix », par M. Louis Gillet.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Comédie Littéraire : Un Cyclone (*Candide*, 20 février). — Byron (*Paris-Midi*, 13 février).

Ce n'est pas que nous y tenions beaucoup, mais l'*actualité* nous contraint de nous occuper une fois encore de M. André Maurois. Dans un article récent, Eugène Montfort évoquait avec mélancolie les temps, encore si proches et déjà si loin-

tains, où le lancement d'un livre ne ressemblait pas au lancement d'un produit pharmaceutique de grand débit.

Du point de vue *publicité*, le lancement du dernier ouvrage de M. André Maurois, un *Byron* en deux volumes, semble battre de loin tous les records. A ce point que, dans **Candide** même, où cette vie de Byron fut publiée, par fragments, durant de longues semaines, M. Fernand Vandérem, avec ce joli courage nuancé d'ironie qui fait le charme de sa critique, se voit dans l'obligation de formuler de justes réserves.

Nous n'avons mieux à faire pour l'instant que de lui passer la plume :

Tandis que paraissait ici le *Byron*, de M. André Maurois, qui eût imaginé que la publication en volume de ces intéressantes pages aurait des répercussions si tragiques?

Dans un sentiment de charité que l'on comprendra, nous aurions préféré garder le silence sur une catastrophe dont la seule évocation risque de raviver tant de blessures récentes. Mais, puisque toute la presse en a parlé, il nous paraît maintenant difficile de taire ce lamentable drame que le communiqué officiel, transmis aux journaux, a résumé dans les termes suivants :

« La publication d'un nouveau livre de Maurois est un événement de l'ordre de l'avalanche emportant tout sur son passage. Il n'est, depuis deux semaines, de place aux étalages des libraires ou de conversations dans les milieux les plus divers qui ne soient consacrées à son *Byron*.

« Nous nous trouvons là vraiment en présence d'un cas unique dans les lettres et d'une faveur que n'a connue jusqu'à ce jour aucun écrivain français. »

Constatation parfaitement exacte, puisque jamais la publication en librairie des chefs-d'œuvre de nos grands classiques, des Victor Hugo, des Vigny, des Balzac, des Flaubert, des Baudelaire entre autres, n'entraîna, pour les confrères de ces maîtres, un tel écrasement. Mais quel que soit l'optimisme de cette juste remarque, il ne saurait dissimuler l'étendue du sinistre qui vient de frapper les lettres.

Au nombre des victimes du cyclone, une des plus gravement atteintes, ç'a été naturellement d'abord M. Paul Morand, qui, à peine promu premier écrivain français, s'est vu brutalement déboulonner de son piédestal, tandis que ses silhouettes en complet de golf, trônant hier encore à toutes les devantures des libraires, étaient une à une balayées comme des fétus.

Après avoir cité les noms de quelques autres victimes du livre-avalanche de M. Maurois, le critique de *Candide* poursuit :

Et encore, ne citons-nous là que les victimes les plus notoires de cette hécatombe, dont la nomenclature intégrale exigerait toute une colonne.

Bien entendu, dans cet affreux désastre, personne ne s'avisera de mettre en cause la responsabilité de M. André Maurois. Pas plus que l'amour, les forces de la nature ne connaissent de lois. Elles poursuivent farouchement leur marche, ignorant les ruines qu'elles sèment ou les pleurs qu'elles font couler. Et il nous semblerait aussi absurde d'imputer à M. Maurois les terribles effets de son *Byron*, que de reprocher au Mont Blanc ses tourmentes ou au Mont Pelé ses éruptions.

Néanmoins, il faut espérer que la leçon ne sera pas perdue. Car si une simple biographie est susceptible d'exercer, dans les lettres, de pareilles dévastations, que n'aurions-nous pas à craindre demain d'un grand roman ou d'un grand poème? Sans doute, rien ne pourrait conjurer le déchaînement de ces cataclysmes. Mais, dès à présent, ne serait-il pas bon que la librairie prît des mesures pour en restreindre, le cas échéant, les ravages et pour assurer cette fois aux victimes les premiers secours?

Il n'est guère possible d'être plus gentiment cruel. Reprenons un instant le texte, qu'on ne saurait trop relire, de l'écho qui servit de prétexte à l'article de M. Vandérem :

LE BYRON DE MAUROIS. — La publication d'un nouveau livre de Maurois est un événement de l'ordre de l'avalanche emportant tout sur son passage. Il n'est, depuis deux semaines, de place aux étalages des libraires ou de conversation dans les milieux les plus divers qui ne soient consacrées à son *Byron*.

Nous nous trouvons là vraiment en présence d'un cas unique dans les lettres et d'une faveur que n'a connue jusqu'à ce jour aucun écrivain français.

Ne dirait-on pas une « pensée » extraite des opuscules d'un des *moralistes* les plus étonnants de notre temps : j'ai nommé le fameux Bernard Grasset?

Je me permettrai cependant de relever la dernière phrase de l'aphorisme :

« Nous nous trouvons là vraiment en présence d'un cas unique

dans les lettres et d'une faveur que n'a connue jusqu'à ce jour aucun écrivain français. »

Il y a là quelque exagération et, si mes souvenirs ne me trompent, il me paraît qu'au temps de sa splendeur, feu Georges Ohnet remporta jadis semblables triomphes.

De fait, avec beaucoup moins d'imagination et un peu plus d'agrément dans le style, M. Maurois est le légitime successeur de l'illustre auteur du *Maître de forges*, qui, lui aussi, « connut une faveur que ne connaissait, en son temps, *aucun autre écrivain français* ».

M. André Maurois est le Georges Ohnet de la *Vie romancée*, et le temps ne tardera pas à venir où l'on pourra lui appliquer cette petite phrase cruelle d'un critique au sujet de l'auteur de *Serge Panine* : « On le lit encore, mais on n'ose plus s'en vanter. » Car, la merveille n'est pas qu'on lise M. Maurois, — l'habile homme s'entend trop bien à confectionner sur mesure et très exactement le livre même qui peut séduire un vaste public, — la merveille est qu'il fasse illusion à certains lettrés et qu'on ose se vanter de prêter quelque prix à sa « littérature ».

C'est là un effet de l'éternelle influence des boudoirs et de la mode; elle est toujours éphémère, mais qu'on le veuille ou non, elle existe, elle est agissante jusqu'au moment où change le caprice des coquettes frivoles.

Je crains pour M. Maurois qu'en ce qui le concerne, ce moment ne tarde plus beaucoup à venir.

Au reste, qu'il se rassure, commercialement son affaire restera bonne, et n'est-ce pas le principal?... Il continuera d'avoir beaucoup de lecteurs sur lesquels s'exerce la séduction du *genre distingué*, mais personne, parmi les gens soucieux de culture, ne pensera plus qu'il s'agisse vraiment là de littérature, de psychologie ou d'histoire.

Nous trouvons un commencement de preuve de ce que nous avançons dans l'article, essentiellement bienveillant, que M. Noël Sabord vient de consacrer au *Byron* de Maurois, dans **Paris-Midi**.

La pondération de M. Noël Sabord n'est jamais exempte de finesse, et il sait à merveille relever sa bienveillance d'une pointe d'intelligente malice.

Il n'est même pas nécessaire, commence M. Noël Sabord, d'ouvrir une histoire de la littérature anglaise. L'essentiel de la vie de Byron est dans le moindre dictionnaire.

Et cette vie, il la résume en vingt lignes avant de poursuivre en ces termes :

Cela suffirait à un lecteur moyen pour entendre suffisamment dans une bonne traduction, s'il en est, l'œuvre poétique de lord Byron. Mais cela ne l'éclaire point tout à fait, ni ne l'explique en ses allusions secrètes. Des biographies plus amples nous apprennent qu'on le soupçonna d'avoir été l'amant de sa demi-sœur Augusta dont il aurait eu une fille; qu'on n'en peut plus douter aujourd'hui, puisque l'aveu s'en trouve dans son œuvre même et la preuve en d'irréfutables témoignages; que cet inceste fut la cause de son divorce et de la suite de ses aventures où le traquait le remords, mais où il a porté, avec le goût âpre du péché, l'admiration d'un damné pour son destin exceptionnel.

L'on pourrait s'en tenir là et poursuivre seul, dans l'œuvre, la connaissance de l'homme, si l'on n'avait, plus que le goût des œuvres, celui de ces « vies romancées » où les destinées des grands hommes prennent le tour d'une aventure. Or, le public, qu'on croyait rassasié, en redemande encore. Il ne faut ni trop l'en louer, ni trop s'en plaindre. Cette mode, un peu facile, aura eu quand même d'heureux effets, ne serait-ce qu'en entretenant dans le public la curiosité, sinon le culte des héros. On ne peut plus demander à un peuple trop pressé l'effort de trop hautes lectures. Et tel, on le voit bien, qui n'eût sans doute jamais lu ni *Manfred*, ni *Childe-Harold*, va livre avec profit et plaisir le *Byron* de M. André Maurois.

Que ces choses-là sont bien dites et justement pensées! Sous une forme qu'il s'efforce de rendre anodine, le malicieux Noël Sabord touche ici à la férocité. Que nous dit-il?

D'abord qu'il suffit de quelques aperçus biographiques pour qu'on puisse poursuivre, par l'étude de l'œuvre d'un écrivain. la connaissance de l'homme qui y exprime le plus profond, le plus vrai, et le plus valable de lui-même.

Mais... plutôt que le goût des grandes œuvres, on a celui de ces *vies romancées* où les destinées des grands hommes prennent le tour d'une aventure. Car, comme chacun sait, le gros public, s'il méprise la poésie, aime les romans d'aventures.

M. Sabord, sans se faire trop d'illusions, espère quelques « heureux effets » de cette *curiosité* des grands hommes qu'il

se garde de confondre avec le *culte* des grands hommes.

Nous nous permettrons sur ce point d'être moins optimistes, et nous ne voyons guère le bénéfice qui pourra résulter pour le public, qui par nature a déjà trop de propension à être insolent et suffisant, de cette familiarité avec les petitesses des grands hommes. Nous n'aimons guère cette façon de livrer aux bêtes les poètes, préalablement dépouillés de leur génie.

Mais passons, venons-en à la conclusion.

Comme « *on ne peut plus demander à un peuple trop pressé l'effort de trop hautes lectures* », on le renvoie à la lecture des ouvrages de M. André Maurois.

Que nous aimons cette conclusion!

M. Noël Sabord y insiste : ce sont ceux-là qui n'ont jamais lu, ni ne liront jamais *Childe Harold* et *Manfred* qui pourront « lire avec profit et plaisir le *Byron* de M. André Maurois. »

En bref, ce que M. Maurois présente, c'est un Byron pour les gens que Byron n'intéresse pas, un récit fait pour complaire aux amateurs de « potins » un peu scandaleux, et d'histoires un peu « pimentées » : amours brèves, parfum d'inceste, avec toujours une pointe de satanisme élégant.

M. Noël Sabord ne se fait guère d'illusions sur la qualité du public qui se laisse emporter par l'ouvrage-avalanche de M. André Maurois :

> Il n'est point douteux, écrit-il, que l'ordinaire lecteur, moins curieux de poésie que de scandale, va chercher d'abord, dans ces deux volumes copieux, les chapitres réservés à l'inceste de Byron avec sa sœur Augusta — *et Soror et conjux* — avec qui il s'est montré, selon son propre dire, « si étrangement fraternel ».
>
> Pour M. André Maurois, cet inceste ne fait point de doute et il donne de sa certitude quatre bonnes raisons.

Ce qui intéresse le public, ce n'est point que, pour répondre à ses détracteurs, M. Maurois se soit cette fois efforcé d'indiquer ses sources, qu'il ait farci son livre de notes, qu'il se soit essayé à respecter la chronologie — toutes choses en soi bonnes et louables... Non, ce qui fait l'intérêt du livre-avalanche, son irrésistible succès, c'est l'inceste du poète démontré par quatre bonnes raisons.

Georges Ohnet est enfoncé!

Saluons l'avalanche qui passe. GEORGES BATAULT.

ART

Exposition Gustave Doré (cent gravures originales) : galerie Paul Prouté. — La Fontaine, par Chagall : galerie Bernheim jeune. — Exposition des peintres-graveurs indépendants : galerie Georges Bernheim. — Exposition Henri Malançon : galerie Drouant. — Exposition de sept artistes contemporains (Bonnard, Vuillard, etc.) : galerie Druet. — Exposition du Centenaire de Camille Pissarro : musée de l'Orangerie.

Il n'était guère dans l'œuvre de Gustave Doré que son illustration des *Contes drolatiques* qui fût démeurée populaire. Sa juste gloire avait subi une sorte d'éclipse, même vis-à-vis des amateurs d'art. Cela tenait un peu à des peintures ambitieuses et hâtives, d'immense format, que Gustave Doré, aux dernières années de sa vie, qui furent maladives, envoyait aux Salons. Ni son *Alsace*, ni son *Entrée de Jésus à Jérusalem*, malgré ce que l'on appelait alors un certain américanisme dans la production, ne remportèrent de succès. Ses aquarelles jugées charmantes, telle celle qui représentait le sommeil de Bottom et de Titania, dans une clairière traversée du vol de fées-oiseaux et papillons, ne retrouvaient plus, accrochées, à nouveau, au Cercle de la Librairie, l'approbation qu'elles avaient rencontrée dans leur fraîcheur.

Une exposition de cent pièces originales, organisée par M. Paul Prouté à sa nouvelle galerie *Images,* vient rajeunir et magnifier le souvenir de Gustave Doré. L'œuvre d'illustration livresque de Gustave Doré en est exclue. Pas de traces des grands livres célèbres, Divine Comédie, Fables de La Fontaine, Don Quichotte, ni du Juif-Errant, mais cent pièces originales, eaux-fortes et lithographies d'une étonnante souplesse sur un clavier qui s'étend de la critique des mœurs et des modes, du feuillet de journal illustré, du reportage de guerre dessiné à distance jusqu'au lyrisme romantique dans sa plus belle qualité. On peut revoir le rare, peut-être l'unique, exemplaire de l'estampe fameuse sur la rue de la Vieille-Lanterne au lendemain de la mort de Gérard de Nerval. On en a publié d'assez bonnes reproductions, notamment dans le substantiel article de Tourneux sur Gérard. Mais ces reproductions en petit format ne donnent qu'une insuffisante idée de la planche originale. Même l'excellente reproduction que M. Prouté donne de cette lithographie dans son catalogue ne

donne pas toute l'extraordinaire souplesse des fonds et en confond très légèrement les figures légères et, comme on eût dit aux temps romantiques, aériennes. (Le format du catalogue, qui permet de conserver cette belle évocation, ne permettait pas mieux et c'est déjà d'une belle réussite.)

Au premier plan, le décor sinistre, poterne, grille, seuil de pierre du petit escalier où piète le corbeau. A la grille, Gérard pendu, les pieds traînant à terre, caractère de loque humaine très notifié, gamme réaliste, vêtement de pauvre. La Mort, sonnant de la trompette, emmène l'âme de Nerval, grande fumée blanche à demi modelée qui semble quitter à regret l'habitacle éphémère, et tout le ciel livide s'emplit de créatures de l'imagination de Nerval, péris et Parisiennes, Belkis et Sylvies.

Un voyage à Londres, qu'il fit assez jeune, donna à Doré nombre de planches, d'un solide réalisme, mais parfumées de rêves, comme il convient à un artiste alsacien, car il ne faut pas oublier pour analyser Doré ni la petite fleur bleue, ni la causticité, ni la religiosité alsaciennes. Si l'on voulait chercher un portrait plausible de la petite Mary-Ann de Soho, des confessions de Quincey, on le trouverait parmi ces vendeuses de fleurs, si sveltes, hâves et mélancoliques, qu'il a dessinées avec une évidente pitié tendre.

Le pittoresque de la rue lui est fertile en épisodes sentimentaux. Voyez la pièce célèbre, le *haquet du brasseur,* qui blottit derrière ses tonneaux un paquet de marmaille misérable et somnolente. Personne ne voit plus juste que lui, et cette netteté de la représentation plastique, il la transporte dans des reproductions de scènes d'opérette, Geneviève de Brabant ou Orphée aux enfers, d'un brio aussi vif que ses groupes de clodoches et ses escaliers de l'Opéra encombrés de masques goguenards.

Il n'hésite jamais à recommencer et à chercher dans une nouvelle composition une meilleure intelligence de son sujet et une ordonnance supérieure de sa composition. Son *Néophyte,* qu'on appela aussi le *banc de moines,* a été recommencé trois fois, dans son fouillis de portraits, sans que change le personnage principal, le moinillon tenté par le doute.

De même pour sa *tête du Christ* où dix tentatives jalonnent son essai de traduire une émotion à la fois grave et sereine et le reflet, sur la face, de la divinité. L'exécutant en lui est de tout point remarquable, et c'est une des plus vives imaginations qui aient brillé.

§

La Fontaine a toujours tenté les illustrateurs. Gustave Doré, Granville pour ne commencer qu'aux temps romantiques, plus près de nous l'animalier Victor Peter. Peter, étant sculpteur, établissait non point des dessins, mais des plaquettes rectangulaires de petit format à reproduire par la gravure. L'œuvre est très belle. Voici **Chagall**, qui pour une somptueuse édition d'Ambroise Vollard nous montre cent dessins qui témoignent d'une étude détaillée du texte et d'une compréhension pittoresque des thèmes. Souvent Chagall réussit à être simple. Mais le plus souvent son imagination se donne carrière et les accords de tons rares foisonnent sur ce tissu très libre de l'interprétation fantaisiste. Il y a là nombre de beaux oiseaux chimériques qui semblent tirés d'un ciel oriental. Le dessinateur ajoute à son modèle des fonds pittoresques et c'est pur don. Mais encore Chagall demeure bien loin du sérieux lyrique et de la science des vieux âges que Gustave Moreau avait prêtés à La Fontaine en en changeant les fables familières en grandes épopées.

§

On ne savait point que Paul Valéry fût un remarquable aqua-fortiste. C'est un violon d'Ingres difficile à bien manier et qui demande à la fois de la dextérité et de la simplicité. Le métier de graveur de Paul Valéry est sincère et sérieux, et l'habileté n'y manque point. Naturellement, le plus vif de la curiosité s'est porté sur ses illustrations du *Cimetière marin.*

Aux côtés de Paul Valéry, à cette exposition des **Peintres-Graveurs Indépendants**, trois pointes sèches d'Henri-Matisse, du dessin le plus pur et stylisant des mouvements de femmes à leurs toilettes. Dunoyer de Segonzac expose une illustration de *Bubu de Montparnasse*. Herbert Lespinasse aborde la tâche difficile de commenter les *Illuminations* d'Arthur Rimbaud. Pascin donne une interprétation toute personnelle de *Cen-*

drillon. Luc-Albert Moreau se divertit à des études de femmes prestes et suggestives. Laboureur, Hasegawa présentent de belles estampes.

§

Marcel Roche est doué de goût et sa peinture est toujours plausible. J'entends qu'il s'écarte de toute déformation inutile et qu'il connaît fort bien les limites d'expression de la plastique. Il sait rabattre l'effet à l'essentiel et le démontre dans des natures-mortes qu'il exécute en largeur, de façon à ce que l'épisode principal, pommes, oranges, etc., soit tout juste serti par une couleur de fond. On peut, à bon droit, opérer autrement, mais cette méthode de présentation est très logique. Ses paysages décèlent une émotion sentimentale qui n'est nullement surajoutée et que motive le choix de l'heure et du site, toujours simples. Mais ce que son exposition nous montre de supérieur, ce sont des nus féminins souvent vus de dos, avec des courbes souples et légères et une dévotion à transcrire la couleur vraie de la chair, tout à fait intéressante.

§

M. **Malançon** a noté à Saint-Tropez de larges aspects de ports tranquilles aux lourdes gabarres amarrées. Sur le quai, sur les placettes, il dispose des paniers de poissons dont la vie s'achève sur leur lit d'algues, dans un mouvement de respiration finissante qui les tord légèrement. Il peint aussi des bouquets de fleurs. Ce faire, un peu rude, supprime quelques nuances, mais le modelé ainsi acquis est solide et non sans nouveauté.

§

Galerie Druet, **Bonneau, Vuillaud, Serusier, Maurice Denis, Maillol, Vallotton, Roussel.**

Au temps jadis, bien jadis, ces artistes jeunes alors, c'était ce que l'on appelait parfois le groupe de la Revue Blanche. Alfred Athys, qui fut un des rédacteurs en chef de la Revue Blanche et qui maintenant préside aux destinées de la galerie Druet, réunit ses amis d'antan, devenus vétérans et il a eu l'heureuse idée d'exposer d'eux, au moins pour ceux qui

sont encore vivants, à côté d'anciens tableaux, des toiles toutes récentes. Les disparus dans cette glorieuse phalange sont Sérusier et Vallotton. Il y a de jolies toiles de Sérusier, mais on regrette devant ces modernismes, tels ce *Tityre et Mélibée* trop parodique, ses tableaux de vieille Bretagne naïve et romancée. Pour Vallotton, un grand portrait de femme synthétise son remarquable dessin et la parure rèche de sa couleur.

Maurice Denis, à côté d'une *Annonciation*, montre des notations de voyage en Egypte, Syrie et Palestine d'un vif intérêt.

La *Parisienne* de Vuillard, dans sa souple élégance, est un des chefs-d'œuvre de l'art actuel. Son portrait de Toulouse-Lautrec unit le plus vif intérêt d'art à la plus haute valeur documentaire.

Pierre Bonnard, dans un tableau tout récent, entoure le thème de l'*Enlèvement d'Europe* de la plus belle marine bleue et mouvementée, et ses femmes au jardin, plus anciennes, apparaissent de tout premier ordre.

Roussel, à côté de ses paysages peuplés de faunes et de dryades, donne un pastel de 1929, un atelier d'artiste, d'une facture extrêmement souple et veloutée.

De Maillol, une belle Vénus, les mains au collier, du style le plus simple et le plus naturel, et dans une vitrine, une série d'études féminines, dont une Phryné, toutes empreintes de grâce robuste.

§

La rétrospective de **Pissarro** n'est pas absolument complète, mais la faute en est à quelques amateurs peu soucieux de démunir leurs murs d'ornements qui leur sont chers et la pureté de leur amour pour les chefs-d'œuvre qu'ils ont choisi et acquis milite pour leur faire pardonner leur indifférence pour le plaisir des autres amateurs et du grand public. L'essentiel a été obtenu et l'on peut parfaitement suivre à cette exposition le développement de l'œuvre et de l'esthétique de Camille Pissarro. Le principal, c'est que cette exposition ait lieu en bâtiment d'Etat, avec tout le concours officiel. Il n'y manque que les pompiers; j'entends ceux dont l'influence condamna les grands impressionnistes à la lutte contre la misère ou la gêne et qui noyèrent leur génie, momentanément, sous le flot

des injures, et aussi des adaptations médiocres. Mais de ces ennemis de l'impressionnisme aucun ne survit ni dans la vie physique ni dans la gloire et leurs noms ne sont plus que documents d'archives pour l'histoire des Salons.

L'exposition n'est pas classée par ordre chronologique. L'équilibre n'était pas facile de par les dimensions diverses des grandes toiles. Les grandes toiles sont les plus anciennes, car de très belles œuvres, comme les plus magnifiques *cueilleuses de pommes,* manquent. Ces grands tableaux présentent de larges vues de coteaux et de villages où se manifeste un beau souci d'architectures rustiques et de solidité des plans, et aussi, quoique les toiles aient noirci, de la fluidité de la lumière. Ces œuvres datent d'avant la guerre de 1870 au temps où le peintre vivait à Louveciennes. C'est aussi le moment de production de belles natures-mortes. Il est à noter que la peinture des intérieurs est plus claire et, un peu plus tard, dans le rayon de poussière lumineuse que soulève le balai d'une petite bonne, on perçoit des recherches de division du ton.

C'est d'une période un peu plus récente que viennent de superbes études de forme féminine et de vie immédiate, tel ce beau tableau, la *bonne,* si précieux dans sa stricte notation d'attitude, le jardinier du *Triage des choux.* Pissarro peignait aussi des jardins, les potagers aux célèbres carrés de choux et aussi des jardinets très florés à l'entrée des petites villas qu'il habitait et où des plates-bandes joyeuses, ordonnées, souhaitaient bon accueil aux visiteurs. Tout n'est pas représenté à cette exposition dans cet ordre de tableaux, mais voici, très peu connue, une très belle œuvre, un coin de campagne presque citadine, avec une arrivée de calèche vers une maison blanche et coquette, au coin d'une route qui conduit à d'autres villas amènes, et c'est une notation de bel été du plus joli charme.

Une ambition du peintre : noter de vastes espaces. Sa grande description de l'Ermitage près Pontoise, des points d'Ile-de-France vus avec une largeur panoramique se remarquent dans la première manière du peintre, au moment où il n'est pas encore en route pour la conquête de la grande luminosité. Ce sont des tableaux admirablement construits, encore un peu sombres. Des *Seines* de ce moment sont admirables. Le

cours de l'eau s'y accuse en vaguettes légères que lèvent de la nappe du fleuve des reflets soigneusement détaillés et dont le décor est baigné de douce lumière, mais ce n'est pas encore ce grand coup de luminosité qui va parer d'un éclat si fort et si tendre ses plaines de Normandie.

La série des portraits est superbe, encore que limitée à la famille de l'artiste et à des amis proches, au magnifique portrait de Mme Pissarro avec son dernier fils dans les bras, à ceux de ses enfants tout jeunes, celui de Paulémile tout jeunet, puis garçonnet studieux, de sa fille aînée qui mourut jeune et dont l'effigie apparait saisissante. De lui-même, Pissarro a fait deux portraits. Dans l'un, quadragénaire, les tempes déjà largement dégarnies, la barbe en large éventail, il apparaît à la fois mélancolique et décidé. Son autre portrait, alors qu'il a vieilli, accentue cet aspect de décision. La mélancolie a disparu et aussi sans doute les incertitudes. C'est un portrait de maître d'un maître, un portrait aussi de patriarche qui arrivé au soir de la vie sent que son œuvre est faite et que la sérénité lui est permise. En dehors de ces portraits de lui et de sa famille, deux images d'amis, le célèbre portrait de Cézanne qui fait tout comprendre de Cézanne, le génie et l'entêtement, puis le portrait de Murer, le pâtissier-peintre qui fut si souvent la parcimonieuse providence de l'impressionnisme et qui demanda à Pissarro de le peindre la tête ceinte d'un bandeau romantique aux mille couleurs, fantaisie à laquelle Pissarro se prêta.

Puis voici l'admirable série des marchés de Gisors, des jours de foire, des grandes rondes de paysannes d'une si simple allure de travailleuses rustiques. Des tableaux de baigneuses où l'ordre et la mode de la coiffure révèlent des paysannes qui viennent de se déshabiller près d'une étroite rivière empruntent par la force du style quelque chose à la majesté antique. Voici aussi les grandes prairies moutonnantes à l'horizon de haies et de rideaux d'arbres sous des ciels heureux, aussi des neiges frileuses. Pissarro y applique son système de ne point choisir le motif, de trouver bon comme thème toute étendue où joue la lumière. Voici aussi des rues, des places, des ports étonnants de largeur, populeux de silhouettes heureuses et prestement dessinées, et des aspects de la vie du

village, tel cet étonnant passage d'un troupeau de moutons emplissant toute la rue, sous son piétinement d'une grande lueur de poussière dorée, d'une souplesse infinie dans son exécution.

Quelques portraits de Pissarro par ses amis sont fort intéressants. Le beau buste de Pissarro par Paulin, le crayon de Piette : Pissarro jeune et le merveilleux dessin de Cézanne qui montre Pissarro partant au motif d'une allure de jeune et robuste conquérant sûr d'arracher à la nature un chef-d'œuvre.

GUSTAVE KAHN.

PUBLICATIONS D'ART

Adolphe Basler et Charles Kunstler : *La Peinture indépendante en France. I, De Monet à Bonnard. II, De Matisse à Segonzac*, Crès. — Maurice Brillant : *Maurice Denis*, Crès. — Waldemar George : *Goerg*, Crès. — Pierre Courthion : *Nicolas Poussin*, Plon. — Vasari : *Sept Vies d'artistes*, Gallimard. — Leo Ferrero : *Léonard de Vinci ou l'œuvre d'art*, Kra. — Paul Lambotte : *La peinture anglaise*, Desclée de Brouwer. — Mémento.

Les expositions réunissent chaque mois tant de tableaux, les éditeurs publient tant de livres, qu'au milieu de cette abondance l'amateur est incapable de faire un classement, de mettre un nom sur une manière, de relier l'œuvre à l'auteur, d'établir des rapprochements. Jamais il n'y a eu un public plus curieux, plus désireux de savoir et moins apte à se faire une opinion. Il est semblable aux habitués des courses, qui s'intéressent aux épreuves, à la couleur des casaques, à la réputation des poulains, et qui ignorent tout du cheval lui-même.

La critique dépense beaucoup d'ingéniosité pour le renseigner. Elle lui fournit tour à tour l'article rédigé en style de publicité et l'étude sérieuse, pleine d'idées générales. Elle ne réussit pas à mettre de l'ordre dans la production contemporaine, à dresser une échelle des valeurs. C'est miracle quand un ouvrage apporte un peu de clarté au milieu de la confusion. Celui de MM. Adolphe Basler et Charles Kunstler sur **La peinture indépendante en France** a le mérite de résumer l'histoire des Impressionnistes et de leurs successeurs, et de l'éclairer par une suite de 154 reproductions. Les sous-titres des deux volumes qui le composent : I. *De Monet à Bonnard;* II. *De Matisse à Segonzac*, indiquent les limites

dans lesquelles les auteurs se sont enfermés et signalent le point où s'est produit un changement d'orientation dans la marche de l'art moderne.

Tandis que Monet ou Bonnard s'adonnent à l'analyse de la sensation, à une observation passionnée de la couleur et de la lumière, à une lente pénétration du monde des apparences, qu'ils se révèlent à eux-mêmes en travaillant, on discerne chez Matisse ou Segonzac la réaction de l'individu qui s'empare des motifs fournis par la nature, les transforme, les maîtrise et décide d'avance du sens d'une ligne, d'une harmonie, d'un arrangement. Dans la rivalité qui s'élève entre l'œil et la main, l'œil l'emporte chez Monet ou Bonnard, la main finit par dominer chez Matisse ou Segonzac. Jamais on n'a prêté tant d'attention qu'aujourd'hui au rôle de l'inconscient dans la vie, dans la production artistique. Mais quand l'artiste croit utiliser l'inconscient, il lui enlève, avec son caractère secret, sa force d'expansion.

Ces remarques ne tendent point à diminuer Matisse ni Segonzac, mais à montrer le danger auquel sont exposés leurs successeurs qui risquent d'exploiter des formules sans possibilité de renouvellement et de tomber dans l'arbitraire. On a le sentiment, à la lecture de l'ouvrage de MM. Basler et Kunstler, que le succès de gloire et d'argent met fin à l'histoire de la peinture indépendante, après laquelle on n'enregistre plus que des efforts éparpillés. La peinture multinationale qui se réclame de « l'école de Paris » est la négation des qualités profondes qui ont fait la grandeur de l'art français moderne. Dans l'énumération de noms qui clôt *La Peinture Indépendante en France*, souhaitons que quelques-uns puissent être comparés plus tard à ceux des grands peintres dont s'enorgueillit le XIXe siècle.

Après la collection des « Peintres français nouveaux » et celle des « Sculpteurs français nouveaux » publiées sous l'inspiration de Roger Allard, voici, dirigée par George Besson, la collection des « Artistes nouveaux », dont chaque ouvrage est consacré à une personnalité différente et comporte une courte étude critique suivie de reproductions. Nous avons reçu le **Maurice Denis** de M. Maurice Brillant et le **Goerg** de M. Waldemar George. Goerg, dont le patronyme et la manière

feraient croire à une origine étrangère, est né en Océanie d'un père français et d'une mère britannique. M. Waldemar George nous assure qu'Edouard Goerg est un « Européen », ce qui n'est pas la même chose, juge-t-il, qu'un cosmopolite. Satirique, caricaturiste, Goerg se signale par ses déformations, une présentation saisissante et des visions de cauchemar.

Maurice Denis, au contraire, est tout apaisement, douceur et abandon aux tendresses de l'existence. Hélas! qu'il est loin, le Denis qui formait groupe avec Bonnard, Roussel, Vuillard! Il a évolué et il est aujourd'hui candidat à l'Institut. « C'est notre Poussin », aurait dit de lui M. Paul Jamot, et Fosca le considérerait comme l'héritier de Poussin et de l'Angelico. N'abusons pas de ces comparaisons. Poussin est un géant auprès de Denis, dont les meilleures toiles figureront peut-être honorablement à la suite de celles des impressionnistes, mais dont le plus grand mérite est d'avoir écrit d'excellents livres sur l'art.

La collection « Nobles Vies, Grandes Œuvres » est publiée par le même éditeur que celle du « Roman des grandes existences », qu'elle est loin d'égaler au point de vue de la réalisation matérielle. **Nicolas Poussin** y prend place. Nulle existence n'est plus digne d'être contée que celle de cet admirable peintre, et M. Pierre Courthion nous la rapporte avec des détails qui restituent pour nous la vie des artistes au XVIIe siècle. Le Louvre a l'heureuse fortune de posséder de Poussin un nombre élevé de tableaux. On n'apprécie que peu à peu cet art qui paraît d'abord froid, et qui est puissant, harmonieux et profond. Poussin, comme Philippe de Champaigne, peut rivaliser avec les plus grands peintres de toutes les écoles, de toutes les époques.

Vasari, peintre et architecte fécond du XVIe siècle, a conservé une réputation exceptionnelle comme l'auteur des Vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes. Sous ce titre : **Sept Vies d'artistes,** M. Jean Prévost a fait un choix dans la traduction qu'en donna Leclanché vers 1840 en 10 volumes in-8°. Elle rend assez fidèlement le sens du texte et n'essaie pas de reproduire le mouvement de la phrase ni le ton de l'ancien italien, qui est un peu celui d'Amyot ou des *Bergeries* de Remi Belleau. Elle est néanmoins précieuse au point de vue

documentaire et c'est une excellente idée d'en avoir donné un extrait qui poussera plus d'un lecteur à recourir à l'édition originale, la seule complète, de la traduction de Leclanché.

L'historien italien Guglielmo Ferrero a le don de manier ou plutôt de remuer les idées générales, de les présenter sous un jour nouveau, d'animer la spéculation intellectuelle d'un souffle de passion grâce auquel l'essai historique, philosophique ou critique devient aussi captivant qu'une œuvre romanesque. Les idées peuvent prendre vie et intéresser autant que des personnages et leur enchaînement fournir à l'imagination le même stimulant que l'intrigue d'un drame ou d'un roman.

Son fils, Leo Ferrero, est tenté lui aussi par des sujets qui prêtent aux développements et à la généralisation. Dans **Léonard de Vinci ou l'œuvre d'art**, il aborde le motif qui est le point de départ de l'esthétique : la définition du beau. Nous a-t-il fait la courtoisie d'écrire directement dans notre langue ou a-t-il fait traduire son texte de l'italien? Il s'exprime avec beaucoup de netteté et d'agrément, mais il lui échappe des fautes qu'un bon correcteur lui aurait épargnées. Il laisse le genre féminin aux mots *art* (p. 99), le genre masculin aux mots *énigme* (p. 108), *couleur* (p. 149), comme dans sa langue maternelle.

Alors que les artistes de la Renaissance se proposaient d'imiter la nature, Léonard voulait, dans un tableau, recréer la vie, donner l'équivalent de la nature, substituer la rivalité à l'imitation. En discutant sur ce principe, M. Leo Ferrero en arrive à distinguer le beau naturel du beau artistique et à les définir successivement. Or nous croyons qu'entre l'un et l'autre il n'y a pas de rapport possible. Ils appartiennent à deux ordres différents de l'activité intellectuelle et ne se rencontrent que parce que le public cherche dans l'œuvre d'art le beau naturel et que l'artiste imagine la nature transposée dans l'œuvre d'art.

Dans les discussions de ce genre, on est trahi par les termes qu'on emploie. M. Leo Ferrero regarde la danse comme un art et aussi le cinéma. Nous n'y voyons pas d'inconvénient, à condition que le mot *art* ne soit pas pris dans le

même sens que lorsqu'il s'agit de la poésie, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture ou de la musique. La danse, le cinéma, comme la gymnastique ou la photographie, visent à mettre en valeur la beauté naturelle et non la beauté artistique. Le photographe se croit artiste lorsqu'il sait choisir ses sujets, mais quand le peintre a choisi un sujet il n'a pas encore commencé sa tâche. Ces réflexions tendent simplement à montrer qu'après M. Leo Ferrero la définition du beau reste à trouver. Son livre n'en est pas moins fort vivant. Ajoutons que les caractères, la mise en page font honneur à l'éditeur. On s'attacherait davantage à des raisonnements abstraits et peut-être même au logos des philosophes, s'ils étaient toujours présentés avec autant de goût. Si l'on tient à englober dans les beaux-arts la danse et le cinéma, il n'est pas possible d'en exclure la typographie.

A l'occasion de l'exposition rétrospective des peintres de Grande-Bretagne, organisée au Musée Moderne de Bruxelles, M. Paul Lambotte a publié sous ce titre : **La Peinture anglaise**, un abrégé de l'histoire de l'école d'outre-Manche. Cette école s'est adonnée presque uniquement au portrait et au paysage. M. Lambotte insiste sur un trait commun aux peintres anglais : ils manquent d'imagination. C'est une observation juste et qui ne laisse pas d'étonner quand on pense à l'élan, la fantaisie, l'invention qui caractérisent la poésie anglaise.

Mémento. — Emil Ludwig : *Michelangelo,* Ernst Rowohlt, Berlin. Etude sur Michel-Ange accompagnée de 16 reproductions hors-texte. — *Albrecht Durer ausstellung in Germanischen Museum,* Nurenberg. Catalogue accompagné de 30 reproductions de peintures de l'école allemande. — Grunberg : *Die Perspektive fur den dekorations maler,* Hambourg.

Périodiques : *A B C* (décembre 1929). Elise-Emile Magne : *Une heure chez Despiau;* Georges Lecomte : *Clemenceau écrivain.* — *Art et Industrie* (10 décembre 1929). Elisabeth de Gramont : *L'art de donner;* Charles Oulmont : *La décoration polonaise au* XVIIIe *siècle.* — *Cahiers de Belgique* (novembre 1929). Henri Focillon : *L'emplacement de la sculpture romane.*

MICHEL PUY.

ARCHÉOLOGIE

Jacques-Thomas de Castelnau : *Le Paris de Louis XIII* (1610-1643), Hachette. — Jean Vallery-Radot : *L'Eglise de la Trinité de Fécamp*, Henri Laurens.

Une intéressante publication de la Librairie Hachette, et qui se rapporte à l'histoire de la capitale, est le petit volume de M. Jacques-Thomas de Castelnau sur le **Paris de Louis XIII.** C'est une époque qui avait été un peu négligée jusqu'ici, les auteurs nous parlant surtout du Paris médiéval et de l'époque de Louis XIV. L'origine de notre rue de Rivoli actuelle a été indiquée comme remontant à François Ier (1528), lequel fit tracer en même temps le quai s'étendant entre le Châtelet et la porte Neuve et servant de grand chemin du Louvre au Palais. En 1615, on indiquera d'ailleurs l'élargissement du rempart entre la porte Neuve et la porte Saint-Honoré. Ce rempart, le cinquième qui environna la ville, remonte à 1633. Les travaux d'aménagement de la place Royale semblent dater de 1612. Le terrain avait été accepté longtemps pour l'Hôtel des Tournelles, détruit après la mort d'Henri II, et le célèbre marché aux chevaux où se battirent les mignons d'Henri III et du duc d'Alençon. Mais sa grande vogue date surtout de Louis XIII, où « ce fut le rendez-vous des belles honnestes dames et des seigneurs de la cour ». On y avait élevé les constructions de l'époque en briques et chaînages de pierres aux angles, aux toitures encadrées de hautes cheminées et qui sont si caractéristiques de l'architecture de ce moment. L'âge moderne y a ajouté des arbres, une statue équestre de Louis XIII et, dans la maison que Victor Hugo habita autrefois, le musée qui porte son nom. A la même époque que la place Royale, remontent également diverses transformations de la Cité et l'érection sur le Pont-Neuf des deux maisons entre lesquelles s'ouvre le triangle de la place Dauphine.

C'est l'époque également où l'on bâtit l'Hôtel de Ville qui sera détruit par la Commune, au lieu même où s'était élevée la Maison-aux-Piliers, siège de la municipalité depuis Etienne Marcel, et dont les XVIe et XVIIe siècles continuèrent les travaux. Les bâtiments de cette époque ont été indiqués comme

présentant une construction centrale flanquée de deux pavillons « et dont les combles, suivant l'usage du temps, étaient d'une grande hauteur. Cette façade était percée de treize fenêtres au premier étage et surmontée d'un campanile ». On voit qu'à la tête de la municipalité de cette époque se trouvaient le prévôt des marchands et quatre échevins. Dès le XIIIe siècle, cette municipalité s'était affiliée à la Ligue Hanséatique, et les privilèges concédés à la prévôté des marchands de l'eau devinrent du fait ceux de la municipalité parisienne. Le prévôt des marchands de l'eau fut également le prévôt des marchands et fut assisté de quatre jurés de la Marchandise qui devinrent bientôt les échevins. La transformation de la Hanse en municipalité avait eu lieu vers la fin du XIIIe siècle. Dès ce vieux temps, il était d'usage, parmi les membres de la municipalité, d'envoyer après l'élection des pains de sucre à ceux qui prenaient une part active au vote. Cet usage fut supprimé en 1637, à cause de la cherté de ladite denrée. M. de Castelnau donne d'ailleurs de précieux détails sur le costume dudit prévôt des marchands et des échevins. Chacun d'eux touchait des droits de robes, les droits du prévôt étant doubles de ceux des échevins. On a également d'intéressantes indications sur les droits et avantages pécuniaires dont profitaient ces magistrats. Dès ce moment, on mentionne les Conseillers de Ville, dont l'auteur nous montre les attributions et qui sont devenus les conseillers municipaux; ils étaient au nombre de vingt-quatre. Depuis le XIVe siècle, il est parlé des Quartiniers qui devaient veiller à la tranquillité de la ville et avaient la garde des remparts en cas de troubles, ainsi que celle des portes. Diverses modifications furent apportées au cours du temps à l'organisation de la police intérieure de la ville, sur lesquelles M. de Castelnau nous donne de précieux détails.

A la fin du XIIIe, on organisa les ports, qui devaient donner tant d'importance à la place de Grève, sur laquelle s'établit ensuite l'Hôtel de Ville. Les magistrats, qui en sortaient en cortège dans diverses circonstances, excitaient toujours l'admiration du populaire; ils allaient féliciter le roi d'une victoire ou de la naissance d'un dauphin qu'annonçait la cloche municipale. La place de Grève n'avait pas au vieux

temps la même importance que celle d'aujourd'hui. Du côté du fleuve se trouvait le marché au vin et au charbon, et au-dessus de cette partie, déclive, l'emplacement des « Canons », dont le rôle apparaissait surtout lors des fêtes publiques et au feu de saint Jean, où l'on tirait l'artillerie municipale. De ce moment ,on peut mentionner encore les crieurs publics, qui avaient toute une organisation et devaient même faire goûter le vin aux passants en leur indiquant le marchand qui le vendait.

Je dois dire d'ailleurs que le petit volume de M. de Castelnau est surtout un premier travail sur le Paris de l'époque, — le Paris des Mousquetaires, de Ninon de Lenclos, de Richelieu. On aurait pu y mentionner les parties du Luxembourg datant de Marie de Médicis, ce délicieux coin de bâtiment, toujours en briques et pierres, qui apparaît derrière la grille de la rue de Tournon, ou les constructions du Palais-Royal, autrefois Palais Cardinal, qui datent de cette époque où furent également organisées des promenades très goûtées des Parisiens, et qui s'appellent le Cours la Reine, le jardin du Palais-Royal, le Jardin des Plantes, etc... L'ouvrage pourra être en somme complété ultérieurement, s'il fournit à l'heure actuelle de très utiles indications. Il comporte une illustration nombreuse et qui constituera une utile documentation.

§

Chez H. Laurens, M. Jean Vallery-Radot publie également un intéressant travail sur l'église de la Trinité de Fécamp, — ville ancienne qui possédait divers établissements religieux et dont l'Abbaye fabriquait cette délicieuse liqueur qui a gardé le nom de bénédictine. L'ancien bâtiment a disparu dans un incendie; on a reconstitué des locaux, mais la liqueur qui s'y fabrique désormais ne semble pas avoir gardé la saveur de celle d'autrefois. Fécamp est au débouché d'une des vallées qui entaillent la falaise du littoral. Ce fut longtemps un lieu de pèlerinage à la relique du Précieux Sang dont la légende aussi bien que l'histoire tiennent une si grande place dans les annales de la ville. L'église de la Trinité date des XII[e] et XIII[e] siècles. Une première construction remonterait au duc Richard I[er] et à la fin du X[e] siècle; sa tour-lanterne est

probablement du XIII[e] siècle. Avec les remaniements effectués au XIV[e] siècle, on établit une sorte de niche ogivale dans laquelle se trouve encastré et conservé un groupe célèbre de la Dormition de la Vierge. D'ailleurs l'église a été très remaniée et son étude détaillée, si elle mérite d'être faite, se retrouvera dans les monographies spéciales. Entre parenthèses, M. Vallery-Radot mentionne les traditions indiquées de construction, alors même que se trouve déjà importée (XII[e] siècle) en Normandie la tradition gothique, qui devait y donner de si merveilleux résultats. Parmi les œuvres d'art et objets mobiliers que possède l'église, on peut mentionner les orgues (1746) provenant de l'abbaye de Montivilliers, près Le Havre; les stalles du chœur (1748); l'horloge du croisillon nord, construite en 1667 par un horloger de Rouen, qui marque les phases de la lune et même les marées; etc... Il y a de même, dans l'église, des tombeaux remarquables : ceux de Richard, septième abbé (1223), de Guillaume de Uutot, onzième abbé (1297), de Thomas de Saint-Benoît, douzième année (1307), de Robert de Putot, treizième abbé (1326). L'église possède également une pierre dite le Pas de l'Ange, en forme d'édicule gothique et qui semble conserver l'empreinte d'un pied humain. Mais on y a détruit en 1803 le très beau jubé pour « dégager » l'intérieur de l'église. Il n'en subsiste que quelques fragments répartis de côtés et l'autres, dans l'abbatiale, sur la façade de la maison portant le n° 6 de la rue de la Voûte et au Musée de la Bénédictine. L'ancien abbaye avait en effet, dans des locaux annexes, un très curieux musée d'objets d'art, tous de provenance locale; il a été sauvé de l'incendie dont nous avons parlé plus haut, et se trouve toujours intéressant à visiter. L'église de la Trinité possède également de beaux vitraux des XIII[e] et XIV[e] siècles.

L'intéressante publication de M. Vallery-Radot est très heureusement présentée par la librairie Laurens.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Le procès en diffamation contre la S. P. F. et le « Journal des Débats ». — Pourquoi je publie « Glozel »? — M. Jean de Cordestieux répond à M. Peyrony. — Me Torrès plaidera les procès de Glozel.

Le procès en diffamation contre la S. P. F. et le « Journal des Débats ». — On se souvient que la S. P. F. et les *Débats* ont été condamnés le 25 octobre 1929 pour diffamation à l'égard du Dr Morlet, par le Tribunal de Clermont-Ferrand. Comme ils avaient fait appel, l'affaire est revenue le 27 février 1930 devant la Cour d'Appel de Riom.

Les mêmes avocats ont plaidé, Me Audollent pour le Dr Morlet et Me Garçon pour la *Société Préhistorique Française* et *les Débats*.

> Hier, écrit l'*Avenir*, d'un antiglozélisme cependant avéré, Me Garçon, bien qu'il ait déployé durant plus de deux heures toutes les ressources de son art, nous est apparu comme un peu inférieur à ce qu'il avait été le 18 octobre. L'enchaînement de sa pensée était moins régulier et l'exactitude de ses termes moins rigoureuse.

C'est sans doute pour cela que cet aveu lui est échappé :

> Sur le terrain de Glozel, il n'y a plus de gros mots : nous avons tout dit (*sic*).

Mais auparavant, comment ne pas goûter cette glose d'une ingéniosité alarmante, lancée à la barre par le président de la S. P. F. :

> *Le docteur Morlet peut considérer notre article comme une preuve de son innocence.*

Mais voici que Me Garçon reprend les arguments cent fois servis par les antiglozéliens et cent fois réfutés. En veut-on des exemples?

TÉMOIGNAGE CLÉMENT. — L'instituteur Clément a voulu tromper tout le monde en se vantant dans une lettre, adressée le 30 janvier 1925 à la *Société d'Emulation du Bourbonnais*, d'avoir trouvé à cette époque la première tablette à inscription (Me Garçon lui-même a dû en convenir), alors que cette dernière avait été exhumée le 2 mars 1924 par Emile Fradin. On voit ainsi nettement la valeur des témoignages de l'insti-

tuteur. N'importe! C'est le sien, prétend Me Garçon, qui doit l'emporter sur ceux des 43 témoins qui sont venus certifier, sous la foi du serment, qu'ils avaient vu des signes sur des objets glozéliens trois mois avant l'arrivée de M. Clément! Mais voyons la fin de l'histoire Clément. L'instituteur avait également dit qu'il était sûr que, lorsqu'il avait examiné cette tablette en juillet 1924, elle n'avait pas de signes et que ces signes n'étaient apparus qu'en janvier suivant (*Petit Parisien* du 2 et du 4 janvier 1928). Me Garçon cite ces dires avec délectation, mais il oublie de terminer l'histoire. « Devant de nombreux témoins qualifiés », Clément avoua aux envoyés du *Matin* :

> *Je ne peux pas dire s'il y avait quelque chose ou s'il n'y avait rien sur la brique qu'en juillet 1924 me présenta le jeune Fradin*... Il me montra, au cours d'une visite à Glozel, la brique sommairement nettoyée et je dus, pour faire nettement apparaître les caractères, la brosser et la gratter à la curette pour la débarrasser de la boue qui la recouvrait encore en partie .(*Le Matin*, 4 janvier 1928.)

Bien plus, confronté dernièrement avec Mlle Picandet et Emile Fradin, devant le juge d'instruction de Moulins, M. Clément a dû renouveler ses déclarations faites au *Matin* : il ne se rappelait pas s'il y avait des signes ou non sur la tablette qu'on lui montra en juillet 1924, alors que Mlle Picandet s'écriait : « J'en suis sûre. »

Oui, c'est vraiment dommage que Me Garçon n'ait pas cru devoir suivre Clément jusqu'à la fin de ses témoignages!

TÉMOIGNAGE VERGNE. — A Riom comme à Clermont, Me Garçon s'est appuyé longuement sur la déposition de M. Vergne, l'homme à la fameuse talonnette de caoutchouc! Mais Me Garçon a négligé des détails que nous allons compléter.

Dans sa déposition au juge d'instruction, nous apprend Me Garçon, M. Vergne dit que le 25 septembre 1927, jour où il fouilla à Glozel avec M. le professeur Tafrali, MM. Solignac et Peyrony, ils trouvèrent des objets l'après-midi, parce que l'emplacement de la fouille fut désigné par le Dr Morlet. Tout simplement. Mais quand on veut altérer sciemment la vérité, on devrait avoir bonne mémoire : ce même 25 septembre 1927, le même Vergne a signé un procès-verbal où l'on peut lire :

L'après-midi, nous sommes revenus sur le champ de fouilles; *nous avons choisi nous-mêmes,* comme le matin, l'emplacement où devait avoir lieu la fouille. Il se trouve placé dans la portion Ouest du champ. Nous avons retrouvé la même stratigraphie que dans le trou de la matinée, et *la même virginité complète et absolue du terrain,* qui n'a subi aucun remaniement. Nous avons exhumé de cette fosse, grande de 1 m. 20 au carré environ, *bien en place* dans la couche intermédiaire jaune, argilo-sableuse, quatre objets.

C'est encore M. Vergne, nous dit Me Garçon, qui découvrit dans l'étable l'atelier de fabrication avec tous les outils de la création. Quelle mauvaise idée aura tout à l'heure Me Audollent de lire l'interview de M. Hennet, le commissaire de police qui effectua la fameuse perquisition de Glozel :

— N'avez-vous pas saisi aussi des outils, des limes, des râpes, des poinçons, tout un matériel de graveur?

M. le Commissaire se retient visiblement pour ne pas éclater de rire.

— Un matériel de graveur?... C'est possible. Mais ce qui est certain, c'est que les outils que nous avons trouvés chez les Fradin, *nous les aurions trouvés aussi sûrement chez n'importe quel propriétaire, surtout dans les hameaux isolés, où les cultivateurs sont obligés de procéder eux-mêmes à l'entretien et aux réparations de leur matériel.* (*L'Avenir,* 27 févier 1928.)

Dates gênantes. — En voici quelques-unes, assure Me Audollent :

M. Bayle dépose son rapport le *10 mai 1929.* Or, c'est le *9 mai* que le Conseil d'administration de la S. P. F., après avoir entendu lecture du mémoire, prend la décision de demander l'inculpation d'Emile Fradin... On a parlé de l'Esprit de Glozel; que dire de celui qui lit par-dessus l'épaule des experts et rédige ses mémoires d'après des documents que la Justice, qui seule doit en connaître, n'a pas encore en main?

La Cour, confirmant le jugement du tribunal de Clermont-Ferrand, tout en réduisant la peine, a condamné le *Bulletin* de la S. P. E. et le gérant du *Journal des Débats* à 1 franc de dommages et intérêts et à l'insertion du jugement dans ces deux publications.

§

Pourquoi je publie « Glozel » ? — Sous ce titre a paru dans *Æsculape* (n° de février) un article du docteur Morlet, sorte de préface à son livre « Glozel » qui n'en contient pas. En voici quelques passages documentaires :

La préhistoire qui n'en est qu'à ses balbutiements a besoin de beaucoup de figurations. Longtemps encore, ce sont les matériaux qui devront l'emporter sur les théories d'écoles. Pour m'engager dans cette voie, je n'ai eu qu'à suivre l'exemple de mon ancien maître, l'éminent archéologue que fut le Dr Paul Girod, dont j'ai suivi les cours de préhistoire à la Faculté de Clérmont-Ferrand.

. . . .

La publication de ce livre signifie-t-elle que le gisement de Glozel est actuellement exploré en entier? Point. A la fin de nos fouilles d'automne, nous avons fait trois sondages sur la pente située au sud du petit mamelon du Champ des Morts : deux sont restés stériles, mais le troisième nous a livré des objets. Nous reprendrons donc au printemps nos patientes explorations au couteau et à la curette. Mais je n'ai pas cru devoir retarder encore la publication des documents exhumés jusqu'à ce jour, qui m'était demandée par de nombreux savants.

. . . .

« On oublie trop, me disait l'été dernier, M. Wilke, l'illustre préhistorien allemand, que le gisement de Glozel est un lieu sacré d'ensevelissement. On sera toujours dérouté, quand on voudra comparer des objets funéraires à des outils d'usage. Rien ne ressemble à un objet faux comme un objet votif. »

Il n'est peut-être pas de station au monde où tant de savants, français et étrangers, soient venus exécuter eux-mêmes des recherches sur le terrain. Plus tard, quand on examinera la controverse de Glozel, sans passion, avec le recul que demande toute découverte inattendue, on s'étonnera grandement qu'on ait tant prêté l'oreille aux cris intéressés de quelques naufrageurs.

§

M. Jean de Cordestieux répond à M. Peyrony. — Répondant à l'article intitulé *Une petite enquête aux Eyzies*, M. Peyrony parlait bien à la légère du « masque de l'anonymat ». Que ne s'est-il au moins rappelé que chez les antiglozéliens, depuis

la lettre de M. Dussaud, il ne faut pas plus parler de lettres anonymes que de corde dans la maison d'un pendu?

M. Jean de Cordestieux, qui avait effectué l'enquête aux Eyzies, avait signé son article d'un « *nom de plume* » comme on dit en Angleterre. Mais de là à l'anonymat, il y a un monde, un autre monde...

Dans la *Dépêche de Vichy* du 23 février, M. Jean de Cordestieux nous montre qu'il revendique ce qu'il a signé de son pseudonyme transparent, Jean Decordes. Voici des extraits de cette mise au point d'une haute tenue critique :

Dans l'intérêt de la science, le Docteur Foat m'avait demandé un service. Pourquoi ne le lui aurais-je pas rendu?

Pendant deux jours, en plein cœur des Eyzies, j'ai cherché à laver M. Peyrony des accusations portées contre lui par des hommes que je sais être ses adversaires.

Malheureusement, des faits, et des noms que je n'ai pas à divulguer, ont confirmé, dans une certaine mesure, ce que j'avais pris pour des insinuations malveillantes.

Je le déplore.

M. Peyrony ne peut nier que dans la vallée de la Vézère, la préhistoire a figure de commerce, sinon d'industrie... Ne l'a-t-il pas lui-même avoué dans ses brochures en écrivant : « *Les pièces que l'on trouve le plus fréquemment aux Eyzies et que l'on peut toujours s'y procurer...* » (page 8).

Aujourd'hui, par un revirement que je ne m'explique pas, le conservateur du musée des Eyzies nie l'existence de ce commerce, et se défend de l'avoir pratiqué.

Il arrive, il est vrai, que parfois on brûle ce qu'on a adoré, et que, tôt ou tard, le diable se fait ermite.

Je suis très heureux d'apprendre que le « *bâton de commandement* » en question se trouve au musée de Saint-Germain.

Mais ce bâton est-il celui que M. Peyrony offrait à M. Hauser, par lettre du 4 janvier 1903?

Si oui, je me demande par quel « accident » cette pièce est allée s'échouer à Saint-Germain, alors que M. Peyrony la destinait, par son offre, aux musées étrangers.

JEAN DE CORDESTIEUX.
Critique d'art.

P.-S. — Bien que M. Peyrony nous considère comme des adversaires de mauvaise foi, nous sommes très heureux de faire con-

naître qu'effectivement un bâton de commandement se trouve au musée de Saint-Germain.

Cette pièce faisant partie d'un lot de divers, aurait été payée avec l'ensemble une douzaine de mille francs par les autorités du musée.

Bien que le coût nous paraisse un peu élevé, nous félicitons M. Peyrony d'avoir conservé cette pièce en France.

Mais est-elle bien celle qui fut offerte, en 1903, à Hauser, par l'instituteur Peyrony?

Si oui, celui-ci n'aurait pas grand mérite d'avoir vendu à un musée français une pièce que les musées étrangers auraient préalablement refusée.

J. DE C.

§

Mᵉ Torrès plaidera les procès de Glozel. — Nous lisons dans la presse :

> On sait qu'à la suite du procès du meurtrier de M. Bayle, Emile Fradin avait décidé de ne plus confier sa défense à Mᵉ Campinchi.
>
> Nous apprenons aujourd'hui que c'est Mᵉ Henri Torrès qui est chargé des intérêts d'Emile Fradin.
>
> Mᵉ Maurice Mallat assistera le grand avocat parisien et continuera à suivre l'instruction ouverte contre le jeune Fradin.

On se souvient d'autre part que c'est Mᵉ Marc de Molènes qui plaidera pour le grand-père Fradin dans l'action en diffamation intentée à M. Dussaud.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

La propriété des œuvres d'Arthur Rimbaud. — On sait que les deux filles de Frédéric Rimbaud, frère d'Arthur Rimbaud, avaient intenté un procès à Mme Dufour, veuve de Paterne Berrichon, héritier de sa première femme, Isabelle Rimbaud, et au *Mercure de France,* en vue de se faire reconnaître la copropriété des œuvres d'Arthur Rimbaud, de se faire allouer des reprises sur les sommes versées au titre de droits d'auteur à Paterne Berrichon et à sa veuve, et de faire condamner le *Mercure de France,* éditeur des œuvres d'Arthur Rimbaud, à 10.000 francs de dommages-intérêts.

Le procès est venu le 8 février. Voici le jugement qui a été rendu le 22 février 1930 par la 3ᵉ Chambre, 2ᵉ Section du Tribunal civil de la Seine :

Le Tribunal :

Ouï en leurs conclusions et plaidoiries : Albert Paris, avocat, assisté de Geoffroy, avoué des dames Lecourt et Teissier; Chiganne, avocat, assisté de Depaux-Dumesnil, avoué de la dame veuve Dufour; José Théry, avocat, assisté de Gautier, avoué de la société anonyme du « Mercure de France ».

Le Ministère Public entendu et après en avoir délibéré conformément à la loi, jugeant en matière ordinaire et en premier ressort :

Attendu que les dames Veuve Lecourt et Veuve Teissier, toutes deux nées Rimbaud, ont assigné devant ce Tribunal;

1° Suivant exploit de Dayde, huissier à La Rochefoucault, en date du 16 avril 1928, la dame Marie Saulnier, Veuve de Pierre Dufour, alias « Paterne Berrichon »;

2° Suivant exploit de Nicoud, huissier à Paris, en date du 14 avril 1928, la Société anonyme « Le Mercure de France »;

Attendu qu'aux termes des dites assignations, elles réclament, à l'encontre de la dame Veuve Dufour, que leur soit attribué tout, ou partie, des droits d'auteur produits par l'œuvre littéraire d'Arthur Rimbaud, leur oncle, et à l'encontre du « Mercure de France » une somme de 10.000 francs de dommages-intérêts, soit 5.000 francs pour chacune, pour préjudice causé par le règlement qu'il aurait indûment fait des dits droits en d'autres mains qu'en les leurs;

Attendu, tout d'abord, qu'à cette action, il est opposé une exception tirée de l'application de l'article 789 du Code Civil, et consistant à prétendre que les deux demanderesses seraient sans droit, ni qualité pour agir;

Attendu, en fait, qu'Arthur Rimbaud est décédé à Marseille le 10 novembre 1891;

Attendu qu'il laissait pour habiles à se dire et porter ses héritiers, d'une part, sa mère la dame Veuve Rimbaud, née Cuif, et, d'autre part, son frère Frédéric, aux droits duquel sont les demanderesses, et sa sœur Isabelle Rimbaud;

Attendu qu'il résulte des pièces et documents produits au Tribunal et qu'il n'est pas dénié qu'Isabelle Rimbaud assista son frère dans ses dernières volontés;

Attendu, en outre, qu'après sa mort, elle rassembla ses œuvres et les confia au « Mercure de France » en vue de leur publication;

Attendu que jamais la dame Rimbaud mère, pas plus que Frédéric Rimbaud, ne se sont immiscés dans la succession de leurs fils et frère et n'ont de leur vivant réclamé quoi que ce soit;

Or, attendu que ce n'est qu'en 1927, pour la première fois, que les dames Lecourt et Teissier, c'est-à-dire après 37 ans, formulent la présente réclamation;

Attendu que celle-ci se heurte aux dispositions de l'article 789 du Code Civil;

Attendu, en effet, qu'il résulte de cet article que la faculté d'accepter, comme d'ailleurs celle de renoncer, se prescrit par trente ans à compter de l'ouverture de la succession;

Attendu que l'héritier présomptif, resté pendant trente ans inactif, doit être considéré comme étranger à la succession;

Attendu que c'est donc à bon droit qu'est opposé aux demanderesses leur défaut de qualité, qui peut, aux termes de l'article 2225, l'être par toute personne y ayant intérêt;

Attendu que les dames LECOURT et TEISSIER sont donc irrecevables dans leur action;

Attendu d'ailleurs et, surabondamment, en ce qui concerne le « Mercure de France », qu'aucune faute ne peut être relevée contre lui;

Attendu qu'en publiant les œuvres d'Arthur RIMBAUD, sur la demande de sa propre sœur, sans opposition de quiconque, il n'a fait qu'user d'un droit dont ne sauraient se plaindre les demanderesses puisque, ce faisant, il servait et conservait la mémoire d'Arthur RIMBAUD, celui-là même dont elles se réclament aujourd'hui;

Attendu qu'en réglant les droits d'auteur à Isabelle RIMBAUD, ou à ses ayant-droits, le « Mercure de France » a payé à l'héritier apparent de l'auteur qui avait rassemblé les œuvres du de cujus et les lui avait remises;

Attendu que, dans ces conditions de fond, aucun grief sérieux ne peut être relevé et retenu à l'encontre du « Mercure de France »;

PAR CES MOTIFS

LE TRIBUNAL :

Dit et juge que les demanderesses, soit par elles-mêmes, soit par leurs auteurs, ayant laissé écouler plus de trente ans après le décès d'Arthur RIMBAUD sans avoir fait acte d'hérédité ou appréhendé quoi que ce soit dans sa succession, y sont étrangères;

Dit et juge que leur part d'héritage doit accroître celle d'Isabelle RIMBAUD;

En conséquence, les déclare irrecevables dans leurs demandes, fins et conclusions, tant en ce qui concerne la dame DUFOUR qu'en ce qui concerne le « Mercure de France », les en déboute;

Dit, en tous cas, que celui-ci n'a commis aucune faute génératrice de préjudice et qu'il ne peut être recherché.

Condamne les deux demanderesses aux dépens dont distraction à DEPAUX-DUMESNIL et GAUTIER, avoués aux offres de droit.

Signé : MARANGET.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Charles Bouvet : *Massenet*, Henri Laurens. — Robert Jardillier : *La Musique de chambre de César Franck*, Mellottée. — Mémento.

Le Professeur André Pirro eut la main heureuse en confiant à M. Charles Bouvet, archiviste-bibliothécaire de l'Opéra, le soin de présenter Massenet aux lecteurs de sa collection des *Musiciens célèbres*.

Le sujet était périlleux et il fallait, pour le traiter, un homme de bonne foi, de culture indépendante, armé d'un sens critique sagace quoique bienveillant et ayant, enfin, le courage de son opinion. On ne peut dire, de M. Ch. Bouvet, que sa science méconnaisse le progrès *en qualité*; au contraire, elle lui permet de rendre hommage à la technique du musicien de *Werther* avant que d'aborder son esthétique personnelle.

Cette attitude du biographe procède de la bonne tactique de l'avocat. Car M. Ch. Bouvet n'ignore pas qu'il devra souvent défendre Massenet — non pas contre le public — mais bien contre une grande partie des musiciens. Cette forme de défense préventive n'est donc pas inutile, elle est instructive et sert la vérité.

M. Bouvet détruit, en premier lieu, la légende de la *facilité* créatrice de Massenet, qui entraîne avec elle l'idée de musique bâclée. Il insiste sur la qualité harmonique du contexte, sur la probité, le tour élégant de l'écriture musicale, et met en lumière la science orchestrale de Massenet. C'est s'appuyer, ce faisant, sur un terrain solide.

La technique de Massenet ne fut jamais contestée, mais proclamée indéfectible au contraire, tant par les disciples du maître que par ceux de ses élèves qui, dans leurs œuvres, s'éloignèrent le plus de l'esthétique du musicien.

Ce que M. Reynaldo Hahn nous rapporte de l'enseignement donné par Massenet dans sa classe de composition, au Conservatoire, corrobore très exactement ce que m'exposait, sur son excellence, Augustin Savard, lorsque j'étais son élève. C'est à dessein que j'accole ici le nom de deux musiciens dont les conceptions sont exactement antipodales en matière d'esthétique musicale.

Massenet, ainsi que l'écrit M. Ch. Bouvet, « était d'une époque où l'on concevait clairement que pour produire, dans quelque art que ce fût, il fallait acquérir une technique profonde de l'art qu'on voulait pratiquer ».

Cette technique, Massenet la reçut d'Ambroise Thomas, car Bazin avait cru devoir congédier l'élève qui, plus tard, allait hériter de son fauteuil à l'Institut.

Le souci du beau métier et de la sincérité, voici ce que Massenet, à son tour, transmit à ses élèves en se gardant d'influencer leur propre personnalité. La liste des Premiers grands Prix de Rome sortis de la classe Massenet est, sur ce point important, édifiante; et d'ailleurs la voici dans l'ordre chronologique :

L. Hillemacher, G. Marty, P. Vidal, X. Leroux, A. Savard, G. Charpentier, G. Carraud, Ch. Silver, A. Bloch, H. Rabaud, M. d'Ollone, Ch. Levadé, Florent Schmitt.

Pressentant qu'il surgirait certainement quelque bonne âme pour lui reprocher son indulgence quant aux faiblesses de son héros, M. Ch. Bouvet prévient les attaques possibles en disant sincèrement qu'il connaît parfaitement l'inégale valeur de certaines pages de Massenet. L'analyse de l'œuvre générale est donc poussée assez à fond et constitue le but même du livre; elle s'étend sur toute la production de Massenet, du *Roi de Lahore* à *Cléopâtre*.

M. Ch. Bouvet n'est pas le seul à déplorer le parti pris de la critique en présence du dernier ouvrage du musicien, et il cite avec à-propos ces lignes, que M. *E.* Vuillermoz (et non *C.* Vuillermoz) écrivit, dans *le Théâtre*, au lendemain de la création, à Paris, de *Cléopâtre*.

Il y a une jurisprudence Massenétique et elle sera appliquée, impitoyablement, jusqu'à la fin des temps. C'est donc en vain que nous adjurerons les professionnels de regarder d'un peu plus près cette œuvre singulière; c'est en vain que nous leur ferons remarquer qu'à l'étranger, en Amérique et en Russie, par exemple, où l'ingénuité critique est plus grande, *Cléopâtre* a pris immédiatement, dans l'œuvre de Massenet, une place considérable : nous n'arriverons pas à faire reviser une sentence aussi solennellement promulguée...

Cette revision s'accomplira d'elle-même avec le facteur temps.

Pour rester dans le plan objectif, nous reconnaîtrons encore un fait capital : celui de la personnalité de Massenet, génératrice d'un style. Le musicien a proposé sa solution particulière du problème général posé par la musique de théâtre. Sa proposition vaut ce qu'elle vaut, mais elle existe, puisqu'elle a été exploitée, par imitation du modèle, chez quelques musiciens français; et, d'une manière plus affirmée, en Italie.

Le principal ennemi de Massenet fut, comme le fait entrevoir M. Ch. Bouvet, son succès même. Que le public soit allé d'instinct à sa musique, de cela Massenet n'est pas responsable; mais qu'ayant constaté l'engouement suscité par sa formule, l'auteur d'*Hérodiade* n'ait pas tout fait pour retenir ce public, en le flattant, cela ne saurait être sérieusement contesté.

Il semble qu'en Art — avec un grand A précisément — le fait d'être personnel ne peut excuser l'absence quasi totale du désir de se renouveler.

Massenet est resté le musicien de *Werther* et de *Manon*, alors que Wagner ne demeura pas le musicien de *Rienzi*, non plus que Debussy celui de l'*Enfant prodigue* ou des *Arabesques*.

Or, la quiétude de Massenet, musicien heureux, eut le tort de coïncider avec l'inquiétude et l'effervescence de la musique moderne française, qui, prise en bloc, est un des purs joyaux de la pensée humaine. Que cette coïncidence ait suscité des rancœurs violentes, de féroces conflits d'idées, déterminé le parti pris de beaucoup, cela se conçoit et reste dans l'ordre des choses.

Massenet, nous sommes d'accord sur ce point, nous laisse un style — un style de tout repos, si l'on peut dire; et tout en rendant hommage à ses mérites, j'exposerai cependant mon sentiment personnel en transposant une phrase de G. de Pawlowski, pour servir mon dessein : « La grande route incertaine et douloureuse de l'inexprimé convient mieux à notre voyage que la prison des certitudes analytiques ou mathématiques. »

§

Cette grande route incertaine et douloureuse fut celle choisie par César Franck. M. Robert Jardillier en rappelle les étapes dans le premier chapitre de son beau livre : **La Musique de chambre de César Franck.** Car voici un beau livre, bien digne de compléter le *César Franck* de M. Vincent d'Indy, que M. Jardillier, dans sa bibliographie, indique comme étant le seul ouvrage complet, jusqu'ici, sur l'œuvre de César Franck et capital pour l'intelligence de son œuvre.

Le premier chapitre, je l'ai dit, est consacré, en manière de préface, à la vie de César Franck. Seize pages suffisent à M. Jardillier pour nous tracer une biographie saisissante et complète du maître. Pages, d'un style précis et ferme, qu'on ne peut lire sans émotion; tant l'auteur y affirme sa foi et sa parfaite connaissance d'un sujet bien fait pour inspirer un musicographe, à coup sûr profondément musicien et sensible.

L'esprit dans lequel est conçu le livre nous apparaît dès la première phrase :

> La vie de César Franck est une de celles qui veulent être connues, méditées et admirées. Elle est une des plus belles leçons d'énergie silencieuse qui se puissent offrir en exemple : elle est le meilleur commentaire de sa musique.

Et, plus loin :

> Trois formules, qui pourraient figurer dans une antique *Laudatio funebris,* résument cette existence illuminée par la seule flamme intérieure : il fut professeur, il fut organiste, il fut musicien.
>
> Professeur, au sens humble du terme...
>
> Organiste, presque toute sa vie et de toute son âme...
>
> Musicien plus encore. C'est à la musique la plus haute qu'il consacrait son rôle de professeur et sa mission d'organiste.

Sur la charité que Franck devait à sa foi, M. Jardillier nous apporte ce témoignage d'Arthur Coquard :

> Bien au-dessus de ces indifférents qui regardent avec dédain le reste de l'humanité et qui n'ont pas assez de colère contre les nécessités de la vie, il (César Franck) quittait tout, simplement et sans efforts, jusqu'à l'inspiration la plus belle pour secourir ceux qui souffrent.

A l'adresse de ceux qui penseraient encore que le rayonnement de la pensée et de l'œuvre de Franck est dû à l'action de ses disciples, de sa famille spirituelle, en un mot du clan franckiste, il était utile de consigner des opinions dont l'indépendance ne puisse être mise en doute; et cela m'enchante de trouver, dans le livre de M. Jardillier, ces propos de Debussy :

L'Art franckiste qui sert la musique sans presque lui demander de gloire.

Et :

L'on a beaucoup parlé du génie de Franck sans dire jamais ce qu'il a d'unique, c'est-à-dire : l'ingénuité.

Puis ces phrases de Mirbeau quand il dénonce :

Cette criminelle injustice envers l'un des plus grands, des plus purs génies qui aient été.

Sur l'art de Franck :

dont le style a la clarté limpide des sources qui chantent sous les fleurs.

Enfin cet aveu :

Devant les œuvres de César Franck, moi qui n'ai point de foi et ne crois point à son Dieu, j'éprouve ce trouble puissant, cette admiration redoutable que me donne le spectacle des cathédrales de Bruges, de ces montées, en acte de foi, de la pierre rouge dans l'infini du firmament.

Ces preuves d'une émotion jaillie spontanément à l'audition des œuvres de Franck valent d'être mises sous les yeux de tous; elles ne doivent pas rester connues seulement des musiciens qui liront l'ouvrage de M. Jardillier. C'est pourquoi j'ai cité celles-ci entre mille autres, et dans lesquelles l'on trouve vraiment cette autre chose qui va au delà même de la profonde estime et du respect : une *qualité* d'enthousiasme que peu d'œuvres contemporaines ont provoquée.

L'étude analytique des œuvres de chambre de César Franck est faite par M. Jardillier avec un grand souci d'impartialité. Toutes pages sont examinées en détail et les œuvres jugées

quant à leur valeur purement musicale, leur forme, leur répercussion sur la production moderne, leurs attaches avec le passé. Une nombreuse graphie musicale aide à l'intelligence du texte. Enfin une sorte de critique à distance sert de *conclusion* à chacun des chapitres consacrés à l'analyse d'une œuvre. L'auteur y passe en revue les jugements portés, et ce que le recul du temps permet d'en retenir ou d'en réviser.

Un *jugement général* sur l'œuvre, prise en bloc, clôt l'ouvrage; et ce dernier chapitre n'est pas le moins intéressant d'un livre fait avec un talent et un tact supérieurs.

Mon devoir me paraîtrait incomplètement accompli si je ne livrais pas à la vindicte des honnêtes gens cette histoire : lorsque Risler et Friedrich firent entendre à M. Siegfried Wagner la sonate pour piano et violon de Franck, M. Wagner dut immédiatement faire une promenade à cheval pour *dissiper l'effet* de cette musique « sans mélodie »!

Cette même musique qui fit écrire à Henri Malherbe, dans la *Flamme au Poing*, ces lignes admirables :

> (Quelque part au front...)
> La voix chère du violon plane au-dessus du clapotis et des tintements du piano. La sonate de Franck, grave et ingénue, d'une plénitude admirable, sourd, coule et s'enfle, comme une eau limpide jaillie de la terre. Nous sommes accordés à cette harmonie juste et pure. Ce que nous avons de meilleur et de sain remonte en nous, s'éploie et chante avec cette mélodie candide. Les hommes qui écoutent ici ont repris Douaumont. Ils ont vu tomber tant de frères ensanglantés... Ils ont vécu sur un océan de meurtre et de férocité... Et les voici comme un peuple d'enfants vertueux.

C'est ça *le Don de Franck* et pourquoi ,ayant pressenti ce qu'il avait d'unique, Emmanuel Chabrier s'écriait, au bord de la tombe de l'artiste : « Merci, Maître, vous avez bien fait! »

MÉMENTO. — J'apprends que M. A. Mariotte, l'actif et éminent directeur du Conservatoire et des Concerts d'Orléans, a joué une transcription pour orchestre de *Prélude, Choral et Fugue* de César Franck. Cette transcription, faite par M. Gabriel Pierné, est, paraît-il, une manière de chef-d'œuvre. *Elle existe depuis dix ans environ.* Qui s'en est aperçu? Avis à nos chefs d'orchestres... à ceux du moins que la Musique intéresse encore.

A. FEBVRE-LONGERAY.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Noëlle Roger : *Princesse de Lune;* Paris, Calmann-Lévy. — Benjamin Vallotton : *Nous sommes forts;* Paris, Payot. — Henri Naef : *La Barque des Amants;* Lausanne, Editions Spes. — Marguerite Delachaux : *L'Oiseau d'or;* Paris et Neuchâtel, Editions Victor Attinger.

A propos de deux livres écrits par des femmes, M. André Thérive faisait naguère cette observation : « Après tout, il est déjà bien beau, à notre époque, que tant de gens se persuadent enfin que la réalité, fût-elle plate, fût-elle horrible, est la seule nourriture du roman. » Je suis assez de son avis : cela m'a valu de ne pouvoir goûter comme je l'eusse désiré certains ouvrages de Mme Noëlle Roger et, singulièrement, ce *Soleil enseveli* dont je ne me suis pas senti capable d'achever la lecture.

Depuis lors, la romancière genevoise a publié un nouveau récit, qui offre, comme ses aînés, ample pâture aux amateurs de merveilleux. **Princesse de Lune** est une petite fille étrange, née sur les rives du Bosphore et qui possède le redoutable don de *voir,* réellement, à travers les murs et les espaces. Son histoire ne m'a point ennuyé.

Ce n'est pas que j'en aime beaucoup les personnages de convention, frères et sœurs de tous ceux dont Mme Noëlle Roger peuple son univers. Princesse de Lune — il paraît que cela se prononce en turc Mah-Péli — a pour père Akdéré Bey, qui étudie — naturellement — les phénomènes de double vue. Autour d'elle, nous retrouvons, cela va sans dire, un médecin matérialiste pour incarner l'aveugle scepticisme de la science officielle et, comme de bien entendu, un autre savant, un vrai, qui dirige à Paris un Institut métapsychique et qui révèle au monde étonné les prodigieuses performances du « sujet ». Il y a aussi un derviche qui enlève Mah-Péli et la cloître en Asie Mineure, dans un médressé bleu, pour lui apprendre la mystique, pour faire servir ses dons à la gloire d'Allah. Tous ces gens et d'autres encore s'entrecroisent dans un réseau serré d'aventures, de cris, de larmes et de sang.

L'intérêt, pour moi, du moins, est ailleurs. Je le découvre dans les notes d'une voyageuse qui a parcouru les pays dont elle parle : certaines descriptions — villes, caravansérails, jar-

dins fleuris, âpres déserts —; un trait rapide et juste qui, soudain, fait jaillir dans l'azur le minaret d'une mosquée ou évoque la main du Ghazi, aperçue à la portière de sa voiture, un soir, dans Angora. Mme Noëlle Roger prouve, en maint endroit de son livre, qu'elle sait non seulement observer, mais exprimer le réel. Qu'elle arrive à s'en nourrir, elle atteindra la vraie grandeur.

Le réel ne cesse jamais d'être présent dans le roman solide que M. Benjamin Vallotton consacre au labyrinthe alsacien. **Nous sommes forts!** c'est le cri d'orgueil par lequel l'Allemand, ivre de victoire et sûr de sa « méthode », pensa dompter l'Alsace. M. Vallotton va nous montrer comment. Vaudois, c'est-à-dire étranger, mais ami, voilà un homme qui a vécu douze ans, avant la grande guerre, dans le *Reichsland* et huit, après la victoire, en Alsace française. Comme disait Foch, il sait « de quoi il s'agit ». Le « malaise alsacien », il le connaît mieux que personne, car il n'est pas de ceux « qui s'imaginent que l'on peut reprendre avec le sourire une conversation intrrompue depuis un demi-siècle ».

Les résultats de sa patiente enquête, il aurait pu les consigner en un procès-verbal chargé de doctrine, étayé par des pièces à conviction. Il a préféré écrire un roman, qui pourra comporter un ou plusieurs volumes. Dans le premier, un Alsacien, né peu après les désastres de l'*Année terrible*, raconte à un ami français ce que fut sa vie jusqu'aux journées tragiques d'août 1914, où reparurent, sur les coteaux plantés de vigne et de houblon, les soldats aux pantalons rouges dont les vieux avaient gardé le souvenir. (Hélas! leurs cadets en bleu-horizon ne devaient entrer, musique en tête, dans les provinces retrouvées, qu'après cinquante et un mois de tueries.) Un second volume complétera la confession d'Albert Rimbach, nous dira ses souffrances, ses angoisses, ses espoirs pendant la grande épreuve, sa joie fervente à l'heure de la victoire, puis les malentendus, les déceptions, les reproches échangés entre rédimés et vainqueurs. Sans doute, cette suite exprimera-t-elle aussi la foi de Rimbach en l'avenir; sans doute y pourrons-nous apprendre quels remèdes propose un « Alsacien moyen » aux conflits qui le déchirent. Alors seulement il deviendra possible de se former, du point de vue politique, un jugement

d'ensemble sur l'ouvrage de M. Benjamin Vallotton, sur le mérite des idées et des faits qui en constituent la trame.

Contentons-nous, pour l'instant, de ce que l'auteur nous livre. Deux forces aux prises donnent au roman son ressort dramatique : l'effort continu, implacable, du régime allemand pour asservir le vaincu, pour le fondre dans le creuset de l'Empire et, d'autre part, la résistance passive, mais obstinée, de l'indigène, opposant son inertie à qui voulait faire malgré lui son bonheur.

Le propos didactique dont s'inspire l'écrivain, l'application qu'apporte Albert Rimbach à renseigner son lecteur sur tous les aspects du « dressage » auquel il fut soumis — à l'école, au collège, à la caserne, — le souci de ne laisser dans l'ombre aucun des moyens employés par les uns pour modeler à leur guise l'âme d'un peuple et par les autres pour la garder pareille à elle-même, tout cela pouvait affaiblir le coefficient littéraire au bénéfice de l'exposant politique, fausser l'équation du roman par le sacrifice du facteur vie à la fonction thèse. M. Vallotton a remarquablement esquivé ce péril. Sans doute, peut-on lui reprocher quelques longueurs, certains traits un peu trop appuyés. Mais le drame auquel il s'attache reste toujours si poignant que l'on remarque à peine, de loin en loin, un léger fléchissement de l'intérêt. Le style même, qui, dans d'autres œuvres écrites de la même plume, accusait de sensibles défauts, s'adapte fort bien, cette fois, au sujet comme au héros de l'histoire. Il a un accent de sincérité indéniable. Au milieu des plus douloureux problèmes, l'auteur, par une exacte observation des paysages, des gens, des mœurs et des scènes qu'il décrit, ménage avec adresse d'utiles divertissements.

Nous sommes forts! est un témoignage de bonne foi. J'ai eu l'occasion d'en parler à des Alsaciens cultivés : ils sont unanimes à en proclamer la valeur. J'en attends donc la suite avec autant de sympathie que de curiosité.

M. Henri Naef, qui possède par ailleurs de beaux dons de poète, est un historien de mérite. Ses travaux d'érudit recueillent de justes hommages.

Son plus récent apport à ce qu'il est convenu d'appeler la littérature d'imagination a pris la forme d'un roman poétique

ou d'un poème romanesque. Dans **La Barque des Amants**, il ne raconte pas, mais il essaie d'exprimer par allusions, sans le secours d'aucune péripétie, les joies et les peines d'un jeune couple divisé par de subtils malentendus sentimentaux. Sur ce thème fragile, M. Henri Naef donne alternativement la parole à l'époux et à son confident. C'est jouer la difficulté, car, pour que nous soyons dupes du procédé, il faudrait que François et Henri diffèrent l'un de l'autre par le tour d'esprit, la sensibilité et le langage. Or, chez tous deux, les éléments de l'être, son expression même, demeurent rigoureusement pareils. D'où il suit que, pas un instant, nous ne pouvons leur prêter des existences distinctes. Sujet banal — trop simple ou trop complexe —, erreur de mise en œuvre, c'est, hélas! plus qu'il n'en faut pour atrophier la ferveur du lyrisme et rendre vaines les grâces du rythme ou de l'image.

Soucieux d'élégance, M. Henry Naef s'ingénie à bien écrire. En cela, il imite la plupart des auteurs romands d'aujourd'hui. On nous a tant dit que nous écrivions mal; nous-mêmes, nous avons si souvent reproché à nos devanciers la lourdeur, la grisaille, le morne ennui de leur prose que, pour notre génération, le problème du style a fini par se poser comme un impératif. Les solutions ne sont pas toujours heureuses. Chez un même auteur, elles subissent parfois d'étranges avatars.

Ainsi, écoutez M. Naef :

> Les passe-roses se hissent sur le mur. Où commencent la terre, le lac et l'atmosphère? Du rucher, part une allée; pour quel mystère? Le jet d'eau palpite un peu, des herbes secouent leur poudre, un panier de Perkins verse ses roses sur la pelouse.

Voilà, direz-vous, qui n'est point si mal. Ces quelques phrases offrent cependant des assonances fâcheuses : *terre, atmosphère, mystère; rucher, allée, panier*. Passons. Mais, deux lignes plus loin, voici le plus atroce des charabias :

> Pourquoi m'as-tu chassé de moi, violente, qui a pris la demeure de moi? Le solitaire se plaint de l'amant faible, celui qui s'appartenait de celui qui se donne. Où suis-je donc? Où ai-je donc passé? Dans aucun de mes travaux je ne suis. En toi non plus je ne me trouve. Mon âme n'est point en toi reposée; elle cherche en vain sa demeure. Vergogneuse, elle rôde autour de toi; elle frissonne de

crainte, elle s'incarne dans l'araignée rétrécie qui couvre sa poitrine du châle de ses pattes maigres; elle émigre dans la campanule qui se ferme sous la pluie.

Mme Marguerite Delachaux use d'une encre assurément moins précieuse, mais qui gagnerait à être mieux décantée. Son nouveau roman, **L'Oiseau d'or**, est romanesque à souhait. Plus mouvementé, plus nourri d'événements que celui de M. Henri Naef, il s'affirme bien féminin. On y voit un chartiste confondre la Bibliothèque Nationale avec les Archives : ce détail suffirait à dénoncer, sous le plus viril des pseudonymes, le sexe de l'auteur. Il est vrai que l'Ecole des Chartes reçoit aujourd'hui nombre de jeunes filles studieuses, mais elles n'écrivent guère de romans et nos femmes de lettres continuent à être renseignées d'une manière assez imprécise sur la technique des métiers dont elles affublent leurs héros.

Revenons à nos moutons, ou plutôt à *l'Oiseau d'or*. L'action se déroule entre Tours et Orléans, dans les landes et les forêts de Sologne. Une jeune femme de notre siècle hérite en ce pays d'un château ruiné, mais plein de merveilles. Elle y découvre, elle y revit l'histoire amoureuse d'un lointain ancêtre. Il n'en faut pas davantage pour lui rendre le goût de l'existence, qu'elle avait perdu, et pour la ramener à son mari, dont elle s'était détachée on ne sait trop pourquoi. Candeur sentimentale, parfums de vieille France, amour du bibelot, sentiment de la nature, douceur moisie de la province : des pages qui évoquent tout cela ne sauraient manquer de lectrices.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ALLEMANDES

Gerhart Hauptmann : *Buch der Leidenschaft* (Le Livre de la passion), chez Fischer, Berlin. — Joseph Roth : *Rechts und links* (Gauche et Droite), chez Kiepenheuer, Berlin. — Döblin : *Berlin Alexanderplatz*, chez S. Fischer, Berlin. — Franz Werfel : *Barbara oder die Frömmigkeit* (Barbara ou la Piété), chez Zsolnay, Vienne et Berlin. — Mémento.

Le dernier roman de Gerhart Hauptmann, **Buch der Leidenschaft** (*Le Livre de la Passion*), raconte, sous forme de journal intime, l'histoire d'un artiste marié trop jeune à une femme hypocondriaque, jalouse, aux instincts très bourgeois. Au bout de huit années de mariage, il rencontre une jeune fille de qui

la fraîcheur, l'indépendance de caractère et la confiance insoucieuse dans la vie, peu à peu l'arrachent à l'atmosphère déprimante où il étouffait. En somme, l'histoire de l'homme pris entre deux femmes; l'histoire aussi de l'artiste ballotté entre ses affections familiales qui, malgré tout, l'attachent à un certain ordre bourgeois, et son goût natif de l'aventure, de la bohême, le besoin de s'affranchir, de se renouveler, de se rajeunir.

La situation, on le voit, n'est pas neuve. Nous l'avons déjà rencontrée dans différentes pièces de Gerhart Hauptmann, à peu près contemporaines des événements relatés dans ce journal intime et qui remontent à une trentaine d'années. On songe en particulier à la *Cloche engloutie*, à l'histoire du fondeur de cloches, Maître Henri, qui abandonne femme et enfants et sa paisible demeure dans la vallée, pour suivre la jeune nixe, Rautendelein, sur les hauteurs sauvages où sonnera, dans l'air ensoleillé, le message de la cloche nouvellement fondue, appelant une humanité régénérée dans le Temple nouveau de la vie. Examiné sous cet angle, le roman de Hauptmann prend la signification d'une confidence personnelle, d'un commentaire rétrospectif. Nous y voyons le poète, à un tournant décisif de sa vie, se détacher du pessimisme moral et social de sa jeunesse pour s'orienter vers un culte lyrique de la Vie passionnée, vers cette religion de l'Eros païen et de l'ivresse génésique où s'est comme retrempée son inspiration. A ce titre, c'est le document typique d'une crise morale qui a été vécue par la génération d'il y a trente ans.

M. Joseph Roth, par contre, nous transporte en pleine réalité contemporaine. C'est le roman de l'Allemagne d'après guerre qu'il a voulu écrire dans **Rechts und links** (*Droite et gauche*). A dire vrai, il nous apporte plutôt les matériaux de ce roman, que le roman lui-même. Nous assistons à un défilé de personnages, de portraits, d'analyses morales, d'observations psychologiques curieuses, de conversations révélatrices dont le décousu, j'imagine, très voulu, doit nous donner l'image exacte du déséquilibre profond, du complet désaxement et de cette instabilité morale qui est la note propre de l'Allemagne d'après-guerre. Cette Allemagne a passé par tant de cataclysmes successifs, elle a vu s'effondrer toutes les idéo-

logies, toutes les traditions, toutes les valeurs, tous les fondements stables sur lesquels reposait sa vie morale, il ne lui reste comme âme qu'un chaos, une sensation de vide et de vertige pour lequel il n'est guère d'autre nom que celui de *moral insanity*. Que peuvent bien représenter aujourd'hui ces anciennes formules politiques : « droite » ou « gauche », « réaction » ou « révolution », auxquelles ne s'attache plus aucune conviction stable, sur lesquelles les mêmes joueurs ont tour à tour misé successivement, sur lesquelles parfois même ils misent simultanément?

Le piètre héros du roman, un fils de banquier, Paul Bernheim, est, de par son éducation première, un produit de cette Allemagne wilhelminienne qui n'avait vécu que pour le prestige, le bluff, la façade. Etudiant très sportif à Oxford (à l'époque où l'anglomanie était de bon ton), puis officier de dragons très « fendant » au début de la guerre, il a tourné casaque à mesure qu'approchait la défaite. Dans l'après-guerre, on le voit surgir à Berlin, agioteur frénétique et insolent, toujours à l'affût de la « conjoncture », représentant parfait de cette *moral insanity* pour laquelle il n'y a plus ni but, ni pourquoi, ni direction dans la vie, mais une poussière de hasards, de rencontres, de formules chaque jour changeantes et de gestes conventionnels, avec une soif de paraître qui exclut toute fermeté de caractère, comme aussi toute possibilité de bonheur. Pour lui donner la réplique, voici d'ailleurs un autre type, non moins représentatif de l'époque, le balkanique Brandeis. Fils converti de juifs ukrainiens, d'abord officier dans l'armée du tzar, puis commissaire du peuple sous le régime soviétique, il est devenu suspect, il s'est fait embaucher avec de faux papiers, comme chauffeur à bord d'un paquebot grec, et il débarque un beau jour en Allemagne où il échafaude en quelques années une fortune scandaleuse. Et sans doute doit-il à ses mues successives et rapides, aux personnalités multiples que les événements l'ont obligé de tirer de son fonds, cette faculté d'assimilation réaliste, d'adaptation audacieuse qui fait de lui (et non pas de l'héritier falot de la fausse éducation wilhelminienne) un des maîtres de l'heure. Ses formidables « *Warenhäuser* » (grands magasins) répondent du moins à un besoin réel. Ils font vivre des multitudes

d'employés et ils apportent l'illusion d'un luxe à bon marché aux masses déshéritées. Mais lui-même reste étranger à ce monde que sa pensée a créé. Sa fortune ne lui est pas adhérente; elle ne fait pas partie de sa personnalité; elle n'est qu'un mécanisme monté par lui, un vêtement d'emprunt. Et c'est ce qui fait que lui non plus ne peut éprouver le bonheur ni le donner à ceux qui vivent avec lui. — Assurément, ce roman en zigzag n'est rien moins que bien composé. Mais il nous sort, Dieu soit loué, de l'éternel roman passionnel, ressassé depuis plus d'un siècle.

Voici une formule du roman plus neuve et plus audacieuse encore : **Berlin Alexanderplatz** du poète épique Döblin. Pour le coup, le moule traditionnel du roman est délibérément brisé. Je ne saurais mieux définir cette innovation qu'en la comparant à la révolution tentée naguère par Gerhart Hauptmann au théâtre, le jour où, avec les *Tisserands,* il avait remplacé l'ancienne fable dramatique par l'évocation d'un milieu social quasi anonyme, avec le vaste grouillement des masses humaines; ou encore on songe à la récente tentative du régisseur berlinois Piscator, faisant se dérouler simultanément sur la scène une action jouée par les personnages et un film défilant sur la toile du fond. Ici aussi, il y a bien encore une « action », un récit : l'histoire de ce pauvre diable de Franz Biberkopf, de son métier débardeur et ouvrier plâtrier, vrai colosse, sanguin, impulsif, violent, au fond pas mauvais garçon, qui vient de purger une peine de trois années de détention pour homicide et, à la sortie de prison, prend la louable résolution de devenir un « honnête homme ». Mais il est bien vite repris par l'ambiance où il s'est replongé; ses bonnes intentions mêmes le perdent; il gâte son affaire à la fois avec les flics et avec les copains; il perd sa petite amie et un bras dans la bagarre, et ce n'est qu'après avoir épuisé toute l'amertume d'une destinée où s'acharnent sur lui toutes les malchances que, tel cet autre colosse terrassé par l'Invisible, le voiturier Henschel de Hauptmann, il commence à « voir clair », à discerner le « droit chemin » et, dans les affres d'une véritable agonie, donne naissance à un sosie qui sera comme un succédané posthume et rectifié du malheureux Biberkof mis au tombeau. — Voici le thème fondamental, énoncé

dès la première page dans une sorte de complainte naïvement moralisatrice dont reviendront, comme des illustrations, en tête de chaque chapitre, les épisodes successifs. Mais ce n'est là que le fil conducteur où vient s'embrancher tout un réseau de courants afférents. Ou bien encore on dirait une antenne réceptrice qui capte toutes les ondes entremêlées, diffuses dans le milieu, éparses dans un vaste champ magnétique humain. Car, comme l'indique déjà le titre : « *Berlin Alexanderplatz* » — c'est cela le vrai sujet : évoquer une des places les plus populeuses de Berlin, avec sa circulation, ses cris, ses bruits, ses aspects de jour et de nuit, ses tripots interlopes aussi et ses bouges souterrains où fréquente une clientèle spéciale, d'ailleurs supérieurement organisée et disciplinée, de cambrioleurs, de souteneurs, de filles, d'apaches, d'homosexuels — monstrueux grouillement de vie, avec son magnétisme humain très spécial où les personnages sont immergés et dont nous arrivent, par bouffées intermittentes, les conversations, les fluides et les ondes, rendues à la fois sonores et visuelles.

Döblin a exposé lui-même dans une étude sur la « structure du poème épique » (1) les principes nouveaux de son art narratif. Ce qu'il voudrait, c'est s'évader du livre imprimé, du récit linéaire, de la rédaction écrite qui s'interpose, tel un rideau de fer, entre le spectacle et le spectatur. Une gageure, à ce qu'il semble. Fera-t-elle école? Toujours est-il qu'il y a dans ce naturalisme perfectionné et porté à la seconde puissance — tour à tour film sonore, gramophone, dialogue, poste d'écoute, appareil récepteur, réflexion morale, ballade, hymne, méditation religieuse — une recherche d'effets très nouveaux, l'évocation de tout un milieu, avec son atmosphère, son dynamisme latent, avec surtout son idiome caractéristique, expression de son âme collective et anonyme. Et puis tout à coup, comme par une trouée, surgit quelque grande vision épique — telle la monumentale description des abattoirs de Berlin — qui donne à toute cette fantasmagorie un sens simple, précis et cruel.

Avec un art beaucoup moins concerté et qui ne vise nulle-

(1) Voir la *Neue Rundschau*, le numéro d'avril 1929.

ment à être la mise en œuvre d'une formule réfléchie, le roman de Werfel, **Barbara oder die Frömmigkeit** (*Barbara ou la Piété*), nous communique une impression non moins puissante. Singulier paradoxe! Ce roman de plus de 800 pages occupe, dans le temps réel, l'espace de quelques secondes à peine, puisqu'à la dernière page s'achève simplement un geste commencé par le principal personnage à la première : un médecin de la marine marchande, de qui le caractère taciturne intrigue certains passagers, s'est penché sur le parapet et laisse choir dans la mer une petite masse blanchâtre dont il suit lentement du regard la disparition. Mais, pendant les courts instants que dure cette opération, défile dans son âme tout son passé, en une de ces visions panoramiques qui se produisent, dit-on, dans le moi des mourants. Il revit toute sa vie — qui est aussi la tragédie de son époque. Analyser un pareil roman — autant vouloir capter dans les mailles d'un filet la marée qui déferle ! Notons simplement que deux drames ici interfèrent : celui de l'époque, la plus catastrophique qui ait jamais existé, et celui d'une âme, la plus silencieuse, la plus fermée à tous ces événements formidables où elle se trouve mêlée. Le premier de ces drames projette sur le devant de la scène ses personnages innombrables et ses épisodes angoissants; — le second ne se révèle qu'au fond d'une âme par une présence presque continuellement invisible et lointaine, mais secrètement agissante, et qui d'ailleurs a donné son titre au livre : *Barbara ou la Piété.*

Ferdinand R..., de qui l'âme est le lieu où se rencontrent simultanément ces deux histoires, est fils d'un colonel autrichien. Il a connu dans son enfance le roman familial typique de son époque : la désunion des époux, le classique adultère, — la mère, romanesque et hautaine, s'est enfuie avec un jeune officier de hussards. L'enfant partage alors la solitude d'un père taciturne, fonctionnaire ponctuel, de mentalité subalterne. Il est élevé par une servante déjà vieillissante, femme d'un autre temps, pieuse et dévouée, Barbara, qui l'adopte comme son propre enfant. Après la mort subite du père foudroyé par l'apoplexie dans la cour de la caserne, c'est la dislocation complète de ce triste foyer, puis une jeunesse pauvre, désorientée, avec une succession de vocations

manquées, jusqu'au jour où arrive la grande catastrophe qui balaie tout le passé dans son tourbillon : la guerre. Ferdinand, bon soldat, officier irréprochable, assiste à toutes les scènes macabres et horribles de la vie de tranchée; il prent part à cet automatisme de la peur disciplinée. Surtout il lit leurs secrets sur tous ces visages qu'il retrouve si différents de ce qu'ils étaient avant la guerre, étrangement durcis ou déformés. Lui-même n'éprouve d'ailleurs ni haine, ni révolte contre cette œuvre de mort dont il accepte stoïquement les souffrances et les dangers — jusqu'au jour où brusquement, presque à son insu, il se trouve amené à briser le mécanisme de l'engrenage infernal. Obligé de commander un peloton d'exécution, il sait que les malheureux qu'il fait conduire au poteau n'ont été condamnés que « pour l'exemple », sur des rapports tendancieux. Avec une lucidité angoissée, il règle les détails de la sinistre parade, jusqu'au moment suprême où, mû par une force étrangère, brusquement il donne l'ordre de rompre les rangs et de remettre en liberté les condamnés. Héroïsme ou affolement? Lui-même ne saurait le dire. Quelque chose dont il n'était pas maître s'est substitué à sa volonté. Du reste, dans cette armée travaillée par la propagande défaitiste et bolchéviste et dont la discipline s'est disloquée, on n'ose instruire son procès au grand jour. On juge plus opportun d'étouffer l'affaire et d'envoyer discrètement l'officier rebelle dans une de ces tranchées de la mort où il ne tarde guère à être grièvement blessé. Pourtant, il réchappe encore et, quand il sort de l'hôpital, la révolution gronde dans les rues de Vienne. Il ne tiendrait maintenant qu'à lui de se faire une popularité tapageuse, de jouer un rôle de premier plan que les milieux révolutionnaires voudraient d'ailleurs lui imposer, exploitant avec fracas pour leur propagande son geste « héroïque ». Mais devant cette nouvelle explosion de haine et de démence, il se ferme plus obstinément encore qu'il n'avait fait devant les horreurs de la guerre. Cette nouvelle folie lui paraît encore pire que la première, parce que plus abjecte. Ah! les étranges types que Werfel a croqués sur le vif! (lui-même s'était trouvé mêlé à ces groupements révolutionnaires), presque tous des non-combattants que nous trouvons tout à coup changés en apôtres sanguinaires de la Révo-

lution, en hyènes pacifistes. Ils surgissent comme champignons après la pluie : le mathématicien de la Révolution, l'esthète de la Révolution, le rhéteur de la Révolution, le satyre de la Révolution. Collection d'originaux grimaçants, faune très curieuse où remonte tout à coup au grand jour un fond vaseux de vices monstrueux, alliés aux plus extravagantes démences spéculatives. On dirait les portes de l'Enfer sculptées par un Rodin de la littérature, et l'on conçoit qu'après pareille exhibition, Werfel se soit irrévocablement brouillé avec les partis extrémistes. « La Puissance a changé de main, fait-il dire à son héros, mais l'homme n'a pas changé sa nature. » Et puis, après l'avortement piteux de cette nouvelle démence collective, les choses, comme on dit, « rentrent dans l'ordre », Ferdinand, à force de labeur, s'efforce de rattraper le temps de sa jeunesse perdue. Il passe son doctorat en médecine. Il part comme médecin de la marine. Comme tel, il nous est présenté au début du roman.

C'est là le canevas tout schématique d'un récit intensivement vivant, quasi hallucinant, véritable cauchemar où les êtres et les événements sont évoqués du dedans, dans leurs plus secrètes intimités morales, sans pathétique comme aussi sans colère. Car nous sentons bien qu'ils sont au fond pareils à nous, et que nous pourrions être pareils à eux : ainsi le veut l'humanité profonde de Werfel, toute pénétrée d'esprit évangélique. Mais ce n'est là encore que le roman extérieur, tout de façade. Plus profondément, il y a autre chose encore. Il y a « Barbara », — radium sacré qui pénètre tout le livre de son rayonnement pur, constant, invisible, venu comme d'au delà du temps. Barbara, c'est l'âme foncièrement religieuse de Werfel, dejà présente dans ses premières œuvres, quoique mêlée encore à des fièvres plus terrestres. Cette âme d'enfant s'incarne ici dans cette figure d'humble et vieille servante, qui a veillé sur le premier âge de Ferdinand et qui continue d'imprégner son cœur de sa présence lointaine. « En Barbara, nous est-il dit, on aurait cru voir une femme du XIIe ou du XIIIe siècle. Tout au moins aux yeux de Ferdinand, elle apparaissait toujours comme une figure peinte sur un fond d'or. » La vie les a séparés et ils ne se sont revus que rarement. Ils ne s'écrivent jamais. Mais pendant que le blessé délirait à

l'hôpital, elle est venue s'asseoir près de son chevet. Ils n'ont d'ailleurs échangé que peu de paroles. Et qu'avaient-ils à se dire? *Elle était là,* cela suffisait. Elle n'avait d'autre mission que de « veiller sur son sommeil ». Et lorsque, avant de s'embarquer, il est allé la voir une dernière fois dans son village, toute ridée et cassée, elle l'a supplié, avec des explications embarrassées, d'accepter l'offrande jalousement cachée à laquelle elle avait consacré sa vie : un sac de pièces d'or, économisées une à une, grâce à des privations inouïes, jour après jour, année après année, et mises en réserve pour le jeune maître, pour son enfant d'adoption. Admirable clairvoyance de cette âme naïve : dans le naufrage de toutes les valeurs, elle a conservé l'unique valeur immuable, le métal inaltérable, pur comme son propre cœur. Et maintenant s'explique le geste symbolique par où s'ouvre et s'achève le roman. Après la mort de Barbara, le médecin, penché sur la balustrade, a jeté dans la mer l'héritage sacré :

L'or de Barbara repose désormais dans les profondeurs du monde. Le miel de la pieuse et diligente abeille, il est à jamais préservé et soustrait à la circulation impure.

Est-ce un roman? Et qu'importe! Quand on lit Werfel, on ne songe pas à l'art, on ne songe pas à la composition et au talent, on subit une emprise instantanée, irrésistible. Il y a là une puissance de scrutation et de vision intérieures, tour à tour démoniaque et angélique, qui fait immédiatement songer à Dostoïewsky. Et il se pourrait bien que *Barbara* fût un des chefs-d'œuvre de notre temps.

Mémento. — Le grand succès remporté en France par le fameux roman *Classe 22* de Ernst Glaeser, dont une traduction française a paru dans les éditions Victor Attinger, est dû pour une part aux traducteurs, Mlle Cécile Knoertzer et M. Joseph Delage, pour qui traduire n'est pas simplement décalquer des phrases, mais faire passer d'une langue dans une autre le tour particulier, toute la vie et tout le mouvement de l'original. — Recommandons tout particulièrement à tous ceux qui s'intéressent aux grands classiques de la littérature allemande la *collection bilingue des classiques étrangers,* aux éditions Montaigne, publiées par Fernand Aubier, 13, quai de Conti, sous la direction de M. André Lichtenberger, professeur à la

Sorbonne. Chaque ouvrage contient, outre la traduction et l'original (les deux textes étant placés en regard l'un de l'autre) une étude approfondie sur l'auteur, ainsi que sur la genèse et les sources de l'œuvre. La révision et l'annotation du texte allemand, la traduction et la préface sont dues aux meilleurs germanistes de France. Ont déjà paru : *Eichendorff, Scènes de la vie d'un propre à rien*, texte traduit supérieurement et présenté par M. Paul Sucher, — la *Sapho* de *Grillparzer*, traduite par M. Auguste Erhard, doyen de la Faculté des lettres de Lyon, auteur d'une étude devenue classique sur Grillparzer — et *Les drames de jeunesse de Gœthe* (Prométhée, Satyros, Mahomet, Stella), traduits par M. C. Herrmann, avec une préface qui est un modèle de précision et d'analyse pénétrante, de M. Henri Lichtenberger, le maître en science et en sagesse gœthiennes.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Jean Psichari et son œuvre. — J. Psichari : *To Taxidi mou;* La Hestia, Athènes, et Welter, Paris. — A. Eftaliotis : *Le Chant de la Vie*, trad. de M. Valsa; Librairie de France, Paris. — I. Moskhonas : *Agapes;* Imp. Tilperoglou, Athènes. — G. Zervos : *Rythmi Zoïs;* Pyrsos, Athènes. — G. Zervos : *Stikhi;* Pyrsos, Athènes. — P. Prevelakis : *Stratiôtes*, Athènes. — I. Ikonomidis : *Olethri;* Zikakis, Athènes. — P. A. Chronopoulos : *Xypnia Onira;* Kollaros, Athènes. — Homère Bekès : *O Panigyrikos tis Agapis;* Elefthéroudakis, Athènes. — E. Apostolidis : *To Misogemo Fengari* de Tagore; Stokhasti, Athènes. — J. Pergialitis : *Paidagogiki Mythi*, tome II; Koraïs, Athènes. — G. Pieridis : *I Sôtires*, Alexandrie. — Dolis. Nikvas : *Palies Agapes;* Gérard frères, Athènes. — D. Nikvas : *Dolorita;* Gérard frères, Athènes. — D. Voutyras : *Apo ti Yi ston Ari;* Athènes. — Mémento.

La mort de M. **Jean Psichari** met l'Hellénisme en grand deuil. C'est une page importante de son histoire intellectuelle qui vient de se tourner au vent des destins. L'action du grand linguiste, à qui revient sans conteste l'honneur d'avoir créé la prose en langue démotique, et qui fut en quelque sorte le Boccace de la renaissance littéraire de sa patrie, fut essentiellement novatrice. On a pu lui reprocher son dogmatisme, le caractère intransigeant de ses théories. Il convient portant de ne pas oublier que, dans le chaos de la diglossie, il est venu apporter une mesure d'ordre, une législation basée sur des principes scientifiques irréfutables, et que la charte promulguée par ses soins ne pourra plus être mise en discussion quant à ses bases fondamentales. Dans son opinion, il aurait pu aller beaucoup plus loin qu'il ne l'a fait. Il ne devait pas ignorer, toutefois, que certains chocs en retour se produi-

raient inévitablement et que certains tours de langage, propagés par le Purisme officiel, ne pourraient être éliminés. Il ne voulait pas s'en préoccuper. C'est en quoi il tournait le dos à la vie, à force de lutter pour en dégager le visage. Mais quel polémiste il fut, quel duelliste des mots et quel esprit fut le sien! Jusque sur son lit de mort, il batailla pour la Cause démotique et fustigea les moindres défaillances. Cela ne pouvait aller sans quelques injustices, et le grand Palamas l'apprit à ses dépens. Mais Psichari souffrait de ne se sentir pas toujours prisé à sa juste valeur et de n'être pris que pour un grammairien, quand il était tout autre chose, un créateur de génie dans tous les domaines de la pensée.

Psichari a dit de lui-même :

Je suis né à Odessa en 1854, le 3 Mai. On dit que c'est le mois où l'on voit naître aussi les petits ânes. En vérité, quand j'étais enfant, et que le maître m'enseignait la *catharévoussa*, la *catharévoussa* me plaisait terriblement, et je ne voulais pas parler d'autre langue. Par la suite, devenu homme, j'ai compris que les fleurs naissent aussi au mois de Mai, et je me suis mis à aimer le démotique. Les mots sont des fleurs et aussi les âmes.

Psichari vint jeune à Paris pour y poursuivre et y parachever ses études. Toutes les disciplines de la science occidentale lui devinrent bientôt familières. Il ne devait pas laisser un seul instant de les vivifier, à l'aide de la brûlante flamme d'enthousiasme qui s'était allumée en lui, et qui le poussait à la création. En 1884, il était chargé de cours à l'Ecole des Hautes-Etudes de Paris.

En 1886, il publiait en français les *Essais de Grammaire historique néo-grecque*, où il proclamant l'avènement nécessaire, par droit d'hérédité directe, du grec vivant à la royauté littéraire. En 1886, un coup de foudre et un chef-d'œuvre : le **Taxidi mou** (*Mon voyage*). Psichari entrait en conquérant dans les Lettres néo-grecques et s'y taillait un empire, au nom du démotique intégral. La Princesse en haillons, la langue roméique, ceignait la couronne en son nom... Plein de science, mais présenté avec tout l'agrément d'un récit de voyage, le livre fit une sensation énorme. Il contenait en germe toute l'œuvre future du Maître, autour duquel vint se ranger tout aussitôt une jeunesse ardente, et de surcroît c'était le premier,

en Grèce, qui eût été délibérément composé en prose, dans la langue quotidienne du peuple. Révélation : la Grèce n'était plus seulement le pays du Passé; elle pouvait encore avoir un avenir, que le présent était apte à préparer par des voies inédites. Psichari s'adressait à ses compatriotes en causant, en plaisantant même, avec les tours de phrase de la conversation familière, et non à grand renfort de figures de rhétorique. Il donnait ainsi une grande leçon, une leçon que n'eût pas dédaignée Platon lui-même. De même que le lyrisme trouvait dans le folk-lore national ses meilleurs modèles, les prosateurs doivent trouver le moyen de tout exprimer à l'aide des mots les plus simples, des tournures les plus spontanément populaires, c'est-à-dire les plus conformes à l'esprit de la Race. Le *Taxidi* équivalait à une déclaration de guerre. Celle-ci éclata, violente et passionnée, entre les deux camps adverses. Quoique les partisans de la conciliation soient devenus nombreux, elle dure encore et menace de se prolonger longtemps, parce que le système de Psichari n'admet pas la conciliation, c'est-à-dire le mélange. Grammaticalement et phonétiquement, c'est Psichari qui a raison, de toute évidence. Pour le vocabulaire, c'est tout autre chose et, au surplus, j'ai bien peur que M. Louis Roussel n'ait vu juste, quand il dit que le Grec est *catharévousiste* depuis toujours, et que le préjugé puriste est inhérent à l'Hellénisme. (*Libre*, oct.-nov. 1929). Georges Drossinis, qui dirigeait la *Hestia*, imprima le premier conte de Psichari : *Jalousie*, qui fit sensation (1891). Ce simple récit mit en lumière les merveilleux dons de poète, qui allaient éclater dans un roman d'amour frotté de symbole : *Le Rêve de Yanniri* (1897). Préoccupé de rénover tour à tour tous les genres dont la prose pouvait être l'instrument, Psichari entreprit ensuite de fonder définitivement le Théâtre roméique, et mit au jour en 1901 deux curieux drames : *Kyroulis* et *Gouanakos*, qui sans doute trouvent à la fois leur mérite et leur principal défaut dans le mariage de raison de l'érudition et de la fantaisie (1901). Le philologue et le linguiste reprennent tous leurs droits dans les cinq volumes pleins de science et de verve endiablée de *Pommes et Roses* (1902, 1903, 1907, 1908, 1909). Avec *Vie et amour dans la solitude* (1904), le romancier reparaît pour nous conter l'histoire

d'un nouveau Robinson, et démontrer par là-même que la langue vivante est apte à parcourir le monde entier, si tel est le bon plaisir de l'écrivain. L'*Apologie*, parue en 1906, complète et justifie le *Taxidi*. Livre de doctrine, décisif. L'année 1911 voit naître *Les Deux Frères*, récit à la fois romanesque et philosophique, où sont mis en scène deux personnages nés semblables du même sang, mais rendus différents par la vie. Concurremment, Psichari donnait au *Noumas* un roman de psychologie aiguë : *La Servante malade*, et faisait paraître un recueil de contes : *A l'Ombre du Platane*, où la grâce du style le dispute à la vivacité des peintures et au charme de l'intrigue. Un pur chef-d'œuvre y est inclus : *La Bague de Gygès* ,*Agni*, qui est peut-être le meilleur roman du Maître, termine la série en 1913. Psichari a traduit ou paraphrasé lui-même en français ses ouvrages les plus significatifs. Plusieurs de ses romans ont été composés directement dans la langue de Voltaire. Nombre de brochures, mémoires ou monographies scientifiques, signés de lui, sont en français et, parmi les inédits qu'il a laissés, sans doute en est-il dans les deux langues qu'il cultiva de préférence. En tout cas, Rigas Golphis, dans un pieux article du *Noumas* (nov. 1929), nous fait connaître que l'éditeur athénien Elefthéroudakis doit mettre au jour successivement la *Grammaire*, œuvre bénédictine à laquelle le grand philologue travailla toute sa vie, un roman historique sur *Digénis Akritas*, et maints autres ouvrages d'imagination ou de doctrine, dont l'auteur avait de son vivant annoncé l'existence.

En grec, Psichari, si jaloux du titre de poète, n'écrivit point de vers. Il en fit en français de fort beaux, et nous avons signalé à cette place le mérite de ses ingénieux *Fioretti*, en langue italienne.

Que l'on ne s'y trompe pas! Malgré l'apparente dispersion de son œuvre, Psichari, dans la joie aussi bien que dans la douleur (car les chagrins ne lui furent pas ménagés, et nulle existence ne fut plus dramatique que la sienne), ne cessa jamais de lutter pour un idéal unique, un idéal constructif, pour employer une expression à la mode, et il se voua tout entier à l'exaltation de la Grèce vivante. C'est parce que, non pas à sa suggestion, mais en quelque sorte d'instinct, nous

avions, en inaugurant ces chroniques, adopté une attitude conforme à ses préférences, qu'il voulut bien nous encourager. Ainsi naquit une amitié que la mort seule devait interrompre. Il savait que ses idées devaient inévitablement triompher dans l'avenir, et rien n'a jamais pu porter atteinte à sa foi. Il en était injuste pour les productions de la *catharévousa*, lesquelles sont loin d'être toutes à dédaigner. Mais il savait ce qu'il voulait. De fait, la phalange de ses disciples est vaillante et nombreuse. Elle a remporté dans les conditions les plus difficiles les victoires les plus signalées, et le terrain gagné est considérable. Il en reste à gagner encore, et il y aura de l'imprévu. Le démoticisme s'est emparé de la question sociale, et la politique est entrée dans la linguistique. Vaille que vaille, cela fera son chemin. Ce qui est arrivé en Italie, ce qui est arrivé en France, voire même plus récemment en Serbie, arrivera en Grèce, fatalement.

Chose à méditer : les apôtres de la première heure vivaient, comme Psichari lui-même, hors de Grèce. Tels Pallis, l'audacieux traducteur de l'*Iliade* en vers klephtiques et des *Evangiles*, le grand poète Pétros Vlastos et le savoureux conteur des *Histoires des Iles*, Argyris Eftaliotis. Petros Vasilikos lui-même, qui, en fondant la *Tekhni* dans les dernières années du siècle XIX, fut un instant l'âme du nouveau groupe des *Malliari*, séjourna longtemps loin des rivages de sa patrie. Ceux que retenait Athènes subissaient plus ou moins l'emprise du milieu. Mais l'adhésion de Palamas fut décisive. Malgré les obstacles jetés sous ses pas, il osa. Ce fut sa gloire. Ainsi prospéra la nouvelle Ecole d'Athènes.

Les années passent. Ceux d'aujourd'hui sont-ils disposés à rendre pleine justice aux initiateurs? N'oublie-t-on pas un peu trop un Carcavitsas, un Eftaliotis, ces maîtres du conte néogrec? Se souvient-on que l'auteur de l'*Histoire de la Romaïcité* et de ces récits pleins de sentiment, parfumés des odeurs du terroir, fut également un poète ému? Il a laissé des inédits, ce nostalgique qui revivait en rêve tout son pays, et précisément M. Valsa vient de donner une scrupuleuse traduction française de textes lyriques, que nous avons eus sous les yeux, mais qui sont encore inconnus du public.

Le style d'Eftaliotis, dit judicieusement M. Valsa dans sa *Pré-*

sentation du délicieux petit volume, est quelque chose d'unique dans la langue grecque d'aujourd'hui. Une période renferme le soleil, l'azur et la pureté de l'atmosphère hellénique.

D'un pareil éloge, le Poète n'est pas moins digne que le Prosateur, dont les contes, dit encore M. Valsa, sont des miniatures aux reflets de chefs-d'œuvre. Le **Chant de la vie**, dédié à Costis Palamas, célèbre majestueusement la force mystérieuse qui anime l'Univers, et n'est pas indigne de l'incomparable lyrique à qui nous devons *La Vie immuable*. Les trente-deux *Sonnets* qui complètent le volume nous séduisent cependant davantage, parce que la tendresse, qui était l'essence même du tempérament d'Eftaliotis, s'y exprime tout entière. Nul n'a chanté aussi purement les regrets de l'Epouse absente et, à défaut d'un Pétrarque, seuls Camoens ou Elisabeth Barrett Browning auraient pu trouver de tels accents. Eftaliotis, de son véritable nom Cléanthe Michaïlidis, était originaire de Mitylène. Il vint mourir, presque octogénaire, à Antibes, en 1923.

Les îles grecques sont fécondes en poètes. On a retenu le nom de M. Moschonas, dont l'inspiration, un peu triste mais toute imprégnée de sentiment familial, nous vaut un nouveau recueil, **Amours**. Il nous faut mettre à l'honneur aujourd'hui celui de M. Jean Zervos, qui, dans **Rythmes de vie** et dans **Vers**, s'affirme le digne émule des Krystallis et des Malakassis. Les souvenirs byzantins ou autres et la nature ensoleillée de son île de Kalymnos alimentent son inspiration, et son vers a quelque chose de la grâce de Solomos. Dans **Soleils**, M. Prévélakis se révèle poète épique plein de fraîcheur et de naturel. Crétois, son poème se passe en Crète et il n'est pas indigne, en maints passages, ni de Vincent Cornaro ni de Markoras. Les **Ruines**, de M. Oeconomidis, maudissent d'un verbe angoissé la guerre dévastatrice, et il y aurait bien des pièces à citer.

Le poète de **Rêves éveillés**, M. Chronopoulos a des lectures. Sa pensée est claire et sereine, son vers solide. Sans être un poète de la Joie comme M. Zervos, il a de la philosophie, et son art est tout entier tourné vers l'Occident. Images puissantes, style précis, versification brillante, pensées nourries en force, telles sont les qualités maîtresses, qui font de l'auteur du

Panégyrique de l'Amour, un poète vraiment grand, l'un des meilleurs disciples de Valaoritis, de Mavilis et des classiques français. C'est un laudateur véhément de la lutte et de l'énergie, satirique à l'occasion. Mme Apostolidis, qui doit habiter l'Inde, traduit avec beaucoup de grâce et dans une langue savoureuse le **Croissant de lune** de Tagore. Jeunes et vieux s'y intéresseront, de même qu'aux **Fables éducatives**, de M. Pergialitis, inventeur heureux d'ingénieux apologues qu'il met en vers artistement rythmés. Mme Myrtiotissa, qui est l'une des poétesses grecques les mieux douées, a transposé de son côté avec bonheur un choix de poèmes de Mme de Noailles, et montré ainsi toute la souplesse du grec vivant.

Disons un mot des conteurs. Ils sont légion. A M. Piéridis, l'auteur des **Sauveurs**, il faut faire une place à part. On l'a comparé à Kipling. Ce n'est pas exact. Il doit beaucoup à Carcavitsas et peut-être aussi à Théotokis. Tous ses personnages sont pris sur le vif, et il peint avec mille détails minutieusement observés la mesquinerie de la vie de province. Un futur maître. Plus sentimental, M. Dolis Nikvas, dans **Vieilles Amours**, dans **Dolorita**, dont nous voudrions pouvoir parler plus longuement, excelle à tirer de sujets menus des effets souvent saisissants. Il a le don de l'émotion, et l'on sent que M. Xénopoulos fut pour lui un bon maître. Mais qui rejoindra Voutyras? Son nouveau petit roman, **De la Terre à Mars**, est d'une fantaisie symbolique exaspérée, d'un pessimisme étourdissant. Aristophane semble y avoir collaboré avec Wells et avec Hoffmann. Ne nous le traduira-t-on pas un jour?

MÉMENTO. — Les *Kyparissia pros ti Savoia* de M. Tsagris évoquent, à travers des impressions de voyage, le souvenir de Lamartine et de quelques autres Français. On aimera l'allure, le mouvement et le style des Contes de Cleareti Dipla Malamou : *Gia Ligi Agapi*. Nous y reviendrons. Les *Contes* de Julia Persakis édités par *Agôn*, de Paris, doucement élégiaques et sentimentaux, ont de l'aisance dans le dialogue. *O Manolis Lekas, et autres contes,* ne sont dépourvus ni de mouvement ni de pittoresque. *Anastasi Nekrôn,* de Voutyras, est plein de choses impitoyablement observées.

Il faut suivre dans *Agôn* les excellents articles de *La Vie artistique.* Il faut faire un tour à la Librairie Gibert pour se documenter sur place sur les mérites de la Littérature néo-grecque. A plus tard les contes de Mme Minôtos et d'autres. DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES CHINOISES

Wou Sao-fong : *Sun Yat-sen, sa vie et sa doctrine*, Presses Universitaires. — Cheng Tcheng : *Ma mère*, édit. Victor Attinger.

Dix millions de Chinois, estime-t-on, sont morts l'an passé de faim et de misère. Les greniers américains regorgent de blé que les bonnes récoltes en Europe ont rendu invendable. Les missions anglo-saxonnes ont dépensé l'an dernier plus de 150 millions de francs pour leur propagande exclusivement religieuse. Les secours purement matériels apportés par les Blancs à de telles souffrances sont infimes. La province du Chann-Tong, une presqu'île, avait, en 1914, 38.000.000 d'habitants : il en resterait aujourd'hui moins de la moitié. Avec ses ports et ses chemins de fer, elle serait aisée pourtant à ravitailler. Aucun pays n'y songe.

L'ordre et la paix, il faut le dire, sont loin d'être assurés. La guerre civile va reprendre d'un instant à l'autre. Le soi-disant gouvernement de Nanking gouverne seulement Nanking. La Chine est encore divisée en Etats.

Que pensent de cela les Chinois eux-mêmes? Deux livres importants, écrits en français, nous font voir des aspects insoupçonnés de la question et nous font réfléchir sur nous-mêmes; car la connaissance s'acquiert par l'étude des ressemblances et des dissemblances.

En assemblant, en effet, les critiques de mon dernier ouvrage sur la vie et la doctrine de Confucius, je me suis aperçu que tous les journaux réactionnaires et religieux s'étaient montrés violemment irrités contre la forme d'esprit du Sage. Les journaux avancés, au contraire, le louaient sans réserve. Or, j'étais persuadé que Confucius, partisan de l'ordre, de la méthode et d'un gouvernement par l'équité, aurait provoqué des sentiments inverses. Le secret m'a été révélé par une des opinions émises : « Je donnerais toute la sagesse confucéenne pour dix lignes de l'Evangile. » Le sentiment politique n'existe pas en Europe en présence du sentiment religieux. Et je compris alors pourquoi les réformateurs, ne comptant que sur eux-mêmes, appréciaient cet effort patient vers la vérité des faits, cette construction à l'aide des maté-

riaux de la réalité, tandis que les conservateurs religieux étaient révoltés par cette absence volontaire d'imagination et d'idéal supraterrestre, par ce refus d'attendre une aide au delà de nous-mêmes. L'idéal européen est le contraire de ce que l'homme est en réalité : il voudrait changer celui-ci et non l'améliorer. Les Chinois ne visent pas la lune : ils essayent seulement de développer les bons côtés de l'homme et de se garder contre ses mauvais instincts.

Or, Soun I-Sienn (Sun Yat-sen pour les Anglais) se proclame disciple et rénovateur de Confucius, de qui une pensée est prise par lui pour épitaphe : « L'application de la grande Méthode est le Bien commun de l'Univers. » Pour les uns donc, il sera un grand savant, un sage, ce qu'il y a de plus haut ici-bas. Pour les autres, il ne sera qu'un « minutieux observateur » sans aucune de ces envolées qui font quitter le sol et ses réalités pour un élément où l'on est moins gêné par les faits.

Pour ceux qui n'ont pas de jugements obligatoires, mais étudient les Chinois avec une sympathie fraternelle, rien ne peut être plus intéressant que de connaître les pensées et les conceptions de celui qui est appelé, par le tiers de l'humanité, le « Père de la Révolution ».

L'œuvre de M. Wou Sao-fong, **Sun Yat-sen, sa vie et sa doctrine** est préfacée par les plus grands chefs du parti Kouo-Minn-tang, « Parti du peuple de l'Etat ». Elle est donc estampillée de manière à inspirer confiance.

Sun, ayant longuement étudié en Europe les institutions politiques, a conclu que le peuple y est partout, sauf en Suisse, tenu en esclavage et trompé. Le bulletin de vote est le signe de cet esclavage.

Prendriez-vous une cuisinière pour six ans sans l'essayer, vous engageant à manger sans un mot tous ses plats, à payer ses achats sans les contrôler, sans pouvoir la renvoyer quoi qu'elle fasse? Et cependant vous confiez à un inconnu votre patrie, le droit de vous ruiner et de vous faire tuer, sans essai, sans contrôle, sans révocation possible.

Sun veut que le peuple garde la souveraineté; qu'il ait droit de vote pour désigner ses représentants et ses gouverneurs locaux; le droit de révocation pour écarter ceux qui ne

feraient pas leur devoir; le droit de referendum et veto contre tous les impôts, mesures militaires et ce qui engage les biens ou les personnes; le droit d'initiative pour imposer les lois que ses représentants tarderaient trop à proposer.

Sun veut aussi qu'il y ait un pouvoir d'examen formé de fonctionnaires nommés directement par le peuple parmi les plus sages de sa région, et choisissant tout le personnel national, par examens, concours et enquêtes. Un pouvoir de contrôle vérifiera toutes les actions et toutes les personnes des trois autres pouvoirs habituels à nos Constitutions : Exécutif, Judiciaire, Législatif.

Pour Soun, trois grands principes doivent guider la vie des peuples : « La conscience nationale », qui est le sentiment du droit à disposer de soi-même et à exiger des autres égalité et réciprocité. « La Puisance politique », comprenant le droit à se gouverner soi-même, sans abdiquer et en gardant le droit de défaire à son gré et à toute heure ce qui déplaît. « La vie économique », lutte contre les excès du capitalisme en limitant les grandes fortunes par des impôts progressifs et en développant le sentiment du budget national.

Tout cela est émaillé d'observations aiguës. Ainsi :

Dans les pays de parlementarisme, le peuple est pratiquement gouverné par les deux Chambres, car elles peuvent renverser le gouvernement à leur gré. Or, les députés, qui sont souvent ignorants, ne songent qu'à leurs intérêts personnels. On peut dire que la démocratie en Europe est actuellement en décadence (page 4).

Nous savons qu'à l'étranger on cherche souvent à échapper à ses obligations lorsqu'il n'y a plus de bénéfices à réaliser... Chaque grande puissance respecte un engagement international tant qu'il peut lui être avantageux. Elle n'hésite pas à le déchirer comme un « chiffon de papier » lorsque l'intérêt n'existe plus (p. 94).

La révolution faite pour défendre l'intérêt d'une classe contre une autre, était absurde pour Sun. Il n'admettait que la révolution du peuple entier contre ceux qui l'oppriment à l'intérieur et à l'extérieur (p. 49).

Pour Soun, l'égalité n'existe pas. Mais il y a des inégalités artificielles (aristocratie héréditaire, fortunes héréditaires); une fausse égalité qui consiste à traiter le sot et le sage de la même manière; et l'inégalité naturelle ou vraie égalité, qui traite chacun selon sa valeur.

Il reconnait que la démocratie est la forme de gouvernement qui rend le peuple le plus esclave.

Le peuple chinois, sous la monarchie, avait trop de liberté. Aujourd'hui, la monarchie étant remplacée par la République, il s'agit de demander au peuple de céder une partie de sa liberté (p. 182).

Sun montre le danger couru par la Chine, dont la balance commerciale est déficitaire depuis des dizaines d'années : en 1911, deux milliards et demi de francs; en 1921, six milliards; en 1928, huit milliards. Il ne dit pas que cette faiblesse de l'exportation est due pour beaucoup aux troubles de la Révolution, mais l'attribue aux « traités inégaux ».

Rappelons que la doctrine de Confucius était : « S'améliorer soi-même; lutter jusqu'à la mort contre l'oppression et l'injustice d'en haut; contre la sottise et la mauvaise volonté d'en bas; et cela par l'Equité, la Réciprocité, la Politesse ». Et regardons avec sympathie la lutte de ce peuple immense contre l'oppression étrangère, contre le militarisme, contre la famine.

Ma Mère, par Cheng Tcheng, est un ouvrage surprenant composé de phrases désossées, toutes en alinéas; pensées liées par le sentiment plus que par la Raison ou la logique, mais exprimant à merveille les réactions profondes d'une famille écrasée sous le fardeau de la tradition et du mouvement moderne. M. Cheng raconte la vie de sa mère et sa propre enfance avec une intensité rare par la franchise autant que par la nouveauté de la forme.

Une admirable préface de Paul Valéry tire de cet ouvrage la philosophie d'une comparaison entre les âmes chinoise et européenne : « Une tête à perruque et à poudre, ou porteuse d'un chapeau haut-de-forme, ne peut concevoir des têtes à longue queue. » La modération, la sagesse avertie, mais patiente et aimable, des Chinois sont un scandale pour nous « qui avons au plus haut degré le sens de l'abus ». Il conclut, hélas, tristement :

Ici, comme là-bas, chaque instant souffre du passé ou de l'avenir. Il est clair que la tradition et le progrès sont deux grands ennemis du genre humain.

G. SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Katherine Mayo : *L'Inde avec les Anglais*, Gallimard. — Gaston Martin : *Manuel d'histoire de la Franc-Maçonnerie française*, les Presses Universitaires de France.

Une Américaine, Katherine Mayo, qui est allée récemment dans l'Inde pour y étudier l'hygiène publique, a exposé ce qu'elle a vu de l'état des populations de ce pays dans un livre passionnant et dont la plus grande partie vient d'être traduite sous le titre : **L'Inde avec les Anglais.** C'est une sensationnelle et convaincante réfutation de ce qu'écrivent Gandhi et ses disciples : « Nos maîtres anglais sont responsables de notre impuissance. » Miss Mayo prouve au contraire que ceux-ci ont été des bienfaiteurs pour l'Inde, mais la superstition et l'orgueil de caste ont fort limité le bien qu'ils ont pu faire. « Pourquoi nous fatiguons-nous si tôt et mourons-nous si jeunes? » demandent les disciples de Gandhi, et ils répondent : « Parce que nos âmes mêmes sont empoisonnées par l'ombre de l'arrogant étranger qui nous bouche le soleil. » Miss Mayo l'explique plus justement par ce résumé de la vie de la majeure partie des familles indiennes :

Prenez une fillette âgée de douze ans, un pitoyable spécimen physique d'ossature et de sang, illettrée, ignorante, sans aucune notion d'habitudes hygiéniques. Imposez-lui la maternité le plus tôt possible. Induisez son frêle fils à d'intensives pratiques vicieuses qui épuisent de jour en jour sa petite vitalité. Refusez-lui l'exutoire des sports. Donnez-lui des habitudes qui font de lui, arrivé à l'âge de trente ans, une vieille ruine décrépite et quinteuse (1), et viendrez-vous après cela demander ce qui a sapé l'énergie de sa vitalité?... Le fonctionnaire britannique évitera tout spécialement de s'occuper de cela et condamnera que d'autres s'en occupent. Sa propre action quotidienne, depuis les réformes de 1919, repose sur la permission plutôt que sur la violence... Au milieu d'un pacte de silence et de flatterie, vous trouverez un malade qui

(1) « La mère, haute caste ou basse, exerce sur ses enfants (la fille « pour la faire bien dormir », le garçon « pour le rendre viril ») une pratique que le garçon, du moins, est susceptible de continuer quotidiennement pour le reste de sa vie... Les autorités médicales attestent qu'à peu près tous les enfants soumis à leur examen portent sur leur corps les indices de cette habitude... Dans beaucoup de religions du pays, le petit garçon a chance, s'il est joli, d'être destiné aux plaisirs des adultes ou d'être régulièrement attaché à un temple en la qualité de prostitué. »

s'affaiblit chaque jour, qui meurt, corps et esprit, d'un mal que lui seul peut guérir....

Sur une population de 319 millions, l'Inde ne compte que 200.000 Européens; parmi ceux-ci, 67.432 (armée 40.000, service civil 3.432, police 4.000) constituent la force britannique; elle a fait disparaître deux des fléaux qui désolaient l'Inde : la guerre et le brigandage, elle n'a pu améliorer la *base physique* des maux des habitants : la façon de venir au monde et la vie sexuelle.

La jeune fille indienne, en règle générale, attend la maternité neuf mois après être arrivée à la puberté, soit entre 8 et 14 ans... Elle est frêle de corps, complètement illettrée; son bagage de connaissances ne comprend que le rituel d'adoration des idoles, les rites propitiatoires et le cérémonial détaillé du service de son mari, qui est rituellement son dieu personnel. Quant au mari, il se peut qu'il soit un enfant à peine plus âgé qu'elle-même ou un veuf de 50 ans... Par immaturité, ou par épuisement, il a peu de vitalité à transmettre.

La femme étant considérée comme impure pendant l'accouchement, tout ce qu'elle touche alors le devient aussi et est regardé comme digne d'être détruit. On la fait donc accoucher sur les haillons les plus sales, dans un local où l'air frais ne puisse pénétrer, car il passe pour causer la fièvre puerpérale. La sage-femme (*dhai*) doit elle-même être une impure; elle est sale, malodorante, laide et généralement vieille; mais elle n'est pas encore suffisamment impure pour couper le cordon ombilical : elle n'est qu'une impure de première catégorie; c'est sa servante, une impure de septième et dernière catégorie, qui en est chargée; elle emploie à cela un bambou fendu, un morceau de boîte de conserves, un clou rouillé ou un morceau de verre; si la délivrance ne s'accomplit pas normalement, la *dhai* tire avec ses mains sales l'enfant ou l'arrière-faix, occasionnant d'innombrables contaminations ou des déchirures qui produisent des fistules vagino-rectales. Chaque génération indienne voit la mort de 3.200.000 mères dans les tortures de l'enfantement. Même des Indiens instruits n'osent désobéir à la tradition. Un médecin indien, « considéré comme capable et brillant », fit venir une *dhai* pour sa femme; elle mourut de la fièvre puerpérale, entraînant l'en-

fant avec elle. Des enfants indiens nés vivants, environ 2 millions meurent chaque année, plus de 40 % pendant la première semaine, plus de 60 % pendant le premier mois.

Si un petit enfant meurt, la lamentation de la mère se prolonge dans les ténèbres d'une nuit ou deux. Mais si le village est proche d'une rivière, le petit cadavre sera aussi bien jeté à l'eau, sans que l'on gaspille un haillon pour lui faire un linceul. Les brochets et les tortues d'eau mettent un terme à son histoire.

L'origine de tout cela est la croyance que tout homme doit avoir un fils pour continuer sa race. Avoir une fille est au contraire une obligation pécuniaire considérable et mal accueillie. Un Hindou vieux et riche dit à Miss Mayo : « J'ai eu douze enfants, dix filles qui naturellement n'ont pas vécu; qui donc aurait supporté ce fardeau! Les deux garçons, comme de juste, je les ai conservés. » Sa franchise était exceptionnelle. « Il n'y a pas d'animosité contre les petites filles, a écrit le directeur du recensement, mais il y a indiscutablement négligence passive. Les parents prennent soin du fils et Dieu de la fille. »

Le mariage hindou n'entraîne pas l'établissement d'un nouveau foyer : la petite épouse est simplement ajoutée à la maisonnée des parents du mari... Elle y devient aussitôt la servante reconnue de la belle-mère, aux dépens et aux ordres de qui elle vit... Elle n'existe que pour obéir. La belle-mère est souvent dure et gouverne sans pitié ni affection; et, si par hasard, l'enfant est lente à procréer des enfants, ou si ses enfants sont des filles, alors, trop souvent, la langue de la femme plus âgée devient un fléau, les coups grêlent de ses mains, et son esprit de rancune assombrit l'existence de sa victime en la menaçant de la nouvelle épouse qui, suivant le code hindou, peut venir la supplanter et la réduire en esclavage...

Haute caste ou basse, la mère d'un fils idolâtrera son enfant. Elle a peu de connaissances à lui transmettre... Elle ne voudrait jamais lui enseigner à contrarier ses passions... Elle n'a pas la moindre idée de la façon de le nourrir et de le développer. Sa conception d'un repas suffisant est de lier une ficelle autour du petit corps brun et de le bourrer jusqu'à ce que la ficelle éclate... Cependant, quand le garçon lui-même assumera la vie conjugale, il honorera sa mère par-dessus toutes les femmes... C'est alors que la femme devient elle-même, gouvernant son intérieur avec une main de fer... Mais un degré plus élevé lui est peut-être réservé. Chaque petit-fils

déposé dans ses bras lui procure un nouvel honneur. La descendance de la famille est assurée. L'âme de son mari est à l'abri...

« Peu de prescriptions dans le code populaire hindou ordonnent de se contraindre dans aucun sens, encore moins dans les relations sexuelles... Aussi, le mâle hindou moyen de 30 ans, pourvu qu'il ait les moyens de se livrer à son plaisir, est un vieillard... Huit sur dix de ces mâles entre 25 et 30 ans sont impuissants. » La conséquence en est que les annonces de drogues aphrodisiaques magiques encombrent les journaux; elles sont souvent ultra-indécentes (2). « Les mariages stériles, bien que communément attribués à la femme, sont souvent dus à l'inaptitude du mari. » En cas d'échec répété de la femme, le mari hindou peut envoyer sa femme en pèlerinage à un temple. La nuit, elle doit dormir dans l'enceinte sacrée. Le matin venu, elle raconte au prêtre ce qui lui est arrivé sous le voile des ténèbres. « Sois fière, ô fille honorée, lui répond-il. C'était le dieu. » Pour soutenir l'honneur du sanctuaire, les prêtres de cette attribution sont choisis avec soin parmi les plus robustes de la confrérie. Chacun, à ce qu'il semble, est au courant de la fraude. Une extrême piété, malgré cela, imprègne réellement l'âme de la suppliante et contente la famille.

La veuve hindoue est une maudite. « Qu'un sort aussi affreux que le veuvage doive échoir à une femme, cela ne peut être dû qu'à l'énormité de ses péchés dans une incarnation antérieure... Elle doit les expier dans la honte, la souffrance et le renoncement. » Elle devient le souffre-douleurs de toute autre personne de la maison de son défunt mari. Toutes les tâches les plus dures et les plus laides sont pour elle. Elle n'a droit par jour qu'à un repas. Elle doit se faire raser la chevelure. Elle doit s'abstenir d'assister à toute cérémonie. Dans l'hebdomadaire de Gandhi, *La Jeune Inde,* du 11 novembre 1926, un écrivain hindou a affirmé l'impossibilité aujourd'hui

(2) Siva, l'une des plus grandes divinités... est représenté par l'image de l'organe générateur mâle... Les sectateurs de Vichnou, innombrables dans le Sud, dans leur enfance portent peint sur le front le signe de la fonction génératrice. » Sur les murs des temples et des palais sont reproduits « avec réalisme tous les modes de la conjonction sexuelle ». La loi hindoue ne punit les images obscènes que si elles n'ont point un but religieux.

du remariage d'une veuve, sans la permission, à son lit de mort, du mari, ajoutant : « Aucun mari pieux ne donnera une telle permission. Il consentira plus volontiers à ce que sa femme devienne *sutti* si elle peut. » Se faire brûler vive volontairement, peu de veuves en sont capables, et les Anglais interdisent de les y forcer. Cette pratique est donc devenue exceptionnelle. Mais comme rien n'est dû à la veuve, parfois, elle est expulsée; alors, en haillons et la tête rasée, elle doit vivre de charité ou de prostitution. Triste effet du prestige social, la restriction du mariage des veuves s'est nettement accrue dans les rangs inférieurs de l'échelle sociale; cependant, de par leur code propre, ils ignoraient ce genre de prohibition. Jusqu'à ces derniers temps, le mouvement réformateur n'a pu aller plus loin que la formation d'associations pour le remariage des veuves *vierges;* néanmoins, le mariage d'une de celles-ci reste encore un événement, même pour les journaux réformistes. Lors du dernier recensement, il y avait dans l'Inde 26.834.838 veuves.

Il n'y a pas dans l'Inde que les femmes qui soient opprimées et condamnées à l'ignorance (92 % des habitants sont illettrés); il y a aussi les *soudras, pariahs* ou *intouchables.* Ce sont en général des Dravidiens de race noire. Ils sont 60 millions sur les 247 millions d'habitants de l'Inde anglaise. En principe, les tâches les plus viles leur sont réservées; ils ne peuvent s'approcher des gens de haute caste ou même les croiser sur la route; il leur est interdit d'entrer dans un temple hindou et leurs enfants n'ont accès que dans 609 des 8.157 écoles de la présidence de Madras. C'est d'ailleurs un progrès qu'ils doivent aux Anglais, car autrefois les Hindous avaient le droit de les tuer et il leur était interdit d'apprendre à lire. Aussi est-ce parmi eux que les missionnaires chrétiens ont fait le plus de prosélytes (5 millions). Un mahométan disait récemment au Conseil de Bombay : « A mon avis, le temps n'est pas loin où le peuple qui est soumis à la tyrannie des hautes classes... se trouvera poussé vers d'autres bannières religieuses. » Dans une organisation représentant les impurs de la présidence de Madras, l'un d'eux disait : « Les Anglais nous aiment et nous les aimons en retour... Nous sommes fortement opposés au Home Rule. Nous combattrions jusqu'à la

dernière goutte de sang toute tentative de faire passer dans ce pays l'autorité des mains britanniques en celles des Hindous se disant de haute caste. » Or, les intouchables ont fait preuve d'héroïsme pendant la guerre mondiale. Ne serait-ce que pour les protéger, les Anglais n'ont pas le droit d'abandonner l'Inde où ils ont fait tant de bien.

Le clergé catholique n'a jamais admis le droit des libres penseurs à s'associer et à faire de la propagande, aussi s'est-il appliqué à décrier et même à calomnier la franc-maçonnerie, la plus ancienne et la seule puissante des associations philosophiques extra-confessionelles. On doit donc être d'autant plus reconnaissant à M. Gaston Martin, un universitaire d'une haute probité historique, de nous faire connaître exactement, dans un remarquable **Manuel d'Histoire de la Franc-Maçonnerie française,** ce qu'il est intéressant de savoir sur ce groupe d'associations.

Entre les antiques confréries de maçons et de tailleurs de pierre et les premières Loges anglaises, il y a un hiatus de trois siècles. Néanmoins, il y a une parenté certaine des signes et des traditions. Comme, au XVII[e] siècle, l'intolérance était la règle, les adeptes du mouvement spiritualiste qui naissait ont, semble-t-il, eu l'idée d'abriter leurs recherches sous la protection des franchises des confréries de maçons. Entre 1640 et 1700, la Société des Free-Masons avait été peu à peu ainsi envahie par des intellectuels, tout en conservant ses pratiques symboliques et son esprit de fraternité. En 1715, il y avait quatre Loges à Londres. Le 3 avril 1733, la Grande-Loge d'Angleterre fondait à Paris sa 90[e] *Loge*. Dix ans après, il y avait en France 5 Loges et environ 500 frères, et cela malgré l'interdiction de la Franc-Maçonnerie par arrêt du Conseil du Roi en 1736 et sa condamnation par le Pape en 1738 : « elle accueille des affiliés non catholiques ». C'est dès lors le mérite des francs-maçons de s'émanciper de toute confession. Ils jurent « un attachement inviolable pour la Religion, le Roi et les mœurs ». Ils sont libres à l'égard de Rome et de Genève.

La condamnation de la Franc-Maçonnerie par le Roi et le Pape n'arrête pas son expansion; deux princes du sang, le

comte de Clermont et le duc d'Orléans, présidèrent à ses destinées de 1743 à la Révolution. Elle ne constituait pas un « complot pour renverser le gouvernement »; elle n'a « apporté à la Révolution qu'un concours inconscient » émané des effets produits par sa doctrine [de liberté et d'égalité] sur une partie de ses adeptes ». La Terreur la supprima, l'Empire se la subordonna, mais déjà « la maçonnerie impériale s'avéra plus *anticléricale* que la maçonnerie d'ancien régime et ce mouvement d'hostilité n'y cessera plus guère... Durant la Restauration, la Franc-Maçonnerie ne cessa pas de demeurer dans l'ombre de l'autorité; les rois, qui furent eux-mêmes initiés avant la Révolution, la supportèrent volontiers ». Sous la Monarchie de Juillet, « les tendances politiques de certains francs-maçons provoquèrent de l'effervescence et des conflits intérieurs ... Des formations, maçonniques d'allure, mais non de doctrine (carbonarisme) complotèrent pour la République. La Franc-Maçonnerie se rallia « naturellement » à celle-ci après février 1848, mais son « traditionalisme timide » trouva son expression dans la refonte constitutionnelle de 1849 qui, pour la première fois en France, fit de la croyance en Dieu la base de l'Ordre. Après le 2 décembre 1851, la Franc-Maçonnerie choisit comme Grand-Maître le prince Murat, cousin du prince Président.

L'établissement de la IIIe République amena l'évolution de l'Ordre. Le 6 septembre 1871, le Grand-Maître fut supprimé et remplacé par un Conseil de l'Ordre. L'Ordre Moral s'en émut et après le 16 mai 1877 ferma des ateliers. Simultanément, le Convent (du rite français) sur la proposition du pasteur protestant Frédéric Desmons, « considérant que la Franc-Maçonnerie n'est pas une religion, qu'elle n'a point par conséquent à affirmer dans sa Constitution des doctrines et des dogmes », supprima la formule du Grand Architecte de l'Univers. Immédiatement, la maçonnerie anglaise rompit les relations d'amitié et les frères du Grand-Orient ne furent plus admis dans ses Temples. Mais depuis 1803, il y avait des dissidents : les Loges bleues (rite écossais), qui ont introduit l'usage de conférer 33 degrés; elles en profitèrent aussitôt. Elles avaient voté en 1869 la suppression du Grand Architecte, mais leurs dirigeants n'en avaient d'ailleurs pas tenu compte.

Leur Suprême Conseil se hâta d'adhérer à la formule exigée depuis 1877 par le Suprême Conseil d'Angleterre :

> La Franc-Maçonnerie proclame, comme elle l'a proclamé dès son origine, l'existence de Dieu, le Grand Architecte de l'Univers, et l'immortalité de l'âme.

Cette tactique du Suprême Conseil du rite écossais conduisit parmi les Loges de son obédience « à une révolte dont le fr.˙. Mesureur était le principal héros »; elles exigeaient une réforme analogue à celle du Grand-Orient de France par la création d'une Grande Loge émanée du suffrage de tous. Cette révolte conduisit en 1880 à la constitution d'une Grande Loge symbolique écossaise qui élimina la formule du Grand-Architecte. En 1895, les deux groupes écossais fondèrent un organe commun, la Grande-Loge de France, mais sans arriver à abolir la dualité : le Suprême-Conseil a seul l'administration des grades 4 à 33; la Grande-Loge a seule juridiction sur les Loges symboliques. Il y a donc encore « trois obédiences ».

> L'avènement de la République effective allait grandement servir l'essor de la Maçonnerie... parce que l'identité de la doctrine maçonnique et des principes démocratiques incitait désormais beaucoup de républicains laïques à se faire admettre dans les Temples. Ce regain de faveur n'allait pas sans inconvénients. La prospérité de la maçonnerie y fit, entre 1880 et 1910, entrer des éléments moins purs. Beaucoup, frappés du nombre des Francs-Maçons avérés dans les conseils du gouvernement, crurent trouver dans les Loges un moyen de parvenir : tous ne furent pas déçus dans cet espoir sans grandeur. Il n'y a pas à retenir les invraisemblables histoires que colportèrent à ce sujet les ennemis irréductibles de l'Ordre : les catholiques... De toutes leurs critiques, les seules qui soient fondées sont celles qui visent l'anticléricalisme de la Franc-Maçonnerie.

Pendant près d'un siècle (de 1750 à 1840), il y avait eu des sœurs dans la Maçonnerie sous forme de Loges d'adoption. Il y en a de nouveau dans le Rite Ecossais. Une Maçonnerie particulière, le Droit Humain, s'est constituée, qui les accueille individuellement.

Actuellement, la Franc-Maçonnerie n'est plus une société secrète que par « la règle faite aux frères de l'obligation du silence sur les travaux poursuivis ». Autrement, l'existence

des Loges, leurs sièges, statuts et présidents sont déclarés comme ceux de toute association. Pour administrer leurs ressources, elles ont constitué des sociétés civiles, sortes de conseils d'administration élus qui sont responsables de la gestion matérielle des biens de l'Ordre ou de l'Atelier. Depuis l'affaire des fiches (1904) :

Aucun fait ne permet de dire que la Maçonnerie française ait fait de la politique militante... La Constitution a elle-même marqué les limites à observer. La Maçonnerie se propose essentiellement de chercher à la fois tout ce qui rapproche les hommes en éliminant ce qui les divise, et tout ce qui apporte à la collectivité plus de bonheur, ou moral, ou intellectuel, ou matériel. Ce n'est possible qu'en bannissant de la Loge les discussions où les personnes sont en cause et non les principes... Chaque année, les assemblées générales fixent trois questions à étudier pour l'année qui vient... Le Conseil de l'Ordre reçoit la totalité des rapports (de Loges et de Congrès)... C'est de leur discussion finale que sortent les vœux et résolutions... Presque tous les grands problèmes du temps ont été ainsi examinés... et des solutions adoptées après une discussion aussi passionnée que courtoise, le plus souvent à une quasi-unanimité.

La Franc-Maçonnerie est donc, d'après M. Martin, restée fidèle aux trois prescriptions qui dominent ses constitutions primitives : condamnation du matérialisme stupide, respect du pouvoir civil, fraternité des hommes. Elle n'a pas enfreint la première en supprimant en 1877 « une adhésion qui ne pouvait que gêner ceux qui, identifiant la nature au principe créateur, ne voulaient pas interposer un concept métaphysique, pour eux sans consistance, entre la matière créatrice et leur intelligence satisfaite... » Elle proclame toujours, beaucoup mieux que les néothomistes de Jacques Maritain, *la primauté du spirituel...* Mais c'est à la réalisation du troisième point que doit tendre, à l'heure présente, tout l'effort de la Maçonnerie.

Cet effort a rencontré des obstacles; d'abord celui que le Grand Collège des Rites [français] est considéré comme schismatique par les Suprêmes Conseils. Or, il y a 30.000 maçons du rite français pour 8.000 du rite écossais. De plus, les Loges britanniques n'acceptent pas une puissance qui, comme le G.·. O.·., est considérée par elles comme athée. Mal-

gré cela, dès 1904, un rapprochement s'ébauchait entre les Loges françaises et allemandes. En 1921, l'Association maçonnique internationale a été constituée à Genève, mais les Loges anglo-saxonnes s'en écartent, « splendidement isolées » à l'abri du Landmark biblique, les Loges d'Allemagne n'y figurent pas (sauf le Soleil Levant de Nuremberg qui ne peut y être régulièrement admis), la Maçonnerie des Pays-Bas a provoqué une fêlure; néanmoins le Convent international de 1927 est arrivé à adopter un statut pour régler la régularité et la territorialité des obédiences.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

J.-L. Blanchot : *Les bijoux anciens.* Avec 48 pl. h.-t. en héliogravure, un frontispice en couleurs et 16 gravures dans le texte; Editions pittoresques. 30 »

Claude Sézan : *Les poupées anciennes.* Avec 40 pl. h.-t. en phototypie et un frontispice en couleurs; Editions pittoresques. 30 »

Cinématographie

G. Charensol : *Panorama du cinéma;* Edit. Kra. » »

Finance

Gaston Bonnefoy : *Tableau des principales déclarations fiscales à faire par tous les contribuables;* Le Droit nouveau, 5, faubourg Poissonnière, Paris. 5 »

Histoire

Jean-Louis Perret : *La Finlande.* Préface de A. de Lapradelle. Avec 8 pl. h.-t. (Coll. *Les Etats contemporains*) ; Rieder. 18 »

Maxime Rasteil : *A l'aube de l'Algérie française. Le calvaire des colons de 48;* Figuière. 12 »

Linguistique

André Mirambel : *Etude descriptive du parler maniote méridional;* E. de Boccard. » »

Littérature

Georges Bonneau : *Le symbolisme dans la poésie française contemporaine.* Préface de M. Sylvain Lévi; Boivin. 12 »

J. Chaix : *De Renan à Jacques Rivière,* dilettantisme et amoralisme; Bloud et Gay. 14 »

Longworth Chambrun : *Hamlet de Shakespeare.* (Coll. *Les grands événements littéraires*) ; Malfère. 9 »

Chantelou : *Journal de voyage du Cavalier Bernin en France.* Avec 16 phototypies. (Coll. *Ateliers*) ; Stock. 35 »

Cicéron : *Des termes extrêmes des biens et des maux,* tome II, livres III-V. Texte établi et traduit par Jules Martha; Belles-Lettres. 20 »

Léon Daudet : *Charles Maurras et son temps;* Flammarion. 10 »

Victor Du Bled : *Le salon de la « Revue des Deux Mondes »*; Bloud et Gay. 12 »
Paul Gaultier : *La leçon des mœurs contemporaines;* Perrin. 12 »
Hélène Iswolsky : *La vie de Bakounine.* (Coll. *Vies des hommes illustres*); Nouv. Revue franç. 13,50
Francis Jammes : *Champêtreries et méditations;* Horizons de France. 12 »
Larin-Kyosti : *Ad astra, le rêve d'un peintre nocturne* en 6 tableaux, traduction du finnois par Charlotte Lilius ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 15 »
Charles Maurras : *Corps glorieux ou vertu de la perfection;* Flammarion. » »
Armand Le Corbeiller : *Charles Sepher, suisse de Saint-Eustache et général de division.* Préface de G. Lenôtre; Firmin-Didot. 25 »
Lucain : *La guerre civile.* (*La Pharsale*), tome II, livres VI-X. Texte établi et traduit par A. Bourgery et Max Ponchont; Belles Lettres. 30 »
A. Mabille de Poncheville : *Promenades avec Verhaeren.* Avec un portrait inédit d'Emile Verhaeren, par Maurice Russin, reproduit en héliographie; Mercure de France. 12 »
Chevalier de Méré : *Œuvres complètes : les Conversations D.M.D. C.E.D.C.D.M.* (du maréchal de Clérambault et du chevalier de Méré). *Discours de la justesse.* Texte présenté par Charles H. Boudhors; Edit. Fernand Roches. 27 »
Douchan Z. Milatchitch : *Le théâtre inédit de Honoré de Balzac,* édition critique d'après les manuscrits de Chantilly; Hachette. » »
Douchan Z. Milatchitch : *Le théâtre de Honoré de Balzac,* d'après des documents nouveaux et inédits; Hachette. » »
Léon-Pierre Quint : *Le Comte de Lautréamont et Dieu;* Cahiers du Sud, Marseille. 20 »
André-François Poncet : *Discours français;* Grasset. 15 »
Alexandre Pouchkine : *Les Récits de feu Ivan Pétrovitch Bielkine,* traduit du russe par G. Wilkomirsky. Eaux-fortes de A. Alexeïeff; Stols, Maestricht et Bruxelles. » »
Henriette Renan : *Souvenirs et impressions.* Pologne. Rome. Allemagne. Voyage en Syrie, publié avec des notes par Henry Moncel. Introduction par Mary Duclaux ; Renaissance du Livre. 25 »
Comte Alexandre de Tilly : *Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs de la fin du XVIII*e *siècle.* Préface et notes par Christian-Melchior Bonnet. Avec des illustrations documentaires. (Coll. *Jadis et Naguère*); Jonquières, 2 vol. 45 »
Charles Vallot et Claire-Eliane Engel : *Tableau littéraire du Massif du Mont-Blanc.* Avec 10 illust.; Darbel, Chambéry. 25 »
Noël Vesper : *Pour Virgile;* les Terrasses de Lourmarin; 3e série, I, Lourmarin de Provence. » »
Oscar Wilde : *Poëmes en prose,* traduction française de Charles Grolleau. (Coll. *Variétés littéraires*); Edit. Crès. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Divers : *Les méthodes modernes de guerre et la protection des populations civiles. Les conclusions de la Conférence de Francfort-sur-le-Mein.* Avec une déclaration du Professeur Paul Langevin; Rivière. 12 »
Louis Guichard : *La guerre des enseignes;* Renaissance du Livre. 15 »

Philosophie

Césalpin : *Question péripatéticiennes,* traduction de Maurice Dorolle; Alcan. 20 »
Nicolas de Cusa : *De la docte ignorance,* traduction de L. Moulinier, introduction par Abel Rey; Alcan. 20 »
André Joussain : *Le rêve d'un métaphysicien,* 2 série; Picart. » »
K.-S. Laurila : *La théorie du comique de M. Henri Bergson* (Akateeminen Kirja Kauppa-Helsinki); Maison du Livre. 7,50

Poésie

Marius André : *Cantares*, poésies espagnoles avec une traduction française par l'auteur; Le Livre libre. 10 »
Antonine Coullet-Tessier : *Un visage à la fenêtre;* Renaissance du Livre. 20 »
Rose Malhamé : *Au Dieu inconnu;* La Caravelle. 12 »
Joseph Salembier : *Symphonies aux Etoiles;* Mercure de Flandre, Lille. 12 »
Nicolas N. Sursock : *Au vol d'une symphonie;* Librairie de France. » »
Léon Vérane : *Le Livre des passe-temps;* Emile Paul. 12 »

Politique

Kadmi-Cohen : *L'abomination américaine;* Flammarion. 12 »

Questions juridiques

Geo London : *Les grands procès de l'année 1929*. Préface de Henry Torrès; Edit. de France. 12 »

Questions médicales

X... : *La médecine sociale et les droits du médecin;* Assistance aux blessés nerveux de la guerre. » »

Questions religieuses

Dr Daniel Pasmanik : *Qu'est-ce que le judaïsme;* Libr. Lipschutz. » »

Roman

Marcel Allain : *Tigris, 24 : Le garage rouge*; Férenczi. 1,75
Marcel Aymé : *Brûlebois;* Nouv. Revue franç. 13,50
Jean Blavet : *Fizonne;* Figuière. 12 »
Marc Chadourne : *Cécile de la folie;* Plon. 15 »
Chérence : *Arthur ou le pont impossible;* Rieder. 12 »
Louise Desormonts : *Sous le silence;* Figuière. 12 »
Drieu La Rochelle : *Une femme à sa fenêtre;* Nouv. Revue franç. 13,50
Huguette Garnier : *Les miroirs jumeaux;* Flammarion. 12 »
Reginald Graulich : *La flamme qui souille;* Figuière. 12 »
Marcel Hamon : *Les fantômes;* Malfère. 12 »
Paul Laffitte : *Golconde;* Albin Michel. 15 »
Marie Le Franc : *Helier, fils des bois;* Rieder. 13,50
Marc Le Guillerme : *Le reflet;* Nouv. Soc. d'édition. 12 »
Victor Margueritte : *Le chant du Berger;* Flammarion. 12 »
Yvonne Parée : *Le légionnaire américain;* Edit. Fayolle. 15 »
Cécile Ricau : *Pauvre adolescent!* Figuière. 12 »
Auguste Rodocanachi : *Minerve en bas de soie;* Edit. de France. 12 »
Pierre Sinmare : *A l'est rien de nouveau;* Edit. Jos. Vermaut. 12 »
Fernand Solier : *Les veillées de Satan;* Figuière. 12 »
Stendhal : *Le Rouge et le Noir;* Nelson. 2 vol. 14 »

Sciences

J.-H. Rosny aîné : *Les sciences et le pluralisme*, nouv. édit.; Alcan. 12 »

Sociologie

Jeanne Duprat : *Proudhon sociologue et moraliste*. Préface de M. Gaston Richard; Alcan. 30 »
Edouard Helsey : *L'an dernier à Jérusalem;* Edit. de France. 12 »
Lucien Romier : *Promotion de la femme;* Hachette. 12 »

Varia

Divers : *Almanach littéraire pour 1930* ne contenant que des textes et des dessins inédits; Imp. Nicolas, Renault et Cie, Poitiers. » »

Fernand Millet : *Les grands animaux sauvages de l'Annam, leurs mœurs, leur chasse, leur tir.* Avec 18 croquis dans le texte, 53 photogr. h.-t. et une carte; Plon. 36 »

Voyages

Martial Douël : *L'Algérie romaine. Forums et basiliques (Timgad. Djemila. Khémissa. Madaure. Cherchell. Tipasa).* Avec des illust.; Soc. d'édit. géographiques, maritimes et coloniales. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Le monument Charles van Lerberghe. — A propos des conseils de guerre. — L'« énigme » de Mayerling en est-elle encore une? — Encore et toujours l'anneau de Naundorff. — Le père de Rimbaud. — Toulouse-Lautrec et Jean Lorrain vus par Hugues Rebell. — Sur « La Rouille ». — Une lettre « académique » de Frédéric Masson. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le Grand Prix annuel de la Société des Gens de lettres (10.000 fr.) a été attribué à M. Pierre Dominique pour l'ensemble de son œuvre.

§

Le monument Charles van Lerberghe. — Une somme de 3.100 francs a été réunie jusqu'ici par les soins du comité français (trésorier : M. Vielé-Griffin, 77 *bis,* avenue de Breteuil, Paris XVe), et une somme d'environ 1.800 francs belges par le comité de Bruxelles que préside M. Grégoire Le Roy. De son côté, M. Albert Mockel a recueilli, de sources diverses, 15.400 francs belges. Enfin, une tombola privée, dont le lot unique était un petit tableau de van Rysselberghe offert par M. Francis Vielé-Griffin, a produit 2.300 francs français.

En Belgique, le gouvernement, la Ville de Bruxelles et la Province de Brabant auront sans doute à cœur d'intervenir à leur tour par des subventions. Tout permet donc d'espérer que le poète de *la Chanson d'Eve* sera bientôt publiquement glorifié.

Le statuaire à qui sera confié l'exécution du monument n'est pas encore choisi.

§

A propos des conseils de guerre.

20 février 1930.

Mon cher confrère,

Il serait indiscret et inélégant d'accaparer les pages du *Mercure*

de France pour engager une polémique ou poursuivre une controverse au sujet des conseils de guerre.

Mais M. Jean-Maurienne croit m'accabler, en même temps, sans doute, que l'ancienne juridiction militaire, en produisant cet argument, à ses yeux décisif :

J'ai recueilli les confidences d'un colonel de cuirassiers, à Chartres, qui présidait le conseil de guerre de cette région, et qui me dit : « Nos jugements sont faits *d'avance* avec les défenseurs, et, lorsque les avocats n'acceptent pas ces *jugements d'accord*, le client est toujours salé. »

Il est possible que le colonel président d'un conseil de guerre ait fait à votre correspondant cette effarante « confidence »; mais l'énormité même de l'allégation ainsi énoncée n'en montre-t-elle pas l'absurde invraisemblance? Celui qui l'a recueillie et enregistrée, de bonne foi, comme sérieuse, n'aurait-il point, par hasard, négligé de prêter attention au sourire ironique dont elle devait être soulignée? C'est le ton, bien souvent, qui fait la chanson! M. Jean-Maurienne, au surplus, ne peut ignorer cette figure de rhétorique que l'on nomme l'antiphrase.

Quoi qu'il en soit, et pour ne pas discuter davantage le sens de la « confidence » en question, je veux me borner à produire cette attestation qu'ayant, pour ma part, assisté plusieurs centaines de poilus devant les conseils de guerre de la Xe armée, de 1915 à 1917, je n'ai jamais entendu dire, encore moins constaté, qu'un jugement eût été préalablement rédigé dans les conditions indiquées par le colonel de cuirassiers de Chartres. Les présidents des conseils de guerre du front n'avaient point, d'ailleurs, pour habitude d'engager des conversations particulières avec les défenseurs, simples soldats pour la plupart, comme je l'étais moi-même.

Cela ne les empêchait pas d'écouter les explications et plaidoiries de ceux-ci avec une attention et une bienveillance dont ne font pas toujours preuve les magistrats à l'égard des avocats. Et — j'en appelle au témoignage de M. le bâtonnier Guillaumin et de Me Durnerin, l'éminent avocat à la Cour de cassation, contre lesquels j'eus notamment l'honneur de fréquemment plaider à l'époque où ils remplissaient les fonctions de commissaires du gouvernement, — cela n'empêchait pas les juges militaires de rendre de nombreuses sentences d'acquittement, qui révélaient un esprit d'indulgence et d'humanité dont n'eussent peut-être pas fait preuve aussi volontiers des magistrats professionnels, moins facilement accessibles aux arguments qui s'adressent à la sensibilité ou font appel à la compassion.

Et c'est parce que j'ai été en situation de le constater, dans des circonstances où, cependant, la nécessité s'imposait de maintenir

fermement la discipline, que la loyauté me fait un strict devoir de l'attester chaque fois que, mis personnellement en cause, l'occasion m'est offerte de le déclarer.

Veuillez agréer, etc.

PAUL MATHIEX.

§

L' « énigme » de Mayerling en est-elle encore une ? — Ayant lu, dans le *Mercure* du 15 janvier, l'article de M. Léon de Poncins sur la *Taïa* du romancier belge t'Serstevens, puis, dans le *Mercure* du 1er février suivant, la note rectificative de M. Auguste Marguillier sur *L'Enigme de Mayerling*, p. 753-756, nous pensons qu'on aimera à savoir, dans les milieux qu'intéresse le tragique destin du prince légendaire, que l' « énigme » en question n'en est, en réalité, plus une depuis l'an 1928, qui est celui de la publication, en un beau volume relié toile avec 10 planches et 2 fac-similés, par le baron Oskar von Mitis, d'un ouvrage, en vérité décisif, qui a pour titre : *Das Leben des Kronprinzen Rudolf. Mit Briefen und Schriften aus dessen Nachlass.* Sans vouloir — ni pouvoir, en un rapide écho — en résumer le contenu, disons simplement qu'on y trouvera, successivement, traités à fond et définitivement, les chapitres suivants : *La véritable figure du « Legendenprinzen »; le dernier libre penseur à la Cour des Habsbourg; Lettres et écrits posthumes; Quantité de faits nouveaux sur le germanisme et la question d'Orient, François-Joseph, Elisabeth, Louis de Bavière, Jean Orth, Bismarck, Clemenceau, l'ex-prince de Galles,* et — *last but not the least* — LA PREMIÈRE VERSION AUTHENTIQUE DE L'ÉMOUVANT DRAME DE MAYERLING. L'ouvrage du baron de Mitis a paru, en 1928, à l'*Insel-Verlag, Kurze Strasse,* n° 7, à Leipzig et coûte 14 marks. Parmi tant d'autres livres publiés par la même firme éditoriale, celui-ci, avec l'œuvre de Hans-Roger Madol sur Louis XVII, et les deux copieux volumes (le premier, orné de 24 planches et d'un facsimilé; le second de 30 planches et d'un arbre généalogique et vendus 36 marks, en reliure luxueuse demi-cuir), d'E.-C. *Conte* Corti sur la Maison Rothschild (*Das Haus Rothschild. I. Der Aufstieg, 1780-1830.* II. *Die Blüte, 1830-1871*), mériterait d'être lu en France par tous ceux qui se passionnent pour les grands secrets de l'Histoire européenne. — C. P.

§

Encore et toujours l'anneau de Naundorff. — La lettre de M. Otto Friedrichs (*Mercure* du 1er mars 1930, p. 503) nécessite une explication. Il est avéré que Jules Favre apposa, lors de la signature du traité de Versailles, en 1871, sur le document, la bague que

lui avait donnée Naundorff peu après le procès de 1840. Cette bague, léguée par la veuve de Favre à son neveu, le diplomate Velten, fut, à son tour, léguée par ce dernier au musée du Ministère des Affaires Etrangères, en 1910. « C'est là, écrit M. Otto Friedrichs, que Clemenceau prit la fameuse bague, pour en sceller le traité de Versailles. » Voilà qui est clair et qui détruit une autre version (1), selon laquelle la bague de Naundorff — voir la lettre de Mme Geneviève Favre du *Temps* (1926), reproduite dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, t. LXXXIX, col. 149 — aurait été offerte à Verdun, par un capitaine V..., à Mme Jacquemaire-Clemenceau, infirmière-major; le capitaine disait tenir la bague de sa mère, qui l'aurait reçue de son cousin, Ed. Lockroy, lequel la tenait de Jules Favre. Mais, comme l'écrit M. Gaston Prinet dans l'*Intermédiaire* du 10 février 1930, col. 105, cette allégation fut formellement contredite dans une lettre adressée à Mme Geneviève Favre par Mme Ed. Lockroy, « qui assurait que jamais la bague de Jules Favre n'avait été à son mari, ni au père de celui-ci ». L'historien de Naundorff, M. H.-R. Madol, est actuellement à Paris. Ne pourrait-il, en communiquant ici le texte de la lettre de Clemenceau à M. Champion, clore définitivement un débat qui ne traîne en longueur qu'à la suite de confusions et d'imprécisions réciproques? — C. P.

§

Le père de Rimbaud.

Saint-Cloud, le 20 février 1930.

Mon cher directeur.

On a pu mettre en doute les allégations de MM. Bourguignon et Houin au sujet du passage du père d'Arthur Rimbaud, le lieutenant Rimbaud, du 8e Chasseurs d'Orléans, dans le Service des Affaires Arabes dans la province d'Oran, particulièrement comme chef du Bureau Arabe de Sebdou; d'autant plus que M. Houin lui-même reconnaissait ne devoir ses renseignements qu'à Mlle Isabelle Rimbaud, dont la mémoire sur son père et sur son frère a eu tant de défaillances.

J'ai le plaisir de faire connaître aux rimbaldiens que le lieutenant Rimbaud a bien été affecté à la direction des Affaires Arabes d'alors le 9 juillet 1845, et qu'il a été nommé chef du Bureau Arabe de Sebdou le 25 juin 1847. Il est resté là jusqu'à la rentrée de son bataillon en France, en 1850.

J'ai même eu entre les mains des rapports qu'il a rédigés et signés d'une superbe et claire signature.

(1) C'est d'elle que se fit l'écho M. Léo Larguier dans les *Débats* du 12 janvier 1930, article auquel il a précédemment été fait allusion par nous ici même.

Naturellement, je garde les détails de mes recherches et découvertes pour un article très documenté sur le père de Rimbaud et son ménage. Mais il m'a semblé que je ne pouvais mieux faire connaître quelques détails que par la voie du si rimbaldien *Mercure de France.*

Avec mes meilleurs sentiments. COLONEL GODCHOT.

§

Toulouse-Lautrec et Jean Lorrain vus par Hugues Rebell. — Les romans d'Hugues Rebell sont en partie ses mémoires. Il y a mêlé la réalité à la fiction. Telles pages de la *Femme qui a connu l'Empereur* retracent ses souvenirs d'enfance. *Baisers d'Ennemis* racontent sa jeunesse. La *Nichina* contient le récit de ses aventures italiennes, — celles qu'il eut réellement et celles qu'il aurait eues s'il avait vécu au XVIe siècle, à Venise. C'est dans la *Câlineuse* (1) qu'il faut chercher la confession amoureuse de Rebell. Vers 1896, un soir qu'il sortait de l'atelier de Jacques de Tavannes, Herbert Primeraine (Rebell) rencontra Juliette Fournier qui devait ruiner sa vie. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le portrait qu'il fait de Tavannes pour reconnaître tout de suite Toulouse-Lautrec :

Il y avait [dans son atelier], pendus ou poussés contre le mur, un encombrement d'objets de toutes sortes dont le mauvais éclairage ne permettait guère de voir la forme ni de découvrir l'usage. Cela tenait du temple et du bazar forain : fouillis d'ombres et de pauvres clartés, traversé de raies de pourpre, de lambeaux d'azur, d'un éclair d'arme ,d'un reflet de soie, peuplé de vieilles faïences ébréchées et de grosses poupées aux joues luisantes dont se distinguaient à peine les êtres vivants, hommes et femmes qui formaient la cour du peintre. Assis tout seul au milieu d'un divan large et bas, sous une lampe antique dont le bec portait une étoile de feu, Jacques levait ses courtes jambes, se frottait les mains, se tournait à droite et à gauche dans un mouvement perpétuel. Sa tête aux cheveux ras, énorme pour son petit corps, se perdait dans une barbe noire touffue qui semblait lui avoir poussé tout exprès pour déguiser l'âme railleuse et faunesque de ses traits, mais ses yeux allumés, ses oreilles en cornet, longues et plates, de satyre, sa bouche sarcastique formant une barre de lumière, le trahissaient assez. Il était là comme une idole parmi ses hôtes qui, rangés de chaque côté du divan, écroulés dans une adoration silencieuse, digéraient gravement, les yeux en arrêt sur leur pipe ou le regard au plafond pour y suivre la fumée des cigarettes.

Quelques pages plus loin, Jean Lorrain (Pierre Chaperon) nous est présenté en ces termes :

Les paupières demi-closes comme une vierge ou une coquette précieuse, il parlait avec lenteur et vivacité, tantôt caressant ses phrases, tantôt en-

(1) Et dans certains des *Chants de la Patrie et de l'Exil* (*Cahiers d'Occident*, n° 7, Paris, Saint'Andréa, édit.). Voyez à ce propos les *Dernières années d'Hugues Rebell*, dans *Latinité*, janvier 1930.

fonçant légèrement sa pointe et d'un air détaché. Lorsque le trait venait bien, ses yeux s'ouvraient tout grands, et il riait d'un bon rire jovial. Appelé à vivre parmi des êtres ivres d'ambition, de vanité, d'envie, et qui n'ont pas de jouissance plus profonde que de dévorer leur prochain, Pierre Chaperon a tiré de la méchanceté tout un art. Il s'est donné une bonne fois tous les vices, pour avoir, dans la suite, le droit de jouer avec ceux des autres; au besoin afin de mieux connaître, de mieux railler les ridicules à la mode, il les effleure, il y trempe comme par badinage. Il met une grâce raffinée et toute sociable à apprêter les sauvages et cordiales agapes qu'on réclame de lui, où l'on se mange un peu les uns les autres et d'où l'on ne sort que meilleurs amis. Spirituel, naïf, enthousiaste, un peu dupe, suffisamment pervers, capable de dévouement par nature, de perfidie par attitude et pour le plaisir d'un instant, il allie en lui les vices, les qualités les plus contraires et compose de tout cela l'ensemble le plus séduisant. Dans une démocratie grossière, il apporte quelque chose de l'élégance fine et avisée du dernier siècle, glanant l'esprit d'une époque qui n'est point celle d'un Chamfort et à laquelle il prête bien plus souvent qu'il ne reçoit (2).

AURIANT.

§

Sur « La Rouille ».

27-2-30.

Mon cher directeur,

Il me semblerait juste de verser au petit débat, soulevé ici par M. Bienstock, la protestation de M. Ouspensky, l'un des deux auteurs de *la Rouille*, publiée par *Monde*, le 21 décembre 1929, et dont je viens d'avoir seulement connaissance :

La pièce de Kirchon et Ouspensky obtient un succès soutenu au Théâtre de l'Avenue. La traduction de cette pièce a donné lieu à certains commentaires, et on sait que l'adaptation a été faite hâtivement.

L'un des auteurs, Ouspensky, nous écrit à ce propos :

« *Notre drame La Rouille fut joué à Moscou avec grand succès, puis fut édité. Je pense que M. Bienstock acheta ce livre en langue russe* dans un magasin, *et le traduisit sans notre autorisation. Que pouvions-nous faire*

(2) Aux personnages imaginaires, Rebell mêlait sans cesse dans ses romans des personnages historiques, voire même ses contemporains. Orsini, Thiers, Jules Simon, la Païva, Trochu, le cardinal Lavigerie, Napoléon III, défilent successivement dans la *Femme qui a connu l'Empereur* (Voyez *Hugues Rebell*, par M. Henri Mazel, *Mercure de France*, 15-IV-1905, p. 493). *Dans le Diable est à table* (pp. 31-43), Rebell charge à fond Vallès (*Cerdo*) et surtout Séverine (*Mariette Schift*). Il eût esquissé encore d'autres silhouettes s'il avait fréquenté dans ce qu'on appelle le monde. Mais il avait horreur des salons. A Mme Armand de Caillavet, qui souhaitait l'annexer au sien, il répondit : « A cause de cette habitude que j'ai contractée de penser seul, j'éprouve quelque gêne à ce jeu d'idées que l'on se lance, que l'on reçoit, que l'on se renvoie, en leur donnant à chaque coup sa marque avec intérêt et détachement. Il y a bien certaines pensées qu'il me plairait infiniment de ne pas tenir secrètes, mais je crains qu'il ne faille, pour les laisser entendre à des personnes différentes une forme spéciale que je ne sais pas choisir. » (Lettre d'H. Rebell publiée par Mme Jeanne-Marie Pauquet : *Le salon de Mme Armand de Caillavet*, Paris, 1926.)

pour nous y opposer, puisque jusqu'ici fait défaut tout contrat littéraire entre les Soviets et les autres pays!

« Il est heureux qu'à Paris ce drame porte son titre exact : La Rouille. *Il est actuellement joué en Allemagne sous le titre* « Roter Rost » *(la rouille rouge). Sens tout à fait faussé! A Londres, il fut intitulé de même* « Red Rust » *(rouille rouge). Nous protestâmes, mais inutilement.*

« J'ai lu des comptes-rendus dans la presse anglaise, et constatai que de très nombreuses variantes avaient été introduites par M. Bienstock ou ses amis dans « La Rouille ». *Quelques-unes même de ces variantes étaient antisoviétiques. »*

Je vous prie d'agréer, etc. ANDRÉ ROUVEYRE.

§

Une lettre « académique » de Frédéric Masson. — On n'a pas oublié l'étrange lettre adressée le 16 novembre 1920, par feu Frédéric Masson, qui fut secrétaire perpétuel de l'Académie Française, à M. Edmond Haraucourt, lorsque celui-ci, président du Comité Flaubert, lui demanda de s'associer à une cérémonie en l'honneur de l'auteur de *Madame Bovary.*

Pratiquant de scabreuse manière l'emploi des points de suspension, Frédéric Masson écrivit :

...J'ai dû accepter de participer à cinq ou six érections... de monuments. Et c'est beaucoup pour mes soixante-treize ans...

Voici un autre texte, qui vient d'être mis en vente par Victor Lemasle, où le même secrétaire perpétuel commentait de façon non moins facétieuse — non moins scabreuse aussi — certaines intrigues académiques à la date du 2 juin 1922 :

M. de Flers s'est mis à la tête d'une combinaison ayant pour objet de marier M. Abel Hermant à M. Georges Goyau. — Il se réjouit violemment de cette ignominie.

§

Le Sottisier universel.

Le prince Humbert et la princesse Marie de Piémont sont arrivés de Courmayeur avant-hier et ont fait leur entrée solennelle à Turin, où Leurs Majestés vont résider. — *Excelsior,* 5 février.

LE DÉSACCORD RÈGNE PARMI LES NAGEURS DE L'UNIVERSITÉ D'OXFORD. — Londres, 6 février. — Par suite d'un désaccord entre le président de la section sportive de l'Université d'Oxford et les entraîneurs de l'équipe de huit qui doit participer à la course annuelle d'Oxford-Cambridge, ceux-ci ont donné leur démission. Le président voulait imposer un titulaire pour la place de 7e rameur, que les entraîneurs ne croyaient pas justifié pour ce poste. — *Paris-Midi,* 6 février.

DÉCOUVERTE D'UNE NOUVELLE TERRE ARCTIQUE. — L'expédition norvégienne a découvert une nouvelle terre... [dont] le point nord-ouest est situé par 71° 26 de latitude sud. — *Le Temps,* 22 février.

Elle s'accoudait languissamment à la cheminée et se passait sur la bouche, comme une houpette à poudre de riz, le bouquet de violettes qu'elle portait au corsage. — EDMOND JALOUX, « La Chrysalide », *Œuvres Libres*, janvier, p. 114.

Trop tard! *Too late!* dit le corbeau d'Edgar Poe. — GEORGES CLARETIE, *L'Ami du Peuple*, 23 février.

LE GÉNÉRAL PRIMO DE RIVERA A PARIS. — Le général Primo de Rivera est arrivé hier à Paris dans le plus strict incognito, avec le marquis de Estella. — *L'Information*, 13 février.

Elle doit cette faculté étrange à « son » Cadenat. Quand Cadenat, avec sa grosse voix où roulent les « r », comme le vin des Corbières dans les fûts, a dit : « Mes petits... », les bleu et rouge savent ce qu'ils ont à faire. — *Match*, 11 février.

C'est bien joli une cuisse et les hommes les plus spirituels du monde n'arrivent pas à sa cheville. — *Gringoire*, 3 mai 1929.

§

Publications du « Mercure de France ».

PROMENADES AVEC VERHAEREN, par A. Mabille de Poncheville. Portrait inédit d'Emile Verhaeren, par Maurice Ruffin, reproduit en héliographie. Volume in-16, 12 francs. Il a été tiré 33 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 33, à 40 francs.

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CCXVIII

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1930.